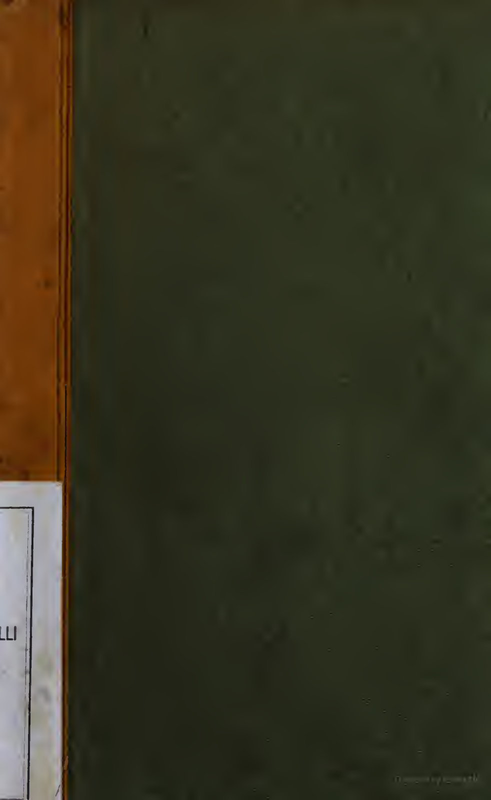
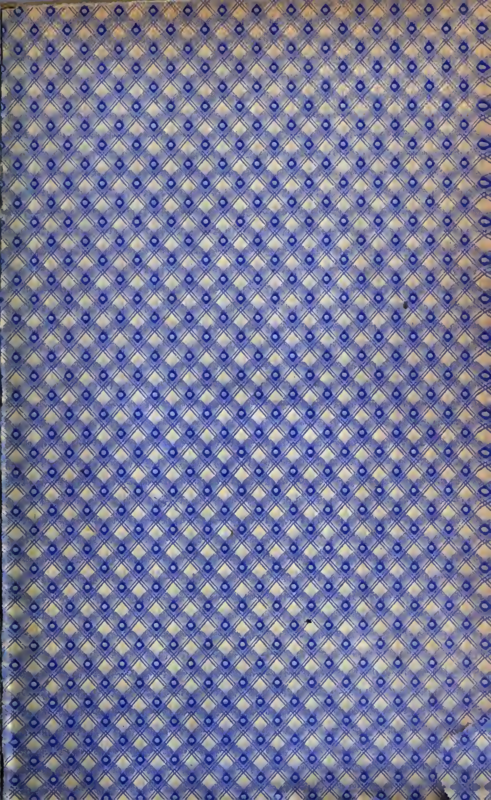
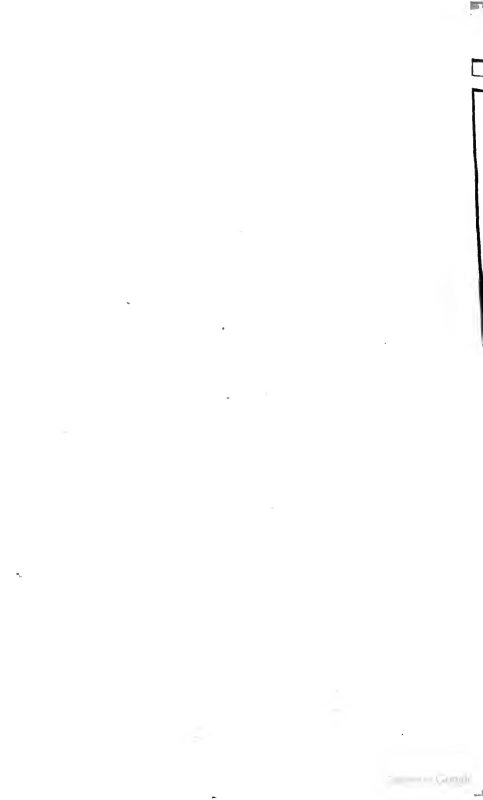






Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE ROI
DU MONDE

II

NOUVELLE ÉDITION





CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Les anges du foyer	1 vol.
Au bord du lac	1 —
Au coin du feu	1 —
Causeries historiques et littéraires	3 —
Chroniques de la mer	1 —
Les clairières	1 —
Confession d'un ouvrier	1 —
Contes et nouvelles	1 —
Dans la prairie	1 —
Les derniers Bretons	2 —
Les derniers paysans	1 —
Deux misères	1 —
Les drames parisiens	1 —
L'échelle de femmes	1 —
En famille	1 —
En quarantaine	1 —
Le foyer breton	2 —
La goutte d'eau	1 —
Histoires d'autrefois	1 —
L'homme et l'argent	1 —
La lune de miel	1 —
Le mat de cocagne	1 —
Le mémorial de famille	1 —
Le mendiant de Saint-Roch	1 —
Le monde tel qu'il sera	1 —
Le pasteur d'hommes	1 —
Les péchés de jeunesse	1 —
Pendant la moisson	1 —
Un philosophe sous les toits	1 —
Pierre et Jean	1 —
Récits et souvenirs	1 —
Les réprouvés et les élus	2 —
Riche et pauvre	1 —
Le roi du monde	2 —
Scènes de la chouannerie	1 —
Scènes de la vie intime	1 —
Scènes et récits des Alpes	1 —
Les soirées de Meudon	1 —
Sous la tonnelle	1 —
Sous les filets	1 —
Soes les ombrages	1 —
Soevenirs d'un bas-breton	2 —
Souvenirs d'un vieillard, la dernière étape	1 —
Sur la pelouse	1 —
Théatre de la jeunesse	1 —
Trois femmes	1 —

Clichy. — Impr. Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE

ROI DU MONDE

HISTOIRE

DE L'ARGENT ET DE SON INFLUENCE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TOME DEUXIÈME

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863



LE

ROI DU MONDE

XXIII

Réunion des ouvriers. — M. Delure. — Bidois raconte l'histoire de Josette. — Triste nouvelle apportée par le *père Loulou*. — Visite d'un nouveau voisin. — Offre d'association faite à Lambert. — Refus. — Un concurrent.

Le dimanche suivant, les ouvriers de Lambert se trouvaient réunis à la porte de l'atelier du sculpteur, où ils attendaient l'heure de la veillée hebdomadaire en se montrant l'un à l'autre de nouvelles constructions récemment élevées vis-à-vis de la fabrique, et dont on ignorait encore la destination. Ils se communiquaient leurs conjectures sur l'espèce d'industrie qui allait devenir leur voisine, quand ils virent arriver M. Poirier, non pas en blouse de travail, comme ils l'attendaient, mais en costume de ville.

— Je viens m'excuser, mes amis, dit le vieillard. J'espérais bien passer avec vous cette soirée ; mais je reçois une lettre du comte de Beauregard, qui veut que je m'entende avec son architecte pour quelques modifications dans le plan des boiseries que je dois sculpter. Vous connaissez la maxime du travailleur : « Celui qui paye a droit d'être servi ! » surtout quand il y met de la politesse et celle du comte va jusqu'à m'envoyer son équipage.

— Eh bien, à la bonne heure ! dit le contre-maître ; le

ci-devant sait vivre au moins. Le diable m'emporte si je ne reste pas jusqu'à votre départ, monsieur Poirier ! je veux vous voir une fois en carrosse.

— D'autant que tu dois sans doute attendre ta protégée ? fit observer le sculpteur, et que les enfants ne sont pas près de la laisser aller.

— Ah ! dame ! si M. Fernand et mademoiselle Henriette ont de l'amitié pour elle, Josette le leur rend bien, dit le contre-maître ; c'est la créature du bon Dieu, d'abord ; toujours le cœur ouvert !

— Alors, il doit y avoir presse à la porte ? ajouta *Os-à-Moelle*, vu que la particulière n'est pas trop déplaisante.

— Tonnerre ! je crois bien, s'écria un des ouvriers ; as-tu remarqué quels yeux d'Andalouse ?

— Et quel bec rose ! continua un second.

— Et quel torse ! ajouta un troisième.

— En douceur ! en douceur ! interrompit Bidois, partagé entre le plaisir d'entendre vanter la beauté de sa pupille et la crainte qu'on ne poussât trop loin les détails ; faut pas regarder ces choses-là de trop près, ça brûle !

— C'est juste, reprit Viou avec une emphase railleuse, mademoiselle Josette n'est pas un gibier pour les chasseurs en blouse.

— Ni pour les chasseurs en paletot, entends-tu bien ? répliqua le contre-maître vivement. La fille est belle à souhait, chacun le voit, bonne et bien instruite, comme beaucoup le savent ; mais elle est surtout honnête et tout le monde te le dira, honnête à pouvoir mettre son cœur sur sa main pour le montrer au grand jour !

— Qui en doute ? reprit Claude ; ne suffit-il pas de la voir pour la prendre en estime autant qu'en amitié? C'est ce que me disait encore il y a un instant M. Delure.

— Le juge?

— Et il pourra vous le répéter lui-même, ajouta Claude en montrant le magistrat qui sortait reconduit par Louise.

Les relations de M. Delure avec la famille Lambert re-

montaient à l'affaire Duroc, où les premiers indices avaient failli devenir si funestes au fabricant. Heureusement ramené à la vérité, le juge crut devoir réparer son erreur involontaire par des excuses et des avances polies, auxquelles le jeune ménage répondit comme il le devait; il s'établit, par suite, entre les deux familles des rapports de confiance et de sympathie, sinon d'intimité.

En entendant l'appel fait à son témoignage en faveur de Josette, le juge d'instruction se hâta de répondre par un éloge sans restrictions. Il déclara que madame Delure se regardait comme sérieusement obligée à madame Lambert de lui avoir procuré une ouvrière aussi méritante, et il félicita Bidois d'être le père d'une pareille fille.

— Hélas! je n'ai pas ce bonheur ni cette gloire, répliqua le contre-maître en soupirant, vu que ma femme n'a jamais pu me donner d'enfant.

— C'est alors seulement une parente?

— Pas davantage.

— Une pupille?

— Pas même ; simplement une voisine que nous avons prise chez nous par amitié.

— Avec un jeune frère et une petite sœur, ajouta Louise.

— Fallait bien, puisque les trois étaient ensemble, fit observer l'ouvrier; Dieu aurait pu, pour leur bonheur, les faire tomber chez de plus riches, mais non chez quelqu'un de meilleure volonté.

— Il s'agit alors d'une adoption? dit M Delure.

— Mon Dieu! madame Lambert peut vous raconter comme moi ce qu'il en est, reprit Bidois. Il y aura de ça quatre ans à la Saint-Martin, une pauvre femme s'en allait mourant de misère et de maladie dans un coin de grenier de notre maison; c'était la mère de Josette et des deux petits! La pauvre créature, il paraît, avait été élevée à Saint-Denis comme une demoiselle; puis, sans parents, sans ressources, elle avait épousé le premier homme qui l'avait demandée, un fainéant ou un gueux, faut croire,

car elle avait traîné misère jusqu'au jour où il jugea à propos de l'abandonner avec trois enfants.

— Il y a longtemps de cela? demanda M. Delure.

— Peut-être bien, à cette heure, dix années, répliqua le contre-maître. Au premier moment, la malheureuse ne s'était pas laissé jeter à terre; elle avait marché sur son courage. Mais les forces s'en étaient allées bien vite, il avait fallu garder le lit; et alors tout le fardeau était retombé sur Josette. Cela durait depuis pas mal de temps; nous autres, les voisins, nous faisions ce que nous pouvions pour aider à la nichée. Celui-ci donnait un pain, celui-là une falourde, et les jours allaient sur les jours comme on pouvait. Enfin, le bon Dieu trouva que la chère femme avait assez pâti, et il se décida à la reprendre.

— De sorte que Josette resta seule avec son petit frère et sa petite sœur?

— Comme vous dites, monsieur; si seule qu'au dernier moment il n'y eut pas même une voisine pour clore les paupières de la défunte et lui tirer le drap sur le visage. Ma femme fut la première à entendre les cris des petits.

» — Seigneur! entends-tu? qu'elle me dit.

» — Tout est fini! que je lui répondis; vite, faut monter. Ah! monsieur, non, je vivrais mille années, voyez-vous, que je n'oublierais pas cette soirée. Un rayon de soleil entrait par la lucarne et tombait sur le lit; les enfants étaient pelotonnés autour de Josette, et elle, la vaillante créature, une main étendue vers la morte, comme si elle eût pu l'entendre, elle répétait, tout égarée:

» — Oui, ma mère, reposez en paix avec Dieu, je veillerai sur les enfants! »

Le contre-maître s'arrêta; le souvenir de cette scène avait fait trembler sa voix, et son œil était devenu humide; il toussa plusieurs fois, puis reprit:

— De fait, elle tint parole, monsieur; à partir du moment où la mère fut sous terre, elle ne sortit plus que pour rapporter son travail aux marchands. Le petit frère

et la petite sœur étaient près d'elle, travaillant ou étudiant; car Josette a été instruite par sa mère et ne sait pas seulement tirer l'aiguille. On n'entendait jamais, dans leur grenier, ni pleurs ni querelles; et si l'on rencontrait les enfants sur l'escalier, c'était toujours une politesse ou une bonne parole. Vous comprenez, monsieur, que ça attache; aussi n'avaient-ils, dans la maison, que des amis. Seulement, comme chacun était à son travail, et que Josette ne sortait guère, on se contentait de lui vouloir du bien, sans demander ce qui lui manquait. A vrai dire, c'eût été peine perdue, car nous, qui étions ses plus proches voisins, nous avions beau nous informer, c'était toujours un remercîment et un refus.

» — Tout va bien! disait doucement la pauvre fille.

» Mais à quelque heure de la nuit qu'on s'éveillât, une clarté de chandelle passait sous la porte de son taudis. Pendant que les plus malheureux s'accordaient de dormir, elle ne s'occupait que de continuer sa tâche ou de tenir en état les pauvres habits des enfants.

— Et cela s'est continué longtemps? demanda M. Delure, de plus en plus intéressé.

— Une année, monsieur, toute une année, pendant laquelle le bon Dieu seul pourrait dire ce que la pauvre créature a eu à souffrir sous les toits, sans feu pendant l'hiver, sans air pendant l'été. Chaque jour nous la voyions devenir plus maigre, plus pâle, nous entendions sa petite toux qui devenait plus sèche. Du reste, pas une plainte; c'était toujours la même douceur et le même sourire, en vous répondant :

» — Je suis bien!

» Mais ce sourire-là vous serrait le cœur. Quand je l'avais rencontrée dans l'escalier avant le souper, je perdais l'appétit, et ma femme n'était guère plus raisonnable. Enfin, un jour que nous avions déposé tous deux notre fourchette d'un même mouvement, en entendant cette toux qui nous faisait mal à la poitrine, je dis à la

femme, tout en colère : — Ça ne peut pas continuer comme ça; notre voisine d'en haut me donne trop de gêne et de tristesse.

» — C'est comme à moi, que répondit Marguerite.

» — Alors, pourquoi souffrir plus longtemps?

» — Mais comment faire?

» — Pardieu! déménageons.

» — Déménageons, qu'elle répliqua.

» Mais nous avions beau être tombés d'accord, aucun de nous n'était content; aussi, au bout d'un moment, je me mis à dire : — Peut-être bien que si cette pauvre fille avait un peu de bon temps, de bon air et de bonne nourriture qu'elle ne tousserait plus.

» — Et qu'elle reprendrait ses couleurs, que dit Marguerite.

» — Ça serait une grande charité à faire.

» — Et ça ne coûterait pas beaucoup.

» Je n'osais pas en dire davantage; mais la femme et moi nous étions vis-à-vis l'un de l'autre, mes yeux finirent par rencontrer ses yeux, elle avait l'air d'attendre, ma foi je n'y tins plus. — Au diable, m'écriai-je, il n'y a pas besoin de tant tourner; voyons, femme, un mot en vaut cent: veux-tu que nous prenions Josette et les petits?

» — Ah! tu es un brave homme, qu'elle s'écria en m'embrassant.

» — Ce qui avait été dit fut fait, et voilà comment Josette et les autres sont devenus quasi mes enfants.

— Je ne puis que vous répéter les paroles de Marguerite, dit le juge avec cordialité, c'est que vous êtes un brave homme, monsieur Bidois, et je suis doublement heureux de voir que votre bon cœur ait si bien choisi.

— Pour ce qui est de ça, je peux m'en vanter, reprit le contre-maître d'un ton d'orgueil joyeux; il n'y a que nous autres, monsieur, qui savons au juste ce que vaut Josette. Voilà plus de trois ans qu'elle est avec nous, ma femme et moi, et nous n'aurions eu qu'à la remercier, si, depuis

quelques mois, elle n'était devenue toute triste. Marguerite dit que c'est de son âge, que ça se passera; mais, pas moins, j'ai peine à me déshabituer de l'entendre chanter. Par moments, j'ai peur qu'elle soit malade ou qu'il lui manque chez nous quelque chose.

— Que peut-il lui manquer avec d'éxcellentes gens qui l'aiment? demanda M. Delure.

— Et qui n'ont d'autre souci que de la rendre heureuse, ajouta Louise; car Bidois n'a raconté qu'une partie de l'histoire. Il ne vous a pas dit que Marguerite et lui s'étaient privés de tout pour soigner Josette lorsqu'elle était tombée malade, puis pour habiller les enfants et les placer en apprentissage.

— Sans compter que madame Lambert a payé la meilleure part des frais! s'écria le contre-maître avec chaleur.

Louise rougit et voulut l'interrompre; M. Delure se mit à rire.

— Allons, je vois qu'il n'y a de franchise d'aucun côté, dit-il gaiement; chacun veut cacher le bien qu'il a fait! Heureusement que vous vous dénoncez réciproquement.

— Oui que je dénoncerai madame, reprit Bidois, qui s'animait; car c'est pas seulement pour nous qu'elle a été bonne. Demandez au gros François qui est-ce qui a payé les mois de nourrice de son petit après la mort de sa femme?

— Parbleu; tout le monde sait que c'est madame Lambert, dit l'ouvrier en tirant sa casquette.

— Et toi, Émery, qui est-ce qui donne tous les mois une provision de chocolat et de bordeaux pour ton vieux grand-père?

— Madame Lambert! répliqua l'ouvrier, vers lequel il s'était tourné.

— Et vous autres, continua-t-il, Hersent, Lainé, Prieur, qui est ce qui est venu à votre secours dans les mauvais moments?

— Madame Lambert, madame Lambert, répliquèrent toutes les voix.

La jeune femme, confuse, fit un mouvement pour s'échapper; mais le juge la retint en lui prenant les deux mains.

— Allons, ne vous effrayez pas des trahisons de ces braves gens, dit-il en souriant; nous garderons le secret! Mais permettez à ceux qui vous connaissent de jouir de leur reconnaissance et de bénir une prospérité dont vous faites un si digne emploi; car, ajouta-t-il, et il se retourna vers Lambert et Godard qui arrivaient en causant vivement; j'ai visité la fabrique et je suis heureux de voir son activité toujours croissante.

— Plaise à Dieu qu'elle puisse continuer, monsieur, dit Lambert d'un accent altéré.

— As-tu quelque raison d'en douter? demanda le sculpteur en s'approchant.

— Au nom du ciel! qu'y a-t-il? s'écria Louise, frappée du trouble de son mari.

Celui-ci montra les nouveaux édifices récemment bâtis en face de la fabrique.

— Il y a, répéta-t-il tristement, que l'industrie vient d'élever en face de nous une forteresse dont il faudra repousser les attaques.

— Quoi! interrompit la jeune femme, cette nouvelle construction?...

— Est la fabrique d'un concurrent.

Louise et son père se regardèrent avec saisissement; les ouvriers, qui avaient entendu, se rapprochèrent.

— Est-ce bien sûr ce que vous dites là, patron? demanda le contre-maître.

— Sûr, Bidois, trop sûr! répliqua l'ancien commis, qui essuyait ses lunettes avec une des basques de son habit, ce qui était toujours chez lui la preuve d'une sérieuse émotion; c'est moi qui viens de l'annoncer à M. Lambert.

— Et comment avez-vous su?... interrompit Poirier.

— Chez le banquier où j'allais recouvrer des traites, monsieur; il y avait là un grand monsieur maigre qui

négociait des billets et faisait beaucoup de bruit. J'ai demandé tout bas au caissier : — Ce monsieur a donc un bien fort crédit ouvert pour parler si haut?

» — Cent mille francs, m'a-t-il répondu; et il pourrait avoir le double.

» Dans ce moment, le monsieur maigre traversait le bureau; j'ai salué, comme vous comprenez; — dans le commerce, on doit toujours saluer un crédit de cent mille francs; — mais il est passé tout droit sans toucher à son chapeau, et le caissier m'a dit que c'était son habitude; puis, comme s'il se rappelait, il a ajouté :

» — Vous devez le connaître, c'est un concurrent; sa nouvelle usine est près de la vôtre. Alors, il est entré dans des explications, et tout s'est éclairci.

— Mais vous a-t-il dit à quelle espèce d'homme vous alliez avoir affaire? demanda M. Delure.

Le *père Loulou* secoua la tête d'un air profond.

— Oui, oui, répliqua-t-il en baissant la voix. C'est, dit le caissier, un homme très-fort. Il a déjà liquidé cinq ou six grandes entreprises par actions. Il paraît que dans ce moment il arrive d'Amérique avec des tonnes d'argent; et il monte la fabrique pour son fils qui sort de l'École centrale muni d'un brevet de chimiste.

M. Delure parut réfléchir.

— Tout cela est un peu confus, monsieur Godard, dit-il. L'habitude des instructions m'a rendu très-curieux; je crois qu'il serait bon de savoir au juste l'histoire de votre Américain... qui liquide tant d'affaires et ne rend pas les saluts; je m'en occuperai. Mais vous avez oublié le principal renseignement, son nom.

Le père Loulou ouvrait la bouche pour répondre, quand une servante parut à l'entrée du préau en annonçant M. Anatole Dupuis; Godard se retourna effaré.

— C'est lui! s'écria-t-il.

— Le propriétaire de la nouvelle fabrique? demanda Lambert avec surprise.

— Que vient-il faire ici? ajouta Louise effrayée, sans savoir pourquoi.

— Le voici! interrompit précipitamment l'ancien commis.

Tous les yeux se tournèrent vers l'allée, au bout de laquelle l'étranger venait de paraître; instinctivement Louise et ses enfants s'étaient rapprochés du vieux sculpteur, et celui-ci de Lambert, de sorte que la famille du fabricant semblait s'être réunie et serrée devant un péril commun. Les ouvriers se tenaient groupés en arrière; M. Delure, debout à quelques pas, avait remis par habitude ses lunettes bleues, qui lui permettaient d'observer sans qu'on l'observât lui-même.

Tant d'attentions dirigées sur le visiteur auraient pu l'embarrasser; mais il s'avança sous tous ces regards avec la hardiesse d'un vieux soldat qui va au feu. Un observateur attentif eût même trouvé dans sa démarche et dans son air une sorte de bravade un peu dédaigneuse. Ainsi que l'avait dit Godard, il était maigre, de taille élevée, et paraissait avoir environ cinquante ans. Des cheveux gris très-ras et des favoris de même couleur, taillés en charmille, donnaient à sa physionomie quelque chose de dur. L'œil était très-couvert, petit et brillant, le nez épais, la mâchoire saillante, les membres longs et noueux. L'ensemble, sans être remarquable de laideur, avait une sorte de disgrâce et de rudesse qui pouvait rassurer les hommes superficiels comme une preuve de l'absence d'apprêt, mais qui répugnait aux natures clairvoyantes. Son costume se distinguait par cette opulence mal portée qui déplaît plus que la négligence. Cependant, on comprenait dès le premier coup d'œil que ce n'était point là le premier venu, et qu'il y avait dans cet homme une force cachée qui lui donnait la liberté de l'allure, la fermeté de la parole et la rapidité du regard. Il s'avança jusqu'au groupe où se trouvait le fabricant, salua avec une politesse nonchalante, et demanda M. Lambert.

Celui-ci fit un demi-pas en avant et s'inclina légèrement.

— Pardon de vous déranger, reprit M. Dupuis, sans avoir l'honneur d'être connu de vous...

— Monsieur est le propriétaire de la nouvelle usine? dit Lambert.

— Ah! vous savez? reprit Dupuis, un peu étonné; en effet, monsieur, et j'ai pensé que c'était un titre suffisant pour vous faire une visite de bon voisinage.

Le fabricant salua en silence; mais son interlocuteur ne parut point déconcerté de la froideur avec laquelle il était accueilli.

— J'espère, ajouta-t-il, que rien ne troublera les relations de bienveillance désirables entre confrères.

— Je le souhaite! dit Lambert.

M. Dupuis promena un regard rapide autour de lui.

— Mon Dieu! reprit-il avec cette liberté qu'on peut prendre pour de la bonhomie, je conçois qu'au premier instant on soit mal disposé à l'égard d'un concurrent; on le voit s'établir avec inquiétude, on craint de trouver non-seulement un rival, mais un ennemi!... Avouez que c'est maintenant votre impression.

— Je ne puis le nier, dit le fabricant, cédant malgré lui à cette apparente franchise.

— Eh bien, pardieu! je prétends vous en faire revenir! dit M. Dupuis, en riant d'un rire bruyant mais sans gaieté; on m'a dit tant de bien de vous, mon cher monsieur Lambert, que je tiens à ce que nous puissions nous entendre.

— Je ferai pour cela tous mes efforts, monsieur, répliqua le mari de Louise, qui tâchait de surmonter sa répulsion et de répondre à l'apparente loyauté de son voisin; mais vous pardonnerez s'il me faut vaincre d'abord certaine réserve involontaire. Pour nous autres producteurs, la concurrence est une guerre si redoutable, qui intéresse si directement notre fortune, notre repos, notre honneur, que nous avons besoin d'un peu de temps

pour prendre notre parti et ne voir dans celui dont l'activité nous met en péril qu'un travailleur dans son droit, qui fait pour nous ce que nous avons fait pour d'autres.

— Je conçois, je conçois, répliqua M. Dupuis : je ne demanderais pas mieux que de nous éviter à tous deux cette hostilité involontaire. Eh! mon Dieu! pourquoi ne pas vous le dire tout de suite? je venais un peu dans l'espoir que la chose ne serait pas impossible.

— Comment cela, monsieur? demanda vivement Lambert.

— Tenez, reprit son interlocuteur avec une familiarité subite, j'ai toujours été rond en affaires, moi, et je ne connais rien à la diplomatie. J'ai une proposition à vous faire; voulez-vous que nous causions?

— Je suis à vos ordres.

— Alors, madame et ces messieurs nous excuseront; venez.

Et passant un bras sous celui de Lambert, il l'entraîna au fond du jardin, sous une tonnelle, assez loin pour n'être entendu de personne.

Lorsqu'ils furent assis, il regarda en face le jeune industriel.

— D'abord, dit-il, comme nous jouons cartes sur table, il faut égaliser nos positions. Je vous connais, mon cher monsieur Lambert, par vos produits, par votre réputation, par votre banquier (et vous savez que c'est notre confesseur, à nous autres gens d'affaires) tandis que vous ne savez de moi que mon nom.

— Je sais de plus, dit le fabricant, quel crédit vous est ouvert chez M. Laforêt, et que votre fils sort de l'École centrale avec un brevet qui témoigne de ses connaissances industrielles.

— Ah! ah! répliqua M. Dupuis, visiblement mis à l'aise par cette réponse, ainsi vous aviez été informé?...

— Par hasard.

— Eh bien, c'est quelque chose! Vous connaissez alors mes forces matérielles; reste à juger de mes capacités

commerciales. A cet égard je ne puis guère vous donner pour preuve que ma réussite. Il y a quinze ans, monsieur, que j'aurais accepté, avec reconnaissance, une place de conducteur d'omnibus; aujourd'hui, j'ai plus de trois cent mille francs hors de péril, et avant cinq ans j'espère bien en avoir le double.

Lambert s'inclina.

— Le résultat témoigne en effet de votre habileté, reprit-il, et je dois la redouter d'autant plus.

— J'arrive des États-Unis, reprit Dupuis; j'avais précédemment visité Buénos-Ayres, la Havane, Lima; partout j'ai établi des relations qui m'assurent des débouchés et, par suite, d'énormes profits.

— Je le crois, monsieur.

— Enfin, j'ai des connaissances politiques, des amis haut placés qui peuvent m'être utiles pour les fournitures qui se préparent.

— D'où je dois conclure, acheva Lambert avec un peu d'amertume, que, dans votre pensée, la lutte me sera fatale ?

— Attendez donc! s'écria M. Dupuis; je vous ai fait mon actif, maintenant voyons le vôtre. D'abord vous dirigez une fabrique depuis plusieurs années, et vous avez, par suite, l'expérience qui nous manque: vous possédez de plus un nom, une clientèle toute formée et qui ne demande qu'à s'agrandir. Enfin, vos procédés vous appartiennent et vous mettent hors ligne pour les produits de choix. Des deux côtés il y a donc des avantages qui peuvent se balancer si nous les employons à se combattre, mais qui, certainement, devront se neutraliser.

— Je le crains, dit Lambert, à qui tous les arguments de son interlocuteur paraissaient sans réplique.

— Alors, pourquoi ne pas les réunir ? acheva M. Dupuis. Chacun de nous possède ce qui manque à l'autre; au lieu de lutter, complétons-nous réciproquement. Vous apporterez la science pratique et l'organisation, j'y joindrai les

capitaux et de nouveaux moyens de vente; nos deux fabriques n'en feront qu'une, et, loin de se ruiner par la concurrence, nous enrichiront tous deux par l'association. Voyons, mon cher monsieur Lambert, la proposition vous paraît-elle déraisonnable et y répugnez-vous?

— Pardon! dit le jeune fabricant, embarrassé et un peu ému, j'y étais si peu préparé, que j'ai besoin de me reconnaître avant de répondre. Au premier abord, votre offre semble aussi sage qu'honorable; mais une pareille association demanderait qu'on s'entendît sur tant de points...

— L'acte de société ne serait-il point là? dit M. Dupuis.

— Il ne réglerait que les intérêts.

— Et les attributions.

— Soit; mais resterait les idées... le côté moral... Une association est une sorte de mariage commercial; on met en commun, non-seulement sa fortune, non-seulement sa renommée, mais jusqu'à ses principes. Pour accepter cette fusion de deux individualités en une seule, il faut se connaître assez pour être sûr que l'on sera d'accord; sinon, loin d'éviter la guerre on la rapproche, le concurrent devient un ennemi intime, ce que l'on pouvait encore espérer de repos dans la lutte se trouve à jamais perdu dans l'association.

— C'est-à-dire que vous vous défiez de mon bon caractère? reprit Dupuis, qui ne comprit point ou affecta de ne point comprendre les scrupules de Lambert; vous craignez les tiraillements, les contestations, je comprends cela. Je pourrais vous répondre que je suis l'homme le plus sociable des cinq parties du monde, par la seule raison que j'ai dû vivre avec toutes sortes de gens; mais mon dire ne serait point une preuve. Il me serait facile de vous adresser aux personnes qui me connaissent de longue main et qui pourraient vous attester mon humeur pacifique; mais chacun, direz-vous, a sa manière de juger et de sentir. Je me bornerai donc à vous faire observer que chacun de nous aurait son royaume interdit à l'autre.

Vous fabriquerez, je vendrai. A vous de produire au meilleur marché possible, à moi d'écouler le plus chèrement que je pourrai. Et pour cela, ajouta-t-il avec un certaine fatuité vantarde qu'il avait contenue jusqu'alors, fiez-vous à l'expérience d'Anatole Dupuis. Dieu merci! j'ai fait mes preuves! donnez-moi telle marchandise que vous voudrez, avec du temps et des réclames, je me charge de la vendre!

Lambert secoua la tête.

— Vous en doutez? s'écria-t-il. Par les étoiles de l'Union! vous ne savez donc pas que j'ai habité l'Amérique, monsieur? le pays natal du *puff!* On n'entend rien au commerce en France, mon cher voisin, on bat la grosse caisse sur un tambour de quatre sous! on veut la fin sans les moyens! Pourquoi tout le monde travaille-t-il en définitive? pourquoi fabriquez-vous des toiles cirées! N'est-ce point pour faire fortune?

— Mais par une voie honorable, objecta Lambert.

— Sans doute, sans doute, répliqua Dupuis en fourrant les mains dans ses goussets et y faisant sonner les pièces de cinq francs; il n'y a que les imbéciles qui se déshonorent; mais quand vous avez fabriqué une marchandise, votre honneur est de la vendre, de la bien vendre, sans quoi vous feriez banqueroute.

— Incontestablement.

— Eh bien, moi, monsieur, je me charge de la placer au plus haut prix quelle qu'elle soit; vous savez créer le produit, je sais créer l'acheteur.

— Mais par quel moyen? demanda Lambert, qui fixa les yeux sur son interlocuteur.

— Par la connaissance du cœur humain! répliqua Dupuis d'un air profond. J'ai fait des affaires dans tous les pays, et j'ai reconnu que les hommes étaient les mêmes partout; le genre humain est un grand enfant dont on n'attire l'attention qu'en lui racontant *les Mille et une Nuits*.

— De sorte, dit le fabricant, que vous lui promettez....

— Tout ce qu'il désire.

— Et vous lui donnez?...

— Le moins que je peux.

Lambert se leva.

— J'avais donc raison de dire qu'il fallait avant tout être d'accord sur les principes et de prévoir que nous ne pourrions nous entendre, dit-il très-froidement.

Dupuis fit un haut-le-corps.

— Comment, les principes? reprit-il avec un étonnement sincère; mais il n'y en a qu'un, à ce qu'il me semble : vendre le plus possible et le plus cher!

— Pardon! interrompit Lambert; pour moi, il importe encore que l'acheteur soit bien servi.

— Pardieu! c'est son affaire! s'écria M. Dupuis en riant; chacun son métier et chacun pour soi! Vous ne faites point le commerce par philanthropie, je suppose? Que l'acheteur défende ses intérêts comme vous défendez les vôtres; il y a une partie engagée entre vous; pour que vous la gagniez, il est clair qu'il faut qu'il la perde.

— Vous me pardonnerez si je ne puis partager cette opinion, dit le mari de Louise; mais, pour moi, monsieur, le vendeur et l'acheteur, loin d'être ennemis, sont des auxiliaires qui s'entr'aident. Leur but doit être, non de se dépouiller, mais de s'enrichir; toute affaire préjudiciable à l'un nuit à tous deux, car elle ébranle la confiance et embarrasse les relations pour l'avenir. La loyauté réciproque ne serait pas le devoir le plus rigoureux, qu'elle serait encore, à mes yeux, le calcul le plus sage.

Le voisin regarda le jeune fabricant en face, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il parlait sérieusement; puis, lui posant les deux mains sur les épaules :

— Allons, vous êtes un patriarche, mon cher monsieur Lambert! s'écria-t-il avec son rire discord et bruyant; au reste, je comprends vos scrupules. Mon Dieu! moi aussi je les ai eus! mais le diable m'emporte si avec un pareil système commercial vous devenez jamais millionnaire.

— Je renonce donc à le devenir, dit Lambert.

— Pourquoi cela? reprit Dupuis. Vous avez de la répugnance pour certains moyens d'exploitation indispensables, vous ne voulez pas être de votre siècle, soit! J'avais prévu vos scrupules en vous déclarant que je m'occuperais seul des placements; vous n'aurez qu'à percevoir votre part de bénéfices.

— Et ma part de responsabilité, objecta Lambert. Qu'importe que je ne sois pas l'instrument direct d'actes que je condamme, si je les connais, si j'en profite?

M. Dupuis voulut insister.

— Non, ajouta le jeune fabricant d'un ton plus vif, toute discussion à ce sujet serait inutile, monsieur; j'ai la certitude que la différence des idées rend notre association impossible. Comme vous le dites, je ne suis point de mon siècle, au moins pour certaines choses!... et j'espère n'en être jamais!

Ces derniers mots avaient été prononcés avec un accent d'impatience mal voilée; M. Dupuis changea de visage, son sourire disparut et ses traits reprirent leur expression de dureté brutale.

— A votre aise! dit-il en remettant son chapeau et ses gants; il n'y aura point de ma faute. Je vous ai proposé une alliance qui pouvait faire notre fortune à tous deux; vous préférez la bataille, battons-nous!

Lambert ne répondit rien et se dirigea vers l'entrée du jardin, comme pour reconduire M. Dupuis.

— Au reste, ajouta celui-ci, qui, malgré son assurence, éprouvait le besoin de couvrir sa retraite, vous réfléchirez plus à loisir : peut-être reviendrez-vous sur une décision périlleuse. Dans ce cas, seulement, je vous engage à ne point trop tarder; nos ateliers doivent ouvrir dans quelques jours, et une fois l'affaire en train, ce serait trop tard!

Ils étaient arrivés à la porte de l'enclos; Lambert s'inclina pour prendre congé; le voisin salua cavalièrement et se dirigea vers la nouvelle usine d'un air délibéré.

Mais cet air n'était qu'un masque sous lequel il cachait le dépit d'avoir été éconduit.

Comme tous les roués accoutumés à combattre les ruses de leurs pareils, il n'avait point prévu l'obstacle inattendu élevé par les délicatesses d'un honnête homme. Bien qu'il ne manquât ni d'observation ni de finesse, il avait perdu le sens moral au point de ne plus savoir le ménager chez les autres ; à force de vivre dans la corruption, il était arrivé à la regarder comme l'état naturel de tous les hommes, et sa conscience avait pris le ton des autres consciences. Ce qu'il avait dit à Lambert n'était que la répétition adoucie de ce qu'il entendait redire sans cesse autour de lui ; loin de prévoir que de pareilles doctrines effaroucheraient le jeune fabricant, il avait cru se recommander. Aussi, à son désappointement se joignit la colère.

— Imbécile ! murmurait-il en lui-même, imbécile, qui croit que pour faire fortune il suffit de bien fabriquer ! qui se figure que l'industriel n'a qu'à rester dans sa toile, comme l'araignée, pour prendre les acheteurs ! Pardieu ! si j'avais su avoir affaire à un pareil original, j'aurais aussi joué l'homme à scrupules ; entre niais, on se serait entendu, et, une fois associés, j'aurais bien su tirer la couverture. — Car cette réunion des deux fabriques était un coup de maître : j'entrais d'emblée dans le secret de la fabrication, j'établissais les relations avec la clientèle, et si, plus tard, nous n'avions pu nous entendre, eh bien, on se serait séparé... et j'aurais tout emporté ! — et dire que tout cela m'échappe, non parce qu'il s'est défié et mis sur ses gardes, — je le lui pardonnerais, — mais par sotte vertu ! — Maintenant, il n'y a plus à y revenir ! ces honnêtes gens sont implacables dans leurs jugements... et il m'a jugé ! — Je n'ai plus qu'à lui faire une concurrence à mort ; — encore si je pouvais lui embaucher son contre-maître, découvrir ses procédés ! Il le faudra bien ; avec de l'argent, tout est possible !

Ici son monologue fut interrompu ; il venait d'aperce-

voir son fils Noël debout à la porte de la nouvelle usine, où il entra avec lui.

Pendant ce temps, Lambert avait également rejoint sa famille et les ouvriers, qui l'attendaient dans le préau

— Eh bien, lui demanda Louise, dont le regard inquiet ne l'avait point quitté un seul instant pendant tout son entretien avec l'étranger.

— Eh bien, dit le fabricant, qui s'efforça de prendre un air riant, notre nouveau voisin voulait s'entendre avec moi sur quelques questions de tarif.

La jeune femme, rassurée, alla rejoindre Josette, qui prenait congé des enfants. Dès qu'elle fut éloignée, le sculpteur saisit le bras de son gendre et, baissant la voix :

— Il n'est point venu te parler de tarif, dit-il vivement.

— Non, répliqua Lambert; il voulait me proposer une association.

— Que tu as refusée?

— Parce que cet homme s'est fait connaître dès les premiers mots et que je le méprise.

— Ainsi, c'est la guerre!

— Oui, dit le fabricant; la guerre de la probité contre le charlatanisme, de l'intelligence contre l'argent. Elle sera rude, mon père, et la victoire difficile.

Claude allait répondre; mais, dans ce moment, l'équipage de M. de Bauregard s'arrêta à la porte de l'enclos.

— Nous reparlerons de ceci, dit-il à Lambert; on m'attend. Adieu et bon courage! quelle que soit la puissance de l'argent, il reste encore quelque chose de plus fort dans le monde : c'est la volonté!

Il serra la main de son gendre et partit.

Lorsque Josette eut rejoint Bidois, celui-ci se décida se retirer avec les autres ouvriers. L'usine rivale qui venait de s'élever près de la fabrique de leur patron les occupait exclusivement, et la plupart s'inquiétaient pour lui d'une concurrence qui pouvait devenir dangereuse. *Os-à-Moelle* interrompit brusquement leurs plaintes.

— Eh bien, eh bien, vont-ils pas prendre le deuil parce que deux bourgeois jouent à qui ruinera l'autre, s'écria-t-il. Laissez alors pousser votre barbe, mes agneaux, couvrez-vous de cendres et mettez un crêpe à votre gobelet! Tas de mal instruits! vous ne comprenez donc pas que ça nous profite, à nous autres porte-blouses ?

— Comment ça? demandèrent les ouvriers.

— Par le besoin qu'on a de nous, continua Viou. Quand il n'y a qu'un maître, il fait la loi, faut accepter ses conditions, et, s'il diminue la miche de pain, serrer un cran de plus à la ceinture de son tablier; au contraire, quand il y en a plusieurs qui veulent se faucher l'herbe sous le pied, on nous recherche, on nous marchande; chacun ajoute dix centimes pour avoir la préférence, et les pièces de cinq francs passent tout doucement de la poche du bourgeois dans la poche des bons enfants.

— Jusqu'au moment où la poche du bourgeois se trouve vide, reprit Bidois, et où les bons enfants crèvent de faim; car tu oublies, mon vieux, que le sort des uns est lié au sort de l'autre.

— Laisse donc, dit *Os-à-Moelle*, faut-il pas toujours qu'un des concurrents soit tué? Eh bien, on va chez celui qui a eu les reins plus solides, et on se retrouve Gros-Jean comme devant.

— Avec cette différence que la moitié des travailleurs reste sur le pavé. La société, comme dit M. Claude, n'est pas une forêt où des bandits se font la guerre; c'est une grande compagnie dans laquelle les intérêts se rattachent l'un à l'autre. Tout capital perdu pour un des associés est un déficit pour la société entière. Crois-tu indifférent pour moi que mon voisin soit réduit au bâton blanc ou devienne millionnaire? Mendiant, il me demandera une bouchée de mon pain; riche, il me laissera ramasser quelques bonnes miettes du sien. La prospérité de chacun profite à tous, vu que, comme dit le proverbe normand, « Quand il pleut sur le curé, il dégoutte sur le vicaire! »

— Et c'est le patron ton curé? demanda *Os-à-Moelle* d'un ton sardonique.

Bidois lui jeta un regard de travers.

— Tiens, parlons d'autre chose, dit-il avec une impatience mal contenue; ça sera plus sain pour tous deux. Tu es, au fond, un méchant gueux qui n'a pas plus de cœur qu'une pierre à fusil; jamais tu n'as rendu justice à M. Lambert; mais depuis que le père Poirier t'a pris à l'essai comme *nègre blanc*, et qu'il t'a fallu faire le capon, tu as dans le cœur une malerage contre le beau-père et le gendre. Tu serais bien aise de n'être plus avec nous, qui avons vu ta vexation, et de filer chez le voisin... surtout si ça te rapportait plus de monnaie! Suis ta fantaisie, mais changeons de conversation ou ça se gâterait.

Os-à-Moelle, qui savait Bidois un peu vif quand ses affections étaient mises en jeu, n'insista point. Les autres ouvriers avaient déjà pris congé, il quitta à son tour le contre-maître et disparut derrière les bâtiments de la nouvelle fabrique.

Bidois, qui arrivait devant l'entrée principale de l'enclos, s'arrêta pour les examiner; mais Josette, dont il tenait le bras, tressaillit tout à coup et laissa échapper un léger cri. Il lui demanda ce qu'elle avait.

— Venez, venez, dit la jeune fille, qui avait rougi jusqu'aux yeux et qui voulait l'emmener.

— Pourquoi ça? demanda Bidois.

— Parce que... je vois... quelqu'un, murmura-t-elle plus bas, en indiquant, par un mouvement de paupières plutôt que par un regard, une partie de l'enclos.

Le contre-maître tourna les yeux et aperçut en effet M. Dupuis et Noël, qui les avaient aperçus.

— Ils viennent vers nous; partons, dit Josette, en s'efforçant d'entraîner le contre-maître.

— C'est trop tard, objecta ce dernier, le bourgeois me fait signe.

— Alors, je vous laisse, interrompit vivement la jeune fille, dont le bras se détacha de celui de Bidois, et qui,

malgré ses appels, disparut rapidement dans le sentier conduisant au faubourg.

L'ouvrier hésitait à la suivre, quand la voix de M. Dupuis se fit entendre distinctement.

— Eh! l'ami, il n'y a pas de piéges à loups dans l'enclos! cria-t-il avec son accent de fausse franchise; entrez, pardieu! l'usine est ouverte et la vue n'en coûte rien.

Bidois porta la main à son chapeau.

— Monsieur est trop honnête, dit-il; je m'étais arrêté sans intention et par manière de passe-temps.

— Venez, insista M. Dupuis; si je ne me trompe, vous êtes de la partie!

— C'est la vérité, dit Bidois.

— Employé chez M. Lambert?

— Contre-maître, monsieur.

— Ah! ah! dit l'industriel en cherchant de l'œil son fils, qui l'avait quitté pour courir vers l'entrée et qui regardait au loin; contre-maître! eh bien, tant mieux, vous jugerez de la disposition des ateliers; je vais vous conduire moi-même.

Il entra dans l'usine, et Bidois le suivit en s'excusant.

Au même instant, un homme s'arrêtait de l'autre côté de l'enclos; après s'être assuré qu'il ne pouvait être aperçu, il le franchit furtivement et se glissa jusqu'au bâtiment nouvellement construit. Il venait de l'atteindre, lorsque M. Dupuis et son compagnon y entrèrent par la porte opposée. Lorsqu'il reconnut la voix du contre-maître, le visiteur mystérieux tressaillit, se rejeta effrayé dans une des pièces du rez-de-chaussée dont les volets étaient restés fermés, et attendit en silence, blotti dans l'obscurité.

XXIV

M. Dupuis et Bidois. — Intervention de Noël. — *Os-à-Moelle* profite d'une occasion. — Bidois dans son intérieur. — Le jour de naissance de Viou. — La famille des contre-maîtres à la *Closerie des Aubépines*. — Le verre renversé.

L'usine de M. Anatole Dupuis, construite pour la fabrication à laquelle elle était destinée, se faisait remarquer par l'intelligence du plan général, l'ampleur des proportions et la commodité des aménagements. Elle avait sur les ateliers de Lambert toute la supériorité d'une appropriation primitive sur des arrangements successifs et morcelés. L'argent et la science avaient été prodigués pour l'enrichir de tous les perfectionnements qui pouvaient y être appliqués et la rendre propre à recevoir tous ceux que l'on voudrait y ajouter plus tard. M. Dupuis le fit remarquer à Bidois, qui en avait été lui-même péniblement frappé, et appuya sur les avantages qu'il devait en retirer.

— Vous voyez, mon maître, que les instruments ne manqueront pas ici aux ouvriers, dit-il.

— C'est la vérité, répliqua Bidois; mais faut aussi que les ouvriers ne manquent pas aux instruments. C'est pas tout d'avoir la cage, faut les oiseaux!

— Pensez-vous qu'on n'en trouve point au marché? demanda l'industriel. On est toujours servi pour son argent; sans compter que ceux qui auront du coup d'œil penseront à l'avenir et préféreront le soleil levant au soleil couchant.

— Pour juger lequel finit et lequel commence, faudra les voir briller tous deux, objecta l'ouvrier.

— Quoi! s'écria M. Dupuis en riant, c'est donc encore pour vous une question, maître?... Comment te nommes-tu?

— Bidois.

— Eh bien, maître Bidois, vous croyez donc que votre M. Lambert pourra soutenir la concurrence avec ses barraques de planches, ses séchoirs en plein air et ses fourneaux de quatre sous?

— J'en suis sûr, dit Bidois avec fermeté.

Et comme l'industriel éclatait de rire :

— Et je suis bien aise, ajouta-t-il, que ça mette monsieur en gaieté; car, que le diable me tortille si nous ne faisons pas de meilleur ouvrage dans nos barraques de sapin qu'il n'en fera jamais dans sa maison!

— Et pourquoi ça, mon brave?

— Parce qu'avec vos moellons si bien taillés et vos fourneaux économiques, il vous manque quelque chose.

— Quoi donc?

— M. Lambert, qui est le premier homme de France et de Navarre pour son article! Vous pourrez bien avoir de plus beaux ateliers; mais il lui restera toujours deux choses : son système de préparation pour les toiles et son vernis!

— Bah! dit M. Dupuis d'un air d'indifférence, le premier ouvrier qui le quittera peut me faire connaître ses procédés.

— S'il les connaissait lui-même! répliqua Bidois; mais comme, sauf M. Lambert et moi, personne ne met les pieds dans le laboratoire, ça sera difficile.

— Tu crois, mon petit, reprit l'industriel en baissant la voix; si pourtant je consentais à acheter le secret en question?

— L'acheter! répéta le contre-maître; à qui ça? à M. Lambert?

— Si j'étais disposé à un sacrifice? continua M. Dupuis, sans répondre à la question de Bidois, et si je ne regardais pas à quelques centaines de francs?

— Ah! bien oui! ça vaut davantage! interrompit l'ouvrier, qui continuait à prendre le change.

— Alors quelques milliers? ajouta l'industriel.

— Dame! dit Bidois, faudrait voir.

— Par exemple, reprit M. Dupuis, que l'air d'hésitation du contre-maître avait trompé, si je t'offrais mille écus payés comptant?

— A moi? s'écria Bidois stupéfait.

— Si je te prenais dans ma fabrique pour contre-maître?

— Mais, monsieur...

— Et si je te mettais à la haute-paie, hein? que dirais-tu?

— Je dirais, s'écria Bidois, qui avait enfin compris, que nous sommes deux gueux, vous de me le proposer, moi de l'accepter!

— Et vous auriez raison! interrompit vivement Noël, revenu depuis un instant et dont l'oreille avait saisi les dernières propositions de son père; je n'attendais pas moins de vous, monsieur.

— Comment? que signifie? s'écria Dupuis stupéfait.

— Cela signifie, répliqua le jeune homme avec intention, que vous savez maintenant ce que vous vouliez savoir, c'est-à-dire que M. Bidois mérite sa bonne renommée.

— Alors, demanda le contre-maître avec hésitation, c'était donc une épreuve ?

— Qui fait regretter encore davantage à mon père de ne pouvoir vous confier ses ateliers, ajouta Noël.

— Dans ce cas... monsieur m'excusera si je lui ai brûlé la politesse, dit Bidois; il comprend que comme je n'avais pas compris... Mais dès que c'était une frime, j'ai bien l'honneur de le saluer... sans rancune.

Il ôta son chapeau et sortit avec le jeune homme, qui voulut le reconduire.

Dupuis était resté à la même place, les bras croisés, frappant convulsivement le sol du bout du pied. Tout à coup une tête s'avança dans la baie de la porte entr'ouverte qui se trouvait en face; il fit un pas en arrière; *Os-à-Moelle,* car c'était lui, lui imposa silence de la main.

— Pas de bruit, bourgeois, dit-il à demi-voix, et en regardant si personne ne venait; je suis de la fabrique Lambert.

— Eh bien? demanda M. Dupuis.

— Je viens d'entendre vos propositions à ce poulet d'Inde de Bidois; il a refusé, moi, j'accepte!

— Que dis-tu? s'écria l'industriel, qui se rapprocha vivement; connaîtrais-tu leurs procédés?

— Non; mais je puis vous les faire connaître.

— Par quel moyen?

— Venez, dit *Os-à-Moelle* en faisant signe à M. Dupuis, je vois votre fils; allons causer ailleurs de la chose.

Tous deux s'échappèrent par une porte intérieure, et Noël, n'ayant point trouvé son père où il l'avait laissé, continua seul l'examen des travaux pour lequel il était venu.

. . . .

Quelques heures après, Bidois et sa femme se trouvaient réunis, avec *le petit frère* et *la petite sœur,* devant une fenêtre toute garnie de pois de senteur et de liserons naissants. C'était le jardin de Josette. Tout le monde le respectait et en prenait soin. L'ouvrier avait lui-même tendu des fils retenus par un cerceau le long desquels couraient les plantes fleuries, de manière à former, au-dessus de la croisée, une sorte de tonnelle en raccourci.

Josette venait de rentrer tenant à la main un livre dont le cartonnage éraillé et les tranches inégales accusaient le long service; c'était l'abrégé d'histoire dans lequel avait autrefois étudié sa mère, puis elle-même. La jeune fille consacrait une partie du dimanche à cette sérieuse lecture, qu'elle accompagnait de quelques simples explications. Bidois et sa femme écoutaient avec une curiosité soumise; tous deux s'étaient faits enfants pour recevoir ces espèces de leçons familières. Ils étaient fiers de ce qu'ils appelaient la science de Josette; ils trouvaient plaisir à lui fournir l'occasion de la prouver.

Assis sur une chaise basse, les mains sur les genoux, le contre-maître entendait parler pour la première fois de nations puissantes dont le nom même avait disparu; il assistait à ce terrible roman de l'humanité qui laisse si loin derrière lui les plus sombres rêves de l'imagination; il apprenait les noms de tous ces glorieux martyrs tués par le fer, les bûchers, la ciguë, pour avoir doté le monde de quelques bienfaits!

Josette venait de s'asseoir et allait reprendre sa lecture, interrompue depuis huit jours, quand on frappa à la porte; les enfants coururent ouvrir, et Viou se présenta.

C'était la première fois qu'il venait chez le contre-maître, dont il était également séparé par les idées et les habitudes; aussi son apparition produisit-elle une certaine surprise. La première idée de Bidois fut qu'on avait besoin de lui à la fabrique.

— Y a-t-il quelque chose chez M. Lambert? demanda-t-il vivement.

— Il y a... ce que nous y avons laissé, dit Viou d'un air qu'il s'efforçait de rendre riant; mais je ne viens pas pour le compte du patron, mon vieux; je viens pour moi-même.

— Alors, assois-toi, dit Bidois en lui présentant une chaise dépaillée.

— Inutile! reprit *Os-à-Moelle,* vu que je suis pressé. Voici la chose tout bêtement et sans monter à la tribune: c'est aujourd'hui mon jour de naissance...

— Ah bah!

— Ça t'étonne? Faut pourtant bien, mon petit, que je sois né à quelque moment.

— C'est juste.

— Pour lors donc, comme nous nous trouvons à l'anniversaire dudit moment, j'ai dit, à part moi, que je ne mourrais pas sans avoir célébré, au moins une fois, mon entrée dans le monde.

— Eh bien, c'est une idée.

— Oui; mais on ne se donne pas une fête à soi tout seul: il faut de bons enfants qui vous tiennent compagnie; ce qui fait que j'ai invité quelques camarades et que je viens te chercher pour que la noce soit complète.

— Moi! dit Bidois visiblement contrarié; certainement... c'est bien honnête de ta part... mais tu sais que je n'aime pas les festins.

— Ah! n'aie donc pas peur! s'écria *Os-à-Moelle;* on ne sera pas servi de chez les frères Provençaux! Rien que du veau, une salade, du fromage et un cent de noix pour faire croire que le vin est bon! Allons, vieux, tu ne peux pas refuser ça à un camarade.

Le contre-maître regarda Marguerite et Josette avec embarras.

— Vrai, dit-il, ça me chiffonne de quitter comme ça les femmes; j'avais promis à la petite de ne plus mettre les pieds dans vos guinguettes, rapport à une circonstance... Tiens, Viou, sois bon enfant, passe-toi de moi; je ne t'en aurai que plus d'obligation!

— C'est-à-dire, alors, que tu as honte de te trouver avec les anciens amis? dit *Os-à-Moelle* méchamment; eh bien, à la bonne heure; je le leur ferai savoir!

— Tonnerre! pas de bêtises! s'écria Bidois en l'arrêtant par le bras; ne t'avise pas de dire que j'ai voulu leur faire affront en restant.

— Alors, prouve-leur le contraire en y allant, reprit Viou; est-ce que tu n'es donc plus un homme, que tu n'oses pas dîner en ville? Voyons, madame Marguerite, donnez-lui la permission de faire son devoir de bon camarade.

— Ne me demandez rien, monsieur Viou, dit celle-ci en riant; quand on veut obtenir quelque chose des femmes, faut être poli.

— J'ai donc été malhonnête?

— Vous le demandez, encore! Quand vous venez inviter le bourgeois sans penser à nous.

— Tiens, au fait, elle a raison ! s'écria le contre-maître, ravi de l'idée qui lui était suggérée; pourquoi que tu ne les invites pas?

— Dame ! ça serait certainement pour nous... bien de l'honneur... répliqua *Os-à-Moelle* embarrassé.

— Alors, nous acceptons! dit Bidois vivement; avec elles, il n'y a pas de danger que je m'oublie. Tu seras là, petite, et tu veilleras au grain. Allons, vite, un châle, un bonnet, et en route! A propos, mon vieux, où est le rendez-vous?

— A la *Closerie des Aubépines.*

— Connu! Alors, c'est dit; dans une demi-heure nous te rejoignons.

Il échangea une poignée de main avec Viou, qui se retira d'un air désappointé.

On ne pouvait douter que l'invitation forcée des deux femmes ne lui eût été peu agréable et que leur présence ne dérangeât son plan. Josette, de son côté, éprouvait une visible répugnance; mais le contre-maître n'y prit point garde. Enchanté du compromis qui lui permettait de se retrouver, comme autrefois, avec des amis sans en craindre les suites, il pressa la toilette des deux femmes et arriva à l'heure dite sous le bosquet de la *Closerie.*

Les convives de Viou s'y trouvaient réunis, c'étaient pour la plupart des camarades d'atelier ou d'anciens compagnons avec lesquels la connaissance fut bientôt renouvelée. Un seul lui était inconnu; il demanda tout bas son nom à Viou.

— C'est Lafourole, répondit celui-ci; un bon vivant qui a tous les talents de Henri IV, tu sais dans la chanson :

De boire et de battre
Et d'être fort galant.

— C'est son seul état, dit le contre-maître.

— Non; il est associé dans une agence de remplacements. Du reste tu vas voir quel crâne luron!

Lafourole avait en effet commencé à entreprendre le gros ouvrier François, qu'il criblait de calembours au grand réjouissement des autres convives. Il changea bientôt de chanterelle, selon son expression, pour adresser aux deux femmes des *madrigaux anacréontiques,* auxquels Marguerite répondit par un gros rire et Josette par une froideur silencieuse. Lafourole était un de ces bavards qui ramassent tous les lieux communs drôlatiques ou galants laissés au ruisseau, et qui, vêtus de ces oripeaux, jouent l'homme d'esprit comme les masques de la Courtille jouent les Turcs et les grands seigneurs. Son flux de paroles, joint à une imperturbable effronterie, imposait aux intelligences grossières; on l'admirait sur sa réputation et on riait d'avance de ce qu'il allait dire. Ces succès lui avaient donné une fatuité brutale, qu'il prenait pour une rouerie de bon ton, et en avait fait une sorte de marquis de la canaille.

Lorsqu'on se mit à table il voulut se placer près de Josette; mais la jeune fille laissa sa chaise à Marguerite et alla s'asseoir entre son tuteur et François. *Os-à-Moelle* faisait face au contre-maître dont il prenait un soin particulier.

Contre son habitude, il paraissait ce soir-là content de tout le monde et spécialement du patron qu'il déclara le premier fabricant de France, pour sa partie, et le seul bourgeois véritablement ami du prolétaire. Bidois applaudissait et trinquait à chaque éloge.

— Eh bien, mille diables! je t'aime comme ça, mon petit, dit-il à son amphitryon, en frappant sur la table, te voilà enfin celui que tu aurais toujours dû être! La vérité, vois-tu, c'est que les Lambert sont la crême des honnêtes gens!

— Alors à leur santé! interrompit Viou, qui tendit la bouteille.

— C'est ça; à leur santé! répéta le contre-maître en laissant remplir son verre; et verse plein, nom d'un petit bonhomme.

— Il paraît, dit Lafourole, que ce sont des gens comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas!

— Ce sont de vrais saints du bon Dieu! reprit Bidois avec chaleur, et qui, au jour du jugement, iront prendre place à sa droite, comme dit le curé.

— Reste à savoir s'ils trouveront des tabourets, fit observer Lafourole.

— Il y en aura pour eux? s'écria Bidois. Ah ! tonnerre ! si vous les connaissiez! tous des gens premier numéro, à commencer par le père Claude !

— Qui parle si bien! dit François.

— Et qui agit mieux qu'il ne parle! ajouta le contre-maître.

— Un verre de vin en l'honneur du père Claude, acheva *Os-à-Moelle* en versant à la ronde.

— Oui, reprit Bidois après avoir bu; et je dis que madame Louise est bien sa fille, mais, là, sa vraie fille de cœur et d'âme! Nous en savons quelque chose, nous autres, les ouvriers de la fabrique, vu qu'il n'y a pas un de nous qu'elle n'ait obligé.

— C'est la vérité! répétèrent plusieurs voix.

— Un trinquement pour madame Louise, s'écria Viou.

— Toujours! dit le contre-maître en vidant son verre.

— Et le patron qu'on oublie, reprit Hersent.

— Et le bon *père Loulou,* ajouta *Os-à-Moelle.*

— Et les enfants, dit Émery.

— Voici pour eux, dit l'amphitryon en débouchant une nouvelle bouteille.

— A leur prospérité! à leur joie! à leur longue vie! répéta Bidois, dont la voix s'élevait; et que personne ne refuse cette santé-là, bon sens de Dieu! ou il me dira pourquoi!

Josette, qui avait jusqu'alors tout écouté en silence, échangea un regard inquiet avec Marguerite; Bidois, de plus en plus animé, reposa son verre sur la table en criant :

— Encore un coup! *Os-à-Moelle,* un coup d'amitié pour tous ceux qui veulent du bien aux Lambert et de malédiction pour les gredins qui leur voudraient du mal!

Viou se levait avec empressement pour verser quand Josette saisit résolûment le verre du contre-maître et le renversa.

Tous les convives firent un mouvement; Bidois lui même se retourna rouge de colère. Mais il rencontra le regard doux et limpide de la jeune fille et parut s'apaiser subitement.

— C'est juste, dit-il; elle a raison!

Et éloignant de la main la bouteille d'*Os-à-Moelle :*

— Assez de liquide, ajouta-t-il; je sens le mal de tête qui me vient; verse ailleurs; il n'y a plus ici de gobelet.

— Ah! ah! dit Viou ironiquement, c'est donc mademoiselle Josette, à cette heure, qui tient chez toi la clef de la cave?

— Comme elle tient ailleurs la clef des cœurs! fit observer Lafourole.

— On te traite à la manière des serins, et on règle ta soif?

— Parce que je ne sais pas la régler moi-même, dit Bidois avec fermeté. Si je vous disais depuis quand j'ai donné ce droit à la petite...

Josette fit un mouvement pour l'interrompre.

— Non, non, il n'y a pas de honte à parler, reprit le contre-maître, que le vin avait échauffé; avouer un tort, ça honore...

— Je vous en prie, répéta Josette, qui posa une main sur l'épaule de Bidois.

Il prit cette main, qu'il retint entre les siennes, et regardant les convives avec une hardiesse attendrie :

— Foin de la honte! dit-il, je veux tout vous conter; quand ça ne serait que pour servir d'exemple à d'autres!... Allons, ne secoue pas la tête, ne te fâche pas, petite; faut bien que je m'excuse devant les amis.

— Il paraît que c'est une confession? fit observer Viou en ricanant.

— Gazez! gazez! il y a des femmes! ajouta Lafourole.

— Il n'y a rien à gazer, reprit le contre-maître, vu qu'il s'agit d'une histoire de ménage. Entendez bien, vous autres, c'est un remords dans ma vie et ça peut être un enseignement pour la vôtre.

Les convives remplirent leurs verres, mirent les coudes sur la table pour mieux écouter; et Bidois, baissant un peu la voix de peur qu'on ne l'entendît des bosquets voisins, se prépara à ce qu'*Os-à-Moelle* avait appelé sa confession.

XXV

Confession de Bidois. — Josette et Noël. — Lafourole veut se faire payer sa discrétion. — Danger de quitter son habit pour donner à un insolent une leçon de convenance. — L'empreinte de cire.

— Dans ce temps-là, dit le contre-maître, je faisais encore le dimanche avec mes amis, et des fois j'attrapais un coup de soleil...

— Connu! interrompit Lafourole; le soleil de Bretagne de mademoiselle Loïsa Puget.

— Par malheur, reprit Bidois, le vin me prend sur les nerfs; ça me donne des crampes, j'ai besoin de taper pour me dégourdir: c'est une faiblesse de tempérament.

— Toutes les faiblesses sont dans la nature, murmura Lafourole en estropiant une vieille chanson, la meilleure est celle que l'on a.

— Pour lors donc, continua le contre-maître, un soir que j'avais un coup de tisane sous la casquette, voilà que j'arrive dans mon domicile un peu agacé et que je trouve la bourgeoise qui chantait; ça me contrarie rapport à mes nerfs, et je lui dis de se taire, mais d'une façon qui

la vexe; si bien qu'elle se met à pleurer. Vous comprenez que la chose me fut encore plus désagréable; je lui ordonne de finir, elle s'obstine. Plus je criais, moins elle avait envie de rire; si bien que j'entre en gamme. Je finis par ne plus me connaître; je lève la main, je frappe... mais c'est pas la bourgeoise qui attrape le coup. Josette l'avait vu arriver, elle s'était jetée en avant; et ma bague de mariage lui avait déchiré le front! — Je ne peux pas vous dire ce qui se passa en moi; mais quand je vis sa figure toute couverte de sang, ça me donna un coup là, ça me dégrisa. — Avoir voulu battre la femme, c'était mal, mais ça ne sortait pas de la famille, il y avait, comme on dit, des circonstances atténuantes; tandis qu'avoir frappé une créature du bon Dieu sur qui je n'avais aucun droit et qui essuyait son sang en pleurant tout bas sans se plaindre, ça me prit le cœur. Je me dis que j'avais agi comme un gueux, comme un lâche; je demandai pardon à l'enfant, qui répétait: ce n'est rien, et je lui promis, sur l'honneur, de renoncer aux marchands de vins. Depuis, chaque fois que j'ai eu des tentations j'ai regardé cette petite cicatrice qu'elle a là, sur le front, ça m'a retenu et ça me retiendra encore, ça me retiendra toujours.

Il avait attiré à lui Josette et avait appuyé ses lèvres sur la place qui lui rappelait une violence si sincèrement regrettée. La jeune fille, tout attendrie, lui passa un bras autour du cou, lui rendit son baiser; puis, honteuse, elle se leva de table avec un rire mouillé de larmes et se sauva au bout de la tonnelle, derrière les charmilles. Bidois voulut la rappeler.

— Laisse la, laisse la, dit Marguerite, que le récit de l'ouvrier avait également émue; il faut que son cœur se soulage.

— Et toi, faut que tu te rafraîchisses, vu que ton histoire va te faire étrangler, dit *Os-à-Moelle*, en voulant relever le gobelet du contre-maître.

Mais celui-ci s'y opposa.

— Non, s'écria-t-il, la petite a dit assez! que je perde mon nom si je manque à ma promesse!

Et prenant son verre, il le jeta par-dessus la clôture qui séparait les bosquets du chemin.

Cependant Josette s'était bientôt remise de son attendrissement. Heureuse de se trouver seule, elle s'assit sur le mur à hauteur d'appui qui terminait la tonnelle, et laissa ses regards errer sur la plaine qui se développait devant elle.

La brume du soir commençait à s'élever du côté de la Seine et rampait déjà sur les champs sans verdure, que tachetaient, de loin en loin, quelques fabriques et quelques maisons de maraîchers. Livrée à une rêverie dont l'objet avait sans doute pour elle un intérêt tout-puissant, la jeune fille regardait sans voir et entendait sans écouter. Les rares passants qui suivaient le sentier tracé au-dessus de la terrasse de la *Closerie des Aubépines* n'avaient pu fixer un seul instant son attention, lorsqu'un léger cri poussé à quelques pas sembla traverser sa préoccupation et l'éveiller en sursaut.

Elle regarda à ses pieds et aperçut le fils de M. Dupuis, qui, en revenant de la nouvelle usine, aurait pris le sentier pour regagner Vaugirard.

— Monsieur Noël! murmura-t-elle en rougissant beaucoup et se levant.

Le jeune homme s'avançait vers le mur pour lui adresser la parole; mais voyant venir des promeneurs, il tourna brusquement la clôture, gagna l'entrée la plus prochaine et eut bientôt rejoint Josette sur la terrasse.

Il la salua avec un respect qui ne parut point rassurer suffisamment la jeune fille, dont l'œil inquiet se retourna vers l'autre bout de la tonnelle.

— Vous ici, mademoiselle! dit Noël avec un accent dans lequel l'intérêt se mêlait à un étonnement pénible; quand j'ai levé les yeux vers ce berceau, j'aurais cru me

tromper, si votre figure pouvait être confondue avec aucune autre.

— J'ai suivi mon tuteur et la bonne Marguerite, qui dînent avec des amis, répliqua Josette en indiquant le bosquet sous lequel les convives étaient encore attablés.

— Il y a quelques heures, je vous ai déjà entrevue, reprit Noël; mais vous couriez si vite que je n'ai pu vous saluer au passage. Le hasard voulait sans doute me dédommager aujourd'hui d'avoir été si longtemps sans vous rencontrer.

— Je n'ai pu travailler ce mois-ci chez madame Derozy, dit la jeune fille, les yeux baissés.

— Et moi qui l'ignorais, reprit Noël, j'espérais à chaque visite vous y voir; c'est hier seulement que l'excellente dame m'a parlé d'une indisposition qui la privait de votre compagnie, et j'étais sérieusement inquiet avant cette rencontre. Heureusement que votre vue me rassure.

— Je suis mieux... en effet, balbutia Josette, dont la confusion allait croissant.

— Dans ce cas, reprit Noël qui s'approcha, madame Derozy peut compter sur vous?

La jeune fille hésita à répondre.

— Je vous avertis, continua-t-il, qu'elle s'attriste de votre absence, qu'elle vous accuse de l'oublier.

— Moi! interrompit vivement Josette; ah! c'est impossible! Comment pourrais-je oublier cette bonté qui l'a fait distinguer une pauvre fille venue chez elle à titre d'ouvrière, et dont elle a voulu faire presque une égale?

— Ceci prouve surtout son jugement.

— Non, non, monsieur, mais sa noblesse, sa générosité. Pour lui plaire, il suffit d'avoir besoin de protection, d'être parmi les faibles et les petits. C'est pour cela qu'elle m'a fait asseoir à sa table, qu'elle m'a donné une place près d'elle dans son salon de travail. Quel droit avais-je à cette faveur plus que mille autres qui ne l'obtiendront jamais?

— Je ne veux rien enlever au mérite de notre chère

madame Derozy, dit Noël; je sais mieux que personne ses efforts pour reclasser selon leur mérite ceux qu'a déclassés le hasard; mais permettez-moi d'ajouter qu'être distingué par elle est déjà un titre, et que sa perspicacité égale au moins sa bienveillance. Oubliez-vous, d'ailleurs, mademoiselle, ce que j'ai pu observer moi-même?...

— Pardon, interrompit Josette, dont le malaise semblait augmenter d'instant en instant, il me semble qu'on me cherche.

— Non, dit Noël, qui regarda vers l'extrémité de la tonnelle; personne ne vient, personne n'appelle.... Pourquoi m'envier quelques minutes d'entretien après une si longue absence?...

— Veuillez présenter mes respects à madame Derozy et l'assurer que j'irai la voir, dit la jeune fille, qui évita de répondre et fit un pas vers l'entrée du berceau.

Mais Noël se plaça devant elle avec une vivacité respectueuse.

— Écoutez-moi, de grâce, dit-il plus bas, mais d'un accent précipité; peut-être cette occasion ne se représentera-t-elle de bien longtemps, j'en veux profiter pour vous avouer... ce que vous ne pouvez ignorer, Josette, car mes regards, mon air, mon accent, tout doit vous le dire depuis longtemps; c'est que je vous aime!

La jeune fille recula ; une main sur le mur d'appui; l'autre sur son cœur, les yeux à demi fermés, elle demeura un instant tremblante et sans voix. Noël, qui s'était arrêté et qui la regardait, reprit très-doucement:

— Je vous aime, Josette,... je vous le dis... et... vous ne me répondez pas!

La jeune fille fit un effort.

— C'est que je ne vous ai pas entendu, répliqua-t-elle très-bas; non, je ne dois pas vous entendre! Vous-même, si vous avez jamais eu un peu d'estime pour moi, ne répétez jamais ce que vous venez de dire, oubliez-le!

— Josette! s'écria le jeune homme, soupçonnez-vous donc mes intentions?

— Je ne soupçonne rien, je ne veux rien savoir, répliqua-t-elle vivement; tout ce que je vous demande, — et je le demande à mains jointes, — c'est de me laisser, de ne plus me voir, de me regarder comme morte! Et, tenez, ajouta-t-elle avec un mouvement d'effroi, je ne me trompe point, cette fois, ils se sont levés de table, on vient de ce côté. Monsieur Noël, songez que si on me voit parler à un jeune homme comme vous, ce sera assez pour qu'on m'accuse; votre seule présence ici me perd! Au nom du ciel, laissez-moi, partez!

— Eh bien oui, dit Noël qui entendait des pas derrière la charmille; mais n'espérez pas échapper pour cela à mon amour, Josette. Ailleurs et dans un autre moment il faudra bien m'écouter et me répondre.

Elle lui imposa silence des deux mains en lui indiquant qu'on approchait; Noël saisit une de ses mains, la baisa et disparut derrière le massif qui terminait la tonnelle.

Mais quelque prompte qu'eût été sa retraite, il fut aperçu par Lafourole, qui venait de tourner la charmille. L'agent de remplacement n'avait point imité la sobriété de Bidois; il était très-égayé par le vin, et sa hardiesse s'en était accrue.

Il courut au massif, vit Noël gagner la campagne et se retourna vers Josette, que sa confusion achevait d'accuser.

— Eh bien, bravo! s'écria-t-il en riant; on faisait ici un aparté à deux! Heureusement qu'il n'y a eu que moi à apercevoir le Lovelace; et je suis discret comme la tombe. « *Des chevaliers français tel est le caractère!* » Seulement, ma belle, j'espère qu'à cette heure on comprendra les apologues anacréontiques.

Il s'était approché de la jeune fille, dont il voulut prendre la main; Josette s'échappa avec une frayeur mêlée de dégoût.

— Eh bien, eh bien, on est farouche maintenant! re-

prit Lafourole en riant; voyons, mon agneau, il faut pourtant s'entendre; l'habit fin qui vient de filer de ce côté n'a pas tout emporté, peut-être? Il reste bien un petit baiser pour les derniers venus!

— laissez-moi! s'écria la jeune fille, qui cherchait à gagner l'autre bout de la tonnelle.

Mais Lafourole lui barra le chemin.

— Ah! minute! s'écria-t-il; les jobards et moi ça fait deux, ma poulette. Si on veut que je sois discret, faut qu'on soit gentille. J'ai demandé un seul baiser; on me refuse, alors je vas en prendre deux.

Il étendit le bras vers Josette, qui s'échappa; mais il la poursuivit et finit par la saisir. La jeune fille voulut en vain se débattre, elle sentit les lèvres de Lafourole effleurer sa joue et poussa un cri involontaire.

Bidois, qui arrivait avec Viou, l'entendit et accourut. A la vue de sa pupille se débattant entre les bras de l'agent de remplacements, il s'élança furieux, prit Lafourole au collet et le fit pirouetter sur lui-même.

Marguerite parut au même instant.

— Emmène Josette! lui cria Bidois.

— Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? demanda la femme.

— Parbleu! il y a que la petite est une chipie et le vieux un brutal! s'écria Lafourole en passant la main sur son collet d'habit endommagé par le contre-maître.

Celui-ci ne répondit rien; mais il prit la jeune fille par la main, l'amena à sa femme et les poussa toutes deux hors de la tonnelle. Josette, très-émue, se laissa emmener par Marguerite, qui multipliait les questions sans qu'elle pût lui répondre. Quand elles eurent disparu, Bidois se retourna vers Lafourole.

Ainsi qu'il l'avait dit lui-même, le vin le rendait nerveux, et les manières de l'entrepreneur de remplacements lui avaient déplu au premier regard; aussi vint-il droit à lui, le front plissé et les poings fermés.

— Répète un peu ce que tu viens de jaboter tout à l'heure,

méchant moderne! dit-il en approchant son visage très-près de celui de Lafourole.

— Plaît-il, *môssieu!* répliqua celui-ci d'un accent ironique et en regardant son adversaire dans le blanc de l'œil; est-ce qu'on veut faire le casseur, par hasard?

— Comme tu dis, propre à rien! reprit Bidois, dont le visage s'enflammait; pourvu que ce soit ta figure qu'on mette en cannelle!

— Ah! bon! ah joli! ah! fameux! s'écria Lafourole en ricannant; *môssieu* est un ci-devant hercule de la banlieue empaillé par ordre du gouvernement! Pour lors, voyons un peu comment il travaille.

— C'est ce que tu vas savoir! interrompit le contremaître.

Et, se dégageant d'un tour de sa redingote, qu'il jeta à terre, il se précipita sur Lafourole.

Viou fit un mouvement pour se jeter entre eux; mais, se ravisant tout à coup, il releva vivement la redingote, y plongea la main, en retira une clef et s'éclipsa derrière la charmille.

Son absence ne dura que quelques instants; les autres convives, attirés par le bruit, étaient accourus pour séparer les combattants, et lui-même reparut pour les seconder.

Bien que courte, la lutte n'avait point été favorable à Lafourole; il fut emmené meurtri et sanglant, tandis que Bidois, redevenu plus calme, remettait son habit et rejoignait Marguerite et Josette.

Après avoir pris successivement congé des invités, *Os-à-Moelle*, qui était resté le dernier sous prétexte de régler avec le marchand de vins, les regarda partir l'un après l'autre; il s'assura qu'il se trouvait seul, et, fouillant alors dans son sein, il en retira un morceau de cire sur laquelle l'empreinte d'une clef venait d'être imprimée, l'examina un instant, puis, hochant la tête comme s'il eût été satisfait de son examen, il l'enveloppa soigneusement dans son mouchoir et partit en sifflotant.

Trois semaines s'écoulèrent sans amener dans la fabrique aucun nouvel événement. M. Poirier, retenu pendant tout ce temps au château de Beauregard par ses conférences avec le comte et l'architecte, n'était point encore de retour. Les aménagements de l'usine rivale avaient été achevés; un certain nombre d'ouvriers occupaient déjà les ateliers neufs, et la lutte qui allait s'engager continuait à occuper Bidois et ses compagnons.

Le contre-maître redoublait de précautions ; il ne permettait plus, même aux apprentis, d'entrer au laboratoire pour les détails du service, et le tenait toujours soigneusement fermé. Cependant, en arrivant un matin pour examiner le vernis récemment fabriqué, il trouva la porte entr'ouverte et recula saisi. Lorsqu'il était parti la veille, il croyait bien l'avoir refermée ; il se rappelait même plusieurs circonstances de détail qui ne semblaient point permettre le doute. Mais que l'on juge de sa stupéfaction quand il regarda de plus près et aperçut une clef dans la serrure ! Ses souvenirs étaient-ils donc un rêve? avait-il pu pousser si loin la distraction ou la négligence? Il porta la main à son front avec une malédiction, puis instinctivement à la poche dans laquelle il gardait habituellement cette clef; ses doigts l'y rencontrèrent! Il la tira vivement, l'examina, voulut l'essayer, c'était bien elle; un autre que lui était entré dans le laboratoire; il y avait deux clefs!

Bidois, effrayé, courut chez M. Lambert. Il était clair qu'on avait voulu surprendre le secret des préparations auxquelles le fabricant devait sa supériorité. Examen fait, le contre-maître et lui reconnurent qu'on avait enlevé du vernis nouveau avec des échantillons de toutes les substances qui entraient dans sa composition.

Leurs soupçons à tous deux se portèrent naturellement sur le nouveau voisin; et, quant à l'intermédiaire d'une pareille trahison, Bidois le nomma sur-le-champ : ce ne pouvait être que Viou. Le matin même, il avait fait régler

son compte par le *père Loulou*, et était venu annoncer à ses camarades qu'il entrait dans la fabrique de M. Dupuis.

— Le gueux était vendu au nouveau patron! s'écria Bidois, exaspéré; c'est cette nuit qu'il aura fait le coup! Quelque bruit l'aura effrayé, et il se sera sauvé comme un capon qu'il est; mais, le diable me brûle! il ne portera pas en terre sa volerie! je le démolirai si foncièrement qu'on n'en trouvera plus les morceaux.

— Pas de violences, Bidois, je vous en prie, dit vivement M. Lambert.

— Quoi! reprit le contre-maître en étendant les poings, un méchant barbu viendra vous enlever le pain sous le pouce et on ne pourra pas le corriger! Mille millions! je dis que c'est pas juste! que c'est immoral!

— Songez que nous n'avons aucune preuve, reprit le fabricant; et, lors même qu'il y en aurait, nous n'avons pas droit de nous faire justice nous-mêmes. Voulez-vous débuter dans cette dangereuse concurrence par des actes qui mettraient les torts apparents de notre côté? Subissons ce qui est accompli, et contentons-nous de prendre nos précautions pour l'avenir. Le laboratoire sera transporté chez moi, de manière à ce qu'on ne puisse y arriver sans être vu.

On s'occupa le jour même de ce changement, qui se trouva fait lorsque M. Poirier arriva.

Il était suivi du comte lui-même, qui venait voir les esquisses achevées. Comme c'était un dimanche matin, la plupart des ouvriers, réunis pour la paye de la quinzaine, se présentèrent à la porte de l'atelier afin de saluer le vieux sculpteur; il les força à entrer et les présenta au comte comme les auditeurs habituels des veillées dont il lui avait parlé.

M. Beauregard les reçut avec cette condescendance bienveillante du vrai gentilhomme; sans morgue blessante comme sans familiarité calculée. Il sut leur parler un langage convenable pour eux, digne pour lui-même.

L'atelier de Claude s'était insensiblement rempli; le comte examinait l'une après l'autre les dernières ébauches du sculpteur, représentant des scènes du moyen âge, et exprimait sa satisfaction en excellents termes. Tout en louant l'énergie de l'expression, le pittoresque des lignes et la fidélité des moindres détails, il laissait voir son admiration pour cette époque où la forte organisation féodale réglementait tous les mouvements sociaux et soumettait toutes les personnalités à une loi immuable.

— Alors, mes amis, dit-il, en se tournant vers les ouvriers, qui s'étaient groupés pour l'entendre, le travail n'était point abandonné au hasard; la société veillait sur le bien-être de l'homme de métier. Son art devenait une propriété dont les bénéfices lui étaient exclusivement assurés. On subordonnait le nombre des producteurs aux besoins de la consommation: on ne permettait pas à des milliers d'apprentis de se jeter à l'aventure dans une profession pour y apporter la misère à leurs maîtres et l'y rencontrer eux-mêmes plus tard.

— Eh bien, c'était de la prudence, fit observer Bidois; pour lors, chacun gardait la place qu'il avait gagnée, tandis qu'à cette heure il faut toujours la défendre contre les nouveaux. Aussi étonnez-vous si nous n'aimons pas les apprentis! des farceurs qui grandissent pour partager d'abord notre miche, puis pour la manger tout entière! Ce ne sont pas des successeurs que nous élevons; ce sont des remplaçants!

— Et la prévoyance de la loi ne s'arrêtait point aux ouvriers, reprit le comte, encouragé par l'approbation du contre-maître; elle s'étendait aux industries. Alors la fabrique nouvelle ne venait point arrêter les métiers de la fabrique ancienne ou éteindre ses fourneaux : la production, protégée par des règlements, suivait paisiblement sa voie; la concurrence n'en avait pas fait un champ de bataille.

— Dites un coupe-gorge, monsieur, s'écria Lambert, qui entrait pâle et haletant.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Claude en faisant un pas vers le jeune fabricant

— Il est arrivé, dit Lambert avec une amertume passionnée, que ce résultat de dix années de patience et de recherches, cette découverte qui assurait l'avenir de mon industrie, qui pouvait m'enrichir...

— Eh bien?... demandèrent toutes les voix

— Eh bien, s'écria Lambert, elle ne m'appartient plus; voyez!

Il tendait un morceau de toile portant l'estampille Dupuis, sur laquelle Bidois reconnut à l'instant la préparation jusqu'alors connue du fabricant et de lui seul. En analysant le vernis enlevé au laboratoire huit jours auparavant, on avait découvert sa composition; et le secret qui avait fait à la maison Lambert sa supériorité était désormais trahi!

Les ouvriers se regardèrent; tous avaient compris la gravité d'une circonstance qui changeait les conditions de la lutte et assurait à la nouvelle usine de sérieux avantages.

Après un encouragement poli donné au jeune fabricant, le comte se retira par discrétion, tandis que Claude prenait à part son gendre, s'informait de tous les détails et tâchait de relever ses espérances. Bidois, qui était resté à la porte de l'atelier avec ses compagnons, tendit vers l'usine Dupuis sa main fermée.

— Gueuse de baraque, va! s'écria-t-il; je voudrais te voir en cendres et en charbons!

— C'est possible, dit un des ouvriers, qui, comme la plupart des hommes, se sentait une sympathie involontaire pour la réussite; mais voilà pourtant la preuve que le nouveau patron n'est pas si manchot qu'on le prétendait.

— Il n'y a rien à dire sur la préparation ni sur l'enduit, fit observer François, qui examinait le morceau de toile apporté par le fabricant.

— Et s'il est vrai que le nouveau bourgeois roule

sur l'argent, ajouta Hersent, il est clair qu'il ruinera M. Lambert.

— Ce qui prouve qu'*Os-à-Moelle* n'a pas été si maladroit, reprit le premier.

— Il a imité les chats, qui filent avant que la maison tombe, acheva le second.

Le contre-maître les regarda d'un air farouche.

— Alors vous avez regret de n'avoir pas fait comme lui? demanda-t-il brusquement.

— On ne te dit pas ça, répliqua François; c'est seulement histoire de causer; mais il est certain que le patron en va voir de rudes!

— Parce que nous sommes tous des sauvages! s'écria Bidois hors de lui; parce que, de notre temps, on ne protège ni les honnêtes gens ni les inventeurs. Ah! tonnerre! pourquoi donc que je ne suis pas né à l'époque dont parlait ce monsieur? où tout était réglé comme une musique, où chacun avait son escabeau et son écuelle, sans qu'un autre pût venir les lui retirer? Oui, mille noms! j'ai honte d'être de mon siècle, et je donnerais, voyez-vous, la moitié de mes doigts pour être né au moyen âge.

— Prenez garde, dit M. Poirier, qui revenait, prenez garde, Bidois; si Dieu acceptait la proposition, vous lui offririez peut-être bientôt l'autre moitié pour n'en plus être.

— Ce monsieur n'a donc point dit la vérité?

— Pardonnez-moi; mais il vous a dit les avantages sans vous montrer les inconvénients. Celui qui voit passer un régiment de loin admire la régularité des mouvements, l'uniformité des habits, l'éclat des armes; mais il faudrait connaître au prix de quelle servitude et de quels sacrifices ce résultat a été obtenu. Les vices du présent vous frappent, et vous regrettez la féodalité; alors le moment est venu de reprendre mes récits pour vous la faire connaître. Asseyez-vous et écoutez!

XXV

LE PASSEUR DE BIESSE.

La Loire au XIVe siècle. — Le passeur de l'île de Biesse et maître Jacob, — Le marchand étranger. — Pourquoi le passeur savait l'italien. — Son entretien avec le marchand. — Jacob prend part à la conversation. — Comment il s'échappe pour ne pas montrer son ballot. — Le passeur ramène un cordelier. — Frère Jacques lui explique la féodalité.

» En l'an de grâce 1390, la Loire n'était pas le beau fleuve que l'on voit maintenant soigneusement enfermé dans ses digues, exploré par un balisage régulier qui trace la route à travers les bancs de sable, enguirlandé d'élégants ponts suspendus, couvert de bateaux que la vapeur emporte, bordé de riches villages et de prairies où des milliers de bestiaux, gardés par des enfants, broutent librement le regain. Livrée à elle-même, dans son parcours de près de deux cents lieues, elle ne pouvait grossir sans inonder les vallées riveraines transformées en marécage, ni voir ses eaux décroître sans dresser de toutes parts un archipel inextricable d'atterrissements, au milieu desquels les plus faibles barques avaient peine à trouver un passage. Bien que l'époque des Normands fût déjà loin, les routiers de rivières n'avaient point tellement disparu que les troupeaux pussent errer sur les deux rives sans gardes armés d'arbalètes ou de coutelas, et les villages eux-mêmes étaient généralement défendus par quelques remparts de terre qui les mettaient à l'abri d'une surprise, ou placés sous la protection d'un château féodal, dont les hautes tours étaient toujours garnies de sentinelles. Quant aux ponts, il n'y en avait aucun du bourg de Cée à Nantes, c'est-à-dire pendant un espace d'environ vingt-cinq lieues. Les riverains traversaient à gué ou dans les barges des passeurs.

» Or, une de ces barges était établie depuis plusieurs années un peu au-dessus de la cité nantaise, vers la pointe de l'île de Biesse, célèbre dans l'histoire du comté par le séjour qu'y avaient fait autrefois les pirates normands.

» Bien que l'ancien repaire ne fût plus habité que par quelques pêcheurs inoffensifs et par le passeur, son ancienne réputation le rendait suspect. On le citait comme hanté par l'esprit du mal, et l'on parlait, tout bas, de la sorcière qui y rendait son oracle sous le vieux saule. Aussi les gens du pays évitaient-ils le passage dès que le soleil touchait à son déclin, et préféraient-ils, malgré la longueur du détour, descendre jusqu'aux ponts de Nantes, ou remonter au gué des barreaux.

» Le passeur, qui connaissait ces habitudes, venait de quitter la rive droite pour regagner l'île. Les dernières lueurs d'un splendide soleil de septembre jouaient dans les saules et scintillaient sur les eaux couleur d'ambre. Debout à l'arrière de sa barge, il la laissait rabattre sur la pointe, où le courant la portait.

» C'était un jeune homme de taille médiocre, mais bien prise, aux cheveux noirs et à l'expression ardente. Il était vêtu de toile bise, coiffé d'un bonnet de laine orné d'une branche de saule, et sans chaussure, comme tout les bateliers de la Loire. Appuyé sur la perche ferrée qui lui servait à conduire sa barge, il promenait vaguement ses regards autour de lui, lorsqu'il aperçut, sur la rive gauche, un voyageur qui lui faisait signe. Laissant aussitôt glisser la perche jusqu'au lit du fleuve, il poussa de fond, tourna la barque de manière à couper obliquement le courant, et la dirigea vers le point d'embarquement où se tenait l'inconnu.

» Celui-ci, qui, malgré la douceur de la saison, s'enveloppait soigneusement dans une cape de bure, se hâta de crier au jeune passeur, dès qu'il put se faire entendre, qu'il précédait toute une troupe.

» — Venez, venez, dit-il en coupant ses phrases d'un petit rire convulsif; je les ai rencontrés tout à l'heure à l'auberge. — Eh! eh! eh! — le maître doit être un riche marchand... j'ai reconnu ça en l'entendant compter. — Eh! eh! eh! — il a avec lui trois valets et autant de mules. — Ce sera pour vous un grand profit.

» Tout cela était dit en s'agitant le long du bord, avec force gestes et d'une voix très-élevée, comme s'il eût craint que le passeur ne se décidât point à aborder pour lui seul.

» Bernard (c'était le nom du jeune batelier) parut surpris et le regarda.

» — Êtes-vous envoyé par eux et doit-on les attendre? demanda-t-il en touchant terre.

» Avant de répondre, le petit vieillard se baissa pour reprendre un paquet assez lourd qu'il avait déposé à ses pieds, et se précipita dans la barque avec une exclamation de triomphe. Dans ce mouvement, sa cape de serge s'écarta, et le passeur aperçut, sur sa robe, la roue d'étoffe jaune.

» — Un juif! s'écria-t-il, hors d'ici, chien de mécréant!

» Mais le vieillard s'était accroupi, son paquet dans les bras.

» — Je suis dans le bac et le bac est à flot, dit-il résolûment; la coutume t'oblige à me passer. — Eh! eh! eh! — Jacob ne débarquera que sur l'autre bord.

» — Et que comptes-tu me donner pour ton passage? demanda Bernard.

» — Donner! répéta le juif; Jehovah! que pourrait donner un malheureux comme moi? Je ne te dois aucun salaire, — eh! eh! eh! — la coutume dit que le mendiant payera son passage en récitant une prière, le juif en recevant à genoux un soufflet. Paye-toi, passeur, paye-toi!

» Il s'était agenouillé dans le fond du bateau et tendait sa joue ridée avec le ricanement nerveux qui accompagnait toutes ses paroles; mais Bernard n'eut point à se décider sur l'usage qu'il devait faire de son étrange droit,

car un bruit de voix et de sonnettes appela, dans ce moment, son attention vers la rive, et il aperçut, au détour du sentier, plusieurs voyageurs qui venaient à lui.

» — Les voilà! dit le vieillard en redressant la tête; tu vois que je ne t'avais pas trompé. — Eh! eh! eh! — demande-leur un bon prix pour le passage; il est trop tard pour qu'ils remontent au gué, et ils seront forcés de tout accepter, — eh! eh! eh! — Un denier par homme et un denier par mule, passeur; ne demande pas moins d'un denier!

» Bernard ne daigna point répondre; il approcha la barge de la rive afin de faciliter l'embarquement et attendit.

» La troupe qui s'avançait vers lui se composait d'un jeune homme qui pouvait avoir son âge et dont les habits de drap, le chaperon de velours vert et les housseaux de cuir de veau montant à mi-jambe annonçaient, ainsi que l'avait dit Jacob, un riche marchand ou un bourgeois renté. Il était monté sur une mule aux harnais plaqués d'argent, et suivi de trois valets en plus modeste équipage. Tous avaient une physionomie étrangère à laquelle ajoutait encore la coupe du costume, plus étriqué que celui de France.

» En arrivant à la barge, le cavalier demanda si l'on pouvait les passer tous d'une seule fois.

» — Pourquoi non? dit Bernard; les gens entreront dans le bateau et tiendront la bride des mules qui suivront à la nage.

» — N'y a-t-il aucun danger pour les montures? reprit l'étranger.

» — Voilà dix années qu'il y a un passeur à Biesse, répliqua le jeune homme, et qu'on fait traverser ainsi jusqu'aux ânes et aux génisses.

» Le cavalier jeta la bride de sa mule à un des valets, qui s'était approché, et lui parla dans une langue étrangère. Aux premiers mots prononcés, Bernard redressa la tête et sourit.

» — Que le maître ne craigne rien, dit-il ; les valises arriveront sur l'autre bord avec les montures.

» L'inconnu se retourna vivement.

» — Par saint Janvier! m'as-tu donc compris? s'écria-t-il.

» Pour toutes réponse, Bernard lui demanda, en italien, quand il était débarqué, s'il se rendait à la grande foire de Montrichard, et quelles étaient ses marchandises. L'étranger, tout surpris, voulut savoir, à son tour, où il avait appris à parler une langue qui, évidemment, n'était pas la sienne.

» — La mienne, non, répliqua le passeur ; mais celle de ma mère.

» — Au fait, j'oublie que les Génois sont devenus maîtres du commerce de Nantes, fit observer le marchand, et que, à la longue, ils peupleront d'Italiens la comté.

» — Sans parler de ceux qui nous viennent par l'Anjou depuis ses guerres contre Naples, ajouta Bernard ; témoin messire Benedetto, l'écuyer du seigneur de Goulaine, que Dieu pardonne à son âme !

» — Il est mort? demanda l'étranger.

» — Voilà trois mois, dit le passeur en soupirant ; et à mon grand dommage, vu qu'il m'avait pris pour varlet au château même et qu'il m'enseignait, en même temps qu'aux pages, tous les exercices de guerre.

» — De sorte que tu sais manier la lance et l'épée?

» — Comme un homme d'armes.

» En causant ainsi, Bernard avait fait embarquer l'Italien avec ses gens ; les mules étaient entrées dans le fleuve et la barge ne tarda pas à déborder lentement.

» Elle avançait avec peine, surchargée du poids des hommes et des montures, qu'il fallait remorquer. Malgré ses efforts, Bernard fut longtemps avant d'arriver au courant qui biaisait la rivière et permettait d'abandonner, pour ainsi dire, la barge à elle-même. Il finit pourtant par l'atteindre, et, n'ayant plus qu'à diriger, il se redressa, haletant, le pied sur la barre du gouvernail et laissant pendre dans les eaux sa perche ferrée.

» — Un rude métier, l'ami! dit le cavalier qui le vit essuyer son front mouillé de sueur.

» — Quel métier n'est point rude pour les Jacques (1)? demanda le passeur avec une nuance d'amertume. Chacun apporte avec lui sa destinée; vous et moi, mon maître, sommes peut-être nés le même jour; l'un pour servir, l'autre pour être servi!

» L'inconnu fixa sur Bernard des yeux scrutateurs et pensifs.

» — Et tu aimerais à changer les rôles, n'est-ce pas? demanda-t-il. A force de passer ici les gens de toutes conditions, tu en as fait la différence, et tu préfères le pourpoint d'un noble et sage homme à la jaquette d'un manant! Travaille alors à changer l'une contre l'autre. Il y a dans mon pays un proverbe qui dit « qu'à force de patience le chanvre devient soie. »

» Bernard plia les épaules.

» — A quoi sert la patience sans l'occasion? dit-il.

» — Elle peut venir, objecta l'étranger.

» — Dieu vous entende! mon maître, reprit le passeur; et alors que Dieu me condamne si elle s'échappe, à moins de m'emporter les deux mains!

» Ces derniers mots furent prononcés avec une énergie sombre qui frappa visiblement l'inconnu; il regarda Bernard, parut deux ou trois fois sur le point de parler, puis hésita et finit par se détourner vers la rive droite, comme s'il se fût décidé au silence.

» Cependant la barge, emportée par le courant, avait traversé le fleuve en écharpe et allait aborder beaucoup au-dessous du point qui faisait face au lieu d'embarquement. Le marchand italien en fit la remarque et demanda si pour rejoindre, avec ses mules et ses bagages, la route d'Ancenis il ne lui faudrait point un guide.

(1) On donnait au peuple le sobriquet de *Jacques Bonhomme*, et les paysans s'appelaient eux-mêmes parfois les Jacques.

» — Voilà, maître, voilà! interrompit une voix qui sortait du fond du bateau.

» Et Jacob, qui s'était tenu jusqu'alors blotti à la proue, derrière le paquet dont il était chargé, dressa sa tête pointue.

» — Je connais la route, — eh! eh! eh! — je conduirai maître Mateo.

» — D'où sais-tu mon nom, chien maudit? demanda l'étranger, qui avait reconnu sur la poitrine de son interlocuteur le signe de la juiverie.

» — Que messire excuse, reprit Jacob de son air le plus souriant; — eh! eh! eh! — je connais l'alphabet, et le nom de Mateo est brodé, selon l'usage des voyageurs, sur le collet de Sa Seigneurie.

» — Ne vois-tu pas, mécréant, que je suis simple bourgeois des communes et non seigneur! interrompit l'Italien, qui semblait irrité de la grossière flatterie du juif.

» — C'est juste! reprit humblement Jacob: j'aurais dû dire sa prudhomie! Que maître Mateo ne s'offense pas, — eh! eh! eh! — mais comme j'allais l'en avertir, je connais un chemin de traverse plus court par les prairies et je puis conduire sa digne et honnête personne avec les mules et les valets.

» — Ne ment-il pas? demanda le marchand, qui se tourna vers Bernard.

» — La route est véritable, répliqua celui-ci; mais trop peu sûre pour se fier à un descendant de Judas.

» — Dieu d'Israël! que peuvent craindre de braves cavaliers d'un pauvre vieillard? s'écria le juif en levant les mains au ciel.

» — Qu'il les conduise à quelque *mollière*, où leurs chevaux resteront pris et où une embuscade videra leurs valises et leurs escarcelles, reprit le passeur. Tu as toute l'apparence d'un fournisseur de routiers.

» Jacob se redressa indigné et se mit à apostropher

Bernard avec colère, en le menaçant des nouvelles ordonnances faites en faveur des juifs.

» — Le chapelain de Goulaine m'a appris à lire dans le recueil civil, et je connais ces ordonnances, dit le passeur avec mépris.

» — Alors, reprit Jacob, tu sais qu'un article interdit aux chrétiens de nous attaquer par mauvais traitements ni injures.

» — Et j'en-sais également un autre qui règle votre commerce, ajouta Bernard en fixant les yeux sur le ballot que son interlocuteur continuait à serrer entre ses bras; te le rappelles-tu, mécréant?

» — Je ne sais... ce que tu veux dire, répliqua le juif, qui avait suivi avec inquiétude le regard du jeune homme.

» — C'est l'article qui déclare que, vu l'habitude de ceux de ta race de faire trafic avec les malandrins, robeurs et sacriléges, il leur est défendu d'acheter ou de recevoir en gage ni vases sacrés, ni socs de charrue, ni vêtements mouillés ou sanglants ni bijoux portant des armes qui ne sont pas celles du vendeur.

» — Je le sais, je le sais, dit le petit vieillard, qui s'était levé et gagnait la proue de la barge prête à toucher terre.

» — Alors montre-nous ce que tu portes là et prouve que tu as obéi à l'ordonnance! ajouta le passeur en faisant un mouvement vers Jacob.

» Mais celui-ci ne l'attendit pas. Enlevant son ballot avec une force et une agilité dont on ne l'eût point cru capable, il franchit d'un saut l'étroit espace qui le séparait encore de la rive, et vint, pour ainsi dire, tomber aux pieds d'un moine qui s'était assis sur la berge en attendant la barque de passage. La vue du religieux sembla augmenter son épouvante; il se releva avec un cri, s'enfuit dans le sentier de traverse et se perdit au milieu des roseaux.

» Tous les spectateurs, à l'exception du moine, l'accompagnèrent d'un long éclat de rire mêlé de huées.

» — S'il fût tombé à l'eau, je le faisais condamner à l'amende, dit Bernard, vu que l'ordonnance défend à ceux de sa race de se baigner en rivière.

» La barge venait d'aborder; les valets firent prendre terre aux mules et les resanglèrent, tandis que maître Mateo payait le passeur. Celui-ci remercia en italien, le regarda remonter en selle; et après lui avoir indiqué le sentier qui rejoignait la route d'Ancenis, il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu avec sa troupe derrière les massifs de saule. Se retournant alors avec un soupir, il rejoignit sa barge, où le moine avait déjà pris place.

» Ce moine portait la robe des religieux de Saint-François avec la ceinture de chanvre et le bissac de mendiant, dont les poches entr'ouvertes laissaient voir un reste de miche de pain bis et une de ces bouteilles auxquelles leur forme avait fait donner le nom de missels. Bien que touchant au déclin de l'âge, il ne paraissait avoir rien perdu de sa vigueur; sa taille était élevée, ses traits fermes et doux.

» En arrivant près de lui Bernard se découvrit respectueusement. Le religieux, dont le regard ne l'avait point quitté, et qui avait entendu le soupir poussé après la disparition de l'étranger, lui demanda doucement si maître Mateo était une vieille connaissance.

» — Je viens de le voir sur l'autre bord pour la première fois répondit le passeur.

» — Et pourtant mon fils le regardait partir avec envie, fit observer le moine.

» Bernard rougit d'avoir été ainsi deviné mais ne chercha point à nier.

» — Mon père est habile à lire dans les âmes, répliqua-t-il avec un peu d'embarras.

» — As-tu donc tant de goût pour le métier de marchand, demanda le religieux.

» Bernard secoua la tête.

» — Que sa révérence me pardonne, dit-il, je regarde de

même l'homme d'armes, le clerc ou le financier. Quiconque passe riche et maître de lui me semble le protégé de Dieu.

» — C'est-à-dire que tu voudrais visiter le monde où ils vivent? Je comprends, reprit le cordelier, tu as l'avide ambition de la jeunesse!

» — Est-ce donc pécher, mon père? demanda le passeur avec un peu de timidité. N'est-il pas permis à un chrétien de désirer une place meilleure?

» — Dieu t'en a donné une, dit le moine; pourquoi n'en es-tu pas satisfait? Qui te dit que tu pourras en trouver une autre dans la foule?

» — Il y en a tant, mon père, objecta le passeur.

» — Mais ne sais-tu pas que toutes sont destinées d'avance à quelqu'un, objecta le cordelier. Notre société féodale, mon fils, est comme une grande tour à plusieurs étages où nous logeons selon notre rang de naissance. Au sommet est le suzerain, plus bas le comte, plus bas encore le baron, toujours plus bas le seigneur, le possesseur de fiefs, le franc-tenancier, le bourgeois, le serf. Chacun occupe le logis où il est né; et dans chaque logis la chambre qui lui est désignée. Nous autres seuls les hommes de Dieu nous habitons au dehors pour maintenir le bon voisinage, avertir et consoler! D'où vient donc, mon, fils que tu songes à troubler l'ordre établi? Te trouves-tu trop grand pour le lit où a dormi ton père? As-tu honte de l'habit qu'il a porté?

» Bernard ne répondit rien et poussa au large; mais le pli formé sur son front prouva au religieux que ces paroles lui avaient été douloureuses sans le persuader. Il se mit alors à l'interroger avec douceur sur son nom, son âge, sa famille, et afin de l'encourager à la confiance, lui-même se fit connaître pour le frère Jérôme, gardien des cordeliers et théologien de l'université angevine.

» Ce double titre avait alors un éclat que la pauvreté de l'habit et des habitudes ne faisait que rehausser.

» Placée, comme le moine l'avait dit, en dehors de l'organisation toute militaire de la féodalité, l'Église représentait l'élément immatériel de la société; elle en était l'âme, elle vivifiait et dominait également toutes les classes. Tenant à la plus élevée par ses priviléges, à la plus obscure par son humilité, elle seule avait conservé, dans son sanctuaire, les principes de liberté et d'égalité évangéliques qui n'avaient pu s'introduire dans l'ordre social. Grâce à elle, ils avaient au moins un pied-à-terre parmi les hommes! Respectée des seigneurs parce qu'elle veillait au salut de leurs âmes, elle était aimée du peuple, parce qu'elle était pour lui la gardienne de l'âme et du corps!

» Bernard, qui avait d'abord voulu se roidir contre les conseils de frère Jérôme, ne tarda pas à se laisser gagner à son autorité pleine d'onction; peu à peu il s'enhardit et prit confiance. Il raconta au gardien son séjour au château de Goulaine, où, tandis que l'écuyer du seigneur l'exerçait aux armes, le chapelain lui donnait les premiers éléments de la science des clercs. Il avait appris le doctrinal, chanté les psaumes, et allait commencer le graduel quand la mort du vieux Benedetto l'avait ramené à la chaumière de sa mère et forcé de s'établir passeur à la pointe de l'île de Biesse; mais lorsque le frère gardien voulut connaître au juste les causes de sa visible tristesse, ses réponses devinrent embarrassées, confuses, et s'excusant sur la force du courant au milieu duquel la barge se trouvait arrivée, il s'interrompit pour appuyer l'épaule à la perche ferrée.

» Le cordelier fit un mouvement de tête sans insister, et l'entretien s'arrêta.

» Bernard piquait de fond avec vigueur, comme s'il eût voulu regagner le temps et l'espace perdus; il s'efforçait de couper le fil de l'eau au plus court et ne tarda pas à atteindre la partie où les atterrissements brisaient l'élan du fleuve, qui s'étalait sur le sable et miroitait comme un lac.

» Le soleil, presque descendu à l'horizon, l'empourprait, dans ce moment, de longues traînées lumineuses qui se prolongeaient dans les saulaies; une brise venue de la mer et entrée dans le val de Loire accourait avec mille rumeurs auxquelles se mêlaient les sons prolongés des cornes d'appel qui rappelaient les bergers aux métairies et le tintement des cloches éloignées. La barge atteignit enfin la rive gauche; le moine se leva et étendit la main vers son conducteur.

» — Je te dois une prière en payement de mon passage, dit-il avec bonté; apprends-moi ce que je dois solliciter pour toi du Dieu de miséricorde.

» Bernard releva lentement la tête et regarda le gardien.

» — Priez-le, mon père, d'accomplir ce que je lui demande, dit-il.

» — Et ce que tu demandes est-il juste et sage, mon fils? reprit gravement le moine; n'y a-t-il rien dans tes souhaits qui blesse sa loi? Es-tu certain que je puisse me faire, sans péché, ton avocat auprès de lui?

» Le passeur ne répondit pas sur-le-champ; il semblait combattu par deux volontés contraires; enfin il porta les mains à son front et tombant à genoux :

» — Mon père, s'écria-t-il, ah! je ne sais point au juste ce que je veux moi-même; mais ce secret me pèse trop, j'ai besoin d'en parler à quelqu'un! Mon père, éclairez-moi, conseillez-moi; je veux me confesser à vous!

» Le cordelier regarda autour de lui; la rive était déserte.

» — Qu'il soit donc fait selon ton désir, mon fils, dit-il.

» Et s'asseyant à la poupe, sous un buisson de saules argentés qui frémissait au vent du soir, il croisa les mains sur sa poitrine et pencha l'oreille pour mieux écouter.

» Le jeune homme demeura quelques instants la tête dans ses mains, afin de rassembler ses souvenirs; enfin il se signa, et, après avoir murmuré une courte prière, il commença les aveux qu'il avait promis.

XXVI

Confession de Bernard le passeur. — Son séjour au château de Goulaine. — Visite au couvent des Ursulines. — L'émérillon et la colombe de demoiselle Yolande. — La tour de la Guette. — Le courrier aérien. — La flèche de l'archer. — Fin de la confession de Bernard et départ du cordelier. — Une cabane de l'île de Bieune. — Sillette et sa mère-grand. — Un cœur soumis.

» — Mon père pardonnera si cette confession n'a point la forme ordinaire, dit-il; mais j'ai moins à m'accuser qu'à raconter. Dans ce que je vais dire, lui-même verra ce qui doit être repris, ce qui peut être excusé.

» Il sait déjà comment j'ai habité pendant six années le château de Goulaine. La plus grande partie de ces six années a été occupée par les enseignements du père aumônier et les exercices auxquels sont soumis les serviteurs de toute demeure noble. Nos matinées se passaient dans le préau, où messire Benedetto nous apprenait à manier les divers chevaux, palefrois, courtauds ou genets, à courir la lance, à combattre avec l'épée ou la miséricorde, à attaquer un rempart et à le défendre; le reste du jour était employé aux repas, à l'étude, à la chasse. La nuit venue, on se réunissait pour la *vesperée* dans la grande salle ; et là les plus vieux instruisaient les plus jeunes, en racontant ce qu'ils avaient vu au loin dans leurs voyages ou dans leurs guerres.

» Cette vie me plaisait; je n'en avais point désiré d'autre jusqu'au commencement de l'hiver de la présente année.

» Vous savez peut-être, mon père, que tout près de la demeure du sire de Goulaine se trouve le couvent des révérendes ursulines. Notre seigneur y allait souvent rendre visite à la prieure, qui était sa parente, et nous envoyait offrir une part du produit de son verger ou de ses

champs pour les tables du couvent. C'était d'habitude la sœur tourière qui recevait l'offrande en remerciant pour la prieure ; mais, un jour que j'apportais des fleurs et des fruits, on me fit entrer au parloir, où j'aperçus plusieurs nonnes derrière la grille. Une d'elles appela Yolande pour venir regarder ce qu'envoyait le sire de Goulaine, et je vis entrer une jeune fille si belle que j'eus peine à retenir un cri d'admiration Mais ce fut bien autre chose quand elle parla ! Sa voix me coulait dans toutes les veines et arrivait jusqu'à mon cœur, que je sentais battre à se briser. Je ne pouvais ni bouger, ni parler ; mes jambes tremblaient sous moi ; j'avais froid dans les cheveux. C'était comme l'enivrement produit par ce merveilleux élixir nouvellement découvert, et que les *mires* emploient pour prolonger la vie (1). J'aurais voulu tomber aux genoux de demoiselle Yolande et l'adorer comme une sainte !

» Elle ne portait, ce jour-là, qu'un simple surcot garni de boutons et un béguin de drap avec mentonnière. Sur son épaule se tenait une colombe blanche dont le cou était orné d'un petit filet d'or, et qui roucoulait en caressant les joues de sa maîtresse du bout de ses ailes. Tout en causant, demoiselle Yolande s'était rapprochée de la grille : elle y touchait quand un émerillon, que le valet qui m'avait suivi tenait toujours sur le poing, aperçut l'oiseau et, bien que chaperonné, s'élança pour le saisir (2).

» Demoiselle Yolande se rejeta en arrière avec un grand cri, tandis que la colombe, qui s'était échappée, voletait çà et là tout effarée. On courut vers l'émerillon, qui fut ressaisi à grand'peine et emporté au dehors. Demoiselle Yolande avait fini par reprendre la colombe, qu'elle tenait sur sa gorgerette en la couvrant de baisers. Je ne pouvais

(1) L'eau-de-vie alors très-rare et qu'on ne trouvait que dans les officines d'apothicaires.

(2) L'émérillon est le plus petit des oiseaux de proie ; on s'en servait, au moyen âge, comme des différentes espèces de faucons pour chasser à vol.

la quitter des yeux, et chacune de ses paroles, chacun de ses mouvements augmentaient mon mal; enfin, quand il fallut ressortir, je sentis que je laissais au couvent la meilleure part de moi-même!

» Je ne vous parlerai pas, mon père, des autres visites faites aux Ursulines; à partir de ce jour, je ne laissai plus échapper aucune occasion d'y porter les présents du sire de Goulaine. Arrêté dans l'obscurité, à la porte du parloir, je voyais demoiselle Yolande derrière le grillage, doucement éclairée par la lumière des cierges toujours allumés devant la niche des saintes patronnes. Je me brûlais de plus en plus au feu humide de ses regards; pour la voir de plus près, pour toucher sa robe ou prendre sa main, j'aurais, je crois, livré mon âme au grand ennemi! Je vous avoue toutes mes impiétés, mon père, comme doit le faire le pécheur qui se confesse au prêtre; votre charité m'encourage et me fait espérer la miséricorde de la Trinité!

» J'assistais dans la chapelle du couvent à tous les offices; j'apercevais parfois à travers les rideaux entr'ouverts du chœur, destiné aux pensionnaires, demoiselle Yolande, que je reconnaissais, malgré son voile, non-seulement à la démarche et à la taille; mais au beau missel que j'avais vu entre ses mains au parloir et dont j'avais remarqué la légende.

» Il y avait au château une tourelle tournée vers le couvent, sur laquelle, à cause de cela, ne se faisait jamais le guet; j'y passais toutes les heures que j'avais libres, caché dans la petite guérite de pierre d'où l'on apercevait le jardin et les cloîtres du monastère.

» C'était là que demoiselle Yolande venait se promener seule ou en compagnie de quelque novice; je la distinguais de loin à sa démarche, et surtout à sa colombe, qui la quittait rarement.

» Cependant, un matin de printemps, comme je montais à la tourelle, je crus reconnaître l'oiseau voletant

autour de la guette avec les palombes du château. Je m'approchai doucement et elle vint se poser sur le parapet de grison. C'était bien elle, blanche comme un lis des eaux et ornée de son petit réseau d'or! J'émiettai le pain que je tenais; elle vint le picorer jusque dans ma main et se laissa prendre sans frayeur. Je tressaillis en sentant le doux oiseau palpiter entre mes doigts; je le pressai contre ma poitrine, je l'approchai de ma joue. La chaleur et le chatouillement de ses ailes me faisaient courir un frisson dans les veines; je cherchais sur le plumage poli la place où j'avais vu sa maîtresse porter ses lèvres, et je croyais y retrouver ses baisers!

» Que puis-je vous dire, mon père? je ressemblais au malheureux qui a bu un philtre d'amour! Je ne me possédais plus, j'appartenais à mademoiselle Yolande comme on ne doit appartenir qu'à Dieu!

» La colombe revint encore le lendemain, puis les jours suivants, puis ma passion grandit d'autant. Une sorte de lien invisible pour tout le monde s'établissait par elle entre la tourelle et le couvent. Couverte de mes caresses, elle allait, pour ainsi dire, les reporter à mademoiselle Yolande; mais celle-ci continuait à tout ignorer!

» Je finis par m'enhardir et par vouloir faire de la colombe une plus visible messagère. Je dérobai, en conséquence, à l'aumônier une feuille de vélin, sur laquelle j'écrivis, en encre rose, tout ce que j'éprouvais. Je ne fermai point le billet avec des lacs de coton et de la cire sortant des ruches, selon l'usage de la bourgeoisie; mais avec des lacs de soie et de la cire verte, comme les seigneurs. La missive, attachée au réseau d'or de la colombe, s'envola avec elle; je la vis arriver au couvent, s'abattre sur l'épaule de demoiselle Yolande, qui ne tarda pas à trouver le billet, l'ouvrit et, pour le lire, s'enfuit sous les arbres.

» Je tremblais que, irritée de ma hardiesse et, pour l'arrêter, elle n'empêchât l'oiseau de reprendre sa volée

mais, dès le lendemain, je le revis accourir à tire d'ailes. Une seconde lettre partit; puis beaucoup d'autres encore! Toutes finissaient par des mots italiens que j'avais vus gravés sur le collier d'or que portait ma mère et dont j'avais fait comme ma devise : *Pro l'amore de la speranza* (1).

» Je n'avais osé ni me faire connaître ni demander de réponse; la longue patience de demoiselle Yolande et l'empressement avec lequel je la voyais lire mes billets finirent par me donner du courage. Je sollicitai un gage; on ne me répondit rien! Je redoublai de prières; même silence! Alors je menaçai de mon désespoir! Ce que je demandais était si peu de chose; j'étais prêt à me déclarer satisfait de l'envoi du simple nœud de passementerie qui fermait le turcot de ma *dame de tristesse!*

» Cette dernière lettre était sans doute plus éloquente que celles qui avaient précédé; car mademoiselle Yolande, qui la lisait dans la grande allée du jardin, me parut incertaine. Elle se promena quelque temps, relut le billet; puis, enfin, je la vis détacher le nœud vert et blanc, le lier au cou de la colombe et lui rendre sa liberté!

» Je joignis les mains avec un élan de joie: mais hélas! mon père, je m'étais réjoui trop tôt!

» Tandis que je suivais des yeux demoiselle Yolande, un autre regard l'observait également; c'était celui de la prieure! Je la vis tout à coup apparaître sur le mur crénelé qui défend le couvent, appeler un des archers occupé à la guette et lui montrer la colombe. Le grand arc de corne fut aussitôt tendu, la longue flèche partit et l'oiseau tomba en tournoyant.

» Je ne sais quelle explication put suivre entre demoiselle Yolande et la prieure, si mes billets furent livrés; mais, quelques jours après, pendant que j'étais en chasse à la suite du sire de Gaulaine, un gentilhomme arriva au couvent avec plusieurs serviteurs et une haquenée, sur

(1) Payer l'amour par l'espérance.

laquelle monta demoiselle Yolande, qui partit pour ne plus reparaître !

» La mort subite de mon protecteur, messire Benedetto, me força bientôt moi-même à sortir du château ; je dus revenir à l'île de Biesse, dans la cabane de ma mère. Mais, depuis bientôt trois mois que j'ai repris la jaquette et la perche ferrée, rien n'a pu me distraire ni me guérir. L'image de demoiselle Yolande ne me quitte point un seul instant; je la retrouve dans les eaux, dans les nuées, pendant la veille et le sommeil! Ah! je sens que je ne puis continuer à vivre ainsi! Mon père, donnez-moi de la force, donnez-moi du courage; mon père, par pitié, guérissez-moi!

» En parlant ainsi, Bernard s'était prosterné aux pieds du frère gardien, qu'il embrassait avec des sanglots et des larmes; le moine le releva doucement, lui prit les mains, qu'il appuya à ses genoux, sur la croix de son rosaire, et il s'efforça de l'apaiser par de pieuses exhortations.

» Mais frère Jérôme n'avait jamais traversé les tempêtes de l'âme. Cloîtré dans ses études encore plus que dans les murailles de son monastère, il avait à peine connu les vulgaires tentations de la jeunesse; aussi les entraînements du cœur lui semblaient-ils surtout une erreur de sensation et une illusion d'optique. Au fond, ces grandes passions n'étaient que l'exagération d'un esprit surexcité; leurs emportements qu'une figure de rhétorique. Bien qu'il traitât la maladie au sérieux, il ne croyait point à sa gravité.

» Les consolations devaient, par suite, s'en ressentir. L'accent ému y manquait! Comme homme, il prouva très-clairement à Bernard tous les dangers et toute la folie de son amour; comme chrétien, il lui montra la vanité des affections humaines, en lui rappelant que le seul but de la vie était une bonne mort! Mais, à mesure qu'il parlait, l'attitude du jeune homme passait visiblement de l'épanchement confiant à la réserve; ses pleurs tarirent, ses san-

glots s'arrêtèrent, son cœur se referma sur son amour et sur sa douleur avec une sorte de honte de s'être trahi. Lorsque le moine cessa de parler et le bénit, il se releva silencieux; le pli qui sillonnait habituellement son front avait reparu, ses yeux avaient repris leur sombre expression, et l'amertume siégeait sur ses lèvres, comme par le passé!

» Frère Jérôme, trop naïf pour deviner la cause de ce changement, était trop perspicace pour ne point le remarquer. Il jeta un regard attristé sur le passeur, et secoua la tête.

» — Le bon grain est tombé sur le rocher et ne germera pas, dit-il doucement; que Dieu conduise vers toi un plus habile semeur!

» Et comme il vit que les regards du jeune homme se perdaient dans le bleu du ciel, du côté du couvent dont le clocher pyramidait au loin, il lui posa une main sur l'épaule et ajouta, avec une gravité solennelle;

» — Celle qui est partie de cette pieuse retraite n'était qu'un piége du démon, mon fils; ne la regrette pas en regardant ce qui te reste.

» Il montrait la croix de fer doré qui surmontait les combles du monastère et scintillait aux dernières lueurs du soleil. Bernard se découvrit sans répondre; frère Jérôme lui envoya le salut de paix et prit d'un pas ferme la route qui traversait les prairies.

» Le jeune passeur demeura immobile à la même place, jusqu'à ce que les dernières clartés du jour se fussent effacées dans le ciel. Il regagna alors la pointe de Biesse, tira sa barge parmi les joncs, l'attacha au vieux saule, et se dirigea vers le hameau qui occupait le centre de l'île.

» La plupart des huttes qui le composaient étaient bâties en branchages de saule, revêtues de terre et couvertes d'un toit de roseaux au milieu duquel une ouverture avait été ménagée pour la fumée. Une simple claie servait de porte, et les deux ou trois vaches que nourrissait l'île partageaient l'habitation de leurs maîtres.

» Ces fils des anciens maraudeurs de rivière qui avaient longtemps infesté la Loire n'étaient plus que des pêcheurs inoffensifs, cherchant vainement sous les eaux la richesse que leurs ancêtres trouvaient si facilement au-dessus.

» La principale cabane était occupée par Antoine le plus habile preneur d'aloses de la rivière. Comme toutes les autres elle ne se composait que d'une seule pièce, dont le coin le moins éclairé était abandonné à une vache noire. A l'autre bout se dressaient deux lits, non pas de ceux que l'on appelait *à la française, hauts de paille et mollets de plume d'oison,* mais formés seulement par quelques fagots, sur lesquels on avait étendu un sac rempli de menus joncs. Une ouverture étroite et régulière, servant de fenêtre, était garnie de cette grossière toile en canevas, qui, chez tous les paysans et même chez beaucoup de bourgeois, remplaçait les vitrages, dont le luxe était exclusivement réservé aux maisons de la ville, aux châteaux et aux églises. Vis-à-vis se dressait une table taillée à la hache dans l'énorme tronc d'un peuplier. Des trous servant d'écuelle avaient été creusés tout alentour, et, vers le millieu, s'élevait un petit dressoir en forme de tour garni de quelques assiettes et surmonté d'une couronne de cuillers de bois.

» Plus près du foyer on voyait, suspendues au mur, la bassine de cuivre et la marmite de potin, seuls ustensiles de la famille; au-dessous, une planchette soutenait quelques pots de terre jaunâtre et deux hanaps d'étain; vers le coin de l'âtre, enfin, était la boîte à sel, ornée de la croix sainte, et quelques bouts de cette chandelle raboteuse et menue, que l'on vendait alors à la brasse, comme la corde de chanvre.

» Du reste, tout autre regard que celui des habitants de la cabane eût difficilement saisi ces détails, devenus presque invisibles dans l'obscurité. Un feu de broussailles, qui se ranimait par instants, jetait seul des lueurs

fugitives sur cet intérieur qui, vu le lieu et le temps, annonçait une aisance relative et plaçait Antoine au-dessus de ce qu'on appelait alors la pauvreté.

» Sa mère Jeanne filait devant le foyer, assise sur une haute chaise à escaliers qui permettent de tirer un brin de fil plus long en donnant du champ au fuseau, tandis qu'à quelques pas sa fille Sillette, debout devant un coffre, achevait d'envelopper ses vêtements dans une large bande de toile rousse, qu'elle repliait lentement et rattachait avec des épines de ronces (1).

» Les deux femmes gardaient le silence ; mais, par instants, la jeune fille laissait entendre un soupir étouffé.

» Profitant d'une de ces clartés rapides que jetait le feu endormi, la grand'mère regarda de son côté, et aussitôt le fuseau s'arrêta.

» —Sillette, dit-elle d'une voix ferme et lente, venez ici.

» La jeune fille obéit sur-le-champ. Quand elle fut près de la haute sellette sur laquelle la vieille femme était assise, Jeanne avança une main vers son visage et le sentit mouillé de larmes.

» — Est-ce là ce que vous aviez promis? reprit-elle d'un ton de reproche.

» — J'ai tort, mère-grand, j'ai tort, dit la jeune fille en s'asseyant sur un des degrés de la haute chaise et appuyant sa tête, avec une familiarité caressante, sur les genoux de la vieille femme: tenez, voilà qui est fini! Si le suif était allumé, vous verriez que je ne pleure plus, mère-grand.

» Et, en effet, elle avait essuyé ses yeux avec le coin de son tablier, et elle levait vers Jeanne une figure encore marbrée par les pleurs, mais qui s'efforçait de sourire.

» La vieille femme laissa aller son fuseau et lui prit les deux mains dans les siennes.

(1) Au moyen âge les épingles étaient rares et d'un haut prix ; les femmes riches pouvaient seules s'en servir, et les paysannes les remplaçaient par des épines. Il y a moins d'un siècle que ces dernières étaient encore employées en Bretagne par les jeunes filles du pays de Kerné (Cornouaille).

» — Rappelez-vous tout ce qui s'est passé, dit-elle avec une tendresse grave. Vous étiez encore une enfant qui courait pieds nus dans l'île quand le mauvais sort vous a fait marcher sur l'herbe d'attachement et rencontrer, tout de suite après, le fils de la Mehaisne; depuis ce jour, votre cœur est allé à lui comme la barge au courant. Mais Bernard n'avait pas rencontré l'herbe magique; il n'a pas répondu à votre bon vouloir.

» — C'est la vérité, mon Dieu! dit Sillette, qui, à ce souvenir, se remit à pleurer.

» — Vous savez que j'ai attendu avec patience, continua la vieille femme, bien que ce fût pour moi un grand crève-cœur de vous donner au fils d'une étrangère qu'on dit en commerce avec l'esprit des ténèbres. J'avais cru l'aumônier de Goulaine, qui me donnait Bernard pour un vrai chrétien; j'avais soumis ma volonté. Mais toutes vos amitiés et toutes les miennes ont été inutiles; le jeune gars a dit devant vous qu'il ne se marierait jamais dans l'île! Son séjour chez messire de Goulaine a enflé son cœur de fausse gloire; sa seule envie est de partir pour courir les grandes aventures.

» — Que Dieu lui pardonne et le conduise! dit Sillette avec cette ferveur d'un amour tellement dévoué qu'il se désintéresse de lui-même; chaque soir, dans mes prières, je ne demande rien autre chose que de lui voir ce qui le rendra content de vivre.

» — Priez aussi pour vous, petite fille, reprit Jeanne; demandez du repos et du courage.

» — J'en aurai, mère-grand, j'en ai déjà, voyez, puisque je consens à ne plus être près de lui, à partir de l'île.

» La vieille fileuse l'interrompit.

» — Dites toute la vérité, Sillette, reprit-elle; vous partez bien moins pour vous guérir de votre amitié que pour éviter le cousin Jacques? Pauvre gars, qui n'a point de plus chère envie que de vous appeler sa femme, et qui vient d'acheter son affranchissement à votre intention.

» — Hélas! mon Dieu! je le sais, dit la jeune fille, dont cette idée parut redoubler l'attendrissement; mais que puis-je donc faire pour lui, mère-grand?

» — Rien, Sillette, rien autre chose que ce que vous faites. Jacques est un cœur soumis et d'humeur joyeuse, comme vous l'étiez vous-même; il saura, j'espère, garder son consentement. Allez devers Angers servir la nouvelle maîtresse que la sainte prieure vous donne, et surtout, ma fille, n'oubliez point là-bas, parmi les seigneurs, que Dieu vous voit et que vos vieux parents vous attendent.

» La jeune paysanne se jeta au cou de la fileuse, qu'elle embrassa longuement, en lui demandant pardon de la quitter et promettant de revenir dès qu'elle aurait oublié Bernard.

» — Ne secouez pas la tête, mère-grand, ajouta-t-elle en refoulant ses larmes par un vaillant effort et reprenant sa voix claire et riante; sur la sainteté de mon baptême! je vous jure que je reviendrai guérie, et alors, vous verrez, les oiseaux seront tristes auprès de moi.

» — Commence toujours par essuyer tes joues, dit la vieille, qui venait de rencontrer une larme sous son baiser, car j'entends des pas au dehors.

» Sillette fit disparaître promptement les dernières traces de son trouble, et alla ouvrir la porte aux voisins qui arrivaient pour la resciée (1).

XXVII

Une veillée au XIVe siècle. — Antoine raconte *les aventures de messire Aubin et de son petit page*. — Effet que produit le récit du pêcheur sur Bernard. — Adieux de Sillette. — La petite branche de saule.

» Le maître du logis arrivait avec eux chargé de ses filets, qu'il étendit sur le toit; la mère-grand avait délié une bourrée pour ranimer le feu, un tourbillon de fumée

(1) Veillée.

s'éleva, se repandit dans la cabane en cherchant des issues, puis la flamme jaillit brusquement et éclaira le cercle qui venait de se former autour de l'âtre.

» Il était composé d'une demi-douzaine de femmes de tout âge filant au fuseau, et d'un nombre à peu près égal d'hommes qui fabriquaient des engins de pêche. Leurs vêtements, de toile ou de serge, étaient déchirés par le temps et portaient l'empriente des souillures du travail; leurs traits avaient, en général, l'expression endurcie que donne la soumission forcée de la misère. La famille d'Antoine faisait seule exception. Le visage de la mère-grand conservait sous ses rides une sorte de dignité austère qu'attendrissait la douceur de son regard; et celui de Sillette, bien qu'il fût un peu humide, commençait à sourire; on eût dit un rayon de soleil brillant derrière la nuée.

» Quant au pêcheur, il suffisait d'un coup d'œil pour reconnaître en lui l'insouciance joviale du marin accoutumé à la liberté des eaux. Sa jeunesse s'était passée sur les navires de Nantes avec lesquels il avait parcouru les côtes de Gascogne, de Portugal et d'Italie, sans autre maitre que le pilote, qui devait obéir lui-même aux volontés du vent et de la mer. Lorsque ses économies lui avaient permis d'acheter une barque, il était venu s'établir à l'île de Biesse, où il vivait depuis vingt ans étranger à tout ce qui se passait sur les deux rives.

» Placé, pour ainsi dire, en dehors de ce cercle de fer qui cernait la société féodale et ne la maintenait qu'à condition de tout comprimer, il n'en avait guère senti la pression. A part la dîme levée sur sa pêche au marché de Nantes, il vivait exempt des mille jougs sous lesquels languissaient le serf et le vassal; aussi avait-il pris la vie par le côté facile. Toute contrariété le trouvait de patiente humeur; toute peine était accueillie avec un joyeux courage. C'était un coup de vent à supporter, un mauvais courant à passer! L'ancien matelot se résignait et attendait.

» Le départ de Sillette l'avait d'abord affligé; mais, en pensant au retour, l'affliction s'était envolée!

» Il venait de s'asseoir à la place d'honneur, sur la pierre incrustée dans le mur, au fond de l'âtre, quand un nouveau visiteur entra.

» La mère-grand n'eut pas besoin de retourner la tête pour savoir son nom; en voyant Sillette rougir et laisser tomber son fuseau, elle devina que c'était Bernard.

» Le jeune passeur souhaita à tous une heureuse vesprée, mais d'une voix si basse que la jeune fille fut seule à l'entendre. Il prit un escabeau, le porta à l'extrémité du cercle et s'assit dans l'ombre, sans que personne qu'elle parût s'en apercevoir.

» Tous les voisins étaient dans ce moment occupés à réclamer d'Antoine un conte de veillée.

» Les longues heures de quart passées sur le tillac avaient enrichi la mémoire de l'ancien marin d'innombrables récits, modifiés et agrandis plus tard par sa propre imagination. Comme tous les travailleurs solitaires et condamnés aux grandes patiences, il aimait à causer avec sa pensée; pendant que ses filets attendaient la proie au fond des eaux, il se plaisait à composer pour lui-même de longues fables, à imaginer de merveilleuses aventures, à fuir enfin dans ce monde des chimères que les hommes raillent tout haut et poursuivent tout bas. Aussi ne pouvait-on le prendre au dépourvu et avait-il toujours un conte prêt, comme la sultane des *Mille et une Nuits*.

» Il ne se fit donc pas prier trop longtemps, et, après avoir ranimé le feu, fait le signe de la croix et invoqué la protection du Saint-Esprit, selon l'habitude des conteurs du temps, il commença le récit suivant, que les exclamations émerveillées des auditeurs interrompirent plus d'une fois.

LE PETIT PAGE DU MESSIRE AUBIN.

« Il y avait autrefois, dans un pays si loin d'ici qu'une hirondelle ne pourrait y aller en trois jours, un jeune gars qui s'appelait Aubin, et à qui ses parents n'avaient laissé pour héritage qu'une bonne renommée.

» Faut croire que c'était un royaume de païens, car il se trouva que cela ne suffisait pas au jeune homme pour vivre; si bien qu'il coupa un bâton dans le taillis de la commune, salua aux quatre aires du vent et partit pour chercher la fortune.

» Partout où il passait, Aubin demandait de ses nouvelles; mais on lui répondait toujours qu'elle était partie, et quand il voulait savoir de quel côté la chercher, chacun lui montrait une route différente. Les uns disaient qu'on ne la pouvait trouver que sur les grands chemins qui conduisent aux villes et aux châteaux; d'autres assuraient qu'elle s'était embarquée pour traverser la mer; il y en avait même qui la soupçonnaient de s'être retirée dans quelque couvent de nonnes, ce qui mettait le jeune homme en grande angoisse. Il continuait pourtant à aller devant lui, vivant de ce qu'on distribuait aux portes des monastères ou aux enterrements des bourgeois et des hommes nobles; mais, à son jugement, on mourait bien peu dans ce pays, et les couvents avaient été bâtis trop loin l'un de l'autre pour ceux qui devaient y faire leurs cinq repas.

» Un jour qu'il traversait une grande plaine couverte d'épis mûrs et de raisins qui commençaient à rougir, il rencontra un vieux seigneur à barbe vénérable qui cheminait tout doucement sur un mulet.

» Aubin ôta son chapeau clabaud en souhaitant au cavalier et à sa monture toutes les bénédictions du ciel.

» — Par ma foi! elles ne peuvent nous manquer, répondit le vieux seigneur; car je veux bien te dire à toi,

qui me parais un honnête garçon, que je suis saint Pierre, et que je voyage ici bas pour me distraire,

» Aubin voulut tomber à genoux; mais le cavalier le fit relever et lui dit de monter sans façon en croupe de sa mule, afin de causer un peu et de lui tenir compagnie.

» Le jeune gars obéit; la monture allongea son échine pour lui faire une meilleure place, et le voilà trottant par la campagne avec saint Pierre, qui l'amusait de mille contes et montrait autant de science qu'un clerc.

» Aubin n'osait d'abord répondre; mais, peu à peu, il s'enhardit, et comme on était dans la pleine lune, où les cerveaux sont plus gros et plus vaillants (1), il ne tarda pas à paraître à son avantage. Saint Pierre sembla enchanté de son esprit; et, pour savoir jusqu'où il pourrait aller, il lui posa plusieurs questions qui avaient déjà embarrassé des jongleurs et même des hommes d'Église.

» — Sais-tu, lui demanda-t-il, quelle est, sur terre, la chose qui menace et ne dit rien?

» — C'est le doigt, répondit Aubin.

» — Très-bien! reprit le vieux saint. Et quel est l'homme qui gagne sa vie à reculons?

» — C'est le cordier.

» — Parfaitement! Apprends-moi maintenant quelle est l'aumône la plus mal employée.

» — C'est celle qu'on donne à un aveugle.

» — Pourquoi cela?

» — Parce qu'à peine l'a-t-il reçue, qu'il voudrait, pour tous les biens de la terre, vous voir, de ses yeux, à une potence.

» — De mieux en mieux! s'écria le voyageur. Voyons, encore une question, et ce sera la dernière. Pourrais-tu me dire quelle est la chose la plus hardie du monde entier?

» — C'est la chemise d'un meunier, répliqua Aubin, puisqu'elle tient, nuit et jour, un larron au collet.

(1) C'était, au XIVe siècle, la croyance non-seulement du peuple, mais des savants.

» Saint Pierre se retourna vers le jeune homme, et lui frappant sur la joue :

» — Par mon salut! tu es un joli garçon, dit-il; et je veux faire quelque chose pour toi avant de te quitter. Voyons, demande ce que tu désires le plus.

» — Ce que je désire le plus, s'écria Aubin, c'est un château avec des bois, des prés, des champs, des vignes et des serfs; c'est une renommée qui me rendra célèbre dans les quatre coins de la chrétienté; c'est une femme assez belle pour que je n'aie jamais envie de celle des autres, et assez bonne pour que je sois aussi heureux en ménage que si j'étais resté garçon.

» — C'est-à-dire alors que tu veux tout! interrompit le saint.

» — Pas davantage! dit modestement le petit Aubin.

» Son compagnon sourit et le fit descendre de sa monture.

» — Écoute, lui dit-il, tu demandes beaucoup; mais je m'amuse si rarement que je veux te récompenser de m'avoir fait passer une heure joyeuse. Je vais donc te prêter pour trois jours un petit serviteur qui sera ton page et t'aidera à réussir dans toutes tes entreprises. Le voici; garde-le bien et rappelle-toi qu'avec son secours tout te sera possible.

» Saint Pierre avait ouvert une bougette de cuir suspendue au cou de sa mule et en retira un petit nain haut comme le pouce, qui sauta d'un bond dans la poche d'Aubin; puis, recommandant au jeune homme de rester bon chrétien, il s'en alla au petit trot de sa monture, l'air gai comme un sénéchal qui vient de voir pendre un de ses administrés.

» Aubin fut d'abord assez embarrassé du page, qu'il sentait s'agiter dans la poche de son pourpoint; mais celui-ci commença à lui donner des conseils qui l'étonnèrent.

» — Pourquoi mon maître va-t-il mendier un repas et un gîte chez les moines ou chez les manants? dit-il; ce

n'est point là qu'il trouvera la fortune. Mieux vaut se présenter hardiment chez les seigneurs, où il a chance de rencontrer celle qu'il cherche. Je vois d'ici un château qui porte un casque exposé au haut de sa plus haute tour; c'est une annonce qu'on y donne l'hospitalité à tous les chevaliers. Messire Aubin ne demande pas mieux que de l'être, il le sera peut-être un jour; qu'il aille donc sans crainte, et je réponds du reste.

» Le jeune homme se laissa persuader. Il s'avança vers le château, qui occupait toute une colline. Au pied de celle-ci se dressait une potence où le seigneur avait fait pendre deux coquins, par vanité et pour montrer qu'elle avait deux bras, ce qui prouvait un droit de haute et basse justice. Aubin sentit son respect pour le maître du château augmenter d'autant.

» Lorsqu'il arriva devant le pont-levis, un écuyer parut de l'autre côté et lui demanda son nom; Aubin le donna.

» — Viens-tu te mettre sur les rangs pour épouser la vassale du seigneur de Mont-Ferré, ajouta-t-il.

» — Réponds oui, murmura le petit nain.

» Aubin répondit que c'était son intention. A l'instant même le pont s'abaissa et le châtelain vint lui-même le recevoir avec toute sorte de courtoisie.

» Lorsqu'il l'eut fait rafraîchir dans la grande salle, il lui dit :

» — Vous savez, messire, que demoiselle Iseult tient un fief qui dépend de ma seigneurie, et ne peut, par suite, se marier qu'avec mon consentement. Comme sa beauté et ses grands trésors l'ont fait rechercher de tous les coins de la terre, j'ai résolu de me procurer pour elle un vassal dont l'esprit et le courage tourneraient à mon profit; mais, comme je ne veux rien faire qui soit déplaisant à la demoiselle, il faut qu'elle l'accepte de bonne grâce. Vous subirez donc les épreuves comme tous les autres, et celui qui aura été déclaré le plus aimable, le plus docte et le plus vaillant, épousera demoiselle Iseult et tous

ses domaines. Le choix doit être fait dans trois jours; d'ici là, vous pouvez essayer de l'emporter sur vos rivaux.

» — Essaye, dit tout bas le nain.

» — Essayons, répéta Aubin, qui avait grand appétit et voyait apporter sur la table des quartiers de sanglier, de bœuf ou de mouton servis sur des litières de sauge et de romarin.

» Quand tout fut servi, on sonna de la trompe pour avertir les hôtes, qui ne tardèrent pas à arriver.

« Il y avait des chevaliers de tout âge et de tout pays, même de celui des infidèles. Chacun allait prendre sa place au moment où Iseult entra; tous se précipitèrent à sa rencontre avec mille compliments et mille transports.

» Quant à Aubin, il était resté aussi saisi que s'il eût vu la Vierge descendre sur un nuage du firmament. Il regardait Iseult tout éperdu, mais le petit page sortit à moitié de sa poche pour lui pincer le bras.

» — Ne la regarde pas ainsi, ou tu vas, comme tous les autres, la rendre assurée de sa conquête, dit-il; depuis notre mère Ève, les femmes n'ont jamais envie que du fruit défendu. N'aie pas l'air de remarquer la demoiselle si tu veux qu'elle te remarque.

» Aubin fit un effort violent sur lui-même pour suivre le conseil de son page; et, bien qu'il eût pris la place vis-à-vis de la belle créature, il resta les yeux attachés à son écuelle d'argent, comme s'il y eût mis toute son âme; mais la vérité était qu'il avait perdu l'appétit; le petit envoyé de saint Pierre lui pinça cette fois la jambe.

» — Vas-tu imiter ceux qui sont là et qui ne songent qu'à la regarder, tandis qu'elle se fait servir les meilleurs morceaux? dit-il; mange donc, mange, si tu veux qu'elle ne mange pas.

» Aubin se résigna et se mit à souper comme un gendarme qui n'a pas dîné.

» Chaque fois qu'on passait un plat, il y mettait la main pour en avoir sa part.

» Iseult finit par remarquer ce nouveau venu qui s'occupait moins d'elle que des pâtés de venaison. Elle cessa de manger pour attirer son attention ; Aubin, averti par son page, continua à ne regarder que son assiette et son gobelet... Iseult quitta la table presque en colère.

» Elle espérait bien prendre sa revanche à la veillée, quand le jouvencel voudrait lui adresser son compliment de bienvenue; mais le nain défendit à son maître de s'approcher d'elle, et l'obligea à aller s'asseoir au fond de la cheminée, près des grands landiers de fer sur lesquels brûlait un arbre entier. La châtelaine eut beau lui tendre des piéges, le jeune homme resta devant le feu chauffant la semelle de ses housseaux. Enfin elle n'y put tenir plus longtemps, et s'approchant elle-même peu à peu, elle lui demanda d'où il venait.

» — Dis qu'elle ne le saura point, murmura le page invisible.

» Aubin répéta la réponse qu'il lui soufflait.

» Iseult, rendue plus curieuse par ce refus, voulut savoir quelle était sa famille, pourquoi il portait un costume de voyage quand tous les autres prétendants étaient vêtus de velours et de soie, quels étaient ses moyens de lui plaire.

» Aubin fut cent fois sur le point de tomber à ses genoux, de tout lui dire et de se mettre à sa merci; mais le nain l'en empêcha. Il répondit toujours avec courtoisie en riant, sans rien faire connaître à la jeune fille de ce qu'elle voulait savoir.

» Iseult le quitta dépitée et se vengea sur les autres prétendants, qu'elle renvoya l'un après l'autre en grand désespoir.

» Pendant toute la nuit, elle ne put penser à autre chose qu'au nouveau venu; et le lendemain quand elle parut au préau, où les seigneurs l'attendaient, elle était pâle et languissante. Tous s'empressèrent de lui en demander la cause.

» — Je suis triste, dit-elle, parce qu'il y avait autrefois, sous ma fenêtre, un rossignol qui chantait dans les arbres, et depuis hier il s'est envolé.

» Les prétendants s'empressèrent alors pour la consoler. Les uns coururent lui chercher des colliers de perles ou des ceintures de pierres précieuses ; d'autres lui apportaient le recueil des *Chansons du gai savoir*, écrites en lettres d'or sur du vélin couleur de pourpre; quelques-uns amenèrent des musiciens, qui firent entendre leurs plus doux airs sur la viole ou le rebec. Mais Iseult était toujours aussi triste, quand Aubin arriva tenant entre ses mains le rossignol et lui dit :

» — Voilà celui qui avait emporté votre joie ; puisse-t-elle revenir avec lui !

» — Ah ! s'écria-t-elle, beau sire ! il n'y a que vous qui m'ayez comprise !

» Et elle le proclama le plus aimable de ceux qui recherchaient sa main.

» Il fallait maintenant reconnaître le plus savant; les clercs arrivèrent l'un après l'autre pour la conférence. C'étaient de doctes prud'hommes, comme le prouvaient leur barbe mal peignée et leur robe boutonnée de travers. Le débat devait s'ouvrir le lendemain, en latin, dans la grande salle d'armes; il s'agissait de savoir au juste si le premier vin fabriqué par Noé était du vin d'Orléans ou de Montpellier; si Notre-Seigneur Jésus-Christ était né par la pluie ou par le beau temps, et si dans le pays des femmes sans tête les hommes étaient maîtres chez eux.

» Quand Aubin vit les docteurs chargés de la conférence il entra en grand souci.

» — Que le Saint-Esprit me soit en aide ! dit-il ; voici des clercs trop vieux et trop laids pour ne pas être très-durs à de beaux jouvenceaux. Leurs jours et leurs nuits se sont passés à retourner les feuillets de cent volumes; le seul moyen de leur répondre avec assurance serait de les connaître comme eux.

» — Qu'à cela ne tienne, dit le nain; suis-moi, et tu vas acquérir leur science en un instant.

» Il le conduisit alors dans la bibliothèque du château, qui renfermait autant de livres que les caves des cordeliers de Tours contiennent de pièces de vin.

» — Voilà ce qu'il faut que tu dévores et que tu digères avant demain, lui dit-il.

» Aubin se récria.

» — Ne t'effraie pas des apparences, répondit le petit page; tous ces volumes ressemblent aux noix vertes : il y a plus d'enveloppe que de fruit. Nous allons en extraire l'essence, et tu en auras à peine pour ton souper.

» Il se mit alors à percer le dos de chaque livre avec un foret magique et à recueillir tout ce qu'il y avait de beau et d'utile; la plupart donnaient peu de chose, beaucoup ne donnaient rien. Quand l'opération fut achevée, il bénit son extrait de science, afin de le rendre chrétien, et le donna à son maître, qui lui trouva tout à la fois le goût de la moelle et le goût du miel, c'est-à-dire ce qui donne la force et ce qui donne la douceur. Aussi le lendemain, en se levant, il sentit que toutes les sciences s'étaient rangées en ordre dans son cerveau comme les volumes dans la bibliothèque, et que les paroles lui coulaient des lèvres aussi facilement et aussi doucement que l'huile de Provence.

» Il l'emporta donc sans peine sur tous ceux qui voulurent lutter avec lui : et le soir même, les prud'hommes s'en retournèrent, après l'avoir déclaré, à l'unanimité, le plus docte jouvencel de la chrétienté.

» Iseult en eut grand contentement et aurait bien voulu s'arrêter là; mais ceux qui avaient été vaincus deux fois réclamèrent la troisième épreuve, disant que pour être grand clerc et bon dénicheur d'oiseaux, on n'avait pas témoigné de son courage. Il fut donc décidé qu'on combattrait le lendemain.

» La rencontre devait avoir lieu à trois coups de lance

et trois coups d'épée, non pas avec armes courtoises, mais à fer émoulu.

» Aubin ne demandait pas mieux que d'être une fleur de chevalerie; mais jusqu'alors il n'avait exercé son courage qu'à la chasse des merles ou des canards sauvages. Aussi, quand on lui porta une belle armure de Gênes, une lance longue de douze pieds et une épée avec laquelle on pouvait fendre un chrétien en deux comme une bûche de sabotier, il se gratta l'oreille et regarda du côté de sa poche pour consulter son page.

» Celui-ci le rassura et lui dit de s'occuper d'abord de son cheval, à qui il fit donner double mesure d'avoine trempée dans le vin; il examina ensuite ses sangles, sa bride, et ses fers, afin de s'assurer que rien ne lui manquait. Lui-même soupa de bon appétit, dormit jusqu'au jour sur une seule oreille, si bien qu'il se leva fortifié et dispos.

» Le nain lui frotta alors chaque membre avec l'eau de chevalerie, et il sembla à Aubin que sa vigueur et son assurance étaient doublées.

» Ce fut un noble spectacle, croyez-moi, que de voir, le lendemain, dans la lice, les plus hardis et les plus adroits hommes d'armes du temps combattant pour leur dame et pour l'honneur. Il y eut là de donné et de reçu plus de beaux coups de lance, plus de beaux coups d'épée que dans toute une guerre. D'illustres seigneurs furent occis ou navrés, à la grande admiration des dames accourues de tous les châteaux voisins. Mais le mieux faisant de la journée fut Aubin, qui fit vider les arçons à tous ceux qui coururent contre lui. Il fut proclamé vainqueur par toutes les voix et conduit au seigneur de Mont-Ferré, qui lui remit la main de sa feudataire, avec les titres du fief dont il allait devenir légitime possesseur.

» Lorsqu'il fut un peu revenu de son premier transport de joie et qu'il se trouva seul, le nouveau seigneur voulut

remercier son page en lui demandant la continuation de ses bons offices; mais ce dernier lui rappela que les trois jours accordés par saint Pierre étaient écoulés, et qu'il devait le quitter. Ce fut un grand crève-cœur pour Aubin, qui s'écria :

» — Dieu me protége! que vais-je devenir sans toi à qui j'ai dû toutes mes réussites?

» — Tu te trompes! répliqua le nain; je ne suis que l'ombre du page invisible caché dans ton propre cœur et qui t'a donné l'adresse, la science, le courage. Celui-là te reste, tu le trouveras à tes ordres tant que tu ne l'auras pas chassé; dans toutes tes épreuves tu peux l'appeler avec confiance.

» — Et quel est son nom? demanda Aubin.

» — Son nom, répondit le nain, est : VOLONTÉ!

» A ces mots, il disparut; mais le jouvencel n'oublia jamais son conseil. Chaque fois qu'il se trouva en difficultés ou en périls, il appela à lui VOLONTÉ, dont le secours le fit réussir dans toutes ses entreprises.

» L'auditoire d'Antoine témoigna bruyamment ses regrets de ce que le conte fût si court. Bernard seul ne dit rien; mais la conclusion du fabliau avait produit chez lui une impression profonde.

» C'était un conseil indirect que lui donnait, sans le savoir, la muse populaire; un encouragement à ces projets impossibles qu'il avait jusqu'alors renfermés dans le secret de ses méditations. L'histoire d'Aubin était son histoire; ce que le jouvencel avait fait, ne pouvait-il point le faire, puisqu'il avait aussi à ses ordres le page invisible? Si VOLONTÉ suffisait pour vaincre tous les obstacles, pourquoi désespérerait-il? Qu'importait que le but à atteindre s'appelât Iseult ou Yolande?

» Superstitieux comme tous les chasseurs de rêves, le jeune passeur voulut voir dans le hasard de ce récit un avertissement de la Providence; l'heureuse chance du protégé de saint Pierre était pour lui un présage! Pen-

dant toute la veillée, il tourna et retourna son idée, qui prenait de plus en plus possession de son esprit.

» On fit d'autres contes et on joua à plusieurs jeux sans qu'il y prît garde. Sillette tâchait de se montrer de belle humeur pour plaire à la mère-grand. On la pria de répéter quelques-unes des chansons qu'elle avait apprises à Nantes, lorsque les joueurs de soties y étaient venus; et elle chanta celle de Marotte dans le *Jeu du Berger et de la Bergère* (1). Mais bien que l'air fût tendre et mélodieux, Bernard resta la tête dans ses mains et les yeux en terre; aussi lorsque la jeune fille arriva au dernier couplet :

Robin demand' s'il m'aura;
Il veut m'acheter cotelle
D'écarlate bonne et belle,
Noir surcot et ceinturelle;
Robin m'aime, Robin m'a;

sa voix trembla tout à coup, et il lui vint des larmes aux bords des paupières.

» Heureusement que le feu, près de s'éteindre, n'éclairait plus la cabane. Antoine regarda l'horloge de sable suspendue au coin du foyer, et déclara que la mi-nuit était proche; tous les voisins se levèrent l'un après l'autre et prirent congé.

» Bernard allait les suivre en silence, quand la Sillette s'approcha de lui, enhardie par l'obscurité.

» — Le passeur quittera-t-il donc les voisins sans leur souhaiter un heureux somme? demanda-t-elle d'un accent très-doux.

» Il tressaillit comme si on l'eût réveillé en sursaut.

» — Ne le prenez pas en mauvaise part, Sillette, dit-il; ma pensée était occupée ailleurs.

(1) C'est une pastorale d'un auteur inconnu dont M. Legrand a donné l'analyse avec quelques citations, et que les comédiens du temps jouaient avec les *mystères*, *soties*, *farces* et *moralités*.

» — N'avez-vous jamais songé quand on se sépare ainsi que... peut-être... on ne se reverra plus le lendemain? demanda la fille d'Antoine en hésitant.

» — Notre vie est dans les mains de Dieu! répliqua Bernard.

» — Alors il faut profiter des jours qu'il nous laisse... pour se servir... de bonne amitié! reprit Sillette, dont l'accent était très-ému. Que tous les saints du paradis vous gardent, Bernet, maintenant et toujours!

» — Amen! pauvre fille, dit le passeur, trop préoccupé pour remarquer le trouble de celle qui lui parlait.

» Par un mouvement involontaire elle avança sa main vers la sienne; mais elle ne rencontra que le bonnet de laine de Bernard, auquel était attachée la petite branche de saule qui servait d'armoiries aux passeurs de rivière. Elle la détacha doucement et la cacha dans son sein.

» Bernard salua Antoine et Jeanne par leurs noms; puis gagna la hutte qu'il habitait avec sa mère.

XXVIII

La Maishaine. — Ce que c'était qu'une sorcière au XIVe siècle. — Elle annonce à Bernard qu'il doit quitter l'île de Biesse. — Le serf affranchi Jacques Verdureau. — Départ de Bernard. — Rencontre de Landrille, dit *Argumentabor*. — Manière de demander à déjeuner. — L'auberge du *Pèlerin* à Ancenis.

» Le passeur trouva la Meshaine accroupie devant un chaudron où bouillaient des herbes dont la senteur aromatique se répandait dans toute la cabane.

» Son extérieur n'avait rien qui annonçât la sorcière; elle était de petite taille, bien faite et vêtue plus élégamment que les femmes de sa condition. Ses traits fins portaient encore les traces d'une beauté singulière; mais cette beauté même avait quelque chose de sombre. Telle était l'acuité de son regard qu'on ne pouvait le supporter sans

malaise; ses cheveux noirs, plaqués sur les tempes, descendaient le long de ses joues, qu'ils encadraient de manière à en augmenter la pâleur. Lorsqu'elle parlait, ses lèvres seules s'entr'ouvraient, tandis que tous les muscles de son visage demeuraient immobiles. L'ensemble de sa personne avait, en un mot, quelque chose d'extraordinaire et de fatal qui inspirait, dès le premier coup d'œil, une défiance instinctive.

» Bernard n'en était point exempt. Dès sa première enfance, il y avait eu dans les manières de la Meshaine, à son égard, un mélange de répugnance et de tendresse qu'il n'avait jamais pu comprendre. Tantôt elle le serrait sur son cœur avec des sanglots, en l'appelant sa dernière joie et sa seule consolation; tantôt elle l'écartait avec une sorte d'horreur et lui défendait de paraître à ses yeux. A la longue Bernard avait accepté ces bizarreries, mais sans pouvoir en venir à des rapports faciles et expansifs.

» La Meshaine sentait cette gêne, s'en plaignait parfois avec amertume et ne faisait rien pour la dissiper.

» Lorsque le jeune homme entra, elle ne fit aucun mouvement, mais elle jeta un regard de côté qui lui suffit pour voir son front assombri.

» Bernard s'approcha en lui adressant avec distraction un de ces saluts italiens surchargés d'humilités et de politesses; elle ne répondit rien. Il vida son escarcelle et déposa sur la pierre du foyer le gain de la journée; la Meshaine ne parut point y prendre garde.

» Bernard, habitué à ce silence et à cette immobilité, s'appuya au mur les bras croisés et regarda un instant les tourbillons de fumée odorante qui s'élevaient de l'âtre.

» Tout à coup la Meshaine, qui lui tournait le dos, s'écria d'une voix brève :

» — Il faut pourtant prendre un parti, Bernet; les choses ne peuvent se continuer ainsi.

» Le passeur tressaillit.

» — Quelles choses, ma mère? demanda-t-il.

» L'Italienne se retourna lentement et sembla appuyer sur lui ses yeux perçants.

» — Pensez-vous donc que je ne voie rien? dit-elle; que je ne devine point ce qui vous fait sortir la nuit et tourner autour du couvent?

» — Par le vrai Dieu! qui vous a dit cela? s'écria Bernard en reculant avec une sincère épouvante.

» La Meshaine rit amèrement.

» — Vous me le demandez, pauvret, dit-elle. Ne savez-vous donc pas ce qu'on répète partout? Que j'ai un pacte avec l'esprit du mal, que rien ne m'est caché ni impossible, sauf d'ôter aux hommes leur méchanceté! Doutes-tu que ta mère soit destinée à la géhenne, dis?

» Bernard voulut répondre, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

» — Non, tu n'en doutes pas! continua-t-elle avec impétuosité; ni toi ni les autres et je dois m'en réjouir! N'est-ce pas ma force, ma sauvegarde? Que serais-je devenue ici, pauvre étrangère sans nom et sans richesse? Tous auraient marché sur moi comme sur l'herbe des chemins! On ne laisse en repos que ceux qui font peur ou envie. Il a fallu choisir; j'ai choisi.

» — Au nom du Christ! ma mère, ne parlez pas ainsi, interrompit le jeune homme épouvanté.

» La Meshaine répondit par un éclat de rire strident.

» — J'ai choisi, te dis-je, j'ai choisi! Le monde appartient à celui qui possède l'or ou à celui qui le procure; au seigneur et au sorcier. Le reste de la race humaine n'est que l'épi qu'on bat pour en faire sortir le grain. Le hasard m'avait refusé la clef des trésors visibles; j'ai pris celle des trésors invisibles. Les maîtres des châteaux ont pour serfs les jacques attachés à la glèbe de leurs domaines; moi, j'ai tous ceux qui regardent dans l'avenir! Ma seigneurie s'étend aussi loin que l'espérance; elle est forte comme le désir et éternelle comme le mal.

» En parlant ainsi, la Meshaine agitait ses mains au-dessus du brasier, et la flamme ranimée, éclairait son visage d'un reflet rougeâtre. A la voir à demi enveloppée dans les tourbillons de fumée et d'étincelles, on eût dit quelque génie malfaisant préparant ses évocations.

» Bernard était devenu pâle et la regardait avec inquiétude.

» — S'il en est ainsi, murmura-t-il, je comprends que rien ne vous soit caché : vous voyez au fond de mon cœur...

» —Et j'y ai vu que les nonnes du couvent t'occupaient plus qu'il ne faut, reprit la Meshaine en le regardant.

» — Les nonnes! répéta le jeune homme étonné.

» — Ou leurs belles pensionnaires! ajouta l'Italienne, qui semblait lire sur les traits du jeune homme.

» Il baissa les yeux avec un embarras et une rougeur qui lui prouvèrent qu'elle avait bien deviné cette fois. Elle hocha la tête, et continuant à se parler à demi-voix :

» — Oui, oui, soupira-t-elle, c'est l'âge où rien ne paraît trop brillant ni trop haut placé... mais tu ne sais pas à quoi t'exposerait la colère de la prieure. Tout délit commis sur les terres de l'abbaye relève de sa justice; et quiconque a été descendu dans les *in pace* du couvent n'en est jamais ressorti!... — Vous partirez, Bernet, vous partirez sans attendre le retour du soleil; il le faut, je le veux!

» — Il sera fait selon votre désir, ma mère, répondit le jeune homme, pour qui cet ordre subit était une joie inespérée; aussi bien, la perche ferrée de passeur me pesait! Peut-être trouverai-je ailleurs pour mes mains une occupation qui pourra me rapporter plus de profit et d'honneur.

» — Va donc, dit la Meshaine, dont l'âpre regard continuait à l'observer, puisque le noir esprit a mis en toi les désirs ambitieux ; va chercher, parmi les chemins qu'on mouille de sueur ou de sang, le chemin qui conduit aux

autorités de la terre. Deviens puissant si c'est la volonté de celui règle tout; mais pars sur-le-champ, car tu n'as plus de place ici; ta barge appartient déjà à un nouveau maître.

» — A qui donc, ma mère? demanda Bernard surpris.

» — Que maître Bernet et le bon Dieu me pardonnent! je crois que c'est à moi! dit une voix traînarde, qui empêcha la Meshaine de répondre.

» Et la grosse figure joviale de Jacques Verdureau parut encadrée dans la baie de la porte d'entrée.

» — Le cousin de la Sillette! s'écria le passeur étonné.

» — Ah! vous m'appelez par mon titre d'honneur! dit Jacques en ôtant son bonnet de laine. Pour sûr je dois rendre de grandes grâces à Dieu, qui m'a donné un si gentil parentage; et j'ai déjà fait dire bon nombre de messes afin de l'en remercier.

» — Pourquoi viens-tu ce soir? interrompit brusquement l'Italienne; je ne t'ai promis la barge que demain.

» — Aussi n'ai-je point l'idée de vous la demander cette nuit, la Meshaine, répliqua Verdureau d'un ton conciliant; n'ayez garde que j'oublie nos conditions! Si je suis venu, c'est que j'ai trouvé aux prairies la barque de Nicolas qui regagnait l'île, et comme, en passant, j'ai vu le feu briller chez vous, la Meshaine, j'ai passé la tête par-dessus le venteau (1). J'espère qu'il n'y a eu d'offense pour personne, et, en tous cas, voilà que je remets mon bonnet pour partir.

» — Non; puisque te voilà, reste, reprit la mère de Bernard en se levant. Tu devais payer la barge demain?

» — Certainement, la Meshaine; puisque vous l'aviez voulu... quoique ce soit une dure condition de donner d'un seul coup une pareille somme. Depuis que je me suis racheté du servage, les deniers ne peuvent plus tenir

(1) Nom donné à la partie basse des portes formées de deux compartiments qui s'ouvrent séparément.

dans mon escarcelle; il faut payer les aides au seigneur, les aides au comte, les aides au duc! Jacques Bonhomme aide tout le monde, la Meshaine, et personne ne l'aide.

» — As-tu là l'argent que tu devais apporter?

» — C'est-à-dire, reprit Verdureau, qui regarda autour de lui avec une certaine inquiétude et recula imperceptiblement vers la porte, c'est-à-dire que, d'après nos conditions... je ne devais l'apporter... que demain.

» — Terminons sur-le-champ, fit observer l'Italienne; prends la barque et remets-en le prix à Bernet.

» — Alors... c'est convenu,.. comme ça... maintenant?... dit le nouvel affranchi, que l'expérience avait rendu très-précautionneux en affaires; vous changez l'heure de la livraison, la Meshaine, mais vous ne changez que ça, pas vrai?

» — Rien autre chose. Paye les quatre écus, te dis-je

» — Je vais chercher des témoins comme quoi vous les aurez reçus, reprit Verdureau qui voulut sortir.

» Mais l'Italienne le retint par le bras et lui rappela avec impatience qu'il devait avoir fait dresser une cédule par le notaire, et qu'il suffisait de la signer.

» Le paysan se frappa le front.

» — Que les saints confesseurs m'assistent! dit-il; je l'avais oublié. Maître Courtois me l'a pourtant fait payer trois deniers, bien que deux eussent été déjà trop; aussi les lui ai-je mis sur la conscience.

» Il avait retiré de son escarcelle de peau de chèvre une petite bande de parchemin large de quatre doigts et couverte d'une écriture très-menue; un étroit espace avait été réservé tout au bas. Verdureau, qui ne savait pas écrire, y traça la signature de son ancien métier, c'est-à-dire une houe; et Bernard, pour ne point sortir des usages, dessina une rame. La Meshaine se contenta d'une croix tracée brusquement au-dessous.

» Après avoir fait sécher le tout au feu et soigneuse ment entortillé le parchemin à sa ceinture, le paysan re

tira, l'un après l'autre, de son escarcelle les quatre écus, les regarda des deux côtés, les fit sonner contre la pierre de l'âtre ; et, sur un geste de la Meshaine, finit par les remettre à Bernard.

» Le marché étant ainsi consommé, il prit congé et partit.

» Dès que l'Italienne se retrouva seule avec son fils, elle alla à un bahut placé à l'autre bout de la cabane, en retira un de ces sacs de cuir que les voyageurs avaient coutume de porter en bandoulière, et lui dit que tous ses vêtements y avaient été réunis.

» — Profitez de la nuit et partez, ajouta-t-elle; ici la terre brûle sous vos pieds. Allez avec un vrai courage, une bonne conscience, et soyez heureux si vous pouvez!...

» La voix de la Meshaine sembla fléchir sous l'émotion; Bernard, troublé lui-même, s'avança vers elle et se mit à genoux pour recevoir la bénédiction que les fils avaient alors coutume de demander avant de partir. Elle saisit la tête du jeune garçon avec une tendresse passionnée, la serra contre sa poitrine et lui donna coup sur coup plusieurs baisers; mais, changeant tout à coup de sentiments, elle l'éloigna d'elle avec un léger cri, et, d'une voix étouffée, elle lui dit de partir. Bernard voulut prendre ses mains, elle recula jusqu'au foyer, lui montra la porte de la cabane d'un geste si impérieux, qu'il se releva lentement, la salua d'un dernier adieu et sortit.

» L'air du dehors dissipa peu à peu son émotion. Il avait gagné la pointe de Biesse, où il trouva la barge, qu'il repoussa dans le fleuve et avec laquelle il rejoignit la rive droite, puis, se retournant vers l'île, dont les saulaies se dessinaient vaguement dans les ténèbres, il la salua une dernière fois et prit à grands pas la route d'Ancenis.

» Bien que les pluies ne l'eussent point encore rendue impraticable aux piétons, comme cela devait arriver un peu plus tard, elle était entrecoupée de fondrières très-

imparfaitement comblées par des fascines, et sur lesquelles il n'eût point toujours été sûr de se hasarder. Au reste, tel était alors l'état ordinaire des chemins confiés à mille autorités différentes et entretenus par les corvées. Aussi, dans ces excursions hors Paris, la cour avait-elle l'habitude de se faire précéder par une troupe de taupins chargée de rendre les chemins praticables aux chariots; et les seigneurs eux-mêmes, lorsqu'ils entreprenaient avec des dames quelques chevauchées lointaines, devaient envoyer des serfs en avant pour faire la voie.

» Les ordonnances ne manquaient pourtant pas; elles avaient réglé partout la largeur des routes : cinq pieds pour les sentiers, dix pour les carrières, vingt pour les chemins de traverse, quarante pour ceux qui réunissaient les bonnes villes. Mais, sur ce point comme sur tous les autres, on avait beaucoup réglementé et très-peu accompli; les légistes composaient des codes sans pouvoir les faire exécuter. Le droit, sans cesse arrêté dans les mille priviléges de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie, n'avait de force que contre le vilain; encore celui-ci y échappait-il parfois à force de misère. En réalité, la loi suprême était la nécessité ou la coutume; d'où il résultait qu'on n'avait point de loi!

» L'inviabilité des routes dès les premières pluies avait forcé à envahir sur les héritages voisins, où le passage des piétons avait, à la longue, dessiné des sentiers séparés du chemin principal par des haies de pruneliers et d'aubépines. Mais si ces voyettes de tolérance suppléaient aux grandes routes dans les mauvais jours, elles les rendaient plus dangereuses en servant aux embuscades des bandouliers. Aussi Bernard ne passait-il jamais devant les brèches percées dans les haies pour réunir le chemin aux sentiers sans serrer plus fortement son bâton d'épines durci au feu.

» Par bonheur, la lune, qui s'était levée, permettait au regard de fouiller jusque dans l'ombre. Elle éclairait la

campagne d'une lueur blanche et égale sur laquelle les moindres objets se détachaient vigoureusement. Bernard aperçut à sa gauche les tourelles des seigneurs de Thouaré; puis, très-loin à sa droite, le clocher du Loroux. Il dépassa le petit hameau de la Sailleraye, habité par les serfs de la mouvance de Mauve, se découvrit devant le calvaire du Cellier et passa au pied du coteau où le château de Clairemont dressait ses toits aigus nouvellement achevés.

» La campagne devint alors aride et déserte. A peine si le jeune homme découvrait, de loin en loin, sur les hauteurs tapissées de bruyères quelques maisonnettes de lépreux; une cliquette mue par le vent était fixée à leurs toits et avertissait le voyageur de passer outre. A mesure qu'il approchait d'Ancenis, il commençait à trouver, comme le voulaient les nouvelles ordonnances, des perrons de pierre pour monter à cheval et de larges ronds-points destinés à la reposée des troupeaux. Il venait d'en traverser un, lorsqu'une ombre se dressa tout à coup au coin du sentier qu'il allait prendre; il voulut reculer, deux bras vigoureux le saisirent et une voix lui cria:

» — Halte!

» Bernard essaya de se dégager.

» — Ne jouons pas des mains, messire, reprit la voix, qui était plutôt forte que menaçante; on veut vous parler.

» — Et qu'a-t-on à me dire? demanda le passeur, qui cessa un instant de résister, afin de saisir le moment favorable pour se mettre en défense.

» Il s'agit d'une requête, reprit l'inconnu; et on vous la présenterait en latin si l'on supposait que vous ayez pu l'apprendre en nourrice.

» — Qu'à cela ne tienne, répliqua Bernard; *tibi do veniam* (1).

» L'inconnu le lâcha en reculant d'un pas.

(1) Je te le promets.

» — *Bone Deus !* s'écria-t-il, aurais-je mis la main sur un clerc ?

» — Tu l'as mis au moins sur quelqu'un qui te forcera à lui faire place, dit le passeur en prenant du champ et serrant son bâton des deux mains.

» — *Deo gratias !* il reparle français! fit observer son étrange interlocuteur; voici qui me redonne courage. *Vir bonus dicendi peritus... et baculo assuetus* (1), écoute, je te prie, ce que j'ai à te dire.

» — Alors, parle vite, reprit Bernard, qui trouvait le lieu trop solitaire pour prolonger avec plaisir l'entretien.

» — Un moment, dit l'inconnu, Quintilien veut que tout discours ait son exorde. Et d'abord, *docte viator* (2), si la lune éclairait aussi bien que son frère, *aureus Apollo*, tu verrais que j'ai mes cheveux d'honnête longueur et mes deux oreilles entières, ce qui te prouverait que je ne suis ni un bohême ni un routier (3.)

» — Non, dit Bernard, qui remarqua alors l'accent de son interlocuteur; tu es Gascon.

» L'inconnu parut stupéfait.

» — *Dii immortales!* à quoi as-tu pu le reconnaître? s'écria-t-il; à moins que ce ne soit à la tournure de mes idées.

» — Et à ton latin, interrompit Bernard.

» — Celui de Cicero et de Virgilius, continua le Gascon d'un accent plus prononcé que jamais; eh bien, tu as deviné juste; *hanc tibi Deus claritatem fecit* (4). C'est la vérité, je suis écolier de la nation de Gascogne, en route maintenant pour l'université angevine.

» — Et d'où vient alors que tu arrêtes les voyageurs sur le grand chemin ?

(1) Brave homme, éloquent... et qui sais te servir du bâton.

(2) Savant voyageur.

(3) On coupait les cheveux aux bohémiens et les oreilles aux routiers en punition de leurs méfaits.

(4) C'est Dieu qui t'a éclairé.

» — *Per Jovem!* voilà ce que j'allais te dire, *nobilissime puer*. Tu sauras d'abord que ma noble famille s'est ruinée dans les croisades... si bien que, depuis l'âge de raison, moi, leur digne descendant, j'ai dû vivre de mon industrie. Dernièrement, j'avais gagné quelque argent au convoi d'un seigneur, où j'avais si bien porté les habits du mort et imité ses gestes et sa démarche avec tant de perfection que la veuve s'en était évanouie d'épouvante; mais le tout a été dépensé pour mon passage sur mer; et, hier, à Nantes, j'ai dû suivre *l'aumôneur* qui allait par les rues avec trois bissacs, criant : Pain des prisonniers! pain des malades! pain des étrangers, — jusqu'à ce qu'on lui eût donné quelques croûtes pour ces derniers. Or, vous savez que d'après toutes les règles *de culinâ et sanitate* (1), un souper trop sobre exige un déjeuner plus succulent. Comme je crains de ne pas le trouver où je vais, je me suis arrêté ici, *circa furcam itineris* (2), pour le demander au premier passant.

» — C'est-à-dire que tu veux fouiller dans mon escarcelle? dit Bernard.

» — A moins que tu n'y fouilles toi-même, reprit le Gascon. Remarque, *mi amice*, qu'il s'agit simplement de quelque menue monnaie, de quoi faire un déjeuner de clerc, *carnes salsæ vel pasticius* (3). Suppose que c'est ici un pont, que j'en suis le gardien, et paye le passage de bonne grâce.

» — C'est ici le pont des chrétiens, dit Bernard, qui avait regardé autour de lui et s'était assuré, aux lueurs du soleil levant, que le Gascon était seul; il a été construit pour tous par le seigneur du duché, après l'avoir été par le Seigneur des seigneurs. Livre donc passage si tu ne veux me forcer à le payer sur tes épaules.

(1) De cuisine et de santé.
(2) Au carrefour du chemin.
(3) Des saucisses ou un pâté.

» En parlant ainsi, il avait levé son bâton, qu'il faisait tourner des deux mains en s'avançant sur l'écolier; celui-ci sauta en arrière, tira la longue épée, qu'il portait au côté, et la lutte s'engagea aux clartés incertaines de l'aube.

» Tout en parant les coups de son adversaire et en s'efforçant de le désarmer, le Gascon s'interdisait évidemment les ripostes d'estoc, qui eussent pu être mortelles. Il n'avait rien perdu de son sang-froid et jugeait la lutte comme un spectateur désintéressé. L'adresse de Bernard à manier le bâton, d'après tous les principes d'escrime adoptés pour l'épée à deux mains, lui fit bien vite reconnaître qu'il n'avait point affaire à un jacques ordinaire.

» — *Benè, benè!* s'écria-t-il après une attaque du jeune homme qu'il avait eu peine à éviter; un noble à éperons d'or ne serait pas plus maître de sa lame... un peu trop d'agitation seulement!... *optimè;* cette fois, le coup m'est arrivé sur le bras... *recepi*... mais je ne veux rien garder à vous, messire, *nunc etiam accipe* (1).

» Il voulut porter un coup de taille; le bâton de Bernard arriva si rudement à la parade que l'épée du Gascon tomba brisée. Il fit un bond en arrière et regarda le tronçon qui lui restait à la main.

» — Capé dé Diou! s'écria-t-il avec colère, que tu aies meurtri la peau de Landrille, *concedo;* mais avoir brisé l'épée de ses pères, ceci demande vengeance.

» Et il fit un brusque mouvement comme s'il eût voulu s'élancer sur Bernard à corps perdu. Le passeur, qui avait remarqué ses ménagements pendant la lutte, s'arrêta en abaissant son bâton.

» — Un moment, dit-il; tant que la poignée de l'épée reste au champion, l'honneur est sauf. Les fourbisseurs d'Ancenis ne manquent point de lames de rechange.

» — Et qui la leur payera? demanda le Gascon.

» — Celui qui l'a brisée, répliqua Bernard; et il y join-

(1) Maintenant aussi reçois.

dra un déjeuner pour deux. *Capone grasso adornatus* (1); messire Landrille doit comprendre ce latin-là!

» — Mordiou! si je le comprends! s'écria le Gascon; c'est du Cicero, *mi frater;* surtout si tu y joins l'accompagnement obligé, *vinum lætificans.*

» — C'est convenu, dit Bernard.

» Landrille fit un geste résolu comme s'il congédiait sa mauvaise humeur.

» — Alors, au diable la rancune, s'écria-t-il en rengaînant son fragment d'épée; en avant, *care,* en avant! *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* (2)!

» Et il se mit à danser une *camada* (3), en commentaire de la citation d'Horace.

» — Pressons le pas, mon maître; je sens dans l'estomac les sept famines de l'Égypte. *Capones grassi!* que Satan me tortille si je ne vous proclame le plus docte, le plus noble, le plus saint de tous les... A propos, qu'est-ce que vous pouvez bien être, cher ami? Paysan, marchand, artisan, pèlerin, musicien, magicien?...

» — Simple voyageur, interrompit Bernard.

» — Alors, voyageons, s'écria Landrille; on plume le chapon à Ancenis, et j'entends le bruit du tournebroche.

» Il avait pris le sentier en dansant et regardant derrière lui, comme un jeune chien qui précède son maître; Bernard le suivit en riant.

» Au XIVe siècle, la rencontre était loin de sembler aussi bizarre qu'elle le serait de nos jours; et les procédés de maître Landrille n'avaient rien qui sortît des habitudes universitaires du temps. L'écolier était alors, en effet, un libre viveur entretenu par la rapine ou l'aumône. Dans cette société artificielle, où toutes les places étaient réglées par la naissance ou les droits seigneuriaux, les chartes commu-

(1) Orné d'un chapon gras.

(2) Maintenant il faut boire; maintenant il faut frapper la terre d'un pied folâtre.

(3) Danse populaire du Midi.

nales, les règlements de corporations, retenaient chacun dans sa classe comme dans une prison; l'Université avait ouvert un champ d'asile à la personnalité et à la fantaisie; c'était là que venaient se réfugier les esprits curieux, les imaginations vagabondes, les ambitions sans issue; en un mot, toute cette partie incompressible de la nature humaine qui étouffait dans les cases féodales. Bohémiens de l'intelligence, les écoliers ne vivaient guère que d'aventures et osaient tout sans crainte, derrière les priviléges de l'Université.

» Celle-ci participait aux immunités du clergé, dont elle était l'avant-garde et qui se recrutait chez elle; c'était là que se forgeaient ces mille arguments creux et sonores, espèce de cymbales au son desquelles devaient un jour s'éveiller les guerres de religion. La féodalité subissait la peine réservée à toute organisation sociale qui ne donne point une place légitime à l'intelligence : l'intelligence se tournait contre elle et y entretenait un perpétuel élément de révolte. Tous les esprits actifs, déclassés par le hasard de la naissance, se précipitaient vers les refuges que leur ouvrait l'Université, d'où les plus ambitieux ou les plus sages passaient à l'Église, tandis que les plus étourdis s'y oubliaient dans un désordre toléré.

» Landrille, connu sous le surnom scolastique d'Argumentabor, appartenait à cette dernière classe. Il avait déjà étudié dans la plupart des écoles de France et avait été obligé de les quitter l'une après l'autre pour des légèretés trop retentissantes.

» Il arrivait donc en Anjou enhardi par une longue expérience des *us* universitaires. Dialecticien subtil, redoutable batteur de fer (c'était le nom donné alors aux spadassins), convive inébranlable devant tous les crus de France et d'Espagne, galant incorrigible avec les camérières de grandes maisons ou les petites bourgeoises, poëte enfin à ses heures et grand joueur de moralités, de soties et de mystères, il pouvait être regardé comme la personnification complète de l'écolier du XIVe siècle.

XXIX

La salle des excommuniés. — Rencontre du juif Jacob. — Landrille raconte son histoire. — Le moine de la Merci. — Manière de quêter pour les prisonniers. — Comment Argumentabor fait payer à Jacob l'avantage de lui prêter une mule et de le défrayer en chemin — Le missel. — Arrivée de Bernard à Angers.

» Arrivé à Ancenis, Argumentabor confia à un armurier la vieille poignée d'argent de son épée, afin qu'il y soudât une lame neuve; puis s'étant fait indiquer la meilleure auberge, celle du *Pèlerin,* il y conduisit Bernard et commanda lui-même « un déjeuner de chanoines, » formule ordinaire des voyageurs qui tenaient plus à la bonne chère qu'à l'économie.

» L'hôtelier parut surpris, jeta un regard inquiet sur le costume de ses deux hôtes et leur indiqua, d'assez mauvaise grâce, une petite salle où ils entrèrent. Mais Bernard s'arrêta tout à coup à la vue du juif qu'il avait passé la veille dans sa barge.

» — Maître Jacob! s'écria-t-il, par le saint nom de Dieu! voilà une méchante rencontre!

» Le juif s'était levé vivement.

» — Eh! eh! eh! — c'est le passeur de Biesse, dit-il d'un air de condescendance craintive; que toutes les bénédictions du Très-Haut l'accompagnent, lui et son ami!

» — Comment, chien! interrompit Landrille, qui, en sa qualité de théologien, avait les juifs en horreur spéciale, oses-tu bien t'asseoir dans une salle où mangent des chrétiens; et ne sais-tu pas que la loi t'oblige à ne jamais quitter celle que l'hôtelier tient en réserve pour tes pareils?

» — Que mon très-honoré maître excuse, reprit Jacob; mais la salle dont il parle est précisément celle-ci, — eh!

eh ! eh ! — Sauf erreur, je suis à ma place et dans mon droit.

» — Il a pardieu raison ! dit Bernet, qui promena les yeux autour de lui ; je ne vois ici aucune image de sainteté ni même le petit bénitier destiné aux voyageurs. Nous sommes dans la salle des excommuniés.

» — Tempête et massacre ! s'écria Argumentabor en rejetant son chaperon sur l'oreille ; et ce saucier du diable nous y a fait entrer ! Holà ! grippe-soutier ! vendeur de chair soufflée ! ladre et Sarrasin ! ajauta-t-il en rentrant dans la cuisine et s'avançant furieux vers l'aubergiste ; qui t'a rendu si hardi de nous envoyer dans ton taudis de mécréants ?

» — Puis-je savoir ce que vous êtes ? répondit insolemment le maître du *Pèlerin*. Les voyageurs de bon lieu ont leur nom brodé sur leur collet, ou du moins un valet qu'on peut interroger.

» — Par mon saint patron ! en voici un qui te dira ce que nous sommes ! reprit Argumentabor en saisissant le bâton de Bernet et lui faisant faire le moulinet,

» L'aubergiste, effrayé, s'arma d'une broche à grosses viandes, se réfugia derrière la grande table de sa cuisine et prit l'attitude des hallebardiers devant l'ennemi.

» Bernard s'entremit heureusement. Pour rassurer leur hôte, il frappa de la main sur son escarcelle ; le bruit argentin fit tomber la broche des mains de l'aubergiste, qui mit aussitôt le bonnet au poing, s'excusa avec son plus gracieux sourire et ordonna à un des marmitons de conduire leurs seigneuries au réfectoire d'honneur.

» C'était une grande salle dont le plancher avait été jonché de petits rameaux verts et les boiseries ornées de grandes images collées sur un fond de velours. Les unes représentaient des martyres de saints ; d'autres, les quatre Saisons personnifiées ; d'autres, encore, les principales scènes de la Passion. Il y avait, en outre, plusieurs machines sculptées et mises en mouvement par des contrepoids, destinées à la distraction des voyageurs.

» Près de la porte, d'abord, on voyait une chapelle d'eau représentant le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean; un peu plus loin, la tour de Babel, garnie de ses arbalétriers et de ses canons; une arche de Noé avec des animaux, portraits au naturel, qui avançaient et rentraient la tête en poussant différents cris; enfin, les principaux patriarches, richement vêtus à la mode nouvelle.

» Mais le chef-d'œuvre de ce curieux musée mécanique était un calvaire représentant le Christ avec le bon et le mauvais larron; celui-ci tirait la langue au Sauveur, en signe de moquerie, et un diable enlevait son âme, qui lui sortait de la bouche sous forme de corbeau, tandis que celle de son compagnon, qui avait incliné la tête pour saluer Jésus, s'échappait avec les apparences d'une colombe et était conduite au ciel par un ange portant l'épée et chaussé de souliers à la poulaine.

» Après avoir admiré ces beaux jeux de sainteté, nos deux voyageurs se mirent à table, où Landrille, tout en dévorant le déjeuner payé par Bernard, lui raconta une partie de son odyssée.

» Il avait vu toutes les villes de l'Université, connaissait tout le monde et avait fait un peu de tout.

» A Paris, grâce à la protection d'un sorbonnier, il avait été nommé pèlerin du roi, chargé d'aller en son nom visiter Jérusalem; mais, arrivé en Provence pour s'embarquer, il avait trouvé le climat si doux et les femmes si tendres, que le navire était parti sans lui pour la Palestine, et qu'il avait mangé des avances du roi tout ce qu'il n'en avait point bu. Craignant d'être obligé de rendre des comptes, il s'était alors réfugié en Languedoc, dans cette jolie ville de Béziers où, selon le proverbe, « Dieu le père voudrait se faire recevoir bourgeois. » Un chanoine à qui il avait plu en prouvant, d'après la doctrine des Réaux : « que dans la blancheur il n'y avait pas de blanc, ou que le blanc n'était pas réel, » l'avait fait recevoir pauvre attitré du chapitre; mais il buvait de si longs

traits et mangeait de si gros morceaux, qu'au bout d'un mois le chapitre avait cherché un pauvre qui eût moins grande soif et moins bon appétit. Il était ensuite devenu, tour à tour, messager volant, chargé de porter les lettres ou les commissions et de conduire au loin les fils de famille, ménétrier novice chez les bénédictins. Enfin, après chaque essai, il avait reconnu qu'à tout prendre la vie d'écolier était la meilleure. Il s'était, en conséquence, décidé à se rendre à l'Université d'Angers, où l'on disait le vin bon et les dames jolies.

» Malgré ses préoccupations, l'ancien passeur s'était laissé prendre à ce récit aventureux, égayé par la verve gasconne d'Argumentabor. Interrogé à son tour, il déclara, sans entrer dans aucune explication, qu'il se rendait également à Angers pour y chercher fortune. Landrille l'approuva, déclarant que la vie des champs n'était bonne que pour les troupeaux baptisés ou non baptisés, *servorum pecus;* et que les villes seules pouvaient être habitées par des hommes.

» A vrai dire, une inégalité bien plus sensible que de nos jours séparait, au XIVe siècle, le citadin du paysan. Le premier, exerçant des industries concentrées dans un petit nombre de mains et protégées par les communes, vivait à l'aise de son travail, tandis que le second, livré à une culture qu'interrompaient sans cesse les guerres publiques ou privées et que dîmaient tour à tour la noblesse et le clergé, ne se procurait qu'à grand'peine le pain de chaque jour. La liberté, privilége exclusif du travailleur bourgeois, le conduisait infailliblement à une émancipation et à une richesse relatives; le servage, pesant comme une malédiction sur l'homme des champs, le maintenait dans l'ignorance et la misère. Aussi, les villes étaient-elles le paradis terrestre auxquelles aspiraient perpétuellement, du fond de leurs campagnes maudites, les activités les plus vives ou les ambitions les plus hardies.

Landrille commençait à parler de l'opulence des maîtres ouvriers de Montpellier, des marchands de Rouen et des bourgeois de Toulouse, quand il fut interrompu par un quêteur de la Merci, qui entra portant à la main la bouteille de cuir dans laquelle il recevait l'argent destiné à racheter les chrétiens prisonniers des infidèles. En voyant le costume plus que modeste des deux convives il parut hésiter, mais Landrille l'appela.

» — Eh! *pater misericordiæ*, ici, je vous prie; nous prenez-vous pour des disciples de Mahon ou des manichéens? Nous nous déclarons catholiques, apostoliques et romains, mon père... Pourquoi regardez-vous de côté ce croupion de poularde, ne sommes-nous pas à un jour où la chair est permise? Mais non, je comprends, *verecunde pater* (1), votre estomac est comme la nature, il a horreur du vide; et le croupion vous tente. Capé dé Diou! pas de fausse honte, approchez! approchez, révérend, il est a vous, ainsi qu'une tasse de ce petit vin!... Mais venez, *tonitru* (2)! ou vous n'aurez rien pour les captifs.

» Le frère de la Merci ne se fit pas presser davantage; il s'approcha de la table, prit en remerciant les restes qui lui étaient offerts et se mit à manger.

» C'était un homme de haute taille, à la mine hardie, aux yeux louches et vêtu d'une mauvaise robe qui laissait voir de loin en loin sa peau brûlée par le soleil. Malgré l'air de componction qu'il s'efforçait de prendre, ses gestes, le son de sa voix et son langage semblaient moins appartenir à un religieux qu'à un séculier. Mais le clergé avait alors, comme le peuple et la noblesse, ces caractères capricieux qui, incapables de rester garrottés par les règles d'un couvent, prenaient un prétexte pieux pour se faire chercheurs d'aventures. Les pèlerinages lointains, les vœux à accomplir et les requêtes en chrétienté trouvaient

(1) Respectable père.
(2) Tonnerre.

un vaste champ à ces coureurs de routes qui n'avaient le plus souvent de leur ordre que l'habit.

» Landrille, que charmait l'air soudard du moine, le fit asseoir sur son banc, remplit son hanap et se mit à l'interroger sur ses voyages, ses aventures et les résultats de sa quête. Le frère ne répondit qu'à la dernière question et levant vers le ciel ses yeux dont les regards se croisèrent comme deux lames d'épée :

» — Hélas! mon fils, la piété se meurt, dit-il de sa voix composée; la générosité des chrétiens diminue chaque jour. Quand je tends ma bouteille de cuir aux nobles, ils prétendent que depuis le temps qu'on rachète des captifs il ne doit plus en rester aux mains des infidèles; quand je la présente aux bourgeois, ils objectent qu'aucun des leurs ne va en Palestine; quand je m'adresse aux serfs, ils m'assurent qu'ils ont besoin de leur argent pour se racheter eux-mêmes.

» — Voyez-vous ces mauvais chrétiens! dit Argumentabor en remplissant de nouveau la tasse d'étain du frère, ils ne comprennent donc pas que leur avarice les livrera à Satan?

» — C'est ce que je ne manque pas de leur dire, s'écria le moine, qui avait vidé la tasse d'un trait et dont les oreilles commençaient à devenir rouges. Quand ils refusent je leur chante de ma plus forte voix le beau motif du mystère.

Sauce d'enfer, sauce d'enfer,
Aux serviteurs de Lucifer.

» — Et cela les décide à donner? demanda Landrille, qui continuait à verser.

» — Petitement, petitement! répliqua le moine, qui ne cessait point de boire.

» — La religion s'en va, mon révérend.

» — Elle est quasi morte, mon frère.

» — Encore une bouteille, cher père.

6.

» — Que votre volonté soit faite, cher fils.

» — Ainsi, reprit Bernard, lorsque les tasses eurent été de nouveau remplies et vidées, le trésor de Merci ne grossit plus?

» — Et les courses du révérend sont inutiles? ajouta Landrille.

» — Pourquoi n'y pas renoncer alors, ajouta le passeur.

» — Et d'où vient que l'escarcelle du père a la panse si arrondie? acheva l'écolier.

» Le moine avala ce qui restait dans son hanap, fit claquer sa langue contre son palais et les guigna d'un air d'intelligence.

» — Mon fils a l'œil lombard (1), dit-il en regardant Argumentabor. Pâques-Dieu! il faut bien qu'un pauvre moine de la Merci aide un peu le prochain à être charitable; il ne peut pas laisser ses frères se damner par avarice.

» — Et le révérend a un moyen pour les en empêcher? demanda Landrille.

« Le moine, qui buvait à petits coups, cligna l'œil d'un air narquois.

» — Un moyen sûr, dit-il. Quand je rencontre, par les chemins, un voyageur mal disposé pour notre œuvre pieuse, je lui fais changer de sentiments par l'imposition d'une relique dont je ne me sépare jamais.

» — Et cette relique? demanda Argumentabor :

» — La voilà! s'écria le frère en saisissant à deux mains un bâton noueux avec lequel il décrivit dans l'air des cercles menaçants.

» L'écolier éclata de rire.

» — Par les cornes de Belzébuth! tu es un vaillant frocard, et ta manière de quêter me plaît! s'écria-t-il; mais en est-il ainsi de tous ceux à qui tu t'adresses, et n'appellent-ils quelquefois à l'aide?

(1) Les Lombards exerçaient la banque; on citait leur finesse; de là le dicton: avoir l'œil lombard, c'est-à-dire perspicace.

» — Vertudieu! ils n'ont garde! reprit le moine. Je les avertis que ma branche de houx a été consacrée par notre saint abbé à l'œuvre de Merci; que chaque coup est une bénédiction. Et, jusqu'à ce qu'ils aient mis la main à l'escarcelle, je les bénis des deux mains, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

» — Noël! noël! s'écria le Gascon, qui se renversa avec des éclats de rire bruyants. Sur mon salut! je ne connaissais pas celle-là; et vous pourriez, mon révérend, en montrer aux plus joyeux routiers. Dieu me sauve! je donnerais beaucoup pour posséder une relique pareille à la vôtre; ne pourrais-je, dites-moi, mon père, conférer à ma rapière les vertus sanctifiantes de votre bâton.

» — Impossible! reprit le moine d'un ton béat; mon fils ne quête point pour les captifs : c'est la fin qui justifie les moyens.

» — La faim et la soif, mon révérend, reprit vivement le Gascon en jouant sur les mots; capé dé Diou! c'est justement mon cas! Savez-vous bien que je travaille pour des captifs qui ne méritent pas moins d'intérêt que les vôtres?

» — Et quels sont-ils, mon fils?

» — Toutes les joyeuses envies que, faute d'argent, je dois tenir enchaînées et prisonnières, mon révérend; telles que l'envie d'un pourpoint neuf, d'un roussin piaffant, d'une escarcelle où gazouillent les sous d'or.

» — Le chrétien se contente du peu que Dieu lui donne, fit observer d'un ton contrit le religieux, qui versa dans sa tasse d'étain ce qui restait dans la bouteille.

» — Sauf le cas où il ne lui donne rien, objecta Argumentabor; et c'est le mien, mon révérend. Si j'ai déjeuné aujourd'hui, je le dois à la rencontre du bon compagnon que vous voyez là; mais d'ici à Angers la route est encore longue.

» — Le Seigneur, qui habille de blanc le lis des vallées et qui nourrit les petits des oiseaux, n'abandonnera pas

un de ses serviteurs, dit le frère de la Merci en se levant, je le prierai pour vous, mon fils, ainsi que pour votre honnête camarade.

» Il s'était levé en tendant sa bouteille de cuir à Bernet, qui sourit et y laissa tomber deux deniers.

» Dans ce moment, l'hôtelier entra; il venait demander aux jeunes voyageurs s'ils repartiraient ce jour-là pour Angers.

» — Mordiou! es-tu donc déjà fatigué de notre compagnie? demanda Landrille.

» — Loin de là, mon maître, loin de là! répondit l'aubergiste; la question ne vient pas de moi, mais du juif que connaissent vos seigneuries.

» — Et qu'importe à ce frère de Judas?

» — Que messire excuse, reprit l'hôtelier en s'efforçant de rire agréablement; mais Jacob conduit plusieurs mules bien chargées, il craint la rencontre des routiers...

» — Eh bien?

» — Eh bien, il suppose que ses marchandises seraient plus en sûreté s'il pouvait voyager avec deux vaillants compagnons.

» — C'est-à-dire, fit observer Bernet, que le chien de mécréant nous voudrait pour escorte.

» — Tonnerre et tempête, s'écria Argumentabor; mais une escorte, ça se paye! *per nummos et victualia* (avec de l'argent et des vivres).

» — Amen! répéta le frère de la Merci, qui, en entenpant parler latin, crut qu'on citait les Écritures.

» Landrille frappa du poing sur la table.

» — Par mon baptême! le saint homme a raison, reprit-il; AMEN! c'est-à-dire il faut que le juif paye. Si je ne me trompe, ceci est le secours envoyé par le Dieu qui nourrit les petits des oiseaux.

» — Voici Jacob, interrompit l'hôtelier à demi-voix.

» Argumentabor fit signe à Bernet.

» — Attention! dit-il; et vous, mon révérend, si vous

avez trouvé la carcasse du chapon succulente et le vin passable, soutenez-moi.

» — Que faut-il faire pour cela, mon fils?

» — Quoi que je dise, dites comme moi, mon père.

» — Que ta volonté soit faite! répliqua le moine.

» Jacob venait d'arriver à la porte de la grande salle; mais la sachant interdite aux excommuniés, il s'arrêta sur le seuil. Landrille ni ses compagnons ne parurent s'en apercevoir; et le Gascon eut l'air de continuer une conversation commencée.

» — Au diable le juif! s'écria-t-il en s'adressant à l'aubergiste; des chrétiens ne peuvent exposer leur salut ni leur bonne renommée en acceptant pour la route une pareille compagnie.

» — Jacob ne cherche que la sûreté de ses marchandises, fit observer le maître du *Pèlerin*, et il se contenterait de suivre à un jet de flèche sans parler.

» — Pourvu que nous accourions à la première attaque des bandouliers qui voudront décharger ses mules? reprit Argumentabor; ce qui ne peut manquer, d'après le dire du révérend.

» — Mon dire? répéta le moine, qui redressa la tête.

» Le Gascon lui rappela sa promesse par un clignement d'yeux.

» — Mon père ne nous a-t-il pas averti que la route qu'il venait de faire d'Angers à Ancenis était couverte de bandouliers?

» — C'est la vérité? répliqua le moine.

» — Et le révérend n'aurait-il pas eu à craindre pour lui-même sans sa relique sainte?

» — Tu l'as dit, mon fils, reprit le frère, qui avait compris l'intention de Landrille; mais les malandrins n'ont pas perdu tout sentiment de piété : à telle enseigne qu'ils m'ont déclaré à moi-même devoir pendre chaque jour un excommunié pour mériter les indulgences de l'Église.

» — Alors, que feront-ils d'un juif? ajouta Argumentabor.

» — Pâques-Dieu! s'écria le moine, ils sont résolus à crucifier le premier qu'ils pourront prendre afin de lui faire expier la mort de Notre Sauveur.

» Jacob fit un soubresaut; le Gascon, qui l'observait du coin de l'œil, approuva du geste.

» — Par tous les saints du paradis! dit-il, je me ferais un scrupule de conscience de contrarier une si louable intention. Maître Jacob n'a qu'à s'arranger! *qui periculum adit periculo peribit* (qui va chercher le danger y périra).

» Le juif avait écouté toute cette conversation avec une inquiétude visible et croissante; les saintes intentions attribuées par le Gascon aux bandouliers étaient si conformes à leurs habitudes, qu'elles ne pouvaient le surprendre. Parti d'Angers depuis plusieurs mois, il ignorait les changements accomplis pendant son absence; car, à cette époque d'autorité morcelée et de police imparfaite, tout dépendait du hasard. Les innombrables bandes de routiers qui couvraient la France se déplaçaient selon les obstacles qu'on opposait à leur industrie, la fréquence des aubaines ou la simple fantaisie de leurs chefs. Des communications libres la veille se trouvaient tout à coup interceptées, un canton paisible et sûr transformé en coupe-gorge, sans que l'on pût ni prévoir ce changement, ni en découvrir clairement la cause. Dans cet immense braconnage, où le travailleur remplaçait le gibier, les braconniers arrivaient inopinément et s'établissaient là où la chasse les avait conduits. Aussi Jacob ne mit-il pas en doute un seul instant les renseignements attribués par Landrille au frère de la Merci; mais plus sérieusement épouvanté, il oublia que l'accès de la grande salle lui était interdit et franchit le seuil avec une exclamation désolée.

» Argumentabor et ses compagnons se retournèrent comme s'ils l'apercevaient pour la première fois,

» — Diabolous! n'est-ce pas notre Sarrasin? s'écria Landrille.

» — Lui-même, dit Bernet. Tu es bien hardi, mécréant, de te présenter devant des chrétiens.

» — D'autant que tu n'as rien à faire ici, reprit le Gascon; puisque tu écoutais, à notre insu, tu connais notre résolution, *foras! vitulorum cultor!* (dehors, adorateur du veau... d'or).

» — Que mes maîtres pardonnent! dit le juif, qui, à défaut du latin, comprit le geste; mais je crains que mon humble prière n'ait point été fidèlement rapportée. Sachant que vos honnêtes personnes doivent faire à pied la route d'Ancenis à Angers, j'avais eu la hardiesse de leur offrir deux montures pour diminuer la fatigue.

« — C'est-à-dire, *vultur safraneus* (vautour couleur de safran), que tu veux nous faire enfourcher tes mules afin de nous forcer à les défendre? s'écria Landrille. Tu estimes notre peau le prix d'une monture de louage! Cordious! j'ai bien envie de frotter la tienne avec une serviette de bois!

» Le juif s'efforça de trouver la plaisanterie de son goût et répondit par son ricanement convulsif.

» — Mon maître rendrait la gaieté aux exilés de Babylone, dit-il, — eh! eh! eh! — mais il ne peut en vouloir à un pauvre descendant d'Abraham parce qu'il lui offre seulement ce qu'il a, — eh! eh! eh!

» — Alors, que le descendant d'Abraham aille à tous les diables! répondit Argumentabor. Il peut partir seul sans nous attendre; en passant dans quelques heures, nous aurons le plaisir de le voir au bout d'une corde.

» Le juif s'agita en toussant.

» — Toujours gai, mon maître, toujours gai! dit-il avec un rire désespéré; mais Jacob sait ce qu'il doit à des chrétiens s'ils lui font l'honneur de monter ses mules. Il a, pour le voyage, quelques provisions qu'il les priera d'accepter.

» — Des provisions! répéta Argumentabor; fi! sans doute quelques restes de manne, quelques alouettes

recueillies dans le désert et un morceau de pain azyme du temps du règne de David ! Garde le tout pour payer la peine de ceux qui vont te faire jouer tout à l'heure le rôle du mauvais larron.

» Le visage de Jacob prit la couleur de son bonnet.

» — Eh bien, balbutia-t-il en parlant avec autant de peine que si chaque mot l'étranglait, que mon maître demande ce qu'il désire...pour honorer Jacob de sa compagnie.

» — Tu veux dire pour se faire briser les os à ton service, objecta Landrille.

» — Le voyage est court, fit observer le juif.

» — Ce qui n'empêche pas que pour toi il peut durer l'éternité, ajouta Argumentabor. Mais tu veux connaître mes conditions, les voici : moi, mon compagnon et le révérend, nous monterons trois de tes bêtes, dont nous répondrons, ainsi que des autres, et que nous défendrons contre tout survenant *unguibus et rostro* (avec le bec et les ongles).

« — *Amen !* dit le moine, qui continuait à prendre le latin de l'écolier pour des versets.

» — Nous conduirons les mules et toi sains et saufs jusqu'aux faubourgs d'Angers, où nous rendrons l'un et l'autre au diable, votre maître, *diabolo magistro.*

» — *Amen!* murmura le frère.

» — Moyennant quoi, pour nous récompenser d'avoir bien voulu nous servir des montures d'un mécréant, manger à ses frais aux auberges et défendre son bien contre des gens qui valent mieux que lui, toi, Jacob, tu t'engages à nous payer à chacun un écu sonnant et trébuchant.

» Le juif, qui avait écouté jusqu'alors assez tranquillement, bondit en arrière comme s'il eût été mordu par une couleuvre.

» — Un écu... chacun ! s'écria-t-il ; — eh ! eh ! eh ! — mon maître veut rire encore ! mon maitre est très-gai ! Ce serait trois écus ! Par l'échelle de Jacob ! autant vaudrait courir la chance de la route.

» — C'est mon avis, reprit Landrille gravement. J'ai parlé trop vite, et la vue d'un juif en croix vaut davantage. Tu payeras quatre écus, Jacob.

» Celui-ci prit sa tête à deux mains avec un cri de désespoir.

» — Jehovah ! ayez pitié d'un misérable ! s'écria-t-il ; quatre écus ! c'est impossible !

» — Ne m'avez-vous pas dit, mon révérend, demanda Landrille, sans répondre au juif, que ces mauvais garçons ne s'attaquaient point aux gens capables de se défendre?

» — Je l'ai dit et je ne m'en dédis pas, mon fils, répliqua le moine, dont les yeux étaient devenus brillants à la perspective d'un écu.

» — Qu'ils en voulaient surtout aux marchands?

» — C'est connu.

» — Et qu'ils étaient très-habiles à donner la question?

» — Ordinaire ou extraordinaire.

» — Avec l'eau?

» — Et le feu.

» — Je payerai les trois écus, interrompit Jacob, qui tremblait de tous ses membres.

» — D'abord, drôle, reprit froidement le Gascon, j'en ai demandé quatre, et c'est maintenant trop tard.

» — Comment?

» — Voilà plusieurs mois que je n'ai vu donner la question ; je veux en avoir le divertissement.

» — Ah ! Seigneur ! Dieu des armées, protégez-moi ! s'écria Jacob. Allons, puisqu'il le faut... oui... je payerai...

» — Cinq écus, acheva Landrille.

» Et comme le juif voulut protester :

« — Par les sept péchés capitaux ! si tu fais une objection, je n'écoute plus rien, interrompit l'écolier en frappant la table du poing ; et je vais moi-même aider les routiers à te suspendre, pour l'exemple, à la fourche, patée(1) du premier carrefour !

(1) Poteau à deux branches où l'on pendait les condamnés.

» Samuel joignit les mains et plia sur lui-même.

» — Eh bien... c'est dit... bégaya-t-il; mais à ce prix, — quel prix! — mes maîtres s'obligent à me préserver de tout dommage... ils me prennent à garde et salut... ils s'y engageront par cédule.

» — Soit, dit Landrille ravi de cette bonne fortune.

» — Alors, qu'ils viennent avec moi chez le notaire, continua le juif; il y en a un là, au bout de la rue... En arrivant je l'ai vu distribuer les cédules par sa fenêtre grillée(1). — Dieu d'Israël! cinq écus!

» — Allons! dit Argumentabor en se levant, pendant qu'il préparera son parchemin j'irai chercher mon épée. Venez, mon révérend, et vous, maître Bernet.

» Il prit son chaperon et quitta la salle suivi du frère de la Merci et du juif, qui se tordait les mains. Bernard promit de les rejoindre après avoir réglé avec l'hôtelier.

» Celui-ci les avait quittés pour rendre à un pavoisin (2) son épée, laissée la veille en gage faute d'argent.

» Notre passeur le trouva dans un petit retrait construit à l'un des angles de la cuisine, et que protégeait une statuette de saint Nicolas, devant laquelle brûlait une lampe. Autour de lui étaient suspendus des manteaux, des armes, et mille autres objets livrés comme garantie par des buveurs qui, au moment du départ, n'avaient rien trouvé dans leur escarcelle. Les noms des débiteurs et le chiffre de la dette étaient écrits sur une petite ardoise fixée à chaque dépôt.

» Pendant que le maître du *Pèlerin* examinait l'écu donné par Bernet et cherchait dans son coffre la monnaie à lui rendre, les regards du jeune homme se promenèrent curieusement sur le capharnaüm au milieu duquel il se trouvait. Tout à coup il tressaillit, poussa une exclama-

(1) Les clients des notaires se tenaient dans la rue et on leur expédiait les actes par la fenêtre

(2) Soldat, ainsi appelés parce qu'ils étaient coiffés d'un pavois triangulaire.

tion et avança la main vers un livre posé seul sur une planchette du comptoir. C'était un petit missel recouvert de soie et délicatement œuvré de laiton.

» — Par le ciel! je ne me trompe pas, s'écria-t-il en examinant les clous de cuivre à têtes humaines qui fixaient les planches de la reliure et l'écusson à légende du fermoir.

» — Qu'est-ce donc, mon maître? demanda l'hôtelier.

» — Ce missel! s'écria Bernet, comment se trouve-t-il ici?

» — Par négligence de femme, répondit l'aubergiste. Voilà bientôt trois mois qu'une noble demoiselle est arrivée, en grande chevauchée, au *Pèlerin*, qu'elle y a passé la nuit, et qu'après avoir entendu le lendemain la messe, elle est repartie oubliant ce livre.

» — Et vous ignorez son nom? demanda vivement Bernet.

» — Faites excuse, mon maître; la demoiselle était de trop grande beauté pour qu'on n'y prît point garde. Son conducteur l'appelait Yolande.

» — Ah! j'en étais sûr! interrompit Bernard, c'est elle, c'est bien elle. Et d'où venait-elle? où la menait-on? comment se nommait celui qui semblait la conduire?

» — Vive Dieu! mon maître, comme vous vous échauffez et que de questions! s'écria le propriétaire du *Pèlerin* en riant; seriez-vous quelque chevalier déguisé et auriez-vous reçu de la gentille demoiselle le don d'amoureuse merci?

» — Répondez à ce que je vous demande, reprit Bernet avec impatience; le nom de son conducteur?

« — Que je sois pilorié si je puis le dire, répliqua l'aubergiste. Autant qu'il m'en souvient, on l'appelait messire comte.

» — Et où allait-il?

» — Sur la route des chrétiens, je suppose; mais j'ignore si c'est vers l'Orient ou l'Occident. Le fils de la voisine, qui est guide juré des voyageurs et qui fait sentinelle à l'entrée des faubourgs pour les mettre dans la vraie route, pourrait mieux vous répondre

» Bernard se fit indiquer la demeure du guide juré et s'y rendit; mais il venait de partir pour le carrefour des Cinq-Voies, sur la route de Nantes. Malgré l'éloignement, le jeune homme y courut; le guide n'y était pas. Bernet pensa qu'il avait pu revenir par un autre chemin et regagna la ville; mais cette fois on lui dit que le guide était sans doute au carrefour de Ligné. Il s'y rendit; un portier des bois (1), qu'il rencontra, lui apprit que le guide était sur le chemin Saint-Marc-la-Jaille; mais il l'y chercha vainement et dut revenir de nouveau à Ancenis, où il sut enfin que celui qu'il demandait venait de partir pour conduire des nonnes au couvent de Carquefou.

» Une partie de la journée s'était écoulée dans cette inutile recherche. De retour au *Pèlerin*, l'hôtelier lui apprit que Landrille et le moine, ignorant ce qu'il était devenu, s'étaient décidés à partir avec Jacob. L'ancien passeur se décida, en conséquence, à attendre le retour du guide juré, qui n'arriva que le surlendemain et ne put rien lui apprendre.

» Tout se borna pour lui à savoir qu'Yolande avait traversé Ancenis en se dirigeant vers le haut pays; c'était assez toutefois pour le raffermir dans sa première résolution de gagner Angers. Avant de partir, il prit à part son hôte et lui offrit un écu pour le missel d'Yolande; mais le maître du *Pèlerin* s'écria qu'il considérait le livre comme un dépôt confié à son honneur. Bernet offrit alors deux écus; l'aubergiste opposa plus faiblement ses scrupules de chrétien; enfin, il vida son escarcelle sur le comptoir de l'hôtelier, qui avoua en soupirant qu'il n'avait jamais su résister à une prière faite avec cette politesse, et le laissa emporter le missel, en lui recommandant la discrétion

» Le fils de la Meshaine le cacha dans son sein et courut devant lui jusqu'à ce qu'il eût dépassé les dernières mai-

(1) Garde forestier.

sons. Quittant alors brusquement la route, il descendit dans les prairies, gagna une touffe de saules derrière laquelle il s'assit et se mit à feuilleter le livre, doublement sacré pour lui.

» Ces feuilles de vélin qu'il tournait d'une main tremblante, Yolande les avait touchées, son haleine avait effleuré ces images de saintes et d'anges, moins beaux qu'elle; souvent, dans le recueillement de la prière, son front s'était appuyé sur ces élégantes arabesques incrustées dans la soie. A cette pensée, le cœur de Bernet battait plus fort, une sorte de nuage passait sur ses yeux; il prononçait à demi-voix le nom d'Yolande et poursuivait tout éveillé mille rêves insensés qui redoublaient son extase.

» Plusieurs heures se passèrent ainsi. Enfin, pourtant, lorsque le soleil commença à baisser vers l'horizon, il regarda autour de lui comme un homme qui sort du sommeil après une longue ivresse, chercha peu à peu à se reconnaître, et, ramené à la réalité, se leva en soupiraut pour reprendre sa route.

» L'acquisition du précieux missel lui laissait à peine de quoi subvenir aux dépenses des premiers jours, et il comprit la nécessité de se créer quelques ressources dès son arrivée dans la capitale du duché angevin.

» Ainsi qu'on a déjà pu le voir, l'ambition et l'amour exerçaient une autorité à peu près égale sur l'âme de Bernard; et tous deux semblaient se confondre dans le choix qu'il avait fait d'Yolande.

» Il était en effet permis de douter que la jeune fille, dépouillée de l'éclat qu'elle devait à sa richesse et à sa naissance, eût exercé sur lui la même fascination; mais, par cela même qu'il obéissait à une double influence, ses préoccupations ne restaient point immuables, et si la passion l'emportait par instants dans la région des chimères, le désir de la réussite le ramenait aussi parfois à la réalité. Avide des jouissances prodiguées aux privilégiés de la terre, il y tendait par toutes les aspirations

et était prêt à les rechercher par tous les chemins. Il errait autour des joies de la vie comme un déshérité autour d'un domaine auquel il se croyait des droits, cherchant le moyen d'y entrer, que ce fût par la porte d'honneur comme un légitime héritier, par la brèche comme un vainqueur, ou par-dessus les murailles comme un bandoulier. Justement mécontent de la part qui lui était faite, il personnifiait cette foule d'aventuriers involontaires qui, se sentant plus de force que de puissance, essayent de conquérir la place qu'on leur refuse et brisent les barrières s'ils n'y sont brisés.

» Lui-même, au reste, n'avait point la connaissance bien nette de ce qu'il voulait. Entré étourdiment dans ce merveilleux roman des jeunes années, il s'y plongeait sans se demander s'il poursuivait des illusions ou des espérances; et, au fond, l'image d'Yolande était peut-être pour lui une compagnie et un encouragement autant qu'un but possible à atteindre.

» Quoi qu'il en soit, elle occupa ses pensées pendant la meilleure partie de la route, et il ne s'en sépara qu'à l'aspect d'un amas confus de toits ardoisés qui scintillaient au soleil couchant. C'était la ville noire, comme on appelait alors Angers. Il fallut congédier le rêve à l'entrée du faubourg et songer aux appels pressants de la réalité.

XXX

Angers au XIV[e] siècle. — Maître Laury, le chantre de Sainte-Serge. — Comment il présente Bernard aux représentants des différentes professions. — Ce que lui disent le syndic des métiers, le syndic des marchands, l'aide juge de la sénéchaussée, le chevtaine des gens d'armes, pour lui prouver que l'argent ne se tire que de l'argent. — Il retrouve Landrille, qui se décide à se faire écolier. — Visite au frère Jérôme.

» La plupart des villes capitales des principautés qui composaient, au XIV[e] siècle, le royaume de France, avaient un mouvement, une richesse et une importance

qui depuis se sont sensiblement amoindris. Il semble que le flot de vie sociale, alors accumulé sur certains points privilégiés, se soit peu à peu échappé de toutes parts et plus également distribué sur le pays tout entier. L'unité nationale, en concentrant les ressources dans une seule main et établissant l'égalité des droits entre toutes les communes obscures ou célèbres, pauvres ou opulentes, a singulièrement nivelé leur situation, et chacune n'a plus eu d'autre privilége que ceux qu'elle tenait de la nature même ou de l'industrie de ses habitants.

» Aussi ne faudrait-il point juger l'ancienne capitale de l'Anjou d'après la cité que notre nouvelle organisation administrative a transformée en modeste chef-lieu de département. En 1390, Angers était le séjour d'une famille princière d'autant plus opulente qu'elle puisait au besoin dans le trésor du royaume. Elle avait, peu auparavant, conquis la Provence sur Charles de Duras et occupé le trône de Naples, qu'elle disputait encore avec toutes les ressources de la France. On y trouvait le bruit, l'éclat et l'activité des grands centres politiques d'où part chaque mouvement et où chaque mouvement revient. Les guerres d'Italie y avaient introduit, avec le luxe de ces riches contrées, les mœurs galantes, le goût des arts et la culture des lettres.

» Bernard avait vu à Nantes l'agitation d'une grande ville de commerce et la cour du puissant duc de Bretagne, mais rien de ce tourbillonnement gai, splendide et mélodieux qui faisait alors d'Angers la Venise d'Occident. Il en fut à la fois étourdi et émerveillé.

» Les premières rues qu'il traversa étaient pleines de seigneurs et de nobles dames en habits de velours qui passaient au trot de leurs mules blanches, de meutes aux colliers armoriés que les veneurs conduisaient à la cordelle, de fauconniers portant sur le bras et l'épaule leurs oiseaux chaperonnés et retenus par une chaîne d'argent.

Tout cela courait, riait, causait comme si la ville entière eût été un lieu de fête.

» Plus loin, il trouva une foule de marchands criant leurs marchandises; c'était une foire perpétuelle. Le commerce, transporté en plein air, allait, venait, cherchant l'acheteur. Ici passait le marchand de vin portant le broc et avec le hanap à la main et sur l'épaule une belle serviette blanche; là le confiturier offrant ses épices confitures au miel pour les bourgeois, au sucre pour les seigneurs; écorces de citron, pâtés de roi, *manus-christi;* puis les oublieurs chargés de leurs *cofins* remplis d'oublies d'estrées et d'oublies de supplications; puis les pâtissiers avec leurs pâtés aux herbes, leurs talmouses, leurs palmezanes; puis les parfumeurs, les marchands de craquelins en cornets, les verduriers. Il traversa rapidement cette foule bruyante pour gagner, en s'eloignant du château, une rue plus tranquille.

» L'état de ses finances l'obligeait à éviter les hôtelleries du genre de celle du *Pèlerin.* Il s'enfonça dans une ruelle au fond de laquelle pendait une touffe de lierre et un bonnet de laine, enseigne adoptée par les logeries du dernier ordre. La tavernière était une vieille femme qui le reçut avec bonté et répondit à toutes ses questions.

» L'arrivée d'un jeune Breton cherchant fortune n'avait rien qui pût surprendre à une époque où l'Anjou était devenu l'Eldorado du vieux duché et attirait tout ce qu'il y avait dans la jeunesse de plus savant, de plus laborieux ou de plus hardi. C'était de la Bretagne qu'il tirait depuis longtemps ses plus braves soudards, ses plus rudes ouvriers et ses meilleurs prêtres. La tavernière engagea Bernard à se rendre le lendemain sous le porche de Sainte-Serge.

» — C'est le dernier jour d'inscription pour les écoles, dit-elle; vous trouverez là tous les maîtres des métiers, marchands et bourgeois réunis autour du bénitier pour faire leurs offres de service aux apprentis clercs, convenir

des conditions de la quête des écoliers dans notre bonne ville et faire pacte d'alliance avec l'Université. Vous pourrez les interroger l'un après l'autre et savoir par eux de quel côté souffle le meilleur vent.

» Bernard résolut de suivre ce conseil et se rendit à Sainte-Serge vers l'heure indiquée.

» Au XIVe siècle, les édifices sacrés n'avaient point encore l'appropriation exclusive qu'on leur a donnée plus tard. Destinés au culte, ils s'ouvraient également aux actes de la vie civile. De même que l'Église spirituelle se trouvait mêlée à toutes les affaires du monde, l'Église de pierre en devenait souvent le théâtre; on ne croyait point profaner le sanctuaire en y introduisant les manifestations sociales. Des banquets de fraternité y avaient été donnés par les premiers chrétiens; plus tard on s'y réunit pour des spectacles pieux, l'audition des nouveaux règlements, les débats d'intérêts locaux. La commune naissante crut se fortifier en plaçant ses libertés sous la protection de l'autel et confiant ses titres d'affranchissement aux archives religieuses.

» Bien qu'au XIVe siècle les deux pouvoirs eussent commencé à se dédoubler, que les municipalités des villes eussent leur hôtel et leur greffe, l'église était restée la propriété de tous. C'était là que se réfugiaient le voyageur sans asile et l'étranger à bout de ressources; là que le riche venait apporter, sur le banc des bonnes œuvres, le pain ou les vêtements donnés en aumône.

» Bernard pénétra d'abord jusqu'à l'entrée du chœur pour saluer l'autel.

« L'église était, selon l'usage, jonchée de fraîches ramées, et les chantres achevaient l'office. Bernard, qui avait longtemps assisté le chapelain du sire de Goulaine, se mit à appuyer leur chant d'une voix que sa force et sa justesse firent bientôt distinguer de toutes les autres. Lorsqu'ils se levèrent, les chantres lui firent signe d'approcher et le complimentèrent, et comme ils retiraient de

l'intérieur de l'immense lutrin le pain et le vin que leur fournissait la fabrique, ils proposèrent au jeune homme de partager leur collation ; Bernard accepta.

» Tout en buvant et tout en mangeant, les questions se succédèrent; maître Laury, un des chantres, se montra particulièrement curieux et voulut savoir d'où venait le jeune homme. Quand Bernard eut nommé la Bretagne, il le regarda en riant.

» — Par ma vie ! j'aurais dû m'en douter, s'écria-t-il ; toutes les fois qu'un jeune gars de cette mine et de ce costume paraît pour la première fois sur le pavé de notre ville, on peut être sûr qu'il a remonté le courant de la Loire et qu'il arrive du pays des têtes de fer.

» Et comme il vit que Bernard rougissait :

» — Je ne dis point cela par plainte ou moquerie, ajouta-t-il ; votre duché est une bonne terre où les moissons d'hommes valent mieux que les moissons de blé. Aussi n'est-ce point merveille s'ils viennent nous aider à manger le nôtre.

» — Ils vous aident encore à le faire pousser et à le défendre, objecta l'ancien passeur un peu fièrement.

» — C'est la vérité, reprit le chantre avec une bonhomie matoise dont Bernard fut la dupe; nous avons grande obligation à nos voisins d'aval, et je ne serai jamais le dernier à le reconnaître. Votre nom, mon jeune gars?

» — Bernet.

» — Eh bien, maître Bernet, vous pouvez compter sur moi si vous venez ici poussé par quelque honnête ambition.

» — Je ne cherche la récompense que selon mes mérites, répliqua le fils de la Meshaine.

» — Et vous l'obtiendrez, dit maitre Laury du même ton paterne ; à votre âge, il n'y a point de tâche difficile. Vous avez sans doute choisi la vôtre.

» — Vous excuserez, répondit Bernard qui, à son insu, prenait confiance, je suis arrivé d'hier à Angers sans rien

connaître ; je regarde encore aux quatre aires du vent...

» — Pour voir de quel côté est la route de la fortune ? continua maître Laury.

» — Et quel état peut y conduire plus sûrement celui qui n'a d'autres ressources que son courage et ses bons désirs, acheva Bernard.

» Le chantre le guigna avec un sourire narquois.

» — Par notre missel ! maître Bernet ne pouvait mieux tomber, reprit-t-il ; car maîtres de métiers, marchands, bourgeois et soudards se pressent aujourd'hui autour du grand bénitier pour voir le retour des écoliers. Je puis, si la chose lui agrée, le présenter aux mieux famés, qu'il consultera sur le choix d'un état.

» — Ce sera un service dont je garderai la mémoire et dont Dieu vous tiendra compte, répliqua le jeune homme, touché de l'empressement du chantre.

» Celui-ci regarda vers la porte, et voyant que la foule assemblée sous le porche refluait déjà dans l'église :

» — Pour lors, nous n'avons que faire d'attendre davantage, ajouta-t-il ; si je ne me trompe, ceux que nous cherchons doivent être déjà arrivés, et maître Bernet n'a qu'à me suivre.

» Le passeur répondit qu'il était prêt, et ils arrivèrent ensemble près du bénitier extérieur. Ils y trouvèrent plusieurs scribes de l'Université assis sur les bancs de pierre et tenant de grands registres dans lesquels ils inscrivaient les noms des nouveaux écoliers avec leur âge, leur nation et les titres qu'ils avaient déjà obtenus, quelques professeurs portant l'habit d'une seule couleur qui distinguait les clercs, et enfin, à l'entrée du porche, les fondés de pouvoirs des maîtres et marchands, groupés autour de leurs deux syndics, Olivier Dumel et Ives Quatre-Sous. Le chantre les montra à Bernard.

» — Dieu vous veut du bien, dit-il, puisqu'il nous fait rencontrer ici les deux hommes les plus capables de vous répondre. Holà ! maître Dumel, et vous, mon cousin Quatre-

Sous, écoutez, je vous prie; il s'agit de donner un bon conseil à ce jeune gars et de lui montrer le chemin le plus court pour faire fortune.

» Les deux syndics regardèrent d'un air un peu fier Bernard, qui se tenait devant eux le bonnet à la main.

» — Ah! ah! dit Dumel, c'est encore un vilain que la campagne nous envoie.

» — Et qui n'aurait pas de répugnance à devenir riche marchand comme notre syndic, ajouta le chantre en riant.

» — Oui-da ! reprit le gros homme en cape de cuir; eh bien, il y a un moyen facile et certain : qu'il se rende un de ces soirs à la carrière abandonnée et qu'il invoque le Mugaras; il en a enrichi bien d'autres.

» — Non, non, reprit le chantre; le garçon est un vrai chrétien qui ne veut rien devoir à la magie noire et veut faire fortune par un honnête négoce.

» — A la bonne heure, reprit Dumel; mais il est de Bretagne, et vous devez d'abord savoir, mon maître, qu'aucun étranger ne peut établir un comptoir dans la ville. Il faut donc qu'il commence par se faire recevoir bourgeois et payer tous les droits, qui ne se montent pas à moins de six écus.

» — Supposez qu'il les a payés, répondit le chantre.

» — Alors, reprit maître Dumel, selon le commerce choisi, il devra solder encore les deniers pour étalage, les deniers pour tente, s'il va en foire; les deniers pour rouage, s'il se sert de chariot; les deniers pour le syndicat, les deniers pour les gardes de route et les guides jurés, les deniers pour sauf-conduit de marchandises...

» — Sur mon âme! voilà bien des deniers, et qui, ajoutés les uns aux autres, doivent faire plusieurs écus, fit observer le chantre; j'ai peur que le jeune gars ait peine à trouver toute cette monnaie dans son escarcelle.

» — Alors, qu'il s'adresse à la corporation des métiers, reprit Olivier Dumel avec un peu de dédain; nous autres, les marchands, nous ne tirons l'argent que de l'argent.

Qui n'a que son industrie et sa bonne volonté doit s'adresser ailleurs.

» — Nous nous adresserons donc à vous, mon digne cousin, dit le chantre en se tournant vers Ives Quatre-Sous. Vous connaissez tous les états de notre bonne ville, et d'ailleurs, dites-nous lequel promet le plus de profits à qui n'a pour le servir que ses bras et son esprit.

» — Par le vrai Dieu ! je n'en connais pas, dit Quatre-Sous brusquement; et je trouve ce vilain bien hardi de croire qu'il pourra faire ainsi fortune parmi nous.

» — Est-il donc défendu à un homme de chercher à tirer parti des dons qu'il tient de Dieu ? demanda Bernard avec une certaine fermeté.

» — Les dons que tu tiens de Dieu, reprit le syndic des métiers ironiquement, te permettront d'être apprenti sept à dix ans, selon l'état, puis de te faire recevoir valet en payant la taxe convenue. Là doivent se borner tes prétentions ; quelle que soit ton habileté tu ne pourras établir un ouvroir, vu qu'il faut pour cela être fils de maître. Le droit de travailler à son compte appartient à nos familles et n'en peut sortir.

» — Nous savons cela, cousin, dit le chantre; mais ce jeune homme est garçon, toutes les filles des maîtres ne sont pas encore mariées, et le gendre a les privilèges du fils.

» — Sans doute, reprit Quatre-Sous, votre protégé peut devenir maître par les femmes; et, bien que ce ne soit pas la bonne voie, il n'y aura pas pour lui de différence; mais sait-il bien à quoi engage la maîtrise? Partout des règlements; toujours des inspecteurs qui vous crient : — Vous employez un ouvrier de trop, amende ! vous travaillez avant le soleil levé ou après le soleil couché, amende ! vous avez commencé une pièce d'étoffe avant que l'autre fût finie; vous avez vendu une ceinture d'or à une bourgeoise ; votre bois a trop de nœuds, amende ! amende ! amende ! Les sergents ne quittent point nos ou-

vroirs, ils courent de l'un à l'autre avec leurs bandes de parchemin longues comme une rue et qui sont trop courtes pour contenir toutes les condamnations. Contre un maître qui prospère, vingt sont forcés de prendre la ceinture de paille(1). Les riches seuls font face à tout; et c'est pour nous autres, les hommes de métier, comme pour les marchands : nous ne pouvons tirer l'argent que de l'argent.

» — Sur la vraie croix ! il a raison, dit le chantre en regardant Bernet, qui avait écouté tout pensif; mieux vaut, je le vois, se tourner vers les chaperons noirs, d'autant que maître Lemullier, honorable homme et aide-juge de la sénéchaussée, nous écoute. Demandez-lui s'il y aurait par là une meilleure chance.

» — Malepeste! votre campagnard prétendrait-il devenir juge? demanda magistralement maître Lemullier. Mais pour cela, compère, il faut qu'il ait d'abord achevé ses humanités, sa rhétorique et sa philosophie ; puis qu'il ait été reçu bachelier et licencié en droit civil; enfin, qu'il ait acheté de quelque seigneur une haute ou une basse juridiction, et beaucoup ne valent pas ce qu'on les paye. Nous avons aujourd'hui dans le royaume deux cent mille prétoires où l'on rend la justice, et plusieurs n'ont dans leur ressort qu'un village, qu'une maison, qu'un champ? Sans compter que les nouvelles ordonnances ne permettent plus au juge de recevoir les cadeaux des plaideurs, et autorisent à peine le don d'un poulet, d'une oie et du vin de l'année en baril ou en bouteille, *in barillis*, *seu bouteillis*, dit Sa Majesté dans son latin royal. Aussi beaucoup de juges sont-ils obligés pour vivre de plaider comme ampartiers (avocats), et de fouetter eux-mêmes les condamnés, afin de toucher la prime accordée au fouetteur.

» — Foin de la jugerie alors, nous serons notaire, dit gaiement le chantre.

(1) Les faillis prenaient une ceinture de paille.

» — Pour cela, il faudra encore acquérir votre charge, reprit maître Lemullier; et si elle n'est chèrement payée, vous ne pourrez vivre qu'en obtenant la sonnerie des cloches de votre paroisse, en ouvrant une école ou en devenant barbier, malgré les ordonnances.

» — Eh bien, soyons greffier, soyons procureur, soyons sergent! s'écria maître Laury.

» — Toujours à condition de solder la charge, reprit l'aide-juge. Pour devenir sergent, il vous faudra donner un cautionnement de cinquante livres, outre deux chapons au président de votre cour; pour être procureur, vous faire recevoir clerc de basoche, payer les bienvenues des béjaunes (nouveaux clercs), sous peine de bastonnade, et rester à genoux devant le tribunal pendant tout le temps que plaident les amparliers, ce qui, outre la honte et la fatigue, coûte beaucoup en hauts-de-chausses.

» — Que Dieu nous aide! je croi s reprit le chantre en se tournant vers Bernard, dont le visage s'assombrissait de plus en plus, que c'est encore ici comme dans le commerce et les métiers : il faut dépenser beaucoup pour gagner davantage, et l'on ne peut tirer l'argent que de l'argent. Mais pour cette fois, voici quelqu'un dont nous obtiendrons meilleure réponse. Voyez ce brave soudard qui nous arrive : je l'ai souvent rencontré chez ma voisine, qui l'a pris pour cousin; et sauf qu'il renie Dieu trop souvent, mange du beurre ou des œufs en carême, et a un peu oublié ses douze commandements, on ne saurait trouver un meilleur compagnon. Aussi monseigneur le duc vient-il de le nommer chevtaine dans les nouvelles compagnies.

» Un brillant homme d'armes, tout reluisant d'or, de velours et d'acier, venait en effet de paraître à l'entrée du porche; maître Laury le salua de la main.

» — Venez, venez, messire de Beauval, dit-il; il s'agit d'ouvrir la carrière à un pauvre garçon qui n'a que de la force et du courage.

» — Sang du diable! alors qu'il n'entre pas chez nous,

dit le chevtaine d'une voix tonnante; à moins qu'il ne veuille rester pauvre pavoisien, pauvre archer, pauvre arbalétrier?

» — Et que faut-il donc pour avoir meilleure chance? demanda Laury.

» — Ce qu'il faut partout, maître chanteur de psaumes, répliqua rudement l'homme d'armes; *argentum et aurum!* Ce sont les deux seuls mots latins que j'aie jamais appris.

» — Quoi! même pour tuer et être tué? demanda Bernard plus surpris.

» — Pourquoi non, mon blanc muguet? reprit messire de Beauval, qui regarda le jeune homme en face; ne sais-tu donc pas qu'on fait la guerre pour son compte ou pour le compte des autres? Dans le premier cas, il faut de quoi soudoyer les soudards, dans le second, se mettre en état d'être soudoyé. Serais-tu simple homme d'armes, il te faudrait trois chevaux pour toi et huit chevaux pour ton valet, ton page, tes deux archers, tes deux coutiliers; tu devrais faire les avances de vivres et de gages, répondre des méfaits de tes gens, supporter les dommages du combat. Aussi, le plus souvent, c'est à grand'peine si la solde et le butin te laisseraient sans dettes. Il n'y a de chances de profits que pour celui qui peut lever une compagnie et la louer au plus offrant. La guerre, voyez-vous, ressemble aux autres métiers, bien qu'il soit plus noble; la fortune n'est point pour les bons ouvriers, mais pour le maître qui les embauche et les emploie. Ce qui me fait revenir à mon verset : *argentum et aurum*.

» — C'est-à-dire l'éternel refrain, acheva le chantre. Vive Dieu! je ne sais s'il est besoin de pousser plus loin notre enquête. Je vois bien là-bas le maître batelier Nicaise; mais que nous l'interrogions, et il va nous dire que pour conduire une barque sur notre Loire, il faut payer, outre le maître de grande hache (charpentier) qui l'a construite, les droits qu'exigent tous les seigneurs dont

les domaines touchent au fleuve, et que ces droits équivalent au dixième du chargement. Je pourrais bien appeler le maître ménétrier Alain; mais il nous parlera des taxes perçues par le roi de la musique; au carrier Henriot; mais il sera forcé d'avouer que ses compagnons et lui n'admettent les étrangers dans leur corporation qu'à beaux deniers comptants ou par mariage. Toujours et partout il faudra en revenir à cette grande vérité de maître Olivier Dumel, que « l'argent ne se tire que de l'argent. »

» — Oui, je le vois, reprit Bernard, qui avait jusqu'alors écouté dans un silence sombre, l'or est ici l'anneau magique des contes de fées devant lequel s'ouvrent toutes les portes : celui qui n'en a pas les trouvera éternellement fermées! Ah! sur mon âme! je l'entends, je le vois, et je ne puis encore y croire! Quoi! dans une société de chrétiens, pas une route commune à tous ceux que le Christ a rachetés! pas un côté où l'on puisse voir luire l'espérance! pas une profession dont l'entrée soit libre et que l'on puisse également franchir en souliers ou en sabots!

» — Qui dit cela? s'écria quelqu'un derrière Bernard. Par le ciel! il y en a une, une seule, mais la plus belle de toutes : c'est la clergie!

» Le fils de la Meshaine se retourna vivement à cette voix, qui ne lui était point nouvelle, et reconnut Argumentabor.

» — J'arrive à temps, comme je puis voir, reprit le Gascon en posant les deux mains sur l'épaule de son amphitryon d'Ancenis. Qu'est-ce à dire ? maître Bernet; on vous repousse de tous les seuils en vous demandant ce que vous avez dans votre escarcelle? Laissez là ces adorateurs du veau d'or et frappez à la porte de notre bonne mère l'Université, qui vous demandera simplement ce que vous avez dans le cerveau; *cervice non deniaro judicandus* (vous serez jugé d'après l'esprit, non d'après les écus).

» — Mais que fera-t-elle pour moi? demanda Bernard.

» — Deux choses, mon maître, reprit Argumentabor :

de sa plume elle vous signera un parchemin qui vous rendra propre à remplir toutes les honorables fonctions; et de ses ciseaux elle vous taillera au sommet de la tête une tonsure qui vous séparera du reste des humains, en vous faisant *unus ex pluribus* (distinct de la foule).

» — Mais que puis-je espérer de ce signe?

» — Tout ce qu'on peut espérer d'une couronne. Que vous soyez clerc marié ou clerc garçon, clerc marchand ou clerc en maîtrise, clerc avocat ou clerc homme d'armes, vous aurez tous les priviléges qu'on refuserait au laïque. Vous serez jugé par des juges particuliers, exempt de la plupart des taxes, revêtu de mille prérogatives et immunités; *rex inter impares!* (roi parmi des inférieurs)! Allons, mordiou! hésiteriez-vous encore?

» — Non, dit Bernet; mais comment acquérir ce titre?

» — En vous inscrivant parmi les écoliers, comme je viens de le faire; vous aurez droit à votre part de la recette quotidienne *grassa manu distributa* (accordée d'une main libérale). Je vous offre, au reste, de mettre nos destinées en commun, selon l'usage des *studiosi*, de vivre à lit, à table et à pot; et que Belzébuth m'encorne si je ne vous fais mener joyeuse vie!

» — Eh bien, soit, dit Bernard après quelque hésitation; aussi bien, c'est le seul parti à prendre; j'accepte.

» — *Benè, benè, benè!* s'écria Argumentabor en lui prenant les deux mains et les croisant sur les siennes avec certains signes particuliers. *Per crucem et per gladium, nunc et in secula seculorum* (par la croix et l'épée! maintenant et pour toujours)nous voilà unis et amis. Tu seras désormais mon compar?

« — Je le serai! répondit Bernard.

» — *Amen!* acheva Landrille, qui fit le signe de la croix.

» Et prenant le bras du jeune homme sous le sien, il l'entraîna vers les scribes de l'Université.

» Après avoir fait inscrire son nom sur les registres, il

s'informa du grand prévôt des clercs, qui devait les ajouter à la liste des écoliers vivant de la quête et leur faire connaître les us et coutumes de l'Université angevine.

» Maître Acrobas (c'était le nom du chef élu des écoles) ne se trouvait point à la réunion du bénitier; on indiqua aux deux nouveaux inscrits le grand four banal, très-fréquenté par les clercs, qui allaient en hiver pour s'y chauffer, et en été pour lutiner les jeunes servantes. Ils s'y rendirent sans être plus heureux. Un écolier en cheveux blancs, qui étudiait son doctrinal en attendant une écuelle de fèves que lui cuisait gratis le fournier, leur déclara que le grand prévôt était au Pré-aux-Clercs.

» Landrille se le fit indiquer et s'y rendit avec Bernard.

» C'était une prairie enceinte d'une corde nouée à des piquets, à l'entrée de laquelle flottait la bannière de l'Université. Là les écoliers régnaient sans partage. Le Pré-aux-Clercs était un lieu d'asile, une terre franche, aux limites de laquelle s'arrêtait toute autre juridiction que celle du prévôt choisi par les nations et les provinces(1).

» Lorsqu'ils furent en vue du tourniquet de bois qui barrait l'entrée, Landrille avertit son compar de se tenir sur ses gardes.

» — Quiconque entre dans le pré des écoliers sans y être invité doit s'attendre à quelque méchante aventure, dit-il; et il se peut que nous n'en sortions pas avec toutes nos dents.

» — Est-il donc indispensable d'y aller ? demanda Bernet.

» — Nullement, répliqua Landrille; nous pourrions imiter ce qui se fait d'habitude, c'est-à-dire attendre la sortie de maître Acrobas, présenter nos cédules, et, au lieu d'une troupe de loups, nous ne trouverions plus là que des agneaux, *innocens pecus* (innocent troupeau).

(1) Les écoliers étaient partagés en nations et provinces, selon le lieu de leur naissance.

» — Alors pourquoi ne pas attendre?

» — Parce qu'en faisant comme la foule, nous resterions confondus dans la foule, répliqua Argumentabor. Ce n'est point ici, compar, autrement qu'ailleurs : tout dépendra de la première impression que nous donnerons de nous. Si nous nous glissons dans la clergie à la manière des vents coulis, nul ne prendra garde à nos personnes; au lieu qu'en entrant sous forme de coup de vent, tout le monde s'en souviendra. Aie donc l'œil autour de toi et la main solide au bâton; il s'agit d'apprendre nos deux noms aux *studiosi* de manière à ce qu'ils ne puissent les oublier.

» A ces mots, maître Landrille jeta de côté son chaperon, s'assura que son épée ne tenait point au fourreau, et franchit le tourniquet, suivi de Bernard, dont l'attitude était plus modeste, sans paraître moins ferme.

» Tous deux parcoururent le tiers de la prairie avant d'attirer l'attention des clercs, qui se livraient à tous les jeux alors en usage, tels que les osselets, le rapeau, le mail, les quilles, les boules, le dédale, et surtout le jeu de paume. On ne voyait en l'air qu'éteufs de toutes grosseurs lancés, non avec la raquette, qui n'avait point encore été inventée, mais avec la main nue ou gantée.

» A l'écart, quelques joueurs effrénés faisaient rouler les dés sur leurs manteaux, étendus à terre en guise de tapis.

» Ce fut en arrivant près de ces derniers que les nouveaux venus furent enfin remarqués. Il se fit parmi les clercs un mouvement qui se communiqua de proche en proche; tous les regards se tournèrent du côté des deux compagnons.

» — Hé! vois donc, s'écria un des écoliers à ses voisins; malgré la corde de ceinture, voilà que le bétail entre dans le Pré-aux-Clercs.

» — Vive Jésus! mon maître, celui qui y broute déjà est trop nombreux pour que deux compagnons de plus soient une grande affaire, répliqua Argumentabor hardiment.

» Un murmure s'éleva parmi les écoliers.

» — D'où viennent ces mauvais garçons? demandèrent plusieurs voix.

» — Ce doivent être des porchers du Maine, répondit quelqu'un

» — Par le ciel! pensez-vous donc que nous venions pour vous garder? demanda Bernet, à qui la plaisanterie était particulièrement adressée.

» — Voyez, voyez, reprirent les écoliers, qui devenaient plus nombreux; il porte un bonnet pour cacher ses longues oreilles.

» — Et voici une épée qui ne demande pas mieux que de couper les vôtres, répondit Landrille.

» Les clercs poussèrent une huée menaçante et coururent à leurs rapières ou à leurs bâtons; mais lorsqu'ils revinrent sur les deux compars, ils les trouvèrent dos à dos, Landrille le fer à la main et Bernard le bâton levé. Les premiers qui se hasardèrent à les approcher furent reçus par de telles estocades et de si vigoureux horions, que l'attaque, d'abord ménagée, devint acharnée et générale. Entourés d'un cercle de bâtons et d'épées qui se resserrait d'instant en instant, les nouveaux venus repoussèrent les premiers assauts avec une adresse et un bonheur qui excita en même temps la colère des assaillants et les applaudissements des spectateurs. Le nombre allait enfin l'emporter sans aucun doute, lorsqu'un clerc, reconnaissable aux deux mains unies qui ornaient son chaperon noir, s'avança vers les combattants et leur cria d'arrêter; c'était Acrobas lui-même.

» A la voix de leur grand prévôt les écoliers reculèrent, et Landrille, qui connaissait les us universitaires, abaissa poliment son épée; tandis que Bernard saluait de son côté avec le bâton.

» Acrobas s'approcha d'eux et les regarda en face les deux mains passées dans sa ceinture de cuir.

» C'était un homme encore jeune, à figure vulgaire, mais joviale et hardie.

» — Eh! eh! mes maîtres, dit-il gaiement, il paraît qu'on aime l'exercice en plein air; mais vous êtes bien osés de venir ainsi prendre vos ébats dans le domaine des clercs et de mettre l'épée à la main sous mes yeux.

» — Faites excuse, grand prévôt, répliqua gravement Argumentabor; mais si j'ai dégainé, c'est par simple obligeance pour les gens de votre prévôté.

» — Comment cela?

» — Plusieurs d'entre eux avaient évidemment destiné leurs peaux à faire un tamis; je me suis chargé de percer les trous.

» — Prends garde, reprit Acrobas, à qui cette hardiesse était évidemment loin de déplaire; sais-tu que tu es ici dans le Pré-aux-Clercs?

» — A moins que je ne sois dans le pré aux oies! répondit Landrille.

» — D'où viens-tu? que veux-tu? qui es-tu? reprit le prévôt.

» — Je viens d'où je suis parti, répliqua Argumentabor; je veux ce que j'ai et je m'appelle par mon nom.

» Acrobas fronça le sourcil.

» — Oh! oh! dit-il en regardant plus fixement les deux jeunes gens; pour être si hardis, il faut que vous soyez fils de la mère commune.

» — Eh! allons donc! s'écria le Gascon en riant; vous avez bien de la peine à reconnaître vos justiciables, messire prévôt.

» — Ainsi, il est des nôtres? s'écrièrent les écoliers.

» — *Sum filius matris, non patris* (je suis fils de la mère — l'Université — non du père — le roi), répondit Argumentabor.

» Et Bernard et lui présentèrent leurs cédules.

» — Cette déclaration fut accueillie par une clameur de joie générale.

» — Noël! noël! s'écrièrent les écoliers; ce sont de vrais

bons clercs ! l'accolade aux nouveaux frères ! qu'ils vivent dans la gaieté et meurent dans la joie !.

» — *Amen !* répliquèrent Bernard et Landrille, qui s'inclinèrent.

» Mais les clercs, enthousiasmés, les entouraient et les embrassaient en déclarant que depuis longtemps on n'avait vu une si belle entrée de *studiosi*. Acrobas joignit ses félicitations à celles des autres clercs.

» Quand la chaleur du premier enthousiasme fut un peu calmée, Landrille le prit à part pour avoir les renseignements qu'il était venu chercher. Le prévôt lui fit connaître les ressources et les coutumes de l'Université angevine. Là, comme dans toutes autres, le plus grand nombre des écoliers vivaient de la charité publique. Outre la quête de vivres, que chacun d'eux renouvelait chaque jour aux portes des maisons, le grand prévôt faisait faire, toutes les semaines, une collecte en argent qui était ensuite distribuée, par son entremise, selon les besoins de chacun.

» Comme presque partout aussi, l'Université manquait à Angers de salles particulières pour ses cours, dont plusieurs se faisaient dans des hangars mal fermés et sans bancs, où les écoliers écoutaient les leçons à demi couchés sur les bottes de paille qu'ils apportaient chaque fois. Elle n'avait ni église spéciale pour ses offices, ni bibliothèque pour renfermer ses livres, ses thèses et ses arches (1), ni édifices pour ses réunions, ni colléges ouverts aux écoliers pauvres de chaque province ou de chaque nation, ainsi qu'on le voyait à Paris. La générosité de quelques pieux donateurs avait seulement permis d'ouvrir un lieu d'asile pour quelques clercs choisis.

» Acrobas les avertit que leur admission dans cette logerie dépendait de frère Jérôme. Ce nom réveilla le

(1) Coffret servant d'archives.

souvenir de Bernard; il demanda si ce n'était point le frère gardien des Cordeliers.

» — Lui-même, répondit Acrobas; un bon et savant homme et notre théologal. Il arrive aujourd'hui d'un court voyage.

» — C'est bien cela! dit Bernard; le hasard me l'a fait rencontrer il y a quelques jours, et j'ai lieu de croire qu'il ne m'aura pas oublié.

» — Alors, parle-lui, reprit le prévôt, et tâche d'obtenir une cellule pour ton compar et pour toi. *Deus sit vobis benevolus* (que Dieu vous favorise). Mais surtout presse-toi, car plus de clercs tournent déjà autour de la pauvre logerie qu'on ne voit de corneilles autour des flèches de Saint-Maurice.

» Les deux compagnons sentirent l'importance du conseil; ils prirent congé à la hâte de maître Acrobas, quittèrent précipitamment la prairie et coururent au couvent des Cordeliers.

» Frère Jérôme parut singulièrement surpris à la vue de Bernard. Ce dernier lui expliqua en peu de mots comment sa mère l'avait forcé à partir et de quelle manière il s'était décidé à se faire inscrire sur les registres de l'Université. Lorsqu'il eut achevé, le moine secoua doucement la tête.

» — Je le prévoyais, dit-il à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même; tôt ou tard la barge de passeur devait être abandonnée! Mais, qui sait? la Providence peut avoir ses desseins!

» Et s'adressant à Bernard :

» — Puisqu'elle vous a envoyé vers moi, mon fils, ajouta-t-il, je ne tromperai pas votre attente. Une place vous sera réservée, ainsi qu'à votre compar, dans la logerie des écoliers. Allez en paix, et dans vos tentations ou dans vos peines rappelez-vous le chemin qui conduit à la cellule du frère Jérôme.

XXXI.

La vie d'écolier. — Landrille, directeur du spectacle. — Le grand pénitencier et la *clef du paradis*. — Moyen de faire subventionner un théâtre. — Ce que peut apprendre un verset de l'Écriture. — Bernard à la porte de l'hôtel des grands barreaux. — Jacques Verdureau et ce qu'il apprend au fils de la Meshaine.

» Bernard reprit avec d'autant plus d'ardeur les études commencées sous la direction du chapelain de Gourlaine, qu'il y trouvait des réminiscences d'un passé dont son cœur était toujours rempli. Sa vie d'écolier lui rappelait celle qu'il avait menée au château, et en rouvrant les livres qu'il avait alors feuilletés, il se vit reporté vers mille souvenirs. L'image d'Yolande flottait sur toutes les pages, quelque chose d'elle se rattachait à chaque mot. Il lisait ce passage la première fois qu'il l'avait aperçue du haut de la tourelle dans le jardin du couvent. Il avait violé cette règle du doctrinal, au grand scandale du chapelain, pour avoir trop pensé à elle; il était resté frappé de cette citation parce qu'il l'avait rapportée à la jeune fille. Les lignes de ses auteurs étaient autant de stations où il s'était arrêté dans ses rêveuses promenades avec ce doux fantôme.

» Puis il ne pouvait renoncer à l'espoir de retrouver Yolande. Bien que toutes ses recherches eussent été jusqu'alors inutiles, il attendait toujours une révélation, un indice qui pût le mettre sur la voie; n'ayant rien à espérer de probable, il comptait sur le hasard. Chaque fois que, vers le crépuscule, une noble demoiselle traversait le carrefour sur sa mule blanche, en compagnie d'une suivante et de quelques valets armés, il sentait son cœur battre et pressait le pas afin de s'assurer si ce n'était point elle.

» Toujours trompé, il revenait toujours à sa folle espérance. Par malheur, rien n'aidait sa recherche. Ignorant

le nom, la famille, le pays d'Yolande, il ne pouvait faire aucune question. Le missel même qu'une chance inattendue avait fait tomber entre ses mains était sans écusson armorié et ne portait gravée sur le fermoir qu'une sainte légende.

» Bien que ces citations, empruntées aux Écritures, appartinssent en général à une famille, et qu'elles fussent, pour les femmes, ce qu'étaient pour les hommes les devises de combat, la coutume n'en était ni assez générale, ni assez régularisée, pour qu'elles pussent faire reconnaître comme une armoirie ou un cri de guerre. Bernard interrogea indirectement tous ceux qu'il supposait capables de l'éclairer sans rien apprendre; mais la superstition de son siècle aidant à celle de l'amour, il trouva dans la légende elle-même un encouragement mystique. Au-dessous de la croix et sur l'acier damasquiné, la main de l'ouvrier avait en effet gravé cette suprême promesse: « Demandez, on vous donnera. »

» Ce que le Christ avait dit pour le royaume immatériel de son père, Bernard le reporta au domaine terrestre des joies profanes. Ce paradis, dont la porte devait être ouverte à celui qui voudrait y frapper, il le fit descendre du ciel et le plaça dans la demeure encore inconnue où se cachait Yolande. Pour lui, et sans qu'il se l'avouât, la légende gravée était la voix de la jeune fille elle-même; elle semblait applaudir de loin aux élans de son amour, fortifier ses espérances. Si la crainte s'éveillait en lui, elle lui répondait d'avance par la douce assurance du Fils de Dieu: « Demandez, on vous donnera. »

» Bercé dans ce tourbillon de souvenirs et d'illusions, Bernard acceptait sa nouvelle position sans trop d'impatience. Il y a pour tous les hommes, dans la jeunesse, un moment où le rêve supplée heureusement à la réalité, où l'on s'y arrête avec une sorte de joie, où l'amour lui-même, errant à travers ses fantaisies, ajourne leur accomplissement, sinon volontiers, au moins sans désespoir.

» Bernard se trouvait à cette heure. Trop de visions charmantes voltigeaient autour de lui pour qu'il s'irritât de l'attente. Il fallait qu'il eût achevé de composer le poëme romanesque du premier amour avant d'en venir aux impatiences furieuses et aux folles résolutions.

» Il y avait d'ailleurs dans la vie de clerc tant de mouvement et de gaieté, qu'il y trouva mille distractions pour son cœur. C'était à peine si Landrille laissait à son amour le temps de se reconnaître.

» Après l'audition des cours venaient les argumentations sur le pupitre, puis les exercices du Pré-aux-Clercs; les mascarades où les écoliers chantaient des hymnes satiriques; les fêtes des fous, dans lesquelles la corporation des studiosi tout entière venait braire l'office de l'âne, et où maître Acrobas bénissait solennellement l'assemblée en lui accordant vingt pannerées de mal de dents pour indulgence; les veillées autour des feux de carrefours, où venaient les servantes et les jeunes ouvrières; les querelles avec les pages et les folles équipées dans les quartiers des juifs et des Lombards; enfin les préparatifs des grands mystères qui devaient être joués pour l'arrivée du jeune duc.

» Argumentabor avait pris la direction de cette dernière affaire. Affilié primitivement à une des pieuses confréries qui s'étaient donné pour mission de mettre sur la scène les légendes des saints et les principaux événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, il l'avait quittée plus tard et s'était associé à la représentation de ces thèses dialoguées dans lesquelles toutes les facultés humaines personnifiées poursuivaient un drame métaphysique auquel on avait donné le nom de moralité. Plus tard encore, il avait joué à Paris, avec les clercs de la basoche, quelques-unes de ces farces et soties dont la gaieté satirique préparait de loin un genre qui, trois siècles plus tard, devait produire tant de chefs-d'œuvre.

» Cette longue expérience l'avait naturellement fait accepter pour directeur de la troupe improvisée. Après

avoir choisi le mystère à représenter et distribué les rôles, il s'était occupé du théâtre, des décors, de la musique et des costumes. Mais malgré la subvention accordée par le grand prévôt Acrobas sur le trésor des quêtes, malgré les collectes spéciales faites dans les carrefours, le tronc particulier dont le clergé avait autorisé l'établissement aux portes des églises et les dons obtenus des principales corporations, la somme nécessaire n'avait pu être complétée.

» Landrille et Bernard se rendirent au couvent des Cordeliers pour faire part au père Jérôme de leur embarras.

» Ils trouvèrent le moine dans l'exercice de ses fonctions de grand pénitencier et occupé à dresser sur une ardoise la comptabilité des coups de discipline qui devaient être distribués entre ses pénitents. Ceux-ci attendaient dans le cloître la pieuse répartition qui allait mortifier leur chair et les préparer à l'absolution de leurs fautes

» Il y avait là des gens de tout âge et de toute condition. Amenés par les sollicitations de la conscience, ils venaient chercher dans un châtiment volontaire et passager une garantie contre les châtiments éternels.

» Le père gardien écouta les doléances des deux clercs avec un peu de distraction ; il leur conseilla successivement, pour compléter la somme dont ils avaient besoin, tout ce qu'ils avaient tenté vainement jusqu'alors, et finit par déclarer que si tous ces moyens étaient restés impuissants, il ne voyait plus d'autre parti à prendre que de s'en remettre à la Providence.

» Landrille fronça le sourcil et tourna le chaperon qu'il tenait à la main.

» — Vous parlez comme les tables de la loi, mon révérend, dit-il ; mais si j'envoie le maître tailleur qui a fait les costumes, et le maître peintre qui s'occupe des décors présenter leurs mémoires à la Providence, il est à

craindre que le mémoire ne revienne, et dans ce cas je voudrais bien que mon père pût m'aider à sortir d'embarras.

» — Je ne vous refuserai jamais un conseil, mon fils dit le moine, qui continuait à chiffrer ses coups de discipline.

» — Et je vous en remercie, mon révérend, répliqua Argumentabor; mais quelque précieux qu'ils soient, dans l'occasion présente, je préférerais... de l'argent!

» Frère Jérôme sourit.

» — Hélas! mon fils, dit-il, ignorez-vous que le gardien est aussi pauvre que le dernier moine du couvent et ne peut donner que ses prières?

» — Dans ce cas, mon père, dit avec humeur le Gascon, les Angevins peuvent renoncer à la pieuse représentation dont nous espérions les édifier. Ils y auraient vu, outre la chute de nos premiers parents, le rachat du genre humain par le fils de Dieu et le jugement dernier dans la vallée de Josaphat. Si ce grand enseignement n'est pas donné aux pécheurs, la faute n'en sera point aux clercs, elle sera à ceux qui auront refusé de leur venir en aide.

» — Mais le moyen ? s'écria le frère Jérôme, visiblement intéressé par le programme du mystère. Certes, ce serait un beau spectacle... et une œuvre sainte ! — Mais que peut faire un pauvre moine... sinon la recommander d'abord à la protection de Dieu... puis à la générosité des chrétiens?

» Et comme si un souvenir le frappait subitement, il ajouta :

» — J'y pense, il y a là un grand nombre de pénitents qui viennent expier leurs fautes, peut-être en obtiendrez-vous quelque chose.

» Argumentabor, qui avait fait quelques pas vers la porte, s'arrêta brusquement.

» — Par mon baptême ! c'est une idée, mon père, s'écria-t-il ; jai vu là plusieurs hommes nobles et de dignes bourgeois dont l'escarcelle doit être honnêtement garnie.

» — Je vais recommander l'œuvre des clercs à leur charité, fit observer frère Jérôme en se levant.

» — Landrille l'arrêta.

» — Un moment, mon père, dit-il vivement; aucun d'eux n'a-t-il encore reçu la discipline ?

» — Aucun.

» — Alors, s'écria Argumentabor, je me charge de leur expliquer moi-même les besoins des frères de la Passion pendant qu'ils subiront leur pénitence.

» — Soit, mon fils, répliqua le moine, je vais avertir le frère fouetteur.

» — Ne dérangez personne, interrompit vivement le Gascon ; Bernard le remplacera. Il est juste que chacun fasse quelque chose pour le service de Dieu. L'un de nous lui offrira sa fatigue, l'autre sa bonne volonté; nous ne vous demandons qu'un jeu de discipline, mon père, avec la liste des pénitences.

» — Prenez, mon fils, dit le frère Jérôme, qui remit à Landrille l'ardoise et lui montra la collection de martinets suspendus près du prie-Dieu ; et puisse la Trinité bénir vos pieuses intentions.

» Argumentabor ne se le fit point répéter, Il s'approcha de l'arsenal de flagellation qui garnissait le mur de la cellule, et y prit la discipline que lui désigna le frère pénitencier; mais profitant du moment où ce dernier se retournait pour parler à Bernard, il s'empara, en outre, d'un de ces faisceaux de cordelettes garnies de plomb et soigneusement serrées auxquels on avait donné le nom de clefs du paradis.

» Ce redoutable instrument de pénitence, rarement employé dans la pratique, n'était en général qu'un ornement monastique dont la vue épouvantait les novices et édifiait les visiteurs. Landrille le cacha sous son manteau et sortit avec Bernard en tenant ostensiblement la discipline réglementaire; mais à peine se trouvèrent-ils seuls qu'il la fourra brusquement dans la poche de son pourpoint et

exhiba la terrible clef du paradis, dont il arma son compar, après lui avoir expliqué ce qu'il devait faire.

» Tous deux arrivèrent ainsi dans le cloître où les pénitents se trouvaient rassemblés. Landrille avait pris l'air sombre d'un inquisiteur qui va livrer des pécheurs au bras séculier. Il appela l'un après l'autre les noms inscrits sur l'ardoise de frère Jérôme, et avertit de se préparer, vu que la cloche du couvent allait sonner la discipline.

» Pendant cet appel, Bernard étalait complaisamment l'instrument de flagellation, sur lequel tous les yeux se fixaient avec inquiétude.

» Un des pénitents surtout, inscrit par le moine sous le noble nom de messire Jehan de Chanteau, en parut désagréablement surpris. C'était un homme encore jeune, de taille athlétique, mais dont le visage annonçait à la fois une dureté brutale et une intelligence singulièrement bornée.

» Il s'approcha de Bernard et examina la nouvelle discipline.

» — Par Belzébuth! s'écria-t-il, c'est une corde de chanvre à trois brins tordus.

» — Ornée d'autant de nœuds qu'il y a de jours dans l'année, ajouta Landrille.

» — Sans parler du nombre des branches, reprit messire Jehan.

» — Et de leur longueur, ajouta Argumentabor

» — N'y a-t-il pas quelque chose au bout? demanda le premier.

» De jolies lames de plomb bénites par le révérend, répliqua le second.

» — Mais notre peau n'y pourra résister, dit le noble pénitent.

» — A moins qu'elle n'ait la solidité de celle du Leviathan, acheva le Gascon.

» Le sire de Chanteau, qui commençait à retirer son pourpoint, s'arrêta court.

» — Au diable! s'écria-t-il; et dans quelle intention le grand pénitencier a-t-il armé ton compagnon de ce nouvel engin?

» — Dans l'intérêt de votre salut, messire, dit Argumentabor d'un air mystique. L'audace des pécheurs va croissant *sicut mare iniquitatis* (comme une mer d'iniquités); la discipline ordinaire est devenue insuffisante pour secouer les impuretés qui souillent notre enveloppe mortelle. Chacun de ses coups ne nous débarrassait que d'un péché véniel; aussi la porte du ciel ne s'ouvre presque plus, elle rouille sur ses gonds, et c'est pour l'ouvrir que le révérend vous envoie la clef du paradis. Voici la cloche qui se met en branle; faites votre prière, Bernard, afin que le Très-Haut donne la force à votre droite. Messire Jehan va vous présenter ses épaules.

» — Un moment! dit le châtelain en jetant vers le formidable martinet un regard de côté; frère Jérôme est trop dur à notre corps.

» — Frère Jérôme ne s'occupe que de votre âme, dit le Gascon. Et il fit un signe à Bernard qui, pour se dégourdir, commença à sillonner l'air de sa discipline à douze branches. Messire de Chanteau tressaillit.

» — Du diable si on ne dirait pas les sifflements d'une couleuvre! dit-il; je n'exposerai point ma chair à de pareils coups.

» Et il repassa à moitié son pourpoint.

» — Que messire Jehan reste donc noyé dans le fleuve du péché, s'écria Argumentabor d'une voix tonnante; qu'il n'espère ni absolution sur la terre ni miséricorde dans le ciel, et qu'il demeure livré à la damnation *in secula seculorum* (dans les siècles des siècles). A un autre, Bernard.

» Et il allait appeler le nom d'un second pénitent, quand le châtelain l'interrompit.

» — Un moment, drôle, dit-il, visiblement partagé entre le déplaisir d'une pareille flagellation et la crainte de ne point racheter ses fautes: pour vouloir ménager ses épau-

les, on ne se décide pas à être damné. Mais n'est-il aucun moyen d'adoucir la pénitence?

» — Qui a dit cela, messire? reprit le Gascon d'un air de componction. La bonté de Dieu n'est-elle point inépuisable, et ne mesure-t-il pas le vent à la toison de la jeune brebis? Ceux qui travaillent à sa glorification ont droit à l'indulgence de l'Église. *Hæc mater peccatorum* (elle est la mère des pécheurs).

» — Parle donc, reprit brutalement le châtelain, qu'on sache ce qu'il faut faire pour le glorifier.

» — Rien de plus facile, dit Argumentabor. Le maître fouetteur ici présent est un des frères de la Passion qui doivent représenter prochainement le grand mystère annoncé.

» — Après?

» — Que messire Jehan aide à la splendeur du spectacle donné en l'honneur des trois personnes de la Trinité, et maître Bernard comprendra qu'une telle générosité doit lui être comptée par le souverain juge; il verra le ciel moins hermétiquement fermé devant lui, et à la grande clef du paradis il pourra en substituer une plus petite.

» En parlant ainsi, il avait retiré de sa poche la discipline à trois branches habituellement employée et l'avait remise à Bernard.

» — Vive Dieu! à la bonne heure! s'écria messire de Chanteau, qui comparait du regard les deux instruments de flagellation; voici d'abord une pièce d'argent pour la représentation du grand mystère. Et maintenant, maître Bernard, puisque c'est ton nom, songe à faire preuve de charité chrétienne, ne frappe que juste ce qu'il faut pour l'absolution de mes péchés. Si au moment de remettre mon pourpoint je ne me sens pas les épaules trop chaudes, tu peux espérer un second écu.

» Le jeune homme se le tint pour dit, et la discipline, tout en faisant grand bruit, se montra si clémente, qu'après avoir reçu le nombre de coups indiqué par frère

Jérôme, le châtelain se retourna vers Bernard et lui fit un signe de tête.

» — Allons, tu es un bon serviteur, dit-il à demi-voix, et tu as tenu ta promesse.

» — Alors, messire n'oubliera pas la sienne, fit observer Landrille en tendant la main pour recevoir le second écu.

» — Ah! ah! tu as bonne mémoire, dit messire Jehan qui, désormais en règle, ne semblait nullement pressé de s'acquitter. Mais est-il bien sûr que cet argent soit pour les frères de la Passion?

» — Par le Christ! messire nous prend-il pour des malandrins? s'écria Argumentabor d'un ton blessé.

» — Tu en as assez la mine, objecta le châtelain, qui n'eût pas mieux demandé qu'une querelle dont il eût pu arguer pour refuser la récompense promise.

» Mais Landrille devina le piége et ne s'y laissa point prendre.

» — Fi, messire! dit-il d'un ton de déférence joviale; un homme de votre naissance et de votre sagesse peut-il s'en tenir aux apparences? *Stultorum magistra species* (la surface ne prend que les sots), comme vous le savez mieux que personne.

» — Avoue au moins, drôle, dit le seigneur de Chanteau un peu adouci par la placidité de son interlocuteur, que tu as une singulière façon d'ouvrir l'escarcelle des chrétiens.

» — Moi, messire, reprit le Gascon, je suis rigoureusement les préceptes de l'Évangile; j'ai pris pour devise le verset qui dit : *Frappez on vous ouvrira; demandez, on vous donnera.*

» — Par mes ancêtres! toi aussi! reprit le châtelain, Eh bien, je connais déjà quelqu'un dont c'est la légende.

» — Vous, messire? s'écria le fils de la Meshaine.

» — Et qui n'y est guère fidèle, continua Jehan, vu qu'on lui demande sans qu'elle donne,

» — C'est une femme? interrompit vivement Bernard.

» — La dame de tristesse de messire Jehan? ajouta Landrille.

» — Comme tu dis, répliqua le sire de Chanteau. mais, par le ciel! tôt ou tard, il faudra bien qu'elle m'accorde le don d'amoureuse merci, ne fût-ce que pour obéir à sa devise.

» Il avait remis à Argumentabor l'écu promis et faisait un mouvement pour sortir; Bernard se jeta devant lui.

» — Encore un mot, messire, s'écria-t-il. Celle dont vous parlez est une noble damoiselle élevée loin d'ici, chez des Ursulines de la comté nantaise.

» — Qui t'a dit cela? interrompit le châtelain étonné.

» — Il y a six mois qu'elle a quitté le couvent?

» — En effet.

» — Elle a pris la route de l'Anjou par Ancenis?

» — En ma compagnie et celle de son père le sire de Baugé.

» Bernard ne put retenir un cri.

» — Le sire de Baugé! répéta-t-il en portant une main à son front; mais il est ici... à la cour du duc.

» — Avec sa fille.

» — Demoiselle Yolande.

» — Tu sais son nom!

» — Par la croix! est-ce merveille, quand on a habité la même comté? fit observer Landrille. Messire Jehan n'a-t-il pas reconnu un marchain breton?

» — Vive Dieu! j'aurais dû en effet m'en douter, dit le châtelain en jetant à Bernard le regard malveillant qu'avait tout véritable Angevin pour ses voisins de la basse Loire. Nous vivons dans un temps où les corbeaux du vieux duché s'abattent sur notre bonne terre comme sur une proie; mais un jour ou l'autre notre gentil prince les renverra, j'espère, à leurs landes, et les archers de l'Anjou les guideront, s'il le faut, à coups de flèches.

» Bernard ne répondit rien; la découverte inattendue qu'il venait de faire l'avait jeté dans un transport d'émo-

tion et de joie qui l'empêchait d'entendre. Laissant tomber la discipline qu'il tenait à la main. il reprit à la hâte sa cape d'écolier et sortit précipitament sur les pas du sire de Chanteau, malgré les cris d'appel d'Argumentabor, qui voulait le retenir.

» — Au diable! s'écria le Gascon en le voyant disparaître; le malheureux est affolé ou amoureux. Mais, en tous cas, songeons à notre œuvre. *Magna aggredior* (j'entreprends une grande chose). Messire Jehan a payé sa rançon; aux autres, maintenant.

» Et relevant la clef du paradis que son compar avait laissée tomber en s'enfuyant, il recommença successivement avec tous les pénitents la scène qui lui avait si bien réussi avec le châtelain.

» La plupart, effrayés comme celui-ci, achetèrent, à beaux deniers comptants, le droit d'adoucir leur pénitence, et le Gascon régla scrupulement ses concessions sur leur générosité. La discipline s'allégeait ou s'alourdissait en raison inverse du poids de l'offrande. Mais malgré le grand nombre des pénitents, quand la cloche du couvent cessa de tinter pour annoncer la fin de la fustigation, et que Landrille fit l'examen de la collecte, il se trouva avoir à peine recueilli la moitié de la somme nécessaire, et dut rejoindre ses compagnons aux prés Saint-Martin pour leur faire part de l'insuffisance de ce dernier effort.

» Pendant ce temps, Bernard courait vers le château, à la porte duquel il trouva, comme d'habitude, des valets et des pages jouant aux dés.

» Bien qu'il y eût entre eux et les écoliers une rivalité sourde qui se traduisait souvent en rixes sanglantes, leurs relations étaient fréquentes et familières. Bernard trouva facilement parmi eux un visage connu qui lui permit de lier couversation et d'apprendre ou demeurait le sire de Beaugé. On lui désigna un hôtel que ses grilles massives avaient fait surnommer le logis des grands bar-

reaux ; car, à une époque où le numérotage des maisons était encore inconnu, chaque demeure ne pouvait se désigner que par un de ses détails apparents.

» Le jeune homme courut à l'endroit indiqué ; mais il trouva toutes les grilles de l'hôtel fermées et garnies de volets qui ne permettaient point de voir à l'intérieur.

» Les renseignements donnés par le sire de Chanteau ne lui permettaient point de douter qu'Yolande ne fût là, et pourtant il eût voulu s'en assurer ; il sentait un invincible besoin de la voir. La pensée qu'elle était à quelques pas de lui, cachée seulement à ses yeux par les murailles de l'hôtel, le jetait dans une agitation fiévreuse. Après avoir regardé à toutes les fenêtres, dont les châssis de bois garnis de quatre petites vitres étaient soigneusement fermés, s'être promené devant les grilles, avoir approché l'œil du trou de la serrure pour voir au dedans, l'impatience l'emporta, et à tout hasard il alla heurter à la petite porte.

» Au bout de quelques instants, un guichet s'ouvrit ; il vit apparaître la figure rechignée d'un vieux soudard faisant l'office de portier, qui lui demanda brusquement ce qu'il voulait.

» — Demoiselle Yolande! balbutia Bernard, qui, au lieu de répondre à la question, laissait échapper, pour ainsi dire, le cri de son cœur.

» — Notre jeune maîtresse? répéta brusquement le portier ; et que lui veux-tu?

» — Je veux la voir, répliqua le fils de la Meshaine avec une ardeur haletante.

» — Le vieil archer lui jeta un regard, et à la cape d'étamine noire, aux souliers couverts, à l'écritoire de basane suspendue à la ceinture de cuir, il reconnut un écolier.

» — Par saint Aubin ! que peut-il y avoir de commun entre la noble demoiselle de Beaugé et un clerc? s'écria-t-il avec un rire grossier.

» — Que t'importe? répondit Bernard.

» — Ton nom?

» — Je le dirai à ta maîtresse. Ouvre vite.

» Le vieil archer referma brusquement le guichet.

» — Au large! cria-t-il rudement derrière la porte; demoiselle Yolande ne reçoit que de nobles hommes, et avec l'agrément de messire de Beaugé. Va raconter ailleurs tes bourdes; on te connaît trop bien toi et tes pareils au logis des grands barreaux.

» Placé sur la route des écoliers, l'hôtel du sire de Beaugé avait eu, en effet, à souffrir en plusieurs occasions de leur passage; et depuis longtemps le vieil archer leur gardait rancune. Bernard, qui ne soupçonnait rien de cette hostilité, continua à insister.

» — Sur votre salut! écoutez-moi! cria-t-il au portier à travers le guichet refermé et en prétextant toutes les raisons que son imagination ou sa mémoire pouvait successivement lui fournir. J'ai connu des amis de demoiselle Yolande... j'arrive de Bretagne... je lui apporte des nouvelles du couvent... il faut que je lui parle... je dois lui remettre un livre oublié par elle à Ancenis.

» Mais le portier était retourné à sa logette et n'entendait plus.

» — Ce souvenir du missel d'Yolande, qui lui était subitement venu, enhardit le fils de la Meshaine qui, se sentant enfin une raison à donner, recommença à frapper plus fort. Ce fut d'abord en vain; aucun bruit de pas ne se faisait entendre à l'intérieur, et les coups du heurtoir retentirent longtemps en vain dans la cour silencieuse. Quelques fenêtres s'ouvrirent aux maisons voisines, quelques voix engagèrent Bernard à ne pas insister, en l'avertissant que messire de Beaugé était parti dès le matin avec ses valets et ses pages pour se porter au devant de monseigneur le duc; mais la certitude de trouver seule demoiselle Yolande l'encouragea au contraire à persévérer.

» Il se remit à frapper avec une rage obstinée. Tout à

coup, le guichet se rouvrit, et la figure de l'archer se montra enflammée de colère.

» — Par la mort! clerc du diable, finiras-tu? s'écria-t-il en laissant voir l'extrémité d'un arc de frêne qu'il tenait à la main; voilà trop longtemps que vous vous jouez de messire de Beaugé et de ses gens. Aussi vrai que j'ai un saint patron dans le ciel, si tu heurtes encore à cette porte, je ferai de toi un exemple.

» — Tu m'entendras auparavant, dit Bernard, qui ne voulait point renoncer à l'espérance de revoir Yolande.

» — Loin d'ici, vaurien! cria le portier exaspéré.

» — Quand tu auras dit à ta maîtresse ce qui m'amène, répliqua le jeune homme.

» — Ainsi tu refuses de partir?

» — Je refuse.

» — Tu continueras à heurter à cette porte?

» — Jusqu'à ce que tu aies porté mon message à demoiselle Yolande.

» — Tu y es décidé?

» — Et en voilà la preuve.

» Il avait saisi le marteau pour frapper; au même instant un cri se fit entendre derrière lui, une main le saisit brusquement et l'écarta du guichet, d'où une flèche partit, traversa la rue et alla s'enfoncer en tremblant dans la muraille opposée.

» Bernard se retourna pour voir celui qui venait de le dérober au coup du vindicatif archer et ne put en croire ses yeux.

» — Jacques Verdureau! s'écria-t-il en reconnaissant le serf affranchi auquel il avait laissé quelques mois auparavant sa barque de passeur.

» — Moi-même, maître Bernard, dit Jacques; et, Dieu me pardonne! je suis arrivé à temps pour prévenir un malheur.

» — Comment te trouves-tu à Angers? s'écria le jeune homme, détourné malgré lui de ses préoccupations par

cette rencontre inattendue; depuis quand as-tu quitté l'île de Biesse et quelles nouvelles apportes-tu de ma mère?

» — Rien n'était changé pour la Meshaine quand je suis parti, voilà deux mois, répliqua Verdureau; et quant à ce qui m'amène par ici... nous en parlerons ailleurs, si vous le voulez... Je vois toujours au guichet la pointe d'une flèche; et quand maître Vauvert a de l'humeur, il n'est pas homme à distinguer ses amis de ses ennemis.

» — Tu le connais donc? demanda Bernard.

» — Par la raison que je suis messager du carrefour et que je fais toutes les commissions du logis des grands barreaux.

» — Ah! c'est un coup du ciel! s'écria Bernard. Tu pourras alors m'apprendre...

» — Tout ce que vous voudrez, interrompit Jacques en baissant la voix; mais pas si près de maître Vauvert; j'ai peur de son arc... et de ses oreilles.

» Le jeune homme, comprenant qu'une plus longue insistance à la porte de l'hôtel de Beaugé serait inutile, se décida à suivre Verdureau.

» Le messager attendit qu'ils eussent atteint la place Saint-Maurice pour répondre à ses questions. Il apprit alors au jeune homme que la Sillette avait quitté l'île de Biesse peu d'heures après lui.

» — Maître Bernard comprend quel crève-cœur pour moi qui avais acheté la barge de passeur afin de demeurer près d'elle et d'être plus à portée de la voir, ajouta Jacques; la Sillette partie, il me sembla que l'île était devenue déserte, et tout se tournait pour moi en tristesse; aussi je ne pensais plus qu'à laisser là le passage pour la rejoindre. Mais encore fallait-il ne pas perdre le prix payé à la Meshaine; être amoureux n'est pas une raison pour se ruiner; aussi a-t-il fallu attendre l'occasion. Enfin Dieu a eu pitié de moi; il a envoyé à l'île un marinier de Trentemoux, qui a pris à gré le passage; si bien que j'ai pu lui vendre la barge.

» — Et je gage que tu l'as vendue avec profit, ajouta Bernard en riant.

» — Les pauvres gens font de leur mieux, maître Bernard, répliqua Verdureau en pliant les épaules. Toujours est-il que, l'argent touché, je me suis mis en route sans retard pour venir retrouver la Sillette.

» — Elle est ici? demanda le jeune clerc étonné.

» — N'est-ce donc pas elle que vous cherchiez au logis des grands barreaux? reprit Jacques.

» — C'est là qu'elle demeure, alors?

» — Ne le faut-il pas bien pour servir sa maîtresse, demoiselle Yolande?

» Bernard s'arrêta court avec une exclamation.

» — Es-tu certain de ce que tu dis? s'écria-t-il.

» — A moins que mes yeux et mes oreilles n'aient menti, répondit Verdureau en riant.

» — Ainsi tu peux la voir, lui parler?

» — Tous les jours.

» — Et demoiselle Yolande est là?

» — Quelquefois.

» Un flot de sang monta au visage de Bernard; ses yeux étincelèrent d'espérance. Il avait maintenant un moyen sûr d'arriver jusqu'à celle qu'il voulait revoir; mais pour cela il fallait faire naître l'occasion et ne rien hasarder qui pût le trahir. Sûr d'arriver au but, il devint plus maître de son impatience.

» Jacques, interrogé par lui raconta tout ce qu'il savait du logis des grands barreaux. Le sire de Beaugé, contraint de venir faire sa cour au duc, continuait à y vivre comme dans son château fort, soigneusement renfermé et en nombreuse compagnie de gendarmes et d'archers. Les haines particulières de seigneur à seigneur et de vassal à suzerain justifiaient au reste suffisamment ces précautions, qui ne suffisaient pas toujours pour prévenir les embûches. Dans cette société féodale où la force seule avait établi les rangs, la force essayait sans cesse de les

modifier. Une conspiration permanente de tous contre chacun entretenait la défiance et provoquait mille trahisons. L'Eglise s'entremettait vainement dans ces querelles; après s'être juré amitié sur les saintes reliques et avoir communié de la même hostie, les seigneurs ennemis se faisaient traîtreusement assassiner et se dépouillaient l'un l'autre sans scrupule.

» Or, messire Gérard de Beaugé passait, à tort ou à raison pour suspect au jeune duc Louis; on redoutait à la cour sa puissance personnelle, ses alliances avec la plupart des nobles familles de l'Anjou, son ambition et son avidité rendues plus insatiables par des dettes toujours croissantes. En l'appelant à Angers, les conseillers du duc avaient probablement désiré surveiller de plus près ses desseins et les prévenir au besoin.

» Messire Gérard avait en conséquence pris ses mesures et se faisait garder au logis des grands barreaux par une troupe d'hommes armés et sûrs.

» Ces circonstances particulières rendaient l'abord de l'hôtel plus difficile, et Bernard comprit que l'intervention directe de la Sillette lui était indispensable. Il pria donc Verdureau de faire part à la jeune fille du désir qu'il avait de lui parler, et de venir lui rapporter la réponse à la taverne de *la Truie qui file*, où il allait l'attendre de ce pas.

XXXII

La taverne de *la Truie qui file*. — Ce que le docteur de magie blanche avait annoncé à Landrille. — Apparition du clerc espagnol. — Bernard et la Sillette. — La grande annonce du *mystère*. — Le fils de la Meshaine revoit Yolande.

» L'enseigne de *la Truie qui file* décorait l'angle d'une maison de misérable apparence où les écoliers se rendaient d'habitude pour leurs assemblées secrètes et leurs parties de plaisir.

» Au moment d'y entrer, Bernard rencontra Landrille en compagnie de tous les autres frères de la Passion. Ils se rendaient à la taverne pour délibérer sur la résolution définitive que devait prendre la confrérie au sujet de la représentation annoncée.

» Argumentabor arrêta son compar au passage en déclarant que cette fois il ne lui échapperait pas.

» La taverne était tenue par son maître Martin, petit bossu malin et bavard, plus généralement connu, parmi les écoliers, sous le sobriquet de messire Gibosus. Landrille était pour lui, comme pour tout le monde, la colonne et l'épée de l'Université!

Dès qu'il l'aperçut avec ses compagnons, il accourut un broc de chaque main et voulut les servir sur une des tables laissées libres par les buveurs; mais le Gascon l'arrêta par l'oreille.

» — Un moment, colline de Gilboé! s'écria-t-il; nous avons besoin d'être seuls et nous voulons une salle particulière.

» — *Benè, benè, benè!* répliqua le petit bossu qui, à force d'abreuver des clercs, avait retenu quelques bribes de latin; nous avons ce qu'il vous faut, maître Argumentabor, un retrait où l'on pourrait recevoir la duchesse d'Anjou.

» — Gage que c'est quelque chenil où elle refuserait de mettre ses chiens? répliqua Landrille; mais voyons, maître Esopus, passe devant et montre-nous le chemin.

» Le tavernier ouvrit une porte; et, après avoir traversé une cour, suivi d'Argumentabor et de ses compagnons, il entra sous un petit hangar où se dressait une table entourée d'escabeaux. Les murs, crépis à la terre grasse, avaient pour ornement quelques nudités bouffonnes entremêlées de saintes couronnées d'auréoles.

» — Eh! par ma barbe! s'écria le Gascon, c'est ici que nous avons soupé il y a huit jours, avec les jolies servantes



de la rue de la Cité, *volens*, *nolens* (voulant, ne voulant pas). C'est la petite Cytherea...Allons, montagne d'iniquités, en faveur des souvenirs, je te pardonne...

» — Et je paye... ajouta maître Gibosus, qui avait établi à *la Truie qui file* le prudent usage de solder avant de boire.

« Bernard, qui était le caissier de la troupe, jeta sur la table les six deniers réclamés.

» — Et maintenant, hors d'ici, méchant point d'interrogation! reprit Landrille en montrant la porte au tavernier, qui disparut sans se le faire répéter.

» Les écoliers s'étaient assis, et on remplit les tasses de terre, avec lesquelles chacun d'eux fit le signe de la croix avant de boire.

ile Sabinum (un mauvais vin de la Sabine), dit Argumentabor en reposant son hanap sur la table. Ce drôle se fournit à deux crus que nous connaissons : la rivière et les vinaigreries d'Orléans! Mais il y a aujourd'hui bien d'autres affaires.

» Et se levant pour être mieux entendu de ses compagnons :

» — Vous savez déjà pourquoi nous sommes réunis, ajouta-t-il; l'avarice des Angevins menace d'arrêter, faute de costumes et de décors, la représentation du grand mystère. Notre enfer est encore incomplet; il manque un pére éternel à notre paradis; et, faute d'ailes, nos anges ont l'air d'oisillons qui n'ont pas fait leurs plumes. Nous avons bien le mont Golgotha en charpente et tout ce qu'il faut pour le crucifiement; mais le mécanicien qui fabrique les âmes des deux larrons ne veut les livrer qu'argent comptant. Ajoutez que mon compar Bernard, qui s'est chargé de plusieurs rôles, n'a ni souliers à la poulaine pour représenter Abel, ni ceinturon armorié pour jouer le personnage de Notre Sauveur, ni chaperon de velours quand il doit paraître en ange exterminateur. Nous manquons également de squelettes pour le jugement dernier,

et si le crieur de la ville ne nous prêtait sa trompette, nous ne pourrions ressusciter les morts. C'est enfin six vingts écus qu'il nous faudrait pour tout parfaire, et faute desquels les frères de la Passion seront honnis au lieu d'être glorifiés. J'ai tout essayé pour battre monnaie, y compris le métier de valet correcteur du grand pénitencier. Ce matin, grâce à la clef du paradis, j'ai arraché aux pénitents de frère Jérôme une dixaine d'écus ; mais on ne sonne la discipline au couvent qu'une fois le mois, si bien qu'il faudrait une année pour rassembler ainsi la somme nécessaire. *Igitur inane factum* (la chose a donc été inutile). Il faut un procédé plus sûr, plus prompt, et je vous ai rassemblés pour que vous puissiez y aviser. *Dixi* (j'ai dit).

» A ces mots, Argumentabor se rassit, et il y eut un moment de silence.

» Les six vingts écus qu'il déclarait indispensables pour la représentation du mystère semblaient d'autant plus difficiles à trouver qu'on avait épuisé toutes les ressources ordinaires.

» Après une pause assez longue, quelques voix proposèrent timidement de renouveler les collectes ; d'autres, de demander un nouveau secours à la commune ; mais Landrille n'eut point de peine à faire comprendre l'inutilité de pareilles tentatives. Un Provençal à mine sombre, qui jouait Caïn et le mauvais larron, parla alors de lever une contribution forcée sur la rue de la Juiverie ; mais on objecta les portes fortifiées dont les habitants venaient de la fermer pour éviter ces irruptions des clercs. Le quartier des Lombards était également défendu par des grilles et avait une garde d'archers. Restait la quête à l'épée et au bâton faite le soir au coin des rues aux dépens des passants attardés ; elle était ailleurs fructueusement pratiquée par des écoliers, qui en avaient fait un jeu ; mais à Angers, où la noblesse était nombreuse, toujours armée, et où l'on rencontrait la nuit dans les carre-

fours, plus d'hommes de guerre que de bourgeois paisibles, elle avait en général paru peu divertissante à ceux qui l'avaient hasardée.

» Après avoir ainsi passé en revue toutes les ressources connues, la troupe entière se trouva à bout de combinaisons, et il se fit une nouvelle pause.

» Contre son habitude, Landrille avait jusqu'alors gardé le silence; un coude sur la table, il y traçait des lettres au hasard avec un de ses doigts mouillé dans son hanap. Tous les yeux se tournèrent enfin de son côté; il releva la tête et promena autour de lui un regard ironiquement superbe.

» — Allons, dit-il, je vois que vos cerveaux ressemblent aux vieilles tonnes de maître Gibosus : il n'en peut plus rien sortir; *vacuum, inane prœtereaque nihil* (on n'y trouve que le vide). Vous ne voyez aucune escarcelle où plonger la main?

» — Aucune, répétèrent ses compagnons.

» — Alors vous vous résignez à l'abandon de votre projet?

» — Il le faut bien.

» — Toutes les Universités auront leurs confréries de la Passion en plein exercice, sauf l'Université angevine?

» — *Dura necessitas, sed necessitas* (la nécessité est dure, mais c'est une nécessité).

» — Ainsi, vous vous résignez?

» — Nous nous résignons! répétèrent avec tristesse toutes les voix.

» — Eh bien, par les griffes de Belzébuth! moi, je ne me résigne point! s'écria le Gascon en frappant sur la table. Il ne sera pas dit qu'Argumentabor se sera mêlé en vain de la chose! Il vous manque un peu plus de cent écus pour compléter notre paradis et achever notre enfer; je vous en ferai trouver deux cents, et nous aurons de plus un joli purgatoire!

» Les frères de la Passion se récrièrent, et toutes les

voix demandèrent à Landrille comment il pourrait se procurer cette somme.

» — Ecoutez, reprit le Gascon d'un air capable. Vous connaissez, n'est-ce pas, le docteur Macrobas? Quand les ignorants le voient passer dans la rue avec ses souliers et ses chausses rouges, son chapeau pointu, son habit noir à bandes bleues, ils le prennent pour un sorcier vendu au diable; mais nous autres studiosi, nous savons que la science, transmise par les mages d'Orient, est soumise à des règles aussi précises que l'astronomie ou la médecine. Les clercs de l'échevinage le savent comme nous, eux qui l'ont patenté magicien de magie blanche d'Angers; ce qui lui permet de marcher aux grandes processions sur le même rang que les docteurs en théologie. Aussi, en quittant ce matin le couvent des cordeliers, me suis-je rendu chez lui sans rien craindre pour le salut de mon âme, et lui ai-je compté notre embarras. Maître Macrobas m'a fait alors plusieurs questions sur les écoles; il est entré dans son retrait pour consulter ses livres, chiffrer son thème, et quand il est revenu, il m'a déclaré que nous aurions les deux cents écus.

» — Quand cela? demandèrent les clercs émerveillés.

» — Avant ce soir.

» — Par quel moyen?

» — Par un étranger qui viendra nous rejoindre.

» — Mais comment le reconnaître?

» — A cinq coups frappés à cette porte.

» — Ainsi nous l'attendons?

» — Le voici!

» Les cinq coups venaient en effet de se faire entendre; tous les écoliers se retournèrent avec une surprise mêlée d'un peu d'effroi. Presque au même instant la porte fut repoussée du dehors, et un inconnu parut sur le seuil.

» Il portait le costume complet des clercs; mais une barbe courte et d'un noir de jais ne laissait bien voir que le haut de son visage.

» Il jeta un regard rapide sur les écoliers réunis autour de la table, ôta poliment son chaperon et fit un pas en avant.

» — Que mes maîtres excusent, dit-il, si j'entre sans avoir été invité; mais on m'a dit que les confrères de la Passion étaient réunis dans ce retrait, et je cherche leur chef.

» — Le voici, dit Landrille en se levant.

» L'étranger s'inclina.

» — Que la Vierge vous protége! mon maître, dit-il avec courtoisie. Arrivé d'hier seulement, j'ai su que vous prépariez la représentation d'un grand mystère qui, faute d'argent, menaçait de faire défaut.

» — C'est la vérité, répliqua Landrille.

» — Désireux par-dessus tout de jouir d'un pareil spectacle, reprit l'inconnu, je viens lever cet obstacle et offrir à la confrérie deux cents écus.

» En parlant ainsi, il avait glissé la main dans son escarcelle et déposa sur la table une petite pile de pièces d'or.

» Lés écoliers ne purent retenir une exclamation, et Argumentabor lui-même parut saisi; au lieu de prendre la somme, il regarda l'inconnu et lui demanda d'une voix moins ferme que d'habitude au nom de qui il faisait cette offrande.

» — Au nom de maître Sanchez, bachelier en théologie de Salamanque, et actuellement en voyage dans les Gaules, repondit l'étranger, et pour la plus grande gloire de la Trinité.

» Ces derniers mots, accompagnés du signe saint, rassurèrent Landrille et ses compagnons.

» — Sur mon épée! maître Macrobas est vrai docteur en magie blanche, s'écria-t-il, et ses promesses s'accomplissent comme celles des prophètes.

» Sanchez demanda alors ce que c'était que maître Macrobas; et Argumentabor lui répéta ce qu'il venait de raconter à ses compagnons. Le bachelier espagnol ne se

montra pas moins surpris que les écoliers; il affirma n'avoir connu qu'un instant auparavant l'embarras dans lequel se trouvait la confrérie, et ne s'être ouvert à personne sur ses intentions.

» Pendant ses explications, on lui avait avancé un escabeau, et il s'était assis près de la table, en face de Bernard.

» Les regards de ce dernier ne l'avaient point quitté depuis son entrée; l'ancien passeur cherchait dans sa mémoire un souvenir que la vue de Sanchez réveillait confusément. On remplit une tasse pour le nouveau venu, dont Landrille porta la santé.

» — A maître Sanchez! que les clercs appelleront désormais le bachelier à la main ouverte! s'écria-t-il; honneur et gloire pendant sa vie, joie éternelle après sa mort!

» Tous les hanaps se tournèrent contre celui de l'étranger; mais quand ses yeux et ceux de Bernard se rencontrèrent celui-ci fit un mouvement.

» — Par le Dieu du firmament! j'y suis! s'écria-t-il; cette voix et ces traits sont ceux de l'Italien à qui j'ai fait traverser la Loire au passage de Biesse.

» L'Espagnol tressaillit.

» — Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

» — Je veux dire, reprit le jeune homme qui continuait à le regarder avec attention, que tout en vous me rappelle un riche marchand rencontré, il y a quelques mois, en Bretagne; tout, sauf la couleur de la barbe... le costume... et le nom, qui n'est plus le même...

» — Sur mon âme! voilà des différences qui sont bien quelque chose, dit Sanchez en riant.

» — Sans doute, reprit Bernard, dont les yeux ne pouvaient se détacher de l'étranger; mais le nom se change... comme le costume...

» — Et comme la couleur de la barbe, acheva gaiement l'Espagnol. Par saint Jacques de Compostelle! on voit que vous êtes confrère de la Passion, mon maître; tous les dé-

guisements vous semblent faciles. Mais puisqu'il s'agit de cela, ajouta-t-il en se tournant vers Argumentabor, causons de ceux du mystère et voyons si rien ne manque; dussé-je faire mentir les prédictions du docteur Macrobas, je pourrais bien encore, au besoin, trouver quelques écus au fond de mon escarcelle.

» Tous les écoliers firent entendre un murmure admiratif à l'expression d'une telle générosité; et Landrille se mit à détailler les préparatifs faits ou à faire pour la mise en scène du grand mystère de la Vie terrestre.

» A chaque instant maître Sanchez réclamait contre la parcimonie des décors, des accessoires ou des costumes; il prenait à sa charge quelque surcroît de dépense, et l'enthousiasme des clercs grandissait avec ses largesses.

» Il y ajouta bientôt en faisant apporter par maître Gibosus une jatte d'hypocras épicé au miel de l'Inde (sucre), ce qui était un luxe digne de la cour. Landrille et ses compagnons, échauffés par la généreuse liqueur, s'abandonnèrent à une entière confiance.

» Le bachelier espagnol conservait, lui, tout son sang-froid; il s'informait du nombre des écoliers, de leurs dispositions à l'égard du jeune duc, des griefs dont ils avaient à se plaindre, des priviléges déjà obtenus et de ceux qu'ils pouvaient encore souhaiter. Lui-même, sans avoir l'air d'y prendre garde, énumérait les avantages accordés à l'Université de Lutèce, et qui leur avaient été jusqu'alors refusés; il opposait l'importance des clercs parisiens, avec lesquels le roi lui-même était obligé de compter, à l'impuissance de ceux de l'Anjou, que le duc traitait comme simples bourgeois. Ces paroles, jetées sans intention apparente, mais secondées par les vapeurs de l'hypocras, excitèrent parmi les confrères de la Passion une sorte d'effervescence révoltée.

» Argumentabor surtout laissa éclater son indignation.

» — Oui, s'écria-t-il, l'honorable bachelier don Sanchez nous fait sentir, sans le vouloir, notre sottise et notre

lâcheté. Tout ce qu'il a dit de Paris et d'ailleurs est la vérité. Qui peut le savoir mieux que moi, qui ai visité toutes les Universités de la langue d'oc et de la langue d'oil? Sur mon salut éternel! les clercs de celle-ci se déshonorent par leur soumission à toutes les injures.

» — *Verè, verè* (c'est vrai, c'est vrai)! répondirent plusieurs voix.

» — Ont-ils donc oublié ce qu'ils sont? reprit le Gascon, qui s'exaltait; *clerici reges terræ* (les clercs sont les rois de la terre)! Qui maintient la religion et la justice dans le royaume? Qui règle l'administration? Qui cultive les sciences et les lettres? Sans les clercs, que serait la France, sinon une contrée de sauvages où les hommes ne sauraient que se nourrir et s'entr'égorger *sicut leones et pecora* (comme des lions et des troupeaux). Les serfs et vilains sont les pieds du royaume, les nobles ses deux bras; mais les clercs sont la vie même du corps entier, et comme la science apprend que l'on sent par le cerveau, que l'on vit par le cœur et que l'on aime par le foie, les clercs doivent être regardés comme le foie, le cœur et le cerveau de la nation.

» — *Optimè*! crièrent les écoliers en applaudissant.

» — Ce qui étant, continua Argumentabor enflammé par le succès, tout le monde doit comprendre que la direction du grand corps humain appartient de droit aux seuls clercs; que ce n'est pas à eux de subir des lois, mais d'en faire; d'obéir, mais de commander!

» — Oui, oui, interrompirent tous ses compagnons; priviléges! priviléges!

» — Monseigneur le duc ne pourra nous les refuser.

» — Pardon, fit observer don Sanchez, qui avait laissé l'enthousiasme grandir sans vouloir l'interrompre; mais il faudrait d'abord convaincre tous les studiosi.

« — Je m'en charge! dit Argumentabor. Le grand prévôt est toujours de mon avis; et quant aux autres, ils nous suivront comme l'archer suit son homme d'armes.

» — Aux prés Saint-Martin, alors! s'écrièrent tous les écoliers.

» Et se levant précipitamment, ils remirent leurs chaperons et sortirent de la taverne de la *Truie qui file* en grand tumulte.

» Bernard les laissa partir, espérant toujours revoir Verdureau, auquel il avait donné rendez-vous à la taverne de maître Gibosus. Le messager arriva enfin et lui annonça que la Sillette l'avait suivi jusqu'au coin de la rue, où elle l'attendait pour lui parler.

» Le jeune homme y courut; il trouva la fille du pêcheur vêtue d'un surcot de drap de retondaille et d'un tablier de toile blanche avec le trousseau de clefs à la ceinture, costume qui annoncait sa nouvelle condition.

» A la vue de Bernard habillé en écolier, elle ne put retenir un cri et joignit les mains. Le jeune homme la salua avec une amitié empressée qui lui causa d'abord un doux étonnement. Elle rougit, puis devint pâle, puis rougit encore; enfin, des larmes roulèrent dans ses yeux et lui coupèrent un instant la voix; mais elle sourit bientôt et put répondre à Bernard.

» Celui-ci, rendu plus prudent par le mauvais succès de sa tentative précédente près du portier de l'hôtel et par les renseignements qu'il tenait de Verdureau, ne parla point de demoiselle Yolande à la Sillette; il l'interrogea seulement sur la manière dont elle vivait chez le sire de Beaugé, espérant apprendre ainsi indirectement les habitudes du logis et le moyen d'arriver jusqu'à celle qu'il désirait revoir. Mais les renseignements fournis par la fille d'Antoine lui prouvèrent que la chose serait difficile. Yolande ne sortait jamais sans son père, et l'hôtel restait soigneusement fermé en l'absence de messire Gérard.

» Quand le jeune homme demanda à la Sillette s'il ne pourrait même l'aller voir, celle-ci lui répondit, tout émue de tristesse, que maître Vauvert n'ouvrait à personne sans les ordres du sire de Beaugé.

» —Mais si maître Bernard veut me voir, ajouta-t-elle, il peut choisir un lieu de rencontre où je viendrai lui parler... il lui suffira d'avertir Jacques, qui me le fera connaître.

» — Pourvu que ce ne soit pas trop souvent, ajouta Verdureau un peu inquiet; car maître Vauvert n'aime point à voir sortir la Sillette.

» — Ne vous inquiétez pas du vieil archer, interrompit la jeune fille, je me charge de lui faire tirer les verrous.

» — Mais, demoiselle Yolande? demanda Bernard, heureux de pouvoir faire intervenir enfin naturellement dans la conversation le nom de la jeune châtelaine.

» — Demoiselle Yolande a toujours quelque parure ou eau de senteur à faire demander aux marchands de la ville, répondit Sillette.

» — Je croyais vous avoir entendu dire qu'elle recevait petite compagnie?

» — Et c'est la vérité; mais la noble demoiselle n'en aime pas moins les ornements de beauté.

» — Et... à quoi peut-elle occuper son temps dans la solitude qui lui est faite?

» — Par mon salut! je ne saurais le dire; la demoiselle m'interroge sur les nobles seigneurs que je rencontre en sortant; sur ce qu'on m'a raconté de la cour de monseigneur; sur les fêtes qui se préparent.

» — Et... c'est tout?

» — Sauf les dévotions, qui occupent quelques heures, et les visites du sire de Chanteau.

» Bernard fit un mouvement.

» — Vous le voyez souvent? demanda-t-il.

» — Plus que ne le souhaiterait demoiselle Yolande.

» — Que dites-vous?

» — Je ne sais si je devrais le répéter, continua Sillette en souriant; mais, pour ne point mentir, la demoiselle s'étonne que messire Gérard le reçoive si volontiers, et a grand'peur qu'on ne songe à des fiançailles.

» — Mais savez-vous d'où vient... que messire de Chan-

teau lui déplaise? demanda Bernard d'un accent altéré.

» — Il y a plus d'une cause, répliqua Sillette.

» — Serait-ce qu'elle lui trouve trop peu de malice ou de galanterie?

» — Non, non.

» — Peut-être a-t-elle laissé son cœur... autre part?

» — Pas davantage.

» — Mais pourquoi le repousser, alors?

» — Sur mon âme! la demoiselle n'en fait pas mystère; elle dit que messire Jehan n'est ni d'assez grande fortune ni d'assez grande naissance.

» Le fils de la Meshaine pâlit beaucoup et demeura comme étourdi.

» La jeune servante voulut en vain continuer l'entretien en revenant à parler de l'île de Biesse; Bernard, qui l'avait écoutée d'abord en silence, l'interrompit brusquement et prit congé sans vouloir causer davantage.

» Pendant plusieurs jours, Landrille fit de vains efforts pour l'arracher à sa tristesse silencieuse. Il eut beau lui parler de la réunion tumultueuse des écoliers aux prairies Saint-Martin, des demandes qu'ils voulaient présenter au duc, et de la résolution qu'ils avaient prise d'obtenir satisfaction par tous les moyens; il lui avoua inutilement que leur nouveau compagnon don Sanchez mettait à leur disposition une somme suffisante pour armer les clercs, que le prévôt Acrobas était à la tête du mouvement, que le grand écolâtre et plusieurs docteurs avaient promis de les soutenir, Bernard resta indifférent à toutes ses confidences.

» Argumentabor, à bout de patience, finit par s'arrêter et fixa sur lui un regard perçant. Le jeune homme était assis sur le seul escabeau de leur cellule, au milieu d'un rayon de soleil, et les deux mains appuyées au missel qu'il avait racheté de l'aubergiste d'Ancenis.

» — Par la croix! murmura le Gascon, il y a ici quelque blessure au cœur. *Latet anguis in herbâ* (un serpent se cache dans l'herbe).

» Une rougeur subite traversa la pâleur de Bernard; Landrille fit un signe de tête.

» — *Hoc est* (c'est cela), reprit-il plus bas; le mal est ancien dans le monde, et nous en connaissons le remède. Ovidius le donne dans son *Art d'aimer*.

» — Je ne sais ce que vous voulez dire, interrompit Bernard avec impatience.

» — Bien, bien, reprit Argumentabor; on n'ignore pas que c'est une maladie qui ôte la parole. Tous les amoureux commencent par prendre les habitudes des poissons, *gens tristis et muta* (race mélancolique et muette); mais cela ne dure qu'un temps.

» Bernard voulut protester de nouveau.

» — Au reste, nous y reviendrons, continua Landrille en élevant la voix. Pour le moment, il s'agit d'une autre affaire. Tu sauras, compar, que les confrères de la Passion se rassemblent demain.

» — Eh bien? demanda le jeune homme, qui avait hâte de rompre l'entretien.

» — Eh bien, il faut que tu te trouves ce soir à notre rendez-vous, continua le Gascon, vu qu'il s'agit de faire par la ville l'annonce du mystère. Le grand char sur lequel doivent paraître les acteurs est achevé, les huit bœufs qui le traînent ont été choisis, les masques sont peints et les costumes nous attendent.

» — Ne pouvez-vous donc vous passer de moi? demanda Bernard avec une visible répugnance.

» — Se passer de toi! répéta Argumentabor. As-tu oublié que tu occupais le fond du char en ta qualité d'Ange exterminateur? On pourrait supprimer la Vierge ou les Vertus théologales, mais l'Ange exterminateur, mordiou! il est aussi indispensable que les trois personnes de la Trinité.

» — Alors, qu'un autre en joue le rôle, dit Bernard avec accablement; qu'importe l'acteur, puisqu'il porte un masque et garde le silence?

» — Eh! sang du diable! es-tu devenu si nonchalant

qu'une promenade en chariot par les carrefours te fatigue? demanda Landrille. Songe, d'ailleurs, à ce qui nous en reviendra de gloire. Chacun de nous va ressembler au triomphateur romain quand il rentrait dans la ville éternelle. La foule remplira les carrefours, nous serons reçus par le clergé et bénis à chaque église; quand nous ferons nos annonces devant les grands logis, les plus belles et les plus nobles demoiselles ouvriront leurs châssis pour nous voir.

» Bernard redressa vivement la tête.

» — Et quelles sont les places où l'on doit s'arrêter? demanda-t-il.

» — Je rejoins dans un instant nos confrères de la Passion pour les choisir d'avance.

» — Je te suis, je te suis! s'écria le jeune homme, dont une espérance subite venait de traverser l'esprit.

» Et se levant sans plus attendre, il prit son chaperon et suivit Argumentabor à la taverne de la *Truie qui file*.

» Le programme de la promenade d'annonce y fut réglé dans tous ses détails, et le lendemain le char allégorique sortit de l'enclos du Pré-aux-Clercs, précédé de musiciens à cheval qui faisaient retentir l'air de marches bruyantes. On y voyait, sur quatre bancs disposés par étages, un résumé symbolique du mystère de la Vie terrestre. Au premier rang étaient Adam et Ève avant leur déchéance; au second, leurs descendants, tombés dans les chaînes du démon par suite du péché; au troisième, la Sainte Famille, au milieu de laquelle se faisait voir le Sauveur des hommes, le front ceint d'une auréole; au quatrième, enfin, les trois personnes de la Trinité se préparant à juger les vivants et les morts. A leurs pieds se tenait l'Ange exterminateur, l'épée flamboyante à la main.

» L'apparition du char fut saluée par de grands cris d'admiration. Tous les ouvroirs avaient été abandonnés par les maîtres et par leurs compagnons, qui, les bras nus et le tablier de travail au cou, remplissaient les rues,

toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs qui se montraient du doigt les différents personnages, en échangeant tout haut leurs remarques ou leurs explications.

» Landrille, vêtu en archange annonciateur, la trompette dans une main et le rouleau de parchemin dans l'autre, arrêtait le chariot dans les principaux carrefours ou devant les plus nobles logis, pour faire connaître le jour, le lieu et la nature du spectacle. Des banderoles qui se déroulaient autour de lui ajoutaient tous les renseignements nécessaires sur les différentes places et sur leur prix.

» Après avoir parcouru ainsi les quartiers voisins du château, ils arrivèrent au logis des grands barreaux, où une station avait été convenue.

» L'aubade fut d'abord donnée par les trompes et les flûtes sans qu'aucune fenêtre s'ouvrît et sans qu'aucun visage humain s'y montrât. Bernard, le cœur palpitant d'espoir et d'inquiétude, regardait en vain à toutes les ouvertures. Le guichet seul avait laissé voir un instant la mine sombre du vieil archer.

» Cependant il lui avait semblé entendre des voix se répondre et des pas retentir ; un grand mouvement semblait bruire à l'intérieur. Enfin, au moment où les derniers sons des instruments venaient de s'éteindre, la grande porte roula lourdement sur ses gonds de fer et laissa voir tous les gens de messire de Beaugé rangés en armes dans la cour d'honneur. Des hallebardiers gardaient le seuil contre les envahissements de la foule ; et plus loin, sur le perron, se tenaient messire Gérard avec demoiselle Yolande et le seigneur de Chanteau.

» A la vue de la jeune fille Bernard ne put retenir un cri étouffé ; l'épée flamboyante trembla dans sa main, et il se pencha éperdu, pour mieux voir.

» Elle était coiffée d'un henin dont la pointe, un peu penchée en arrière, laissait flotter jusqu'à ses pieds une large écharpe de lin, vêtue d'une robe de soie serrée à la taille par une ceinture dorée, et chaussée de bottines

fourrées de gris rouge, qui laissaient deviner l'élégante petitesse du pied. Ses formes, à la fois souples et opulentes, avaient un charme attirant auquel ajoutaient des yeux d'un bleu sombre, dont les longs regards à demi somnolents semblaient noyés dans la vapeur. Le nez bien dessiné, mais aux narines mobiles, la bouche légèrement entr'ouverte par un vague sourire, le teint d'une blancheur mate sous laquelle circulait la vie, tout respirait en elle je ne sais quelle volupté provocante et hautaine qui semblait tout donner sans rien promettre.

» Les regards s'étaient fixés sur elle dès le premier moment, et un murmure d'admiration s'éleva autour de Bernard. Quant à lui, il contemplait Yolande sans rien voir autre chose et s'enivrait à longs traits du poison qui avait déjà commencé à égarer sa raison ; il n'entendit pas Argumentabor lire l'annonce du mystère, la foule applaudir, le sire de Beaugé crier de loin qu'il retenait une tribune. Plongé dans une sorte d'extase, il ne revint à lui qu'en sentant le char s'ébranler et voyant les portes de l'hôtel se refermer brusquement

» Réveillé comme d'un rêve, il se redressa avec un gémissement et promena les yeux autour de lui ; les bœufs avaient repris leur marche, une nouvelle foule accourait à leur rencontre, et l'hôtel des grands barreaux avait déjà disparut.

XXXIII

Représentation du *mystère* de *la Vie terrestre*. — Comment trop de succès enivre les démons. — Incendie du théâtre. — Bernard et Yolande. — Maladie du fils de la Meshaine. — Verdureau reparait. — La clef de la petite porte de la rue de Saint-Lô.

» Le duc d'Anjou était de retour dans sa capitale, et le conseil se réunissait chaque jour pour combiner l'expédition résolue contre Ladislas, alors maître du royaume de Naples ; mais les préparatifs marchaient lentement ;

une sorte de puissance occulte paralysait tous les efforts. La plupart des seigneurs prétextaient des difficultés imprévues ou présentaient des excuses dilatoires pour retarder l'armement de leurs vassaux; les percepteurs des taxes recueillaient lentement l'argent nécessaire; le clergé s'abritait obstinément derrière ses privilèges en refusant d'aider l'entreprise; l'Université venait de réclamer de nouveaux droits avec une vivacité inquiétante; tout, en un mot, semblait s'unir dans une conspiration d'inertie et de mauvaise volonté. On eût dit qu'une main invisible tressait, jour par jour, un réseau de difficultés qui employaient le temps, épuisaient les forces et détournaient forcément du projet principal.

» Cependant la politique de la cour tâchait de déguiser ses échecs et cachait soigneusement son dépit sous le masque des fêtes. Les processions, les bals, les chevauchées, se succédaient sans interruption. Le spectacle annoncé par les confrères de la Passion avait d'abord été compris dans ces divertissements, et le duc s'était engagé à faire partie des spectateurs; mais les réclamations de l'Université et l'attitude presque menaçante que venaient de prendre les écoliers lui firent changer de résolution. Il fut décidé que monseigneur témoignerait son mécontentement en emmenant la cour chasser à Pouancé le jour même de la représentation du mystère.

» Cette résolution, subitement annoncée, fut pour le plus grand nombre un sérieux désappointement. La nouveauté du spectacle, ce qu'on disait des préparatifs et le cri de proclamation publique fait par la confrérie avaient excité au plus haut point la curiosité. Les nobles dames surtout ne parlaient point d'autre chose; en apprenant la partie de chasse qui devait les priver de la représentation, beaucoup se récrièrent. Il y eut des réclamations, des plaintes, et le tout se termina par une sorte de scission. Les courtisans que le dévouement ou la servilité rattachait au duc se décidèrent à le suivre, tandis que ceux qui se

piquaient de plus d'indépendance se rendaient à la prairie des clercs, où le mystère devait être joué.

» Tout le pourtour de la vaste enceinte avait été garni de gradins étagés sur lesquels les spectateurs prenaient place; plus près de la scène, des tribunes couvertes étaient réservées à la noblesse et à la cour.

» Le théâtre occupait l'extrémité de la prairie; il était construit en charpente et élevé d'une douzaine de pieds. Sur la scène, vers le fond se dressaient plusieurs échafaudages disposés par gradins qui formaient autant de théâtres placés l'un à la suite de l'autre et de plus en plus élevés; chacun d'eux était orné de décors qui indiquaient un lieu distinct. Le plus haut et le plus éloigné représentait le ciel, avec la Trinité enveloppée d'une auréole, et son cortége de saints, d'anges et de chérubins; le second montrait la vallée de Josaphat, semée de tombeaux et de squelettes qui attendaient le jour de la résurrection; le troisième reproduisait le Calvaire et le jardin des Oliviers; le quatrième, enfin, formant avant-scène, n'était autre que le paradis terrestre, où devait commencer le drame de la Vie humaine.

» Sur la place aujourd'hui occupée par le trou du souffleur s'ouvrait une gueule de dragon, d'où sortaient à chaque instant des flammes; c'était la porte de l'enfer, par où paraissaient et s'échappaient les démons. Aux deux côtés de cette avant-scène étaient disposés des siéges élevés, sur lesquels les acteurs venaient s'asseoir à chaque interruption de leurs rôles.

» Tous ces théâtres successifs étaient quelquefois occupés, et plusieurs scènes s'y jouaient simultanément. Ainsi on voyait en même temps Dieu le Père se réjouissant au milieu de sa cour d'avoir donné une compagne à l'homme, Lucifer annonçant aux démons qu'il allait tenter le nouveau couple, et Adam et Ève devisant au paradis à l'ombre de l'arbre du bien et du mal.

» Le tableau de la Vie terrestre, pris ainsi à l'origine du

monde, continuait à suivre pas à pas la légende chrétienne mais en la revêtant du costume et des habitudes du XIVe siècle. Le premier homme, avant de mordre au fruit défendu, répétait dévotement son *Benedicite;* Jésus, encore enfant, apparaissait dans le temple de Jérusalem pour répondre aux docteurs, en robe de cordelier et le rosaire à la main. Les morts de la vallée de Josaphat ressuscitaient revêtus d'habits des différents états et dansaient sous les yeux de la Trinité une danse macabre aux sons du rebec, avant d'entendre l'arrêt que le Fils de l'Homme prononçait en vers latins complaisamment traduits par la Vierge pour les damnés sans instruction.

» Mais qu'importaient ces naïvetés à une foule crédule, ignorante, et dont les yeux étaient frappés pour la première fois par la splendeur grossière de cet art naissant? Ne sachant rien du passé, elle l'acceptait sous cette forme du présent. En retrouvant ses habitudes, son costume, ses préjugés, son langage, elle se sentait plus à l'aise pour comprendre; elle n'avait besoin d'aucun effort d'imagination ni de science. Le grand poëme de la vie terrestre lui arrivait traduit en langue vulgaire et la saisissait d'autant plus.

» Tel fut le succès de la première journée, que beaucoup de ceux qui avaient suivi le duc à la chasse lui firent défaut le lendemain et voulurent assister à la seconde représentation. Messire de Beaugé et Yolande furent de ce nombre. Bernard, qui, la veille, avait vainement cherché des yeux la jeune fille, l'aperçut à l'une des tribunes les plus rapprochées; près d'elle se tenait le sire de Chanteau; derrière, quelques pages et la Sillette portant sa mante et son drageoir.

» Bernard, assis sur un des siéges qui garnissaient les deux côtés du théâtre, n'eut plus de pensée ni de regard que pour Yolande. L'espèce de fascination qu'elle exerçait sur lui sembla grandir au milieu de cette musique, de cet

éclat et de ces applaudissements. Exalté par un triomphe dont il avait sa part, le fils de la Meshaine s'était enhardi; vêtu d'une chlamyde de soie, le front ceint d'un cercle d'or au milieu duquel étincelait une étoile, et la main appuyée sur la haute épée à lame ondoyante, il sentit son cœur se gonfler. Il était momentanément sorti de son abaissement; tous les yeux se tournaient de son côté, on l'écoutait en silence, on approuvait ce qu'il avait dit; le théâtre venait de lui donner subitement les priviléges réservés à la richesse et à la naissance.

» Chaque fois qu'il rentrait dans l'action, Yolande elle-même attachait sur lui des regards d'où semblait s'exhaler un fluide enivrant, et attiré, par une invincible puissance, il s'approchait de la tribune qu'elle occupait, comme s'il eût joué pour elle seule. Il répétait les vers appris sans les comprendre lui-même, sans savoir s'il parlait. Deux ou trois fois il lui sembla que la demoiselle de Beaugé s'associait à son émotion, et il eût tout compromis en s'interrompant, si Landrille, qui veillait, ne fût intervenu pour le rappeler à lui; mais le Gascon parut perdre enfin patience.

» — Tonnerre et tempête! dit-il tout bas en reconduisant Bernard à son siége, ce n'est pas le rôle de Gabriel qu'il fallait te donner, mais celui du tentateur.

» — Que veux-tu dire? balbutia Bernard, dont l'œil ne pouvait quitter Yolande.

» — Que tu te trouveras mal d'avoir trop regardé du même côté, lui répliqua Argumentabor à l'oreille.

» — Bernard tressaillit.

» — Prends garde! continua l'écolier, on nous voit et on peut nous entendre; détourne un peu la tête et baisse les yeux, sinon par modestie d'archange, au moins par prudence humaine. Messire de Chanteau paraît contrarié de l'attention que tu donnes à sa voisine.

» — Que m'importe messire de Chanteau? interrompit brusquement Bernard.

» — Parce que tu as une épée flamboyante, reprit Landrille ironiquement; mais n'oublie point qu'elle est de hêtre et de papier doré! *Ligneum ferro impar* (le bois résiste mal au fer). Crois-moi, garde la porte du paradis terrestre... et ne cherche pas surtout à y entrer.

» Il n'en put dire davantage; la trompette du jugement annonçait la dernière scène du mystère, et il se précipita avec les acteurs vers la vallée de Josaphat.

» Au même instant, toutes les lumières furent éteintes, le tonnerre gronda, et le juge des vivants et des morts apparut au loin sur des nuées.

» Un long murmure de saisissement s'éleva dans la foule; mais il se changea bientôt en clameur, quand la gueule du dragon s'ouvrit sur l'avant-scène et vomit une bande de démons armés de torches.

» Ceux-ci, excités par l'effroi qu'ils soulevaient et voulant l'accroître, se précipitèrent le long des gradins en poussant des cris aigus et secouant une pluie de poix enflammée. L'épouvante devint alors générale; hommes et femmes quittèrent précipitamment leurs places et s'enfuirent vers l'entrée. Les démons, fiers de l'effet qu'ils produisaient, redoublèrent leurs hurlements, agitèrent leurs torches avec rage, et la terreur de la foule devint de l'égarement.

» Au milieu des cris des femmes, des malédictions des hommes, des gémissements des blessés, les bancs furent rompus, les pots de feu renversés. Bientôt, parmi ces débris, on vit les flammes se dresser, courir, gagner de proche en proche et tout envelopper.

» Bernard, forcé de suivre ses compagnons sur les plus hauts échafaudages, s'était retourné au premier tumulte et avait vu de loin la demoiselle Yolande quitter la tribune avec son père; mais quand il arriva, Yolande avait disparu dans cette multitude éperdue qui, en se précipitant toute à la fois vers l'entrée, empêchait de la franchir. Bientôt, cernée par l'incendie, elle se mit à tournoyer avec des

cris qui glaçaient les plus fermes courages. On voyait ces flots humains roulés en tous sens et se combattant eux-mêmes s'agiter au milieu d'une ceinture de feu qui grandissait d'instants en instants. Les confrères de la Passion, effrayés, s'étaient laissés glisser pour la plupart le long des charpentes du théâtre et avaient fui dans la campagne; Landrille et quelques autres étaient accourus vers l'avant-scène, d'où ils s'efforçaient de saisir quelques malheureux au passage et de les attirer jusqu'à eux.

» Quant à Bernard, penché aux bords du théâtre et suivant cette foule de têtes agitées, il tâchait d'y reconnaître Yolande; mais la foule tournait, se renouvelait sans cesse, et parmi ces milliers de visages convulsifs qui passaient sous ses yeux, celui d'Yolande ne se montrait pas!

» Avait-elle réussi à fuir? Mais comment l'espérer, quand la tribune occupée par elle se trouvait plus éloignée qu'aucune autre de toute issue? Ses deux conducteurs s'étaient-ils réunis pour l'abriter dans quelqu'un des recoins que les flammes n'avaient point encore pu atteindre? Mais il les fouillait en vain l'un après l'autre d'un regard désespéré!

» Bourrelé d'angoisses, il venait de se pencher à corps perdu sur la foule quand il poussa un cri! Au pied même de l'avant-scène, derrière son père et le sire de Chanteau, qui s'épuisaient à lui faire un rempart de leurs corps, la jeune fille était étendue sans mouvement!

» Séparé d'elle par la hauteur d'un étage, Bernard ne pouvait songer à l'atteindre; et en interrompant leurs efforts de résistance pour la soulever jusqu'à lui, ses deux protecteurs risquaient leur vie et la sienne. L'incendie gagnait d'ailleurs les côtés du théâtre et avertissait de fuir! Un souvenir traversa l'esprit de Bernard. Le retrait souterrrain d'où s'étaient élancés les démons, de plain-pied avec l'enceinte, n'en était séparé que par une cloison légère. Il remarqua bien la place où se trouvait Yolande, courut à la bouche du dragon, descendit sous l'avant

scène, écarta quelques planches avec effort, aperçut la jeune fille et ne put retenir un cri de joie.

» Un cri terrible, poussé par ceux qui avaient trouvé un refuge sur le théâtre, lui répondit. La flamme venait de franchir les dernières tribunes et, s'élançant le long des échafaudages et des décors, elle les transforma en un immense bûcher.

» Bernard comprit qu'il ne lui restait qu'un instant pour sauver Yolande et se sauver lui-même. Il arracha les planches qui faisaient encore obstacle, saisit la jeune fille, l'enleva évanouie dans ses bras et se mit à chercher une issue sous l'énorme substruction.

» Mais l'obscurité dans laquelle il se trouvait plongé rendait la fuite difficile. Perdu au milieu des pilotis qui soutenaient le théâtre, arrêté à chaque instant, obligé de revenir sur ses pas, il erra longtemps sans pouvoir s'orienter. Vingt fois, en entendant de plus près les cris de la foule, il s'aperçut qu'il regagnait l'avant-scène, et il ne s'en éloignait que pour y revenir encore.

» Une fumée pailletée d'étincelles commençait d'ailleurs à l'entourer. Aveuglé et étourdi, il courait, haletant, parmi les charpentes et s'y heurtait à chaque pas, ici arrêté par un échafaudage croulant, là par un jet de flamme.

» Cette dernière, activée par le vent de la nuit, se propageait en effet avec une effrayante rapidité; on l'entendait petiller dans les décors, s'engouffrer sous les quatre étages de charpentes et gronder bruyamment dans des flots de fumée. Hors d'haleine, baigné de sueur, à bout de forces, Bernard entendait sur sa tête les craquements de l'incendie; il voyait pleuvoir çà et là les débris enflammés. Le sol commençait à vaciller sous ses pieds, tout semblait s'obscurcir et tourner. Il s'arrêta, près de défaillir, en jetant autour de lui des regards désespérés. Une flamme jaillit tout à coup à ses côtés. O bonheur! elle avait éclairé le passage si longtemps cherché.

10.

» Le jeune homme rassembla ce qui lui restait de forces, s'avança vers l'ouverture qu'il venait d'apercevoir et se retrouva sous le ciel.

» Mais ce dernier effort l'avait épuisé. Il fit encore quelques pas en trébuchant; puis, sentant ses genoux fléchir, il déposa la jeune fille sur l'herbe de la prairie et tomba près d'elle à genoux.

» Au même instant, ranimée par l'air libre, elle fit un mouvement; Bernard se pencha vers elle et murmura les paroles tracées autrefois comme une devise au bas des lettres qu'il lui écrivait : *Per l'amor ! date la speranza !*

» Yolande rouvrit les yeux. Bernard poussa un cri de joie; mais ce fut son dernier effort. Le nuage qui flottait depuis un instant sur ses yeux s'épaissit tout à coup; il étendit les mains dans le vide pour chercher un appui, fléchit sur lui-même et retomba à terre privé de sentiment.

» Pendant ce temps, l'inceudie, qui continuait à dévorer les gradins, le théâtre et l'enceinte, ouvrait un chemin à la foule et lui permettait enfin de s'échapper. Les premiers fuyards avaient apporté en ville la nouvelle du désastre; plusieurs corporations, rassemblées à la hâte, accoururent sous le commandement de leurs syndics. Les secours s'organisèrent; on releva les morts et les blessés, qui furent rassemblés à l'entrée du Pré-aux-Clercs, où les parents et les amis purent les reconnaître.

» Ce fut là que Bernard fut trouvé par Landrille.

» Aidé de quelques confrères, le Gascon transporta son compar à leur cellule commune; mais celui-ci, couvert de brûlures, ne sortit de son évanouissement que pour tomber dans une fièvre délirante Son égarement le transportait toujours au milieu de la terrible soirée, en confondant tous ses souvenirs; il mêlait dans ses divagations entrecoupées son rôle du mystère à celui qu'il avait joué dans la réalité, passait sans transition des vers à la prose et d'Ève à Yolande.

» Incapable de débrouiller l'énigme de ces incohérentes hallucinations, Argumentabor avait pris le parti d'en ajourner l'éclaircissement et répondait au hasard à toutes les questions du malade.

» Cet état se prolongea pendant plusieurs jours. Le chirurgien qui avait été appelé pour le pansement des brûlures attribuait la longueur de la crise aux phases de la lune, alors dans sa période croissante, et prouvait par force citations latines que la fièvre ne pourrait diminuer qu'à la période décroissante. Le Gascon, persuadé, prenait patience et laissait la maladie marcher en regardant l'almanach.

» Enfin la crise attendue arriva; la fièvre s'éteignit, l'effervescence de cerveau se calma, et Bernard tomba dans la langueur somnolente qui suit les grandes luttes et prélude à la convalescence.

» Avec celle-ci commença pour le jeune homme la reprise de possession de lui-même. D'heure en heure, la mémoire, réveillée, lui faisait retrouver sa personnalité perdue; son âme sortait de la nuit et revoyait briller l'une après l'autre chaque image du passé comme une étoile un instant éclipsée.

» Cependant cette résurrection ne se fit point d'un seul coup; il fallut donner aux forces le temps de se ranimer successivement. Enfin, un soir, Bernard se réveilla dans la plénitude de sa raison et de ses souvenirs.

» Landrille était au bout de la cellule, près de la fenêtre, occupé à parcourir un petit cahier recouvert de parchemin; il se releva sur le coude et lui demanda ce qu'il lisait.

» — Capdious! est-ce possible? s'écria le Gascon; ai-je bien entendu et qui vient de me parler?

» — *Me, me adsum qui feci*! dit Bernard en souriant.

» — Il cite Virgilius! reprit Argumentabor émerveillé: Noël! il est guéri!

» Et se rapprochant du lit :

» — Dieu me damne! il a l'œil brillant et le teint rosé, ajouta-t-il; le maître mire avait raison.

» Bernard répondit qu'il se sentait, en effet, tout remis, et qu'il voulait se lever pour essayer ses forces. Landrille l'aida à s'habiller, en lui racontant sa maladie.

» — Sais-tu bien, compar, que tu es resté là onze jours entre la vie et la mort! dit-il. *Sub tello lethali!* Mais, par saint Maurice! te voilà debout, et ce n'est pas mal à propos! Tu pourras voir le tournoi donné par monseigneur.

» — Quel tournoi? dit Bernard, qui se sentait tout étourdi et s'appuyait au mur.

» — Eh! pardieu! celui pour lequel la noblesse de Bretagne et du Poitou accourt à la ville noire, répliqua Landrille. Jacques Verdureau te parlera des préparatifs que fait le sire de Beaugé afin d'y paraître avec honneur.

» — Jacques! répéta le convalescent, qui avait tressailli; je ne m'étais donc pas trompé? Pendant ma maladie, j'avais cru le voir.

» — Et tu avais bien vu, continua le Gascon. Du diable s'il a laissé passer un seul jour sans venir s'informer de ce que tu devenais...

» Et s'interrompant tout à coup pour prêter l'oreille :

» — Écoute, ajouta-t-il, on monte; c'est l'heure où il vient savoir de tes nouvelles; et à ce pas qui a peur d'user les marches de pierre, je le reconnais.

» Il alla ouvrir la porte, et la face épanouie de Verdureau parut en effet sur le palier.

» — Quand je disais, s'écria-t-il en riant; *ecce homo!* Allons, entre, vilain; nous avons repris aujourd'hui toutes nos facultés. *Vis et spiritus adsunt.*

» En apercevant le malade, Verdureau poussa une exclamation de surprise.

» — Miracle! s'écria-t-il avec un signe de croix, maître Bernard est debout!

» — Eh bien, pardieu! ne dirait-on pas que son Créa-

teur l'avait mis au monde pour être couché? interrompit Landrille ironiquement.

» — Jésus! est-ce bien vrai que vous soyez guéri? demanda Jacques au fils de la Meshaine.

» — Je l'espère, répliqua celui-ci.

» — Ainsi la fièvre est partie?

» — Tout à fait.

» — Et vous ne sentez plus de brouillard dans le cerveau?

» — Je ne sens qu'un peu de faiblesse.

» — Noël! s'écria le messager! alors, tout va bien, et que Dieu en soit béni! Je cours porter cette bonne nouvelle à la Sillette.

» — S'est-elle donc informée de moi? demanda vivement Bernard.

» — Ah! Seigneur! pauvre fille! Mais vous ne savez donc pas? reprit Verdureau. C'est elle qui m'envoyait tous les matins et tous les soirs, et Dieu sait comme elle attendait mon retour! Elle-même serait venue si on n'empêchait les femmes d'entrer ici.

» — Capdious! voilà une chrétienne bien tendre à son prochain! dit Argumentabor en guignant Bernard; est-elle jolie, au moins?

» — Jolie, s'écria Jacques avec béatitude. Ah! sainte Vierge! demandez à maître Bernard.

» — C'est donc une vieille connaissance du compar?

» — Une voisine... que j'ai connue enfant... répliqua brusquement Bernard. Mais est-il bien vrai, ajouta-t-il en regardant le messager, que vous soyez venu... seulement... pour elle?



» — Faites excuse, maître Bernard, reprit le messager avec empressement; je suis aussi venu pour mon compte.

» Le jeune homme fit un signe d'impatience.

» — Ainsi, nul autre... ne s'est informé de moi? demanda-t-il d'une voix moins ferme.

» Et comme il vit le regard étonné de Verdureau :

» — Tu remercieras la Sillette, ajouta-t-il en rougissant ; j'espère qu'elle est toujours satisfaite de sa condition?

» — Par ma foi ! elle aurait tort de ne point l'être, dit Jacques, vu que demoiselle Yolande ne lui refuse rien.

» — Alors, tu la connais, tu l'as vue? demanda vivement Bernard.

» — Dieu me sauve! il le faut bien, dit Verdureau en riant, puisque la Sillette m'a fait gager au logis des barreaux comme messager.

» — Et tu y demeures?

» — Depuis la soirée de la grande brûlerie, où j'ai reconduit la demoiselle à l'hôtel.

» Bernard fit un mouvement.

» — Ainsi... c'est toi qui l'as sauvée! demanda-t-il les yeux fixés sur Verdureau.

» — Non pas! non pas! répliqua ce dernier. J'ai trouvé la demoiselle courant par le pré comme une égarée; mais elle-même n'a pu dire qui l'avait retirée de la foule, et le sire de Beaugé ne doute point que ce ne soit l'intervention du saint patron de sa famille.

» Le fils de la Meshaine pâlit. Depuis que la mémoire lui était revenue, il avait souvent pensé que le service rendu à Yolande créait un titre assez sérieux à sa reconnaissance pour lui ouvrir les portes du logis des grands barreaux ; en apprenant que ce service lui-même était resté inconnu et que la fatalité lui enlevait le bénéfice de son courage et de son dévouement, il se sentit douloureusement frappé au cœur. S'appuyant au mur, la tête baissée et les bras pendants, il se laissa aller à un premier mouvement d'amertume, qui suspendit, pour ainsi dire, en lui le bien-être de la convalescence. Il sentit un frisson parcourir ses veines, un nuage lui monter au cerveau et mille images incohérentes et fugitives tourbillonner devant ses yeux éblouis.

» Mais ce ne fut que le trouble d'un moment; la vitalité, réveillée, reprit presque aussitôt le dessus. Il se raidit contre ce nouveau désappointement et releva la tête; le nom d'Yolande venait de frapper de nouveau son oreille.

» C'était Verdureau qui parlait à Argumentabor des préparatifs de la jeune fille pour le tournoi. Elle devait porter une robe de velours orfévrée d'or, et il n'avait cessé de courir tout le jour pour hâter les ouvriers. Ce soir même, il devait encore passer chez le gantier et le parfumeur pour y prendre les commandes promises.

» — Sur mon âme! si tu ne te hâtes, tu trouveras à l'hôtel la porte close, fit observer Landrille. Messire de Beaugé est trop prudent pour permettre qu'on l'ouvre ainsi à toute heure et à tout venant; et je serais surpris, qu'il n'exigeât point la rentrée de ses gens avant la nuit venue.

» — C'est la vérité, répliqua Jacques. Messire Gérard a trop d'ennemis pour ne pas craindre une surprise, et maître Vauvert trop de méchante humeur pour ouvrir l'huis en cache-minette; aussi n'irai-je point heurter aux battants qu'il garde.

» — Par où comptes-tu rentrer, alors?

» — Par la petite porte de la rue de Saint-Lô.

» Bernard se retourna.

» — Tu sais donc l'ouvrir ? demanda-t-il vivement.

» — Tout le monde le saurait comme moi, avec ceci, dit Verdureau, qui montra une clef de cuivre délicatement ouvrée. Pour que demoiselle Yolande pût m'envoyer en message à sa volonté, ne fallait-il pas bien avoir moyen d'entrer et de sortir à toute heure ?

» — Et... tu es sûr qu'on ne peut t'apercevoir ? dit Bernard, dont l'œil ardent ne pouvait se détacher de la clef.

» — La rue est isolée, et il n'y a devant la petite porte qu'un mur de jardin, fit observer Jacques.

» — Mais une fois entré ?

» — Et bien, une fois entré, je traverse l'arrière-cour et j'arrive à la petite tourelle,

» — Dont tu as encore la clef?

» — C'est la même.

» — Et puis ?...

» — Et puis je monte au premier étage, qu'occupe demoiselle Yolande,

» — Et personne ne peut te voir?

» — Que la Sillette, dont il faut traverser la chambre. Mais, sur mon âme ! j'oublie qu'elle attend de vos nouvelles, maître Bernard ; c'est trop causer pour un jour. Dieu vous garde et vous guérisse !

» Il salua les deux écoliers et sortit.

» Lorsqu'on eut cessé d'entendre ses pas dans l'escalier Landrille revint à Bernard et s'arrêta devant lui les bras croisés.

» — Eh bien? demanda-t-il.

» Le jeune homme le regarda sans avoir l'air de comprendre et répéta :

» — Eh bien?

» — N'as-tu donc rien à me dire?

» — Moi ? Rien.

» Le Gascon fit tourner son chaperon avec un geste de colère plaisante.

» — Capdious ! foin des cacheurs de secrets ! s'écria-t-il.

» — Qui te fait croire que j'aie un secret... à cacher? répliqua Bernard embarrassé.

» — Qui? répéta Argumentabor. Mordiou ! c'est toi, compar sans confiance, toi qui as, depuis que nous nous sommes rencontrés, une tristesse de femme au fond du cœur ; toi qui n'as voulu venir faire le cri de proclamation pour le mystère que lorsqu'on a parlé de s'arrêter devant le logis des grands barreaux ; toi qui, pendant la représentation, ne pouvais regarder que la tribune de messire de Beaugé.

» — Que dis-tu? s'écria Bernard en pâlissant. Je te jure...

» — Que tu connais là une jeune fille qui te veut du

bien, interrompit Landrille. Par le ciel ! tu n'as pas besoin de m'en avertir : ce rustaud n'a-t-il point nommé celle qui l'envoie?

» — La Sillette? s'écria Bernard.

» — Et veux-tu que je lise jusqu'à la dernière ligne dans le fond de ton âme, *o amice mendax?* continua le Gascon. Faut-il te répéter ce que tu te disais tout à l'heure pendant que cet innocent te racontait ses messages secrets pour la noble demoiselle?

» — Que pouvais-je me dire? balbutia le fils de la Meshaine.

» — Tu te disais, reprit Landrille avec assurance, que pour ouvrir la porte de la rue de Saint-Lô, entrer dans la tourelle et arriver à la chambre du premier étage, il suffirait d'avoir cette petite clef de cuivre.

» — Mais le moyen? s'écria Bernard, incapable de se déguiser plus longtemps.

» — Le moyen? répéta Landrille, je le connais, moi, ou plutôt j'en connais dix, vingt, cent! Mais je ne travaille que pour les amis qui me donnent leur confiance; je ne sers pas les gens qui se suffisent. *Sis tibi lex et magister.*

» Il y avait dans le ton du Gascon une indignation bouffonne dont Bernard ne put s'empêcher de sourire. En prenant le change sur celle qui occupait sa pensée, Landrille l'avait, d'ailleurs, mis à l'aise ; il résolut de lui laisser son erreur et de profiter, s'il était possible, de son audace et de son adresse. Il lui avoua donc tout ce qu'il voulut et lui demanda conseil sur les moyens d'obtenir la clef désirée. Après s'être fait prier quelque temps, Argumentabor se rendit.

» — Allons, soit, vous l'aurez, messire, dit-il avec une sorte de nonchalance.

» — Quand cela? demanda Bernard.

» — Dès que tu seras assez fort pour en profiter.

» — Je suis fort, je puis sortir, regarde! répliqua le jeune homme, qui se mit à marcher dans la cellule.

» — Bien, bien, nous verrons demain, reprit Landrille. En attendant, dors sur la bonne oreille et n'aie pas de mauvais rêve; *ægri somnia*. Je vais à la *Truie qui file*, où don Sanchez nous a donné rendez-vous pour les affaires de l'école. *Vale et me ama.*

» Resté seul, Bernard se rejeta sur son lit, où la nouvelle espérance qui venait de lui être offerte le tint assez longtemps réveillé; mais le besoin d'un repos réparateur finit par l'emporter, et, malgré ses préoccupations, il tomba dans un de ces sommeils paisibles de la convalescence, qui se prolongea jusqu'au lendemain.

» Lorsqu'il rouvrit les yeux, un rayon brillant traversait la toile écrue qui servait de vitrage à la cellule, et Argumentabor préparait le déjeuner. Au mouvement que fit Bernard, le Gascon se retourna.

» — Ah! ah! on secoue les pavots de Morpheus, dit-il; *somnifera papavera*. Voyons! compar, que disent les forces ce matin?

» — Il me semble que je ne me suis jamais trouvé plus vaillant, répliqua Bernard, qui se leva sur son séant.

» — *Optime puer!* Dans ce cas, vite qu'on se lève et qu'on se mette à table; nous avons aujourd'hui le festin de Cana.

» Bernard regarda le déjeuner servi sur un petit guéridon.

» — Par mon salut! c'est la vérité! s'écria-t-il en énumérant les plats d'un œil émerveillé; oie rôtie, jambon fumé, tartes aux herbes et pains de Gonesse!

» — Sans parler de la cruche d'eau changée en cruche de vin! acheva Landrille, qui remplit un gobelet. Prends, compar, et bois : *Vinum lætificat cor hominis.*

» Bernard goûta la liqueur qui lui était présentée.

» — On dirait de véritable hypocras! dit-il en la savourant. Sur mon âme! as-tu donc renouvelé le miracle du Sauveur?

» Argumentabor se mit à siffloter d'un air capable en

aiguisant l'un contre l'autre deux couteaux pour découper l'oie rôtie.

» — Ceci est-il bien légitimement à nous? demanda de nouveau le fils de la Meshaine.

» — Aussi légitimement que le duché à monseigneur, répliqua le Gascon.

» — Tu as tout acheté?

» — Tout.

» — Et payé?

» — Jusqu'au dernier denier.

» — Il faut donc que Satan t'ait remis le sou qui foisonne! s'écria Bernard.

» Pour toute réponse, Argumentabor retira de son sein une bourse en basane où sonnaient des écus d'argent, avec laquelle il fit le signe de la croix.

» — Alors tu as trouvé la pierre de transmutation? reprit Bernard.

» — Juste, compar, répliqua Landrille; seulement la pierre a visage de chrétien et se nomme don Sanchez.

« — Que veux-tu dire?

» — Tu le sauras plus tard, quand tu auras l'esprit assez libre et le bras assez fort pour t'occuper des affaires publiques; aujourd'hui, ne pense qu'aux tiennes. Bois et mange, d'abord; puis nous irons faire une promenade rue Saint-Lô, près d'une petite porte dont maître Jacques doit, ce soir, perdre la clef.

» Bernard se mit à table, où, excité par une longue diète, il aida si franchement son compagnon que, quand tous deux se levèrent, les plats étaient vides et la cruche à sec.

» Mais le convalescent avait retrouvé une partie de ses forces, le sang circulait plus chaud dans ses veines, et son pâle visage s'était légèrement coloré.

» Lorsqu'il se retrouva sous le ciel, l'air extérieur l'étourdit; mais ce ne fut qu'une première impression. Bientôt, au contraire, il se sentit ranimé par la fraîche

raffale qui venait des prairies. Son compagnon et lui gagnèrent lentement la rue Saint-Lô, où ils reconnurent sans peine la porte indiquée par le messager du logis des grands barreaux.

» Elle avait été percée dans un mur de clôture très-élevé, au-dessus duquel ils purent cependant apercevoir la tourelle qu'habitait demoiselle Yolande. Après avoir soigneusement examiné la disposition des lieux et s'être assuré que Bernard saurait s'y reconnaître, le Gascon l'entraîna sans vouloir s'arrêter plus longtemps.

» — Les maisons, amice, ne sont pas comme les juifs, qui avaient des yeux pour ne point voir, dit-il ; elles regardent et observent tous les passants. Il n'y a pas une de ces lucarnes d'où nous ne puissions être aperçus ; et un plus long examen nous rendrait suspects. Ce que tu as vu suffit pour te faire trouver ta route.

» — Je l'espère, répondit Bernard ; mais la clef?

» — C'est mon affaire. Tu l'auras ce soir.

» — Que feras-tu pour cela?

» — Un raisonnement.

» — Comment?

» — Je me dirai : Jacques Verdureau, que je sais grand ménager, doit être petit buveur par calcul ; mais il est Breton, et par conséquent ivrogne de naissance. D'où je conclus qu'en retranchant la dépense et en laissant faire la nature, ledit Verdureau se grisera avec délices. J'ai en conséquence commandé à maître Gibosus un vin épicé à l'usage des gendarmes qui retourne la meilleure tête aussi facilement qu'un bonnet. Quand l'honnête messager ne saura plus si c'est notre main ou la sienne qui fouille dans ses poches, nous serons maîtres d'y prendre tout ce qui nous plaira ; la clef changera de maître, et... le reste te regarde. *Persequere, amore magistro* (poursuis sous la conduite de l'amour).

» Le soir même du jour où nous avons montré les deux écoliers étudiant les abords du logis des grands bar-

reaux, la Sillette était seule, accoudée à la petite fenêtre de la tourelle; ses yeux, qui semblaient ne rien regarder, allaient du ciel, où se traînaient de lourdes et sombres nuées, au petit préau désert qui la séparait de la rue Saint-Lô. Par instants, ils s'arrêtaient machinalement sur la porte basse qui sortait sur cette rue, puis erraient de nouveau dans l'étendue.

» La nuit était obscure et orageuse; à peine si quelques rares étoiles diamantaient le firmament. Après une assez longue attente, la fille d'Antoine allait quitter l'étroite croisée, lorsque le bruit d'une marche hâtée troubla tout à coup le silence de la nuit.

» Les pas s'approchaient du mur d'enceinte et s'arrêtèrent; il y eut un silence de quelques instants, puis la petite porte roula sur ses gonds, et un homme, enveloppé d'une cape brune, pénétra dans le préau.

» — Enfin, dit la Sillette, sur mon salut! Jacques, vous avez bien tardé.

» Le visiteur nocturne tressaillit en entendant cette voix au-dessus de sa tête; mais il parut la reconnaître, et, sans répondre, courut à la tourelle. La jeune servante avait quitté la fenêtre pour venir au-devant de lui; elle l'aperçut qui montait l'escalier.

» — Vite, vite, dit-elle à demi-voix; on s'impatientait de votre retard; venez; mademoiselle vous attend.

» — Elle est donc là? dit une voix qui fit tressaillir la Sillette.

» Et le nouveau venu laissant tomber sa cape, elle reconnut Bernard.

» Le cri qu'elle allait jeter fut arrêté par la main du jeune homme qui se posa sur ses lèvres.

» — Prenez garde, reprit-il tout bas; songez que le moindre bruit peut me trahir... Ne venez-vous point de dire que votre... maîtresse... attendait?...

» Sillette lui imposa silence à son tour, l'attira dans la pièce qu'elle venait de quitter et referma la porte.

» — Vous ici! dit-elle enfin d'une voix qui tremblait en même temps de surprise, de joie et d'inquiétude; c'est donc bien vrai que la Trinité a entendu mes prières; je vous revois vivant! Oh! merci, mon Dieu! merci maintenant et toujours!

» Elle avait joint les mains avec une expression de reconnaissance qui toucha Bernard; il les prit et les serra dans les siennes.

» — Que Dieu vous récompense pour votre amitié, Sillette! dit-il doucement. Grâce à sa miséricorde, me voilà ressuscité comme Lazare; et j'ai voulu que vous ne puissiez pas en douter.

» — Jésus! c'est donc pour cela que vous êtes venu? reprit la jeune fille.

» — Pour cela!... répliqua Bernard, qui cherchait dans l'obscurité.

» — Ah! soyez béni à cause de cette pensée! répliqua Sillette, émue jusqu'aux larmes. Quand je devrais vivre l'âge des patriarches, Bernard, je n'oublierai pas votre bonté! Mais, venez ici, ajouta-t-elle en l'attirant vers la fenêtre, faiblement éclairée par la lueur stellaire, que je puisse voir votre cher visage! Vierge sainte! qu'il est maigre et pâle! Ah! vous avez donc bien souffert, pauvre homme?

» — Oui, dit le fils de la Meshaine avec distraction et en continuant à chercher autour de lui quelque trace d'Yolande; mais... étiez-vous donc seule, Sillette?... Vous me parliez tout à l'heure... de votre maîtresse.

» — Ah! vous me le rappelez! dit la servante, qui se rapprocha de lui; elle est là, dans son retrait; elle peut nous entendre et venir...

» — Le croyez-vous? demanda Bernard, dont l'accent s'éleva.

» — Plus bas, plus bas! au nom de tous les saints! interrompit Sillette effrayée. Ah! voilà un crève-cœur pour moi, Bernet! vous voir, vous écouter me met dans le paradis, et pourtant il faut nous quitter...

» — Pourquoi cela ? répliqua le jeune homme à haute voix.

» — Jésus ! on va vous entendre, dit la fille d'Antoine saisie.

» — Ne craignez rien, reprit Bernard, qui négligeait à dessein toute précaution ; demoiselle Yolande est occupée ailleurs... Que lui importe ce qui se passe ici ?... Elle ne quittera point son retrait pour le savoir.

» — La voici ! interrompit Sillette éperdue.

» Une porte venait en effet de s'ouvrir, et l'on entendait un pas léger dans le long corridor. La jeune servante n'eut que le temps de pousser Bernard derrière une espèce de cabinet de toilette dressé dans un coin au moyen de tentures, et auquel la mode avait fait donner le nom de gloriette. Il venait de disparaître derrière la tapisserie lorsque la demoiselle de Beaugé entra.

» Elle tenait à la main une bougie de cire rose qui répandait, en brûlant, une odeur parfumée. Sa chevelure, à demi dénouée, retombait sur ses épaules ; son surcot désagrafé laissait voir la fine toile de Hollande que gonflait un sein palpitant, et ses pieds nus luttaient de blancheur avec le duvet de cygne qui garnissait ses bottines à relever de nuit.

» Elle demanda si Jacques était de retour, et Sillette balbutia une réponse négative. La jeune châtelaine vint s'asseoir avec humeur sur le petit banc garni de velours placé dans la gloriette, devant un joli miroir de métal poli.

» — Est-ce là l'exactitude que vous m'aviez promise pour ce vilain ? dit-elle en se penchant pour mieux voir son image reflétée dans l'acier. J'attendais ce soir des parfums pour ma coiffure de nuit, et voilà que tout me manque ! Que mon ange gardien m'abandonne si je garde un pareil messager !

» — Jacques obéit d'ordinaire comme le chien ou le faucon dressé, dit la jeune servante timidement ; s'il a

manqué aujourd'hui à son devoir, ce ne peut être de sa volonté, et il faut que Dieu l'ait voulu.

» — Et pourquoi Dieu se mêlerait-il, je vous prie, de mes parfums? demanda Yolande dédaigneusement

» Sillette fit un effort pour sourire.

» — Qui sait s'il n'a point eu pitié de tous ceux que demoiselle Yolande rend malades d'amour, dit-elle, et s'il ne la trouve pas déjà trop belle sans le secours des marchands italiens?

» Le pli sévère qui sillonnait le front de la châtelaine s'effaça.

» — Vous êtes une flatteuse, Sillette, répliqua-t-elle plus doucement; mais je ne me laisse point prendre ainsi. Vous avez pour maître Verdureau l'indulgence qu'on montre à un amoureux.

» — Moi? s'écria la jeune fille en pâlissant; Seigneur, qui a pu le faire croire à la demoiselle?

» — Nierez-vous que Jacques vous veuille épouser? demanda Yolande; lui-même, l'autre jour, me l'a dit.

» — Encore faut-il que je lui en donne congé, reprit vivement la fille d'Antoine, et plutôt ne jamais mettre à mon doigt la bague d'alliance.

» La demoiselle de Beaugé se retourna.

» — Ah! tu es donc comme moi, pauvre fille, dit-elle en reprenant subitement le ton de familiarité qu'elle avait d'ordinaire avec la Sillette, tu fuis qui te cherche!...

» Sillette fit un signe affirmatif.

» — Alors, c'est que tu as choisi ailleurs, ajouta Yolande.

» — Qui le fait croire à la demoiselle?

» — C'est toujours comme cela.

» — La demoiselle en a donc fait l'expérience?

» Yolande ne répondit point sur-le-champ; elle se mit à défaire sa belle tresse de cheveux, tandis que la jeune servante les arrangeait pour la nuit; enfin, elle reprit :

» — Connaissais-tu le château de Goulaine, petite?

» — Je l'avais vu de loin, répondit Sillette; mais quand la mère-grand m'envoyait au bourg, elle me recommandait toujours de l'éviter, à cause des valets et des pages.

» — Ainsi, tu n'y connaissais personne?

» — Personne; et la demoiselle?

» — Moi, dit Yolande pensive, j'y ai connu quelqu'un... que je n'ai jamais vu ni entendu... mais dont les billets d'amour m'arrivaient sur les ailes des oiseaux.

» Sillette laissa échapper une exclamation.

» — La demoiselle veut rire, dit-elle.

» — Non, non, reprit Yolande; la prieure pourrait te le dire comme moi, elle qui a surpris la correspondance et averti mon père, si bien qu'il est venu me reprendre brusquement aux Ursulines pour me conduire à Beaugé, puis ici

» — Et depuis, la demoiselle n'a plus entendu parler de celui qui avait écrit?...

» — Je ne sais, dit la châtelaine avec hésitation; te rappelles-tu cette représentation du mystère donnée par les écoliers?

» — Dieu éternel! comment l'oublierais-je, quand la demoiselle a failli y périr?

» — Pendant tout le spectacle j'avais cru remarquer un archange dont les yeux ne me quittaient pas.

» — Bien d'autres yeux prenaient la même route.

» — Peut-être; mais quand l'épouvante s'empara de la foule, je fus d'abord entraînée par le sire de Chanteau et par mon père; bientôt séparée d'eux, je tombai, je m'évanouis... Tout ce qui se passa ensuite n'est pour moi qu'un rêve.... Cependant, il me sembla que j'étais emportée à travers des débris, des flammes; qu'après de longues angoisses j'arrivais à l'air libre!... A ce moment, j'ouvris les yeux.... L'archange du mystère était penché sur moi, il me regardait et je l'entendis murmurer quelques mots ita-

liens... ceux qui terminaient toutes les lettres autrefois reçues aux Ursulines de Goulaine : *per l'amor da te speranza*.

» — Par toutes les saintes du paradis, la demoiselle me fait peur ! s'écria la jeune servante en se signant. Quel est donc celui qui, après avoir écrit là-bas et l'avoir ici sauvée, continue encore à se cacher ? N'a-t-il point fait assez pour se réclamer de la demoiselle, à moins que ce ne soit l'esprit du mal ou quelque vilain devenu fou d'amour ?

» — Fi ! s'écria Yolande en rougissant ; pensez-vous bien à ce que vous dites, Sillette, et croyez-vous que la fille du sire de Beaugé ne puisse espérer une plus noble aventure ? Ne m'avez-vous donc point entendue lire les belles histoires de chevalerie où de nobles princes et seigneurs se font secrètement ainsi poursuivants d'amour et veillent sur la vie et l'honneur de leur dame sans jamais se trahir ?

» — La demoiselle a raison, reprit la Sillette, prompte, comme toutes les femmes, à se jeter dans une supposition romanesque ; qui sait si le galant clerc de Goulaine et l'archange des prés Saint-Martin ne reparaîtra point au tournoi donné par monseigneur ?

» — Par ma vie ! j'y pensais, chère fille ! s'écria Yolande en frappant sur la joue de Sillette, oui, je me disais que si le noble inconnu tient à ne pas être oublié, il reparaîtra dans la lice avec mes couleurs.

» — Et qu'il empêchera le sire de Chanteau de les porter, acheva la jeune servante.

» La demoiselle de Beaugé l'embrassa.

» — Ah ! que Dieu t'entende ! dit-elle en se levant ; viens, pauvre fille, viens ; nous ferons ensemble ce soir la prière pour les inconnus.

» Elle jeta sur la table de la gloriette les nœuds de soie mêlée d'or, de blanc et de vert naissant qu'elle portait dans ses cheveux, fit signe à Sillette de prendre la cire rose et sortit éclairée par elle.

» Lorsque la lueur qui les guidait se fut complétement effacée dans le corridor et qu'on eut entendu la porte du

retrait de la jeune fille se refermer, Bernard se dégagea doucement des draperies dans lesquelles il était resté enveloppé ; il s'approcha à tâtons de la table, saisit un des nœuds abandonnés par Yolande, le pressa sur sa poitrine, puis sur ses lèvres et, s'élançant vers l'entrée, il franchit rapidement l'escalier, gagna la petite porte et s'enfuit.

XXXIV.

Comment la gloire coûte cher. — Résolution de Bernard. — Il va à la cabane du *Maugars*. — Un sorcier du moyen âge dans son intérieur. — Rencontre d'anciennes connaissances. — La consultation. — Rendez-vous donné à Bernard.

» Bernet trouva Landrille à la *Truie qui file*, dans ce cabinet particulier où nous avons déjà rencontré les confrères de la Passion réunis. Jacques Verdureau était étendu aux pieds d'un des bancs, où il ronflait bruyamment. Le Gascon, un peu troublé par les toasts qu'il avait dû porter pour conduire là le messager, achevait de vider à petits coups son hanap, en jetant un regard mélancolique sur son adversaire terrassé.

» A l'arrivée de Bernard, qui se précipita dans le retrait comme un ouragan, il redressa la tête.

» — Ah ! ah ! dit-il, déjà César de retour : *venit, vidit, vicit* (il est venu, il a vu, il a vaincu). Par le ciel ! ta campagne nous coûte cher, et j'ai cru que la cave de maître Gibosus y passerait ; le gosier de ce vilain ressemble à l'Océan, tout s'y perd : *mare profundum, ingens!...* (mer profonde, immense.) Mais enfin le voilà vaincu ! *debellata sitis*! (la soif est soumise.) Regarde...

» — Laisse, et viens avec moi, interrompit précipitamment Bernard en lui prenant la main ; je veux te parler

» — Parle, tu le peux, répliqua Landrille : *qui ha be*

aures audiendi audiat (que celui qui a des oreilles entende), mais j'aime mieux t'écouter ici. Je ne sais pourquoi j'ai ce soir les jambes faibles, et dès que je veux me lever, il me vient des éblouissements; je ne jouis de mes facultés qu'assis.

» Le jeune homme le regarda.

» — Ah! en effet, dit-il, j'ai peur que tu ne puisses me donner un conseil.

» — Moi! s'écria Argumentabor, qui peut te le faire croire?... *Tonitru!* Un conseil! tu sais que c'est mon fort... Mes ancêtres avaient pour armes l'épée de Mars et le chat-huant de Minerve, avec la devise: *manu et consilio* (par la main et la prudence). Seulement, le broc est vide... et comme parler altère, je vais le faire remplir.

» Il avait levé le poing pour frapper sur la table; Bernet s'interposa, en déclarant que c'était inutile.

» — Alors, monte sur le pupitre et expose tes arguments, dit le Gascon en se rejetant en arrière et étendant ses longues jambes sur deux bancs: *Ora tibi intenta teneo* (je te prête l'oreille).

» Bernard montra Jacques Verdureau couché à leurs pieds.

» — Es-tu sûr qu'il ne peut nous entendre? demanda-t-il.

» — Le vilain! s'écria Argumentabor en éclatant de rire, ah! ah! ah! ne l'entends-tu pas ronfler?... On dirait une trompette marine! *Per Bacco!* monseigneur lui proposerait sa couronne qu'il n'aurait pas seulement l'esprit de lui répondre: Dieu vous bénisse! Parle donc sans crainte, *amice*, il n'y a ici que deux oreilles ouvertes.

» Bernard parut hésiter.

» — Eh bien, voyons! reprit Landrille après avoir attendu un instant, s'agit-il encore de t'ouvrir quelque porte fermée, ou de te faire parler à quelque jouvencelle?

» — Non, dit le fils de la Meshaine, qui s'était assis; je voudrais seulement savoir... si tu as jamais assisté à un tournoi?

» — Et tu y mets ce mystère ! s'écria Argumentabor en riant; par mon chaperon ! tu es un homme d'une singulière prudence !

» — Réponds, en as-tu vu ? répéta Bernet avec impatience.

» — Des tournois ! pardieu ! ne sais-tu pas que notre Midi est leur véritable patrie ? J'ai vu les grandes passes d'armes de Bordeaux et de Toulouse, où plus de cent cinquante chevaliers ont couru la lance.

» — Et tu connais les règles de ces joutes?

» — Aussi bien que celles de mon doctrinal.

» — Alors, voyons, fais-les-moi connaître, dit Bernard en s'accoudant à la table, les yeux fixés sur son compagnon.

» Celui-ci prit une attitude magistrale.

» — D'abord, dit-il, on nomme des juges du camp, chargés de tout diriger, de maintenir l'ordre et d'arrêter au besoin le combat; puis chaque chevalier suspend son écu dans la lice, et quiconque veut jouter avec lui vient le frapper de son épée. Tout combattant désarçonné doit au vainqueur son cheval et ses armes pour rançon.

» — Toutes les rencontres sont-elles donc des combats singuliers ?

» — Jusqu'au dernier jour, où les chevaliers qui n'ont pas été mis hors de lutte se partagent en deux troupes et en viennent à une mêlée générale. Celui qui est alors déclaré le mieux faisant reçoit le prix et choisit parmi les nobles châtelaines accourues au spectacle celle qu'il préfère et qu'on déclare dame de beauté.

» — Ainsi, reprit Bernard, dont l'œil s'enflammait, le vainqueur peut faire connaître publiquement sa préférence, conquérir une sorte de droit à l'amour de la femme qu'il a choisie, devenir son prétendant et son chevalier.

» — Comme tu dis, compar.

» — Pour combattre au tournoi que notre seigneur le duc prépare...

» — Il suffit de se présenter dans la lice.

» — Mais ne doit-on pas faire preuve de noblesse en inscrivant son nom sur le livre du juge du camp?

» — A moins qu'on ne s'en déclare empêché par un vœu.

» — Et votre déclaration serait acceptée?

» — C'est la règle.

» Bernard se leva avec un cri, et frappant sur la table :

» — Alors, j'irai! s'écria-t-il les yeux enflammés.

» — Au tournoi? répéta Argumentabor, qui fit un soubresaut en arrière; tu veux combattre au tournoi contre nos chevaliers?

» — Crois-tu donc que je manque de force ou de courage? reprit Bernard, dont l'exaltation semblait grandir; n'ai-je point appris à manier comme eux la lance, l'épée et la hache d'armes? Si Dieu me seconde, qui m'empêcherait d'obtenir le prix?

» — Qui? reprit le Gascon en frappant ses deux cuisses, tu demandes qui, *povero?* Un adversaire contre lequel le cœur ni la bonne volonté ne peuvent rien.

» — Comment?

» — L'ennemi né des clercs comme nous, un manant sorti de la boue dont tout le monde se plaint et que tout le monde courtise, qui favorise les sots ou les vauriens, et à qui les hommes d'esprit et les honnêtes gens ne demandent pas mieux que d'ouvrir leurs maisons, le fils aîné de Satan, le tentateur invincible et éternel, l'argent!

» — Que veux-tu dire? demanda Bernard.

» — Par les cornes d'enfer! la fièvre a-t-elle donc emporté ton bon sens? reprit Landrille; oublies-tu que pour jouter il faut une armure et un cheval?

» — Sans doute! dit le fils de la Meshaine.

» — Et que pour les avoir on doit les acheter?

» — Aussi était-ce dans ce but que je m'adressais à toi.

» — Parce que tu as vu ma bourse rondelette! Mais,

poverino, tout ce qu'elle contient suffirait à peine à l'achat d'une mule de voyage. Sais-tu bien ce que coûte la gloire de ces tournois? Là, comme ailleurs, le plus riche a tous les avantages: les armes et le cheval sont les vrais instruments de la victoire, et plus on peut payer cher, meilleurs sont les instruments. Va donc heurter une épée mal forgée contre l'acier de Milan, et quelque courtaud angevin contre un palefroi d'Allemagne! Le succès n'est le prix que du courage opulent; et ce n'est point par vaine figure de rhétorique que les chevaliers portent l'éperon d'or.

» — Mais n'est-il aucun moyen de se procurer la somme nécessaire? demanda Bernard avec une anxiété désespérée. Mon Dieu! tu connais mon ignorance; élevé dans les saulaies de la basse Loire, je ne sais rien de ce monde. Par tout ce que tu aimes et par tout ce que tu as aimé, fais que je puisse paraître dans la lice, que j'aie pour moi les chances du combat; et me demandasses-tu le lendemain jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je te la donnerais en te remerciant.

» Landrille secoua la tête.

» — *Nescio vos*, pauvret, dit-il sérieusement; tu portes trop haut tes visées. Pour te procurer ce que tu désires, il faudrait puiser au trésor de Satan comme le sorcier des carrières.

» Bernard tressaillit.

» — Crois-tu donc qu'il m'accordât ma demande? s'écria-t-il.

» — Peut-être, répliqua Argumentabor; mais le diable seul pourrait dire à quel prix.

» — Par mon âme! je veux qu'il le dise, s'écria le fils de la Meshaine, qui se leva brusquement et reprit son chaperon, qu'il avait jeté sur la table.

» — Où vas-tu? demanda Landrille.

» — Aux carrières.

» — A cette heure?

» — N'est-ce point celle où le Maugars se montre?

» Argumentabor lui saisit le bras.

» — Sur ta tête! ne fais point cela! s'écria-t-il effrayé.

» — Laisse, et donne-moi ton épée, interrompit Bernard, qui prit la rapière de Landrille, accrochée au mur.

» — Au nom du Christ! s'écria le Gascon, songe que tu peux te trouver face à face avec le grand ennemi!

» — Qu'il vienne, s'il m'apporte ce que je demande! répliqua Bernard avec une exaltation égarée.

» Et sans écouter les cris d'Argumentabor, il se dégagea de ses mains, s'élança hors de la taverne et disparut dans la nuit.

» Il traversa en courant les rues désertes, atteignit les faubourgs, puis la campagne; ce fut là seulement que l'haleine lui manqua et qu'il ralentit le pas.

» Devant lui serpentait une route tracée à travers les broussailles; à son extrémité, un monticule aux contours noirs et dépouillés se dessinait vaguement sur le ciel nébuleux : c'était la vieille carrière. Là demeurait le sorcier de magie noire auquel s'adressaient en secret les désespérés.

» Dans ce siècle de brutalité et d'ignorance, où la force opprimait presque partout impunément, et où le droit ne trouvait de sauvegarde que dans l'immobilité, toutes les imaginations avides se tournaient vers le monde surhumain et lui demandaient ce que le monde réel leur refusait. Mécontent de la vie journalière, chacun attendait un miracle des puissances invisibles, et, selon son audace, le demandait à Dieu ou au démon. Nul n'osait dire avoir vu le Maugars; mais on en racontait tout bas des merveilles. Toutes les grandes fortunes dont on ignorait la source, toutes les élévations inexpliquées, tous les bonheurs constamment soutenus, étaient habituellement attribués à son intervention.

» La cabane du Maugars était vide pendant le jour, et ceux qui voulaient le voir ne pouvaient l'y rencontrer que

la nuit, encore n'en avaient-ils point la certitude. L'étrange habitant des carrières faisait, au dire de la foule, de longs voyages dans les régions invisibles; quand la cheminée de sa cabane cessait de fumer, c'était l'annonce de son départ.

» Bernard, qui connaissait la tradition, tremblait d'arriver pendant une de ces absences; mais en approchant, il aperçut la fumée qui s'élevait par flocons minces et pâles au-dessus du toit. La certitude que le Maugars était là lui fit ralentir le pas.

» A travers sa résolution, il sentait une inquiétude vainement repoussée. Bien que la réputation faite à sa mère et la vue de ses opérations mystérieuses l'eussent rendu moins accessible qu'un autre aux superstitieuses terreurs, il était loin d'avoir dépouillé les croyances de son époque; son audace n'était que l'égarement volontaire de la passion, qui connaît le péril sans vouloir s'y arrêter. Aussi, à mesure qu'il approchait du monticule, sa respiration devenait plus pressée, son œil fouillait la nuit plus attentivement, et les battements de son cœur redoublaient.

» La butte sur laquelle s'élevait la cabane du Maugars avait été formée par les déblais de l'ardoisière abandonnée; au-dessous s'ouvrait l'abîme, aux flancs duquel des coupes de pierres étagées formaient d'étroites corniches qui se correspondaient de loin en loin et traçaient une sorte de sentier en spirale descendant jusqu'au fond du gouffre.

» Bernard suivit un instant la crête de la pierrière, arriva à la cabane, et ne se donnant point le temps de se consulter lui-même, il étouffa, pour ainsi dire, le frémissement de toutes ses artères, et alla frapper à la porte du Maugars.

» Celle-ci céda au premier coup, s'entr'ouvrit, et l'œil du jeune homme put plonger librement à l'intérieur.

» Un feu près de s'éteindre y répandait des lueurs vacillantes qui lui montrèrent un fourneau, des enclumes, et

un grand nombre d'instruments à forme étrange; des parcelles brillantes étaient semées sur la terre battue qui servait de plancher. Çà et là se montraient quelques débris de squelettes accrochés au mur, quelque oiseau étranger immobile sur son perchoir et dont les yeux étincelaient dans l'obscurité; quelques serpents gigantesques entourant de leurs replis une machine inconnue.

» Bernard frissonna; mais sans reculer et affermissant sa voix, il appela tout haut le Maugars.

» Son appel retentit dans la solitude de la cabane sans réveiller aucun écho. Il le répéta jusqu'à trois fois distinctement, et plongea son regard scrutateur dans tous les coins du réduit. Évidemment celui qu'il cherchait n'y était pas. Cependant le feu encore allumé prouvait qu'il ne pouvait être loin.

» Bernard sortit pour explorer l'extérieur, il fit le tour de la cabane et arriva aux bords de l'ardoisière.

» L'eau du ciel avait formé, au fond du sombre abîme, une sorte de lac dans lequel se reflétaient les clartés stellaires; en se penchant pour mieux voir, Bernard crut distinguer, sur ce miroir des eaux, une ombre qui s'agitait.

» La tradition populaire affirmait que le Maugars se retirait souvent au fond de la carrière pour ses conjurations les plus mystérieuses; à l'en croire, c'était là surtout qu'on le trouvait armé d'une merveilleuse puissance et facile à vous en faire profiter.

» Bernard n'hésita point : emporté par cette espèce de délire audacieux qui l'avait poussé jusque-là, il chercha une des corniches qui couraient aux parois du gouffre et se mit à la suivre avec précaution.

« Il parcourut toute la première bande de la spirale, gagna la seconde, puis la troisième, sans rien apercevoir; mais comme il venait d'atteindre enfin une saillie plus large, qui surplombait seulement de quelques pieds au petit lac d'eau dormante, il s'arrêta brusquement avec un geste d'effroi.

» En face de lui, du côté où il avait cru apercevoir une ombre projetée sur les eaux, se creusait un enfoncement assez spacieux où s'agitaient deux formes confuses ; il n'en était séparé que par un étroit espace, et la lumière du ciel reflétée lui permit bientôt de les mieux distinguer.

» C'étaient deux hommes masqués, parmi lesquels Bernard reconnut le Maugars à son bonnet élevé et à son costume rouge et noir. Il semblait repousser avec peine les sollicitations ou plutôt les reproches de son interlocuteur, dont la voix s'élevait de plus en plus. Bientôt Bernard distingua quelques mots... puis des phrases entières.

» — Tu l'as promis, répétait-il d'un ton menaçant ; à notre dernière visite le grand œuvre ne demandait plus que quelques veilles pour être accompli, et tu devais me remettre aujourd'hui l'eau de transmutation.

» — Vous l'aurez, vous l'aurez! répondit le Maugars dont la voix frappa le fils de la Meshaine comme s'il l'avait déjà entendue ; ne vous ai-je pas montré que je l'avais obtenue? N'avez-vous pas vu, sous vos yeux, le plomb se changer en or?

» — Je l'ai vu, fils de Satan, répliqua avec colère l'homme masqué, je te sais capable de me la fournir ; mais peut-être ne le veux-tu pas. Prends-y garde, Maugars! je t'ai successivement apporté, pour tes préparations, tout ce qui me restait! J'ai emprunté sur ma seigneurie de Chanteau plus de mille écus d'or ! il est temps que je sois payé de mes sacrifices, ou par la mort! tu ne m'échapperas point.

» —Pensez-vous donc que le Maugars ait quelque chose à craindre de vos menaces? dit le sorcier d'un accent qui paraissait mal assuré. Si l'œuvre n'avance point aussi vite que je l'espérais, c'est qu'il s'est élevé quelque obstacle... l'esprit des ténèbres résiste... il lui faut un dernier sacrifice.

» — D'argent? interrompit brusquement le sire de Chanteau.

» — Je l'ignore, répliqua le Maugars, mais vous pourrez le savoir; je vous ai promis de l'interroger devant vous dès que le rayon de la lune aurait atteint le milieu des eaux.

» — Il y touche.

» — C'est bien!... Vous êtes toujours décidé à le voir?

» — Décidé.

» — Alors préparez-vous, reprit le Maugars avec une sorte de répugnance; étendez d'abord sous vos pieds ce manteau, et si vous tenez à la vie ne franchissez, pour aucun motif, l'espace qu'il recouvre.

» — M'y voici.

» — Maintenant, donnez votre dague et votre épée.

» — Ne puis-je donc garder mes armes?

» — Impossible! impossible! répliqua le Maugars d'un ton d'effroi; celui que vous voulez invoquer ne pourrait les voir sans les saisir et nous en frapper. Surtout pas un mot, pas un geste et contentez-vous de répondre s'il vous interroge.

» — Je ne l'oublierai pas, dit le sire de Chanteau, dont la voix était altérée.

» — Rassemblez tout votre courage, reprit le sorcier en paraissant lui-même faire un effort... Vous l'avez voulu; voici l'heure... il va venir!...

» A ces mots il recula de quelque pas, se baissa lentement et traça autour de lui un cercle qui ne tarda pas à briller d'une lueur bleuâtre. Se redressant alors, il étendit les bras vers l'enfoncement ténébreux et se mit à prononcer rapidement une cantation bizarre entremêlée de cris d'appel.

» Un sifflement aigu et lointain lui répondit... il se répéta en s'approchant; des flammes jaillirent tout à coup de l'obscurité et une forme rougeâtre apparut sous les roches noires.

» Le sire de Chanteau fit un mouvement en arrière; mais une main du Maugars l'arrêta.

» — Le manteau! ne quittez point le manteau! balbutia-

t-il, tandis que son autre bras continuait les signes de conjuration.

» Un sifflement plus terrible que tous ceux qui avaient précédé sembla lui répondre et la redoutable apparition se détacha de l'ombre.

» — Qui m'a appelé, que me veut-on? demanda-t-elle.

» — Le maître ne peut l'ignorer, répondit le Maugars replié sur lui-même et tremblant de tous ses membres.

» — Sans doute, reprit le fantôme rouge, tu veux que le sire de Chanteau puisse savoir ce qui empêche l'achèvement de la liqueur de transmutation que tu lui destines?

» — Il est vrai.

» — Eh bien, dis-lui que toi seul en es cause.

» — Moi, maître, et pourquoi?

» — Parce que tu as craint de lui demander ce qui pouvait assurer la perfection du grand œuvre.

» — Et qu'est-ce donc?

» — Le sang d'un enfant nouvellement baptisé.

» Le sire de Chanteau tressaillit; le Maugars plia la tête.

» — Rien ne t'est caché, dit-il plus bas; j'aurais cru pouvoir conjurer l'obstacle.

» — Et ton orgueil a été puni, répliqua l'apparition.

» — Je l'avoue, je l'avoue; mais n'est-il donc aucun moyen de remplacer le sang?

» — Il en existe un.

» — Qui est au pouvoir du sire de Chanteau?

» — Oui.

» — Et lequel?

» — Sa signature, tracée au bas de ce pacte avec ce roseau noir.

» — A ce prix sa fortune sera rétablie?

» — A ce prix, l'or s'entassera dans ses coffres, comme le blé dans les huches après la moisson.

» Le Maugars prit le pacte et le tendit au châtelain qui parut hésiter.

» — A-t-il peur? demanda ironiquement le fantôme.

» Messire de Chanteau saisit brusquement le roseau noir et dessina au bas du parchemin les deux épées surmontées d'une couronne qui lui servaient d'armoirie. Mais à peine les eut-il achevées que l'homme rouge, qui s'était approché, lui arracha la feuille et disparut dans l'enfoncement du rocher avec un éclat de rire strident.

» Le Maugars s'élança vers son compagnon et l'entraîna rapidement jusqu'à l'extrémité du petit lac, comme s'il eût craint un retour de l'être redoutable auquel il venait d'échapper.

» — Partez, partez, dit-il d'un accent précipité; je vous réponds maintenant du succès.

» Le sire de Chanteau demanda quand il devait revenir.

» — A la prochaine lune, répondit le Maugars ; mais au nom de votre salut ! ne restez pas ici plus longtemps.

» Et regardant derrière lui avec un air d'épouvante, il conduisit le châtelain jusqu'à l'ouverture d'une brèche qui fendait les parois de la carrière et menait par une pente rapide au haut du coteau.

» Il y resta jusqu'à ce qu'il l'eût vu atteindre la crête et redescendre vers la campagne. Revenant alors sur ses pas, il regagna lui-même l'anfractuosité où l'évocation avait eu lieu.

» Bernard avait suivi toutes les phases de cette scène étrange avec des alternatives de curiosité et d'épouvante. Au moment où la redoutable figure du grand ennemi s'était dessinée dans l'ombre, il avait senti ses cheveux se dresser ; mais l'impression avait presque aussitôt perdu son intensité douloureuse. Lorsqu'il eut entendu le terrible inconnu promettre au sire de Chanteau la richesse et la puissance, son cœur se gonfla d'une audacieuse envie, et dans la signature du pacte mystérieux il n'aperçut que la conquête de toutes les joies de la terre. Aussi à la vue du Maugars revenant vers la roche sombre, n'eut-il qu'une pensée, celle de le rejoindre et d'obtenir également, à tout prix, ce qu'il était venu chercher.

» Il reprit donc résolûment sa route le long de la saillie qui continuait la carrière, et arriva à la place même où le fantôme, puis le Maugars s'étaient éclipsés.

» Ce qui de loin ne lui avait paru qu'un enfoncement était l'entrée d'une haute galerie creusée dans les couches de schiste pour l'extraction de l'ardoise, et dont la voûte était encore soutenue par des troncs d'arbres revêtus de leur écorce. Au fond brillait une petite lumière devant laquelle se dessinait la silhouette du Maugars.

» Bernard franchit résolûment le seuil de la galerie et s'avança vers le point éclairé. Au bruit de ses pas le Maugars se retourna brusquement, saisit la petite lampe de fer et l'éleva à la hauteur de ses yeux qu'il ombragea d'une main pour mieux voir. Dans ce mouvement la lumière éclaira en plein son visage démasqué, et Bernard reconnut le juif Jacob.

» Au cri de surprise poussé par le jeune homme, celui-ci le regarda plus attentivement, parut se rappeler également ses traits et recula effrayé. Mais Bernard s'était élancé vers lui et le retint par sa robe.

» — Ne cherche point à m'échapper, mécréant, dit-il ; il faut que tu m'entendes ?

» — Que veut l'ancien passeur de la Loire ? demanda Jacob, dont l'accent avait repris son hésitation obséquieuse.

» — Que tu me dises d'abord si tu es bien le Maugars, reprit Bernard, qui fixait sur le juif un œil étonné.

» L'éclat de rire aigu que Bernard avait déjà entendu retentit derrière le juif, qui parut rassuré.

» — Voici ma réponse, dit-il.

» Bernard, qui avait tressailli, parut se raidir contre l'effroi.

» — Eh bien, reprit-il, puisque tu es vraiment celui que je cherche, écoute-moi... et... exauce-moi !

» Le juif se pencha vers une fissure de la roche sombre, et Bernard crut entendre un murmure confus.

» — Parle, lui dit enfin Jacob, qui reposa la lampe à ses pieds.

» Le jeune homme tâcha de rassurer sa voix et exposa sa demande au Maugars. Mais ce dernier lui adressa plusieurs questions. Il sembla à Bernard que l'étrange murmure recommençait de loin, et qu'après chacune de ces manifestations d'un interlocuteur invisible, l'interrogatoire du juif reprenait plus embarrassant. Désireux de garder son secret, et contraint de répondre à celui qu'il venait solliciter, il dut prendre un milieu entre la discrétion et la confiance. Il ne nia point que ses projets ambitieux ne fussent excités par un amour caché, bien qu'il refusât d'en faire connaître l'objet. Mais la voix mystérieuse se fit encore entendre tout bas, et Jacob lui jeta un regard railleur.

» — Ainsi tu as oublié le nom de la femme pour qui tu veux déguiser ta cape d'écolier sous la cuirasse? demanda-t-il.

» — Du moins je refuse de le répéter, dit Bernard.

» — Et penses-tu que j'en aie besoin? reprit le Maugars ironiquement; celle dont tu as gardé le missel comme un gage de tendresse et d'espérance, pour qui tu as abandonné ton pays, ta profession et ta famille, dont la porte t'est restée fermée jusqu'au jour où tu as réussi à la voir sous le masque de l'archange du mystère, se nomme demoiselle Yolande de Beaugé!

» Nous essayerions en vain d'exprimer le saisissement de Bernard. Il fit deux pas en arrière en poussant un cri étouffé et resta les yeux fixés sur le Maugars sans pouvoir répondre.

» — Me crois-tu maintenant bien instruit? reprit celui-ci d'un ton ironique.

» — Je crois, balbutia le fils de la Meshaine, que tu es véritablement le protégé de celui pour qui rien n'est secret. Mais, puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il après une courte pause et avec une résolution précipitée, je me

livre à toi. Fais tes conditions; quelles qu'elles soient je les accepte. Voilà trop longtemps que j'étouffe sous la jaquette du vilain et sous la cape de l'écolier; Maugars! donne-moi l'armure des hommes nobles et je ne te refuserai rien. J'ai en vain cherché parmi les routes de la terre: toutes sont fermées aux pauvres... sa place est faite à jamais dans la servitude et l'humiliation. Je n'en veux pas, Maugars; ouvre-moi les chemins qui conduisent à l'éclat et à la jouissance; donne-moi tout ce qui peut me donner Yolande, et quoi que tu exiges de moi, je ne veux rien te refuser.

» Le jeune homme tendait des mains convulsivement suppliantes vers Jacob, dont le visage rayonnait de triomphe. Il attendait palpitant la réponse du juif; mais il y eut une pause. La voix du témoin invisible avait recommencé à murmurer; enfin le Maugars fit un pas vers le fils de la Meshaine.

» — Tes vœux peuvent être accomplis, dit-il, pourvu que tu sois hardi et fidèle.

» — Que faut-il faire? demanda précipitamment Bernard.

» — Demain, au point du jour, rends-toi au four banal de la Parcheminerie.

» — J'y serai.

» — Tu y trouveras un de ces serviteurs mauresques dont se font suivre plusieurs de nos seigneurs depuis les guerres d'Italie.

» — Et je le reconnaîtrai?...

» — A son turban jaune orné d'une sardoine.

» — Bien.

» — Il passera près de toi en comptant les anneaux de la chaîne d'or qu'il portera au cou.

» — Ensuite :

» — Tu le suivras à distance; tu entreras où tu l'auras vu entrer...

» — Et alors?

» — Alors tu trouveras celui qui doit t'offrir ce que tu désires, et... le reste dépendra de toi.

» Le lendemain, au point du jour, Bernard se promenait devant le four banal de la Parcheminerie, auquel le fournier n'avait point encore mis le feu. Quelques coureurs de nuit attardés traversaient seuls, de loin en loin, le carrefour désert; les cloches des églises et des couvents n'avaient point encore sonné matines; on n'entendait, dans les maisons refermées et silencieuses, que les chants des coqs qui perçaient, çà et là, le brouillard du matin comme une fanfare éclatante.

» Le jeune homme, le cœur agité d'une fiévreuse attente, allait et venait d'un pas précipité, son regard fouillait successivement toutes les rues qui aboutissaient au carrefour; enfin le bruit d'un pas régulier retentit à droite, il s'arrêta. Un nègre, portant le costume brillant des Mauresques, venait de paraître à l'extrémité d'une des rues.

» Bernard demeura immobile et le laissa approcher. Il s'avançait lentement comme un homme qui médite et sans regarder devant lui. Au moment où il atteignit le carrefour, le jeune homme distingua sur son turban jaune une étoile de sardoine, et le vit passer en comptant les anneaux de sa chaîne d'or.

» Sûr que c'était bien le guide annoncé, il n'hésita plus et se mit à le suivre.

» Le Mauresque traversa le carrefour dans sa longueur et prit par une ruelle obscure qui conduisait à des jardins de plaisance que les bourgeois de la cité cultivaient à leurs heures de repos. Il le vit côtoyer les haies vives et les clôtures de planches, arriver à un enclos de hautes murailles, ouvrir une petite porte et disparaître.

» Bernard y arriva à son tour, poussa la porte et aperçut devant lui un jardin soigneusement cultivé.

» Un petit pavillon s'élevait au milieu, caché par les vignes et les sureaux. Le nègre, qui avait continué sa

route, venait d'en atteindre le seuil; il se retourna comme s'il attendait Bernard pour l'y introduire.

» Celui-ci referma la porte du jardin et rejoignit son silencieux conducteur.

» Il traversa avec lui plusieurs pièces somptueusement meublées, et arriva enfin à un retrait garni de tapisseries d'Arras et au milieu duquel un homme était assis, le coude appuyé à une table couverte de papiers. Il se retourna au bruit qu'avaient fait les visiteurs en entrant, et l'ancien passeur ne put retenir un mouvement de surprise.

» — Vous me reconnaissez? demanda en souriant l'étranger que nous avons vu au commencement de cette histoire traversant le passage de Biesse avec une suite de marchands.

» — Cette fois... c'est bien... maître Matteo, dit Bernard avec une sorte d'hésitation.

» — Et tout à l'heure, grâce à un autre costume et à une barbe d'emprunt, ce sera, s'il le faut, don Sanchez! ajouta l'Italien.

» — J'avais donc raison de croire que le même homme jouait les deux personnages, dit le fils de la Meshaine.

» — Et vous auriez pu deviner qu'il en avait joué un troisième, reprit l'étranger en faisant entendre l'éclat de rire satanique qui, la veille, avait épouvanté Bernard dans la caverne du Maugars.

» Il recula involontairement et regarda son interlocuteur.

» — Vous voyez que je vous livre mes secrets, maître Bernard, reprit celui-ci d'un ton d'aisance; ces déguisements m'étaient indispensables avec ceux que je voulais pour instruments; avec vous, dont je désire faire un allié, je puis laisser ces subterfuges et vous dire simplement que je suis le comte d'Alizi, agent du roi de Naples Ladislas.

» Bernard s'inclina avec respect, mais le comte lui in-

diqua familièrement du geste un banc placé à l'autre bout de la table.

» — Point de cérémonie, lui dit-il, nous avons à parler sérieusement; asseyez-vous et écoutez-moi.

» Bernard obéit.

» — Vous savez, reprit Alizi, avec quel acharnement la maison d'Anjou a disputé le trône de Naples à Charles de Duras et le dispute encore à son fils Ladislas. Une nouvelle expédition est méditée contre nous ; la résistance se prépare là-bas, mais l'Italie est fatiguée de ces guerres dont elle supporte tout le poids : toujours repoussés, les Angevins reviennent toujours avec une nouvelle armée; nos victoires mêmes nous ruinent et nous épuisent; les conseillers de Ladislas ont pensé qu'il valait mieux prévenir la lutte en occupant le duc Louis dans ses propres États, et en le forçant à employer contre ses vassaux ses armes qu'il aiguise contre nous.

» — Et voilà pourquoi don Sanchez a semé le mecontentement parmi les écoliers et préparé leur révolte, dit Bernard.

» — Elle servira de diversion, reprit le comte; dans de pareilles affaires on ne doit rien négliger; c'est souvent un grain de sable qui fait trébucher le plus vigoureux combattant. J'ai également commencé à agir sur la noblesse du duché. Grâce aux banquiers lombards, aux magiciens et aux juifs, je tiens déjà la plupart des seigneurs à ma discrétion ; les uns m'appartiennent par les dettes ou l'avarice, les autres par la complicité de quelque crime ou de quelque sacrilége.

» — Je comprends maintenant la demande du Maugars au sire de Chanteau, fit observer Bernard.

» — Qui t'a dit ? s'écria vivement Alizi.

» — Hier, à la carrière, j'ai tout entendu.

» — Alors tu sais quelles sont mes armes, reprit l'Italien; encore quelques mois et la trame sera complète; Louis, enveloppé d'obstacles et de périls, se débattra

douloureusement au milieu des complots domestiques.

» — Mais de pareilles manœuvres pourront-elles se cacher encore quelques mois? demanda le fils de la Meshaine.

» — Tu as mis le doigt sur la difficulté, répliqua le comte; déjà quelques soupçons se sont éveillés; les espions du duc en Italie l'ont averti que le comte Alizi était parti de Naples pour l'Anjou, et par cela même qu'il n'y a point paru on s'inquiète, on surveille; à chaque instant je puis être découvert si tu ne viens à mon aide.

» — Moi, dit Bernard étonné, en quoi puis-je être utile à messire?

» — En détournant les soupçons, dit l'Italien; on ne me cherche que parce que je me cache. Que le comte Alizi paraisse à la cour, qu'on puisse épier ses démarches et l'on ne songera ni au marchand Matteo, ni à l'écolier don Sanchez. Pour dresser mes piéges en sûreté, j'ai besoin que quelqu'un me remplace ostensiblement, fixe sur lui les regards et soit le danger apparent, tandis que le danger réel grossira dans l'ombre. Comprends-tu?

» — Oui, dit Bernard, dont le cœur battait violemment, messire veut un fantôme de lui-même.

» — Mais un fantôme qui sera entouré de tout l'éclat et de toutes les joies de la réalité, ajouta le comte, un remplaçant de ma personne, auquel l'or sera prodigué, dont les plus nobles dames accueilleront les recherches avec un sourire, pour qui les barrières du tournoi s'ouvriront dans trois jours.

» — Et ce remplaçant? demanda Bernard pâle d'espérance?

» — Je l'ai choisi... ce sera toi.

» Le jeune homme se leva avec un cri.

» — Ah! n'est-ce point un jeu... une épreuve? demanda-t-il en bégayant.

» — T'aurais-je livré le secret de mes plans si je voulais te tromper? reprit le comte : non, dès notre première

rencontre tu m'as frappé, j'ai deviné ce qu'il y avait chez toi d'ardeur et d'audace, j'ai failli dès lors te proposer de me suivre ; mais tout est mieux ainsi. Ce que tu demandais au Maugars au prix de ton salut, je te le donne sans condition. Quand tu es entré ici tu n'étais que l'obscur et pauvre écolier Bernard; tu vas en sortir comte d'Alizi, seigneur de Corno et grand vassal du royaume de Naples.

» L'ancien passeur demeura d'abord étourdi. Une main appuyée à la table, les yeux fixés sur l'Italien, il n'en pouvait croire ses oreilles, il avait peur d'être le jouet d'une vision près de disparaître ; mais le comte le fit entrer dans la réalité de ce brusque changement en lui donnant toutes les instructions nécessaires pour le nouveau rôle qu'il devait jouer. Personne à la cour du duc n'avait vu le comte, et les traits du fils de la Meshaine étaient connus de trop peu de monde à Angers pour qu'on pût découvrir la substitution. L'Italien devait d'ailleurs fournir au jeune homme certains moyens de déguiser son teint et sa chevelure qui suffiraient pour dérouter tous les soupçons.

» Quant à l'inexpérience du monde, qui aurait pu le trahir, on ne s'en étonnerait point chez un étranger élevé dans d'autres usages que ceux de la France. Messire Alizi lui fournit sur sa famille tous les renseignements nécessaires, et le mit à même de répondre aux questions des curieux. Il lui donna, en outre, des lettres de crédit venant de Naples, et qui devaient servir au besoin à constater son identité.

XXXV

Un tournoi. — Succès de messire de Chanteau. — Le chevalier à l'armure de Milan. — Victoire de messire Alizi. — Il choisit demoiselle Yolande pour reine de beauté. — Il est le mieux faisant des trois journées. — Rencontre d'une ancienne connaissance. — Messire de Chanteau et ses créanciers. — Manière d'entretenir une garnison au XIVe siècle. — Landrille devient capitaine.

» La grande passe d'armes annoncée dans tout l'Anjou et dans les pays voisins avait attiré un nombre immense de tenants qui venaient disputer les prix offerts à l'adresse et au courage. On avait préparé de grandes lices entourées de barrières, aux deux bouts desquelles se dressaient des galeries en charpente destinées à la noblesse; les dames y occupaient le premier rang. Revêtues d'étoffes précieuses de mille couleurs, elles formaient, autour des gradins, comme une guirlande de fleurs mêlée d'or, d'argent et de pierres précieuses.

» Dans la galerie opposée à celle où le comte et toute sa cour avaient pris place se montrait le seigneur de Beaugé, entouré de ses amis et de ses tenan

» Yolande, qui occupait le banc le plus rapproché de l'arène, brillait au milieu de ses compagnes comme une escarboucle parmi les perles destinées à lui servir d'encadrement. Elle attirait tous les yeux sur ce groupe de gentilshommes et de nobles dames qui, pour le nombre, l'éclat et la fierté, le disputaient à la cour du comte elle-même.

» Cependant la lice se remplissait de chevaliers montés sur de vigoureux chevaux caparaçonnés à leurs armes et la tête empanachée; ils galopaient devant les gradins, la visière levée en saluant les dames au passage. Chacun

d'eux avait suspendu son bouclier à la porte des lices dans l'ordre d'inscription sur le livre du tournoi, et les nouveaux venus n'avaient, pour choisir leurs adversaires qu'à aller frapper un des écus de leur lance.

» Les juges du camp ne tardèrent point à prendre place; la trompette se fit entendre, on débarrassa la lice et les premiers combattants comparurent. Ils étaient armés de toutes pièces et suivis de deux écuyers, l'un portant l'écusson autour duquel s'enroulait une devise, l'autre la lance à fer émoulu et l'épée sans tranchant, armes courtoises qui étaient seules permises dans ces simulacres de combat.

» Les sires de Champchevrier et de la Chenaye coururent d'abord l'un contre l'autre et rompirent leurs lances sans se désarçonner; puis vinrent les seigneurs de Champagné et d'Ardenne, les chevaliers d'Avangour et de Juigné Tous montrèrent une adresse presque égale et méritèrent les applaudissements des spectateurs ; mais aucun n'avait remporté d'avantage décisif sur son adversaire jusqu'à ce que le sire de Chanteau entrât dans la lice.

» Il montait un fort cheval allemand tout couvert d'acier, et lui-même était revêtu d'une armure massive et sombre qui attira sur-le-champ les regards. Son nom, qui courut de gradin en gradin, fut suivi d'un murmure de curiosité.

» On racontait merveilles des prouesses du sire de Chanteau qui, dans le tournoi de Rouen, avait seul terrassé les huit meilleurs chevaliers de Normandie et qu'on avait proclamé, d'une seule voix, le mieux faisant des trois journées.

» Il fit d'abord le tour de l'arène au petit pas de sa monture. Arrivé devant les écus exposés, il choisit celui du sire de Tinteniac, gentilhomme breton de grande renommée ; puis, par une bravade brutale, et comme s'il eût été certain de vaincre ce premier adversaire, ceux du marquis de Molac, seigneur français, alors à la cour du

comte. et du baronnet Turner, venu pour soutenir dans ce tournoi le renom de la chevalerie d'outre-mer. Il allait en frapper un quatrième lorsque les exclamations des juges du camp l'arrêtèrent.

» — Par la vraie croix, sire Jehan, que faites-vous? s'écria l'un d'eux en accourant.

» — Eh bien, je m'assure de quoi ne pas chômer dans la lice, répliqua messire de Chanteau avec un rire grossier; voulez-vous que, faute de précaution, je me trouve sans adversaire devant ma lance?

» — Débarrassez-vous d'abord de ceux que vous avez choisis, fit observer le juge; voici messire de Tinteniac qu prend du champ.

» Jehan haussa ses épaules garnies de fer, baissa la visière de son casque et alla prendre sa place à l'autre bout de la lice.

» Les deux chevaliers s'élancèrent l'un contre l'autre et les deux lances tombèrent en débris; mais celle du sire de Chanteau avait atteint en pleine poitrine le gentilhomme breton, qui fut renversé sur la croupe de sa monture. Il y flotta un instant sans pouvoir reprendre son équilibre, ses pieds quittèrent les étriers et il tomba enfin dans la poussière.

» Le marquis de Molac et le baronnet Turner furent encore moins heureux. Le premier roula sous son cheval, et le second, atteint à la visière, fut emporté évanoui.

» Ces trois victoires successives avaient été si complètes et si rapides que la foule entière se mit à pousser des cris de Noël! Noël! Les gentilshommes agitaient leurs chaperons, les dames leurs écharpes et les vilains leurs bonnets. Quant au sire de Chanteau il avait relevé sa visière et souriait d'un air hautain, en longeant, au petit pas de son cheval de bataille, les barrières et les galeries.

» D'après les lois du tournoi il était maintenant maître de la lice, et c'était à celui qui voulait l'en chasser de venir le provoquer à son tour; mais les tenants sem-

blaient médiocrement pressés de courir les chances d'une lutte hasardeuse et d'ajouter par quelque nouvelle défaite à la gloire de l'orgueilleux vainqueur Celui-ci, arrivé à la logette occupée par les juges du camp, se retourna, et voyant à l'entrée des lices son écu dont personne ne semblait vouloir s'approcher :

» — Je vous l'avais bien dit que la besogne me manquerait, s'écria-t-il avec dédain; par saint Maurice! vos gentilshommes ont peur de prendre une mesure d'habit dans la poussière. J'ai pourtant besoin de remonter mon arsenal et mes écuries; j'aurais voulu gagner encore à ce jeu quelques bonnes armures et quelques bons chevaux. Mais, voyez, mon écuyer a beau lever l'écu sur lequel est gravée ma devise, on dirait un des épouvantails que les manants placent dans leurs blés pour effrayer les oiseaux; pas un chevalier ne songe à approcher. Sur mon âme! messires, je crois que je puis rentrer dans ma tente et boire un coup de malvoisie.

» — Attendez, répliqua le juge, qui avait déjà pris la parole, j'aperçois un nouveau tenant qui se fait ouvrir la barrière.

» — Vrai Dieu! ajouta un second, c'est l'Italien qui a été présenté hier à monseigneur le comte.

» — Par ma barbe! voudrait-il faire connaissance dès aujourd'hui avec les lances angevines? demanda brusquement messire Jehan.

» — Oui! s'écria le juge du camp; voyez, il a touché votre écu.

» — Et il fait proclamer son défi, écoutez.

» Une trompette avait sonné sa fanfare d'appel; il se fit un silence et la voix du héraut d'armes cria :

« A toi, messire Jehan de Chanteau, noble homme de
» la comté d'Anjou;

» Messire d'Alizi, comte de la royauté de Naples, dit et
» fait savoir :

» Qu'il te défie à armes courtoises, et qu'avec l'aide de

» son saint patron il te combattra à cheval ou à pied » avec la lance et l'épée.

» Que Dieu soit miséricordieux pour tous. »

« Cette proclamation fut suivie d'une immense clameur de joie; elle annonçait une de ces rencontres plus variées qui entrecoupaient trop rarement les passes brillantes, mais un peu monotones, des tournois. Pour se hasarder à un pareil combat, après les avantages remportés par messire Jean, il fallait évidemment que le seigneur italien fût un jouteur sûr de ses forces.

» La nature même du défi annonçait d'ailleurs une rivalité sérieuse et l'intention d'une lutte acharnée.

» Messire de Chanteau le comprit; son front se plissa; il tourna un regard farouche vers l'entrée de la lice où se tenait son nouvel adversaire, mais laissant éclater presque aussitôt un rire méprisant :

» — Ah! ah! nous allons nous divertir, mes seigneurs, dit-il en redoublant son armure un instant relâchée; l'Italien est trop poli de venir lui-même ici chercher les coups que nous aurions pris la peine de lui porter en son pays dans quelques mois, lorsque monseigneur le comte ira reprendre son royaume de Naples; mais puisqu'il est pressé de savoir comment on frappe dans notre Anjou, on tâchera de le satisfaire. Et puisqu'il a prudemment choisi les armes courtoises, la leçon ne lui coûtera, j'espère, que des meurtrissures. — Holà! Olivier, amène-moi mon autre cheval.

» Pendant que messire Jehan échangeait son palefroi fatigué contre une monture plus vigoureuse, le nouveau jouteur faisait son entrée dans la lice.

» Il portait une armure de Milan richement damasquinée et relevée d'arabesques incrustées. Son casque, orné d'ornements éblouissants, avait pour cimier une chimère aux yeux d'émeraudes dont les ailes étaient figurées par le panache rouge et blanc; une housse de velours étoilée d'or enveloppait son cheval espagnol dont les

yeux étincelaient sous la frange de soie qui couronnait son front, et qui, les naseaux ouverts, jetait au vent ce hennissement guerrier qui, selon l'expression de Job, semble dire : Allons.

» Il fit le tour des galeries comme tous les tenants; mais arrivé devant le gradin occupé par le sire de Beaugé et par sa fille, il s'arrêta en s'inclinant, Yolande aperçut alors, sur son casque, un nœud de ruban à ses couleurs; mais que l'on juge de son saisissement lorsque ses yeux, en s'arrêtant sur le bouclier du jeune seigneur, y remarquèrent une colombe qui tenait dans son bec une banderole sur laquelle se lisait cette devise : *Per l'amor date speranza.* Elle ne put retenir une exclamation.

» — Qu'avez-vous? demanda Gérard.

» — Rien, dit la jeune fille ; je pense... que ce seigneur étranger va s'exposer grandement...

» — C'est-à-dire que vous espérez le voir abattre par messire de Chanteau? répliqua le seigneur de Beaugé en souriant : je ne vous croyais par si fort prévenue en faveur de sire Jehan.

» — Ne voyez-vous donc pas combien le nouveau venu paraît jeune et faible en comparaison de son adversaire? objecta Yolande.

» Messire Gérard secoua la tête.

» — Il faut voir, dit-il ; l'Italien conduit habilement son cheval, et, pour ma part, je ne suis pas sans confiance dans ce corps un peu frêle; messire Jehan, si je ne me trompe, aura fort à faire. Pourtant, avec l'aide de la Vierge, j'espère qu'il s'en tirera. Voyez, voyez, ils prennent du champ tous deux ; voici le signal, ils sont partis! Par mon salut! on dirait deux tempêtes!

» Le choc fut en effet terrible. Les deux chevaux plièrent sur leurs jarrets jusqu'à toucher la terre, les lances volèrent en éclats et les cavaliers vidèrent les arçons. Mais tous deux se relevèrent en même temps et se trouvèrent l'un en face de l'autre armés de l'épée à deux mains.

» Messire de Chanteau, visiblement irrité d'une résistance à laquelle il ne s'attendait point, attaqua son adversaire avec emportement. Les coups tombaient aussi pressés et aussi furieux que ceux du forgeron qui pétrit le fer contre l'enclume, mais toujours à demi évités, ils retentissaient bruyamment sur l'armure du sire d'Alizi, sans pouvoir le renverser.

» Cependant, à la longue, il sembla un peu ébranlé par cette fougue. Bien que ménagées avec soin, ses forces, évidemment inférieures à celles de son adversaire, parurent se lasser; il rompit de quelques pas en parant plus faiblement. Messire Jehan sentit que la victoire lui était assurée. Poussant un cri de joie, il asséna si rudement un dernier coup sur le cimier de son adversaire que la courroie brisée laissa rouler le casque dans la poussière, et que Bernard (car c'était lui) reculant étourdi alla tomber sur un genou et la tête nue, à quelques pas de la galerie.

» Messire Jehan, hors de lui, relevait sa lourde épée pour achever de l'abattre, quand un cri partit derrière le fils de la Meshaine. Il reconnut la voix et il lui sembla que toutes les puissances de son être se réveillaient à la fois. Bondissant de côté, il évita le coup qui lui était destiné, et frappant à son tour avec des forces centuplées le sire de Chanteau, qui avait perdu son équilibre, il le renversa à ses pieds et le retint sous un genou, la pointe de l'épée au gorgeron.

» Les juges du camp étaient accourus; on releva Jehan aussi étourdi par la colère et la honte que par sa chute, et la victoire du sire d'Alizi fut proclamée.

» Le premier prix, qui était une chaîne d'or lui fut remis par le comte lui-même.

» — C'est votre bien, messire, dit-il gracieusement, et vous pouvez, comme le mieux faisant de la journée, choisir parmi ces nobles damoiselles celle qui doit la placer à votre cou, sachant que par cela même vous la proclamez devant tous dame et reine de beauté.

» Bernard prit la chaîne d'or et traversa la lice sans embarras. Quelques heures avaient suffi pour le transformer. Ces riches vêtements ce respect qu'on lui montrait, la victoire qu'il venait de remporter, tout l'avait relevé devant lui-même ; il se sentait comme porté sur un nuage. Il marcha la tête levée sous tous les regards et au milieu des applaudissements, jusqu'à ce qu'il eût atteint la galerie opposée à celle du comte. Mais, arrivé là, son pas se ralentit, il devint pâle et chancela. Il venait d'apercevoir Yolande.

» Cependant celle-ci avait deviné son intention ; rouge, mais souriante et comme épanouie par l'approche du triomphe elle lui jeta un regard si doux qu'il sentit le courage lui revenir. Il s'approcha du gradin sur lequel la demoiselle de Beaugé était assise, mit un genou en terre et lui tendit la chaîne d'or sans rien dire.

» La foule entière, penchée en avant, pour voir le choix du vainqueur, applaudit bruyamment. Son silence, son émotion qui furent attribués à la modestie avaient, en effet, donné à ce choix quelque chose de particulier ; tout le monde s'intéressait à cet étranger qui, après avoir triomphé par sa valeur, témoignait, par sa timidité, de sa respestueuse courtoisie.

» Au moment où il se releva, mille cris l'avertirent du droit conquis par le vainqueur, et Yolande, obéissant à cette grande voix de la multitude, se pencha gracieusement vers le jeune homme dont les lèvres effleurèrent ses lèvres.

» Messire Gérard de Beaugé lui témoigna ensuite sa satisfaction.

» — Croix-Dieu ! messire, dit-il en jetant un regard d'intelligence à celui qu'il croyait le comte d'Alizi, une telle préférence accordée à damoiselle Yolande par un victorieux comme vous mérite qu'on en soit reconnaissant et j'espère que je pourrai vous le dire plus à l'aise au logis des Barreaux..

» — La reine de beauté commande dans sa cour et elle seule peut m'octroyer congé pour m'y présenter, objecta le jeune homme, les yeux fixés sur Yolande.

» Celle-ci balbutia quelques mots qui confirmaient l'invitation de son père : Bernard s'écria avec chaleur qu'il se présenterait dès le lendemain, et que sa seule crainte était d'user de la permission jusqu'à importuner. Le seigneur de Beaugé le rassurait à cet égard lorsque la trompette retentit de nouveau et annonça la reprise du tournoi.

» Le fils de la Meshaine salua, remonta sur son cheval et regagna la tente que chaque tenant avait fait dresser pour lui en dehors des lices.

» Un écuyer ne tarda pas à s'y présenter avec le palefroi et l'armure du sire de Chanteau qui, selon l'usage, appartenait au vainqueur. Bernard avait assez lu de livres de chevalerie pour savoir ce que faisaient, en pareil cas, les Tristan et les Amadis. Il renvoya les trophées de sa victoire avec ses compliments pour messire Jehan, ajoutant modestement qu'il espérait être traité par lui avec la même courtoisie si, dans quelque nouvelle rencontre, les chances devaient tourner.

» Cette générosité, plus fréquente dans les poëmes de la Table Ronde que dans la réalité, fut bientôt connue ; le bruit s'en répandit de gradin en gradin, et ce fut à qui exalterait le plus haut le chevaleresque étranger. Les dames et les damoiselles surtout ne tarissaient point en exclamations admiratives et en éloges; leurs yeux se portaient sur Yolande avec une curiosité mêlée d'envie, et la demoiselle de Beaugé, embellie par son triomphe, sentait son cœur gonflé d'une joie orgueilleuse qu'elle prenait pour de l'amour.

» Les passes d'armes continuèrent jusqu'au soir avec des péripéties diverses; mais le combat des sires de Chanteau et d'Alizi avait tellement remué les esprits qu'ils restèrent indifférents à tout ce qui suivit. Ce ne fut plus qu'un vain spectacle que les regards suivaient, tandis

que les pensées étaient occupées ailleurs et que l'on continuait à parler du seigneur italien.

» Le soir venu, tous les tenants furent réunis par le comte d'Anjou dans un banquet où messire d'Alizi (c'est le nom que nous donnerons désormais au fils de la Meshaine) fut l'objet de toutes les prévenances. Le sire de Chanteau lui-même dut surmonter son dépit haineux, et vint le remercier de mauvaise grâce. Bernard le reçut avec une dignité cordiale qui continua à lui donner le beau rôle et qui accrut la sourde rage de sire Jehan. Une véritable transfiguration s'était opérée dans l'ancien passeur. On eût dit qu'en revêtant les habits et les priviléges des gentilshommes, il rentrait dans sa condition naturelle. Loin d'y apporter la gêne des parvenus, il prit sur-le-champ, sans y penser, l'attitude et le langage qui convenait à sa nouvelle situation.

» Le comte ne lui montra pas moins de bienveillance que sa noblesse. Il l'interrogea sur l'Italie, fit allusion au rôle douteux que les Alizi avaient jusqu'alors joué dans la guerre de Naples, et laissa deviner quelques soupçons sur les motifs du voyage entrepris par le jeune homme dans la comté d'Anjou; mais Bernard répondit avec tant de précision et de liberté, il se montra si indifférent à la querelle des deux prétendants et si uniquement adonné à ses plaisirs personnels, que le comte le quitta pénétré d'étonnement qu'un si jeune seigneur pût être déjà un si grand politique, et d'autant plus effrayé des intrigues secrètes qu'il venait ourdir dans le comté. Il résolut, en conséquence, d'user également de dissimulation et de continuer à bien recevoir l'Italien, tandis qu'il ferait surveiller toutes ses démarches et l'entourerait de tant d'espions qu'il ne pourrait tramer aucun complot sans qu'on en fût instruit à la cour.

» D'un autre côté, les seigneurs mécontents à qui le véritable comte d'Alizi avait fait faire déjà des ouvertures indirectes et qui voyaient enfin celui au nom duquel on

leur avait parlé, se rapprochèrent de lui avec empressement et hasardèrent quelques demi-confidences. Bernard, qui n'avait point été mis au courant par le prétendu don Sanchez, ne les comprit point, et les gentilshommes émerveillés de sa prudence ne lui en témoignèrent que plus de considération.

» Le lendemain le tournoi reprit avec quelques variantes dans la forme des passes d'armes. On combattit par troupes de trois ou de six chevaliers, non-seulement à la lance, mais à la hache, ce qui rendit les rencontres plus meurtrières. Plusieurs tenants furent grièvement blessés ; le sire de Rueil spécialement fut emporté des lices dans un état qui laissait peu d'espérance, et il expira, en effet, dans la nuit.

» Bernard prit part de nouveau à ces rencontres, et y déploya l'adresse dont il avait déjà fait preuve. Peut-être n'y eût-on point pris garde si les faits de la veille n'avaient fixé tous les yeux sur le chevalier à l'armure de Milan. La foule ainsi prévenue ne cessa point de le suivre au milieu des passes brillantes de cette seconde journée, et lui tint compte de tous les coups heureux qu'il put frapper.

» Cette fois les tenants furent traités par la noblesse angevine qui avait fait dresser une tente pour ce banquet du soir. On y avait déployé tout le luxe du temps. Les quatre coins de l'immense table étaient occupés par quatre constructions en pâtisserie, représentant des moutiers aux vitraux éclairés et d'où sortaient des voix humaines chantant les plus doux motets du temps ; au milieu, un gigantesque pâté reproduisait tous les détails du château fort d'Angers, et des archers placés en sentinelle dans les hautes guérites, lançaient sans interruption aux dames, par le moyen de leurs arbalètes des dragées aux épices ou de galantes poésies, copiées sur de petits rouleaux de vélin.

» Cette fois le sire d'Alizi fut assis près d'Yolande, avec laquelle il put causer à demi-voix tout le soir, tandis que

les musiciens placés au bout de la tente faisaient entendre leurs concerts bruyants, et que les voix animées par le vin d'Anjou se renvoyaient les toasts avec de grands cris.

» Jamais le fils de la Meshaine n'avait éprouvé un pareil enivrement. Le doux accent de la jeune fille produisait sur lui l'effet d'une conjuration magique ; il lui semblait qu'il était emporté loin de la terre, qu'il ne voyait, qu'il n'entendait plus rien qu'Yolande. Les regards perdus dans les yeux de la jeune fille, il y puisait une extase toujours renaissante ; sa voix murmurait mille aveux fascinants qui lui échappaient sans qu'il en eût conscience ; il répétait tous les mots d'amours que sa mémoire pouvait fournir à sa passion, et la demoiselle de Beaugé écoutait sans colère, en souriant, comme quelqu'un qui encourage. Ses réponses, à la vérité, étaient basses, confuses ; elle ne laissait point voir encore le fond de son cœur ; mais combien il était facile de lire. sous cette réserve, sa joie triomphante ! Quelle flamme humide dans ses yeux baissés : comme on sentait qu'elle attendait seulement l'occasion pour se donner !

» Et, en réalité, demoiselle Yolande atteignait le comble de ses vœux. Jeune, riche, puissant et apte aux plus hautes destinées, le sire d'Alizi était bien le héros de ses rêves. N'avait-elle pas reconnu en lui, d'ailleurs, l'amant mystérieux dont elle avait reçu les missives au couvent des Ursulines, qu'elle avait retrouvé dans l'Archange accouru pour l'arracher aux flammes le jour de la représentation du mystère ? Les allusions faites par Bernard à ces différentes circonstances auraient dissipé tous ses doutes, si elle avait pu en conserver. Le jeune seigneur italien l'avait poursuivie d'amour comme les héros les plus parfaits de la chevalerie ; elle-même se trouvait ainsi élevée au rang d'héroïne de roman, et pouvait prendre place à côté d'Iseult, de Rosamonde ou de Blanche-Épine.

» Ce mélange d'avantages positifs et de circonstances ro-

manesques, également flatteur pour sa vanité et pour son ambition, ne pouvait manquer de la rendre singulièrement favorable à Bernard. Si elle évitait de répondre plus ouvertement à son amour, c'était moins par hésitation ou par pudeur que par instinct de coquetterie. Elle sentait vaguement qu'un aveu attendu serait plus précieux, et qu'avant de se laisser prendre, il fallait se faire longtemps demander.

» Cependant, au moment de quitter le sire d'Alizi, elle ne put lui refuser le bouquet de marjolaine qui s'était fané, ce soir-là, à sa gorgerette. Bernard parut le lendemain dans la lice en le portant à son cimier, au-dessus du nœud de ruban, et Yolande qui l'aperçut, rougit d'orgueil et de plaisir.

» Cette fois tous les chevaliers épargnés par les passes précédentes se partagèrent en deux bandes, l'une commandée par le seigneur de Maillé, l'autre par le seigneur de Beaumont, et engagèrent une lutte qui prit toute l'apparence d'une rencontre d'hommes d'armée.

» Ils étaient bien trois cents chevaliers des meilleurs de la chrétienté, et la victoire fut chaudement disputée. Il fallut suspendre à plusieurs reprises le combat, pour permettre aux champions de reprendre haleine ; et, chaque fois, les deux troupes allaient s'amoindrissant par l'éloignement de ceux qui avaient été portés à terre et qui, selon les règles du tournoi, ne devaient plus remonter à cheval. Bientôt il n'y eut plus de chaque côté que cinq ou six tenants privés de leurs chefs.

» Bernard qui, jusqu'alors, s'était contenté de faire son devoir sans tenter aucune prouesse, et avait ainsi sagement ménagé ses forces et celles de sa monture, reprit enfin tous ses avantages. Se plaçant à la tête de ses compagnons, par une convention tacite, il s'élança si impétueusement sur les chevaliers de la troupe opposée que tous furent désarçonnés, sauf un seul.

» Celui-ci reprit bravement du champ, bien que sans

espoir de lutter contre de si nombreux adversaires, et seulement pour combattre jusqu'au bout; mais Bernard avertit ses compagnons, et au moment où le sire d'Ardenne, car c'était lui, arriva sur eux tête baissée, tous s'écartèrent à droite et à gauche en levant leur lance par honneur et comme s'ils n'eussent point voulu s'en servir contre un si vaillant chevalier.

» Ce fut la fin des joûtes. Le sire d'Alizi fut proclamé le mieux faisant, non-seulement de la première et de la dernière journée, mais de tout le tournoi. Il fut reconduit en triomphe, la tête nue et ayant près de lui celle qu'il avait choisie pour reine de beauté, demoiselle Yolande, montée sur une haquenée qu'un page conduisait par le mors.

» Le cœur du fils de la Meshaine ne put résister à tant de gloire. Il se gonfla d'une ivresse orgueilleuse, son œil se promena autour de lui, comme s'il se fût senti véritablement au-dessus de cette multitude; il pensa tout bas qu'il était enfin à sa place et que nulle puissance humaine ne pourrait désormais l'en arracher.

» Sa compagne et lui venaient de sortir enfin de la foule, et suivis de leur chevauchée, ils allaient entrer dans la rue de Saint-Lô quand un cri partit tout à coup à l'une des fenêtres Bernard leva la tête et aperçut Argumentabor.

» — C'est lui, ce doit être lui, s'écria le Gascon; *per Bacco*, je trouvais bien qu'il lui ressemblait lorsque le premier jour, son casque a roulé à terre... Bernet, Bernet, attends-moi!

» Et il quitta vivement la fenêtre.

» Le fils de la Meshaine pressa le pas de sa monture en pâlissant; mais demoiselle Yolande le rappela.

» Elle avait entendu quelques-unes des paroles de l'écolier sans comprendre.

» — Qu'y a-t-il, seigneur Alizi? demanda-t-elle, et à qui en veut ce manant qui appelle?

» Bernard n'eut pas le temps de répondre; Landrille

venait de paraître à la porte de la maison et courut à lui.

» — *Evohé! evohé!* s'écria le Gascon, qui avait visiblement courtisé plus que de raison la dive bouteille; est-ce bien toi qui nous reviens... et dans quel équipage.

» — Arrière! crièrent les varlets, en repoussant Argumentabor.

» Au premier moment celui-ci se laissa faire. En voyant de plus près son ancien compagnon, il n'avait reconnu ni son teint, ni ses cheveux; il marcha quelques instants à côté de lui, le long des maisons, dans une incertitude inquiète et en continuant à le regarder; mais cet examen le confirma sans doute dans sa première impression, car il reprit prusquement :

» —*Deus ex machinâ!* Il y a ici de la féerie; mais c'est bien Bernet. — Holà! ne veux-tu donc plus reconnaître ton ancien compar?

» Le fils de la Meshaine affectait de ne point écouter, et adressait vivement la parole à sa compagne qu'il voulait empêcher d'entendre. Landrille continua à le suivre en lui adressant des interpellations toujours plus pressantes, mais que la confusion de ses idées rendait heureusement peu compréhensibles. Il mêlait les souvenirs de leur cohabitation à des citations latines, aux noms de don Sanchez ou de frère Jérôme, le tout avec si peu de suite que les voisins riaient comme au bavardage d'un homme ivre.

» Mais ces rires allèrent blesser l'amour-propre du Gascon, qui fit tout à coup un effort sur lui-même, se redressa et rassembla tout ce qui lui restait de raison.

» — Tripes de Satan! s'écria-t-il; vous croyez que je radotte, ribauds et idoines que vous êtes; mais sachez qu'Argumentabor a plus de judiciaire, même après boire, que vous tous après votre prière du matin. Or çà, vous allez voir si je suis dans mon bon sens.

» Et courant à Bernard :

» — Un mot, noble gentilhomme, dit-il ironiquement, et si ce n'est point trop vous demander, votre nom?

» — Le sire comte d'Alizi! répétèrent vingt voix.

» — Bien! répliqua Landrille, et messire pourrait-il me dire où est sa comté?

» — Au royaume de Naples! répondirent enore quelques voix.

» — Taisez-vous! interrompit Argumentabor; je ne vous interroge pas, malandrins; je parle au noble comte.

» — Place! dit Bernard qui s'était tu jusqu'alors par prudence; mais ne voulut point se laisser arrêter plus longtemps.

» En entendant sa voix, Argumentabor tressaillit.

» — Quand je le disais que c'était lui! s'écria-t-il; au diable, il faut que je sache tout.

» Et comme il vit un mouvement du fils de la Meshaine.

» — Eh bien! non... pas maintenant, ajouta-t-il plus bas, pas ici... nous nous reverrons plus tard; mais dis-moi que tu me reconnais... fais-moi seulement un signe.

» Il parlait assez bas pour n'être entendu que de Bernard; celui-ci se retourna avec colère vers ses écuyers.

» — Qui donc me délivrera de cet ivrogne! s'écria-t-il

» Les écuyers saisirent Landrille, et, malgré sa résistance, le rejetèrent de côté, tandis que messire d'Alizi et Yolande continuaient leur route.

» Lorsque le Gascon, renversé à terre dans la lutte, se releva, le cortége avait déja tourné la rue et il se vit entouré de populaire qui riait de sa mésaventure.

» L'écolier porta les deux poings à son front, puis dans la direction suivie par la chevauchée.

» — C'est bon! murmura-t-il; il a refusé de me reconnaître! *Tempora si fuerint meliora solus erit* (quand le succès vient on ne veut plus de ses amis d'autrefois). Mais par les cinq cents diables! il ne connaît point Argumentabor; je lui arracherai ses plumes de paon; maintenant c'est affaire à nous deux.

» A ces mots, il releva son chaperon noir resté dans le

ruisseau et gagna la taverne de maître Gilbosus d'un air sombre.

» Mais il se trompait en croyant que Bernard ne le connaissait pas. Dès le lendemain, il raconta à don Sanchez combien était dangereuse pour leurs projets la présence de l'écolier gascon à Angers; l'Italien répondit qu'il se chargeait de l'éloigner et lui annonça, deux jours après, que la chose était faite. Tout entier à l'enchantement de sa nouvelle situation, le fils de la Meshaine ne s'informa même pas du moyen qui avait été employé pour le délivrer de son ancien compar.

» Ce moyen avait l'avantage d'éloigner un péril en utilisant une activité. Landrille était précisément de la race de ces condottières dont les princes de la Péninsule se servaient pour toutes les embûches, tous les mensonges et tous les assasinats qui constituaient alors l'art de régner. Don Sanchez l'avait apprécié à sa juste valeur; il comprit que c'était un auxilliaire à tenir en réserve. Or, une circonstance particulière lui permettait précisément de s'en servir hors de la ville.

» On sait déjà dans quel état se trouvaient les affaires du sire de Chanteau. Accablé de dettes et n'étant plus que le propriétaire apparent de ses domaines, il avait mis, depuis longtemps, tout son espoir dans la liqueur de transmutation promise par le Maugars. En cela, il poursuivait le rêve de tous les avides, de tous les sensuels et de tous les ambitieux de ce siècle d'ignorance crédule. Le pouvoir de tout changer en or, c'est-à-dire de se faire, par d'inépuisables richesses, le maître absolu des corps et des âmes, n'était pas seulement recherché par quelques alchimistes exaltés; les plus sages l'ambitionnaient, et il était peu de seigneurs du temps qui n'eussent fait des sacrifices sérieux pour arriver à posséder cette pierre philosophale, découverte, disait-on, par Flammel. Ceux que leurs prodigalités avaient réduits aux expédients étaient nécessairement les plus acharnés à sa recherche;

leur ardeur croissant en proportion de leurs besoins.

» Aussi messire de Chanteau ne manqua-t-il point de retourner à la carrière du Maugars; mais, à son grand désappointement, il ne l'y trouva point. Trois visites faites à quelques jours d'intervalle furent également inutiles. La cabane était refermée, et en y regardant à travers les fentes de la porte, messire Jehan remarqua que tout ce qu'elle renfermait avait disparu comme si le magicien fût partit pour longtemps.

» Le gentilhomme fut d'autant plus désappointé que sa situation réclamait de prompts secours. Les cédules souscrites par lui à des juifs étaient arrivées, sans qu'il pût savoir comment, aux mains de gens en crédit qui avaient le pouvoir de poursuivre leur droit et qui commençaient à le faire. Les parchemins timbrés au sceau de la justice pleuvaient à son logis depuis quelques jours; le bruit de sa ruine, sourd jusqu'alors, allait se répandant de proche en proche. Ayant épuisé tous les moyens de se procurer de l'argent sans pouvoir rien obtenir, et apprenant qu'on annonçait l'intention de saisir le domaine de Chanteau, il se décida à ne point souffrir cette dernière honte et à mettre son castel en état de repousser les gens de justice.

» Il sagissait pour cela d'y entretenir garnison. Don Sanchez apprit bientôt qu'il cherchait un capitaine qui pût lui rassembler, dans ce but, une troupe de soudards. Il proposa aussitôt l'affaire à Landrille, en lui faisant comprendre que c'était le plus sûr moyen d'aider au complot des écoles qu'il soutiendrait au besoin de sa compagnie de soudoyés. Outre qu'Argumentabor n'avait rien à refuser au prétendu bachelier espagnol qui s'était fait son banquier bénévole, une pareille proposition ne pouvait que lui agréer. Le changement était la première condition de son existence; il entrevit d'autres sensations de nouvelles aventures et accepta sans hésitation.

» On le recommanda donc à messire Jehan, qui voulut

le voir. Dès le premier coup d'œil, l'ancien client du grand pénitencier reconnut son fouetteur du couvent des Cordeliers.

» — Eh! eh! drôle, s'écria-t-il, tu as donc renoncé à la discipline pour prendre la rapière?

» — Par la raison qu'un homme sage doit varier ses occupations comme ses plaisirs, répliqua hardiment Landrille; il y a une règle de logique qui dit : *Non bis in idem*, ce qui, traduit librement, signifie : Changez le plus souvent possible de maîtresse et d'état.

» Messire Jehan sourit.

» — Je vois que ton air ne trompe pas, dit-il; tu es un vaurien.

» Landrille tortilla modestement son chaperon noir, et répliqua :

» — Messire me fait bien de l'honneur; mais s'il veut me mettre à l'épreuve, j'espère me montrer digne de le servir.

» — Expliquons-nous d'abord, reprit messire Jehan; tu dois avoir entendu dire que j'étais assez mal dans mes affaires et que les gens de justice aboyaient autour de moi comme une méchante meute autour de la bauge d'un sanglier.

» Argumentabor fit une grimace affirmative.

» — Ils annoncent même l'intention de me forcer à déguerpir, continua le gentilhomme.

» Et messire ne veut pas, ajouta Landrille.

» — Non, par ma vie! mais comme ils ont à leur service des chiens qui pourraient montrer les dents...

» — Messire veut en avoir qui soient prêts à leur rendre morsure pour morsure.

» — Voilà! tu as compris la chose!

» — C'est simple comme le *Pater*, dit tranquillement le Gascon; messire n'a qu'à me confier l'affaire; je suis sn hmme.

» — Ainsi tu te chargerais de lever une trentaine de drôles comme toi?

» — Quand j'aurai connu les conditions

» — Ah! voici où le fer pourrait bien ne pas chausser la monture! fit observer le seigneur de Chanteau en guignant Landrille; tu as deviné, d'après l'état de mes affaires, qu'on ne puisait pas l'or dans mes coffres comme l'eau dans la Loire.

» — Pour boire, le chrétien n'a pas besoin d'une rivière, objecta l'écolier, il suffit d'une fontaine.

» — Mais quand elle est tarie, dit messire Jehan.

» Argumentabor le regarda.

» — Quoi! pas le plus petit filet d'eau? demanda-t-il.

» — Rien, répliqua son interlocuteur; on voit les pierres du fond.

» — Et ce sont elles que messire compte donner pour payement à sa compagnie? acheva le Gascon; par la vraie croix! nous apprendra-t-il aussi la formule magique pour les changer en pain, en vin et en chair de porc? car encore faut-il qu'une garnison boive et mange quand on veut qu'elle dure.

» — Écoute, reprit messire Jehan en baissant la voix; on m'a dit que tu n'étais pas de ceux qui se contentent de regarder l'écuelle des autres quand la faim les pousse. Eh bien, au castel de Chanteau, tu seras entouré de gens à qui rien ne manque.

» — Ah! ah! dit Landrille, comme s'il commençait à comprendre, et ces gens, messire?...

» — Ces gens, reprit de Chanteau, sont d'abord, à l'est, des francs-tenanciers plus riches que nos gentilshommes; à l'ouest, les paysans de la grasse abbaye de Saint-Aubin; au nord, les bergers et les troupeaux de la communauté des marchands; au midi, les vignerons de la corporation des maîtres chantres.

» — Très-bien, répliqua Argumentabor, les quatre points cardinaux nous donneront nos quatre repas; mais pour l'entretien et la paye...

» — Ne t'ai-je pas dit que le château avait deux faces?

répliqua messire Jehan, l'une sur la grand'route où passent force voyageurs, l'autre sur la Loire où naviguent nombre de bateaux chargés.

» — J'entends, j'entends, reprit l'écolier, la rivière fournira les habits et le chemin l'argent de poche. Vrai Dieu! mais si tout vient ainsi du dehors, qu'est-ce donc que nous donnera messire?

» — Le moyen d'avoir le reste, répliqua de Chanteau, c'est-à-dire des armes, des chevaux, un abri derrière mon pont-levis et mes bonnes murailles. Songez, drôles, que tout autre maître vous ferait vos gages, moi je les laisse à votre discrétion en vous assurant contre la corde; que pouvez-vous souhaiter de plus?

» — Rien, répliqua Landrille avec conviction, c'est marché fait, messire; ce soir je vous enrôle trente bons compagnons, et demain nous nous mettons en route pour Chanteau.

» — A la bonne heure! s'écria messire Jehan charmé de la promptitude d'intelligence et de la résolution d'Argumentabor; sur mon salut! tu me plais, et j'espère que nous ferons ensemble long mariage.

» Le Gascon remercia son nouveau maître de ses bonnes dispositions, salua et courut accomplir sa promesse.

» Il savait d'avance où trouver les trente mauvais garçons qu'il devait commander, et, le lendemain matin, il se présenta à leur tête chez le seigneur de Chanteau. Celui-ci examina les nouvelles recrues, parut charmé de leur mine, donna quelques instructions à Landrille et le fit partir sous la conduite d'un de ses écuyers, en promettant de les rejoindre dans quelques jours.

XXXV

Bernard s'établit grand seigneur. — La conspiration. — L'ombre et le corps. — Comme on se débarrasse d'une vieille connaissance. — La Sillette et Verdureau. — Asile pour les pauvres filles qui n'en ont pas. — Conférence de juifs. — Une rencontre sur la Loire.

» La bienveillance générale qui avait accueilli le sire d'Alizi ne se démentit point après le tournoi. Son protecteur mystérieux l'avait établi dans un hôtel sans maîtres, loué à cette intention, et qu'il fit somptueusement meubler. Bernard y vivait comme les plus riches seigneurs, entouré de pages, de varlets, d'écuyers, de meutes et de chevaux. Il était invité à toutes les fêtes de la cour et à toutes les parties de plaisir de la noblesse ; les dames ne parlaient plus que de lui et les jeunes gentilshommes s'étaient rangés en deux catégories, ses partisans et ses envieux qui servaient également à sa renommée, les uns par leur haine, les autres par leur admiration.

» Les espions du comte avaient beau surveiller toutes ses actions, guetter toutes ses paroles, ils n'avaient pu découvrir que son amour pour Yolande. Le jeune seigneur italien n'avait point d'autre pensée ; il y rapportait toutes ses démarches, toutes ses volontés, si bien que le comte et son conseil, déroutés par l'inutilité de leur surveillance, ne savaient plus que penser.

» Mais pendant qu'on les occupait ainsi à suivre une ombre pour détourner leurs yeux de la réalité, l'émissaire du roi de Naples continuait à étendre et à tisser tous les fils de son complot. En même temps qu'il entretenait la turbulence des écoles et les préparait à quelque révolte ouverte, il traitait avec les gentilshommes, séduisant les uns par les promesses, se rendant maître des autres par la

superstition ou la nécessité (comme il l'avait fait pour messire de Chanteau); éveillant enfin l'ambition des plus puissants ou des plus audacieux à qui il faisait entrevoir de nouveaux priviléges à obtenir ou des territoires à usurper.

» Cette société féodale basée sur la conquête, était une tentation perpétuelle pour les violents qui ne cherchaient que l'occasion de se faire la place plus large avec l'épée, et de légitimer leurs désirs en les armant de la force ou du hasard.

» Le sire de Beaugé n'avait point été des derniers à prêter l'oreille aux secrètes propositions qui lui étaient faites. Il se trouvait depuis longtemps en hostilité avec le comte pour certaines usurpations dont il accusait ce dernier. Plusieurs fois il s'était laissé emporter aux plaintes, même aux menaces; et, si celles-ci n'avaient point été suivies d'effets, il fallait bien moins en chercher le motif dans un changement d'intention que dans l'amer sentiment de son impuissance. Il accueillit donc avec empressement le projet d'une ligue de la noblesse contre le suzerain, ne doutant pas que, dans les complications qui devraient s'en suivre, il ne pût obtenir ce qu'il avait vainement réclamé tant qu'il avait été seul.

» Toutes ces affaires étaient traitées par don Sanchez ou par des agents à sa dévotion au nom du comte d'Alizi, mais sans que celui-ci y prît aucune part. Il avait été facile de faire comprendre aux conjurés que l'intervention apparente du seigneur italien, qu'entourait une nuée d'espions, les eût tous compromis, et que le plus sûr, pour chacun, était de le laisser en apparence étranger à tout ce qui se tramait. Don Sanchez avait réussi de cette manière à rendre tous les conjurés complices, à leur insu, de son subterfuge et à poursuivre son œuvre en sûreté.

» Quant à Bernard, il ne s'informait de rien, ne s'inquiétait de rien. Bercé dans un rêve enchanté, il ne voulait point faire un seul mouvement, prononcer une

seule parole qui eût pu le réveiller. Il voyait presque chaque jour demoiselle Yolande au logis des Barreaux ; Sillette, qu'il eût pu rencontrer, n'y était plus. Averti par ce qui lui était arrivé avec Landrille, il avait prié don Sanchez de l'éloigner, et celui-ci n'avait eu qu'à faire dénoncer secrètement la fille d'Antoine comme « une épie » aux gages du comte, pour la faire chasser ignominieusement par messire de Beaugé.

» La pauvre fille qui n'avait rien compris aux reproches dont on avait accompagné ce brusque congé, sortit, son paquet sous le bras, et dans un tel découragement qu'après avoir parcouru deux ou trois rues elle s'arrêta à un carrefour isolé, s'assit sur une pierre, et, cachant son visage dans ses deux mains, se mit à pleurer.

» Le renvoi du logis des Barreaux n'était point la seule cause de ces larmes. Elle avait appris, quelques jours auparavant, la disparition de Bernet et s'était enhardie jusqu'à aller s'informer de lui à son logement où elle espérait trouver Landrille; mais, là on lui avait appris que le Gascon lui-même venait de partir. Elle avait aussitôt écrit à la Meshaine espérant que Bernard aurait pu retourner près d'elle; mais elle n'avait pu recevoir encore aucune réponse, lorsque le sire de Beaugé l'avait brusquement renvoyée avec de grandes menaces. Ainsi frappée coup sur coup, elle se laissa aller à un découragement profont.

» Les vagues espérances qu'elle avait conçues dans ces derniers temps, par suite de l'intérêt qu'avait paru lui témoigner le fils de la Meshaine, retombaient alors sur son cœur de tout leur poids. Évidemment Bernet ne s'inquiétait point d'elle puisqu'il avait quitté Angers sans la voir, sans l'avertir, sans lui faire même connaître où il allait. Une seule supposition pouvait justifier cette étrange absence, la supposition qu'elle n'était point volontaire! Mais alors qu'était-il arrivé à Bernet? Avait-il été victime de quelque guet-apens, de quelque erreur ou de quelque in-

justice? Devait-elle le croire maintenant au fond des eaux de la Maine, dans un des cachots du comte ou accroché à quelque fourche de justice des seigneurs voisins? A ces pensées la fille d'Antoine tremblait de tout son corps et se sentait près de défaillir.

» Mais quoi qu'il fût arrivé, elle comprenait son impuissance à y porter remède ou même à s'en instruire. Un écolier disparu n'était point alors chose assez extraordinaire ni assez grave, pour que l'on s'en émût. A qui d'ailleurs s'adresser? à quel titre et sous quel prétexte? La Meshaine seule, à qui elle avait fait connaître ses craintes, pouvait tenter quelque chose à cet égard.

» Toutes ces réflexions la ballottaient ainsi fatalement entre les idées de mort ou d'abandon. Si aucun malheur n'était arrivé au fils de la Meshaine, elle ne pouvait douter de son indifférence ; de toute manière, elle aboutissait donc forcément au désespoir. Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces douloureuses réflexions sans qu'elle songeât à quitter la place où elle se trouvait. La vie n'avait plus, pour elle, ni intérêt, ni but. Elle eût voulu mourir sur cette pierre, sans avoir la fatigue de se remuer davantage. Les rares passants qui traversaient le carrefour l'avaient jusqu'alors regardée sans s'arrêter. En la voyant seule et son paquet près d'elle, tous la prenaient pour quelque voyageuse fatiguée qui avait choisi ce coin solitaire afin de se reposer.

» Cependant le jour commençait à tomber, les cloches sonnaient, à toutes les églises, *l'Angelus* du soir; ce son lui-même ne put arracher la Sillette à son accablement. Ses yeux épuisés de larmes s'étaient refermés, elle était tombée dans un engourdissement douloureux qui ne lui laissait ni force ni volonté. Son nom, prononcé par une voix connue, la fit tout à coup tressaillir; elle leva la tête et aperçut Verdureau.

» L'ancien messager de l'hôtel des Barreaux, renvoyé par demoiselle Yolande, le lendemain de cette soirée où

maître Landrille lui avait fait oublier ses commissions à la taverne de *la Truie qui file*, n'avait pu revoir depuis la jeune servante. En la reconnaissant assise sur la pierre du carrefour, il s'approcha.

» — Sillette ici ! s'écria-t-il; eh! Vierge bénie ! que faites-vous ainsi asseulée?

» Et, apercevant des traces de larmes sur les joues de la jeune fille qui avait relevé la tête :

» — Ah ! qu'est-il advenu, pauvre créature! ajouta-t-il; vous voilà aussi éplorée que la Madelaine du petit autel de Saint-Maurice; pour l'amour du Christ! parlez, Sillette, qu'avez-vous et comment n'êtes-vous pas à l'hôtel des Grands-Barreaux?

» La jeune fille répondit d'une voix entrecoupée que la porte lui en était désormais fermée, et raconta comment messire de Beaugé l'avait chassée sans qu'elle eût pu en comprendre le motif.

» Verdureau interrompit cette explication par force interjections de surprise, de pitié ou de colère; mais quand la jeune servante eut fini, il lui demanda ce qu'elle comptait faire maintenant qu'elle se trouvait sans asile et où elle allait de ce pas. Sillette avoua qu'elle n'y avait point pensé et qu'elle était assise sur cette pierre depuis le milieu du jour.

» — Père éternel! est-ce la conduite d'une chrétienne! s'écria Verdureau; faut-il donc s'abandonner ainsi parce que le maître du logis des Barreaux vous jette dans la rue sans raison! n'avez-vous point à Angers d'autres gens qui prennent intérêt à vous et ne demandent qu'à vous servir? dites, Sillette, n'en connaissez-vous aucun!

» — Hélas! pas maintenant, répondit-elle, gagnée de nouveau par des larmes; j'avais un pays... un ancien ami d'enfance... Bernet... mais voilà bien des jours que nul ne sait ce qu'il est devenu... son *compar* lui-même a disparu... si bien que je ne puis me réclamer désormais d'aucun être vivant!

» — Eh! Jésus! vous semble-t-il donc que je sois au cimetière? s'écria Verdureau d'un ton à la fois triste et blessé; pourquoi n'avoir point pensé à moi quand les autres vous manquaient, la Sillette? Je ne vous demande pas la première place, mais gardez-moi du moins la dernière. Trédame! c'est dur, savez-vous, de se voir ainsi méconnu de ses amis!

» — Pardon, Jacques, pardon, pauvre homme, reprit la jeune fille qui fut touchée de l'accent du messager; mais de quel droit pourrais-je vous rien demander?

» — De quel droit! répéta Verdureau avec chaleur, du droit qu'a l'enfant de demander à la mère, la sœur à son frère... d'un autre droit encore plus fort... mais n'en parlons pas pour aujourd'hui... Aujourd'hui il n'est pas question de moi, il ne s'agit que de vous, pauvre fille; il vous faut un abri honnête pour cette nuit et les suivantes, jusqu'à ce que vous ayez pris quelque bonne résolution.

» La jeune fille répondit qu'elle ne voyait que l'église...

» — Fi! s'écria Jacques; ne savez-vous pas que c'est le refuge des vagabonds ou des criminels? Non, non, j'aimerais mieux encore vous recevoir dans mon nouveau logis... car à cette heure, j'ai une maison à moi, Sillette.

» — Vous! interrompit la jeune fille étonnée.

» — Moi! répéta Verdureau avec un peu d'emphase; grace à Dieu, on sait économiser les deniers qu'on gagne à la sueur de son pauvre corps. De serf, j'ai été homme libre, puis passeur, puis messager de carrefour; à cette heure, la Sillette, me voilà marchand. Maître Gilbosus, comme l'appellent les écoliers, m'a vendu la taverne de *la Truie qui file* et m'a fait recevoir dans sa corporation. C'est une grande dépense et un rude métier; mais les pauvres gens comme nous n'ont pas le choix; pour avancer il faut qu'ils marchent sur leurs propres jambes, vu qu'ils ne sont point nés tout éperonnés et à cheval comme les gentilshommes.

» — Je suis heureuse de votre prospérité, Jacques, dit

la fille d'Antoine ; Dieu sait que vous la méritez et j'espère qu'elle ira toujours grandissant...

» — Ah ! Vierge Marie ! cela dépendrait de vous, Sillette, reprit le nouveau tavernier en baissant la voix et regardant tendrement son interlocutrice ; vous savez bien que pour trouver bon goût au pain le plus blanc il ne faut pas le manger seul, et si vous vouliez...

» La jeune fille fit un mouvement ; il s'interrompit brusquement.

» — Non, non, vous ne voulez point qu'on vous parle de cela, continua-t-il avec une soumission empressée, et, pour le vrai, ce n'est pas le moment propice ; — mais comme je vous le disais, Silette, — plutôt que de vous laisser sans abri je vous recevrais à mon nouveau logis... seulement j'ai peur que les écoliers ne vous voient...

» — Ah ! dussé-je gagner votre poids d'or, je ne voudrais pas m'y exposer ! interrompit la jeune fille.

» Verdureau fit une grimace.

» — Mon poids d'or ferait une grosse fortune, répéta-t-il en souriant, et pour l'avoir on ferait bien des choses, la Sillette ; mais ce sont gausseries. Rien ne nous reviendrait de vous exposer, si ce n'est périls et chagrins ; je crois donc qu'il vaut mieux chercher un autre toit.

» Et comme si une idée subite traversait son esprit.

» — Par ma foi ! je l'ai trouvé ! continua-t-il ; la tourière des Ursulines est ma marraine, et, sur ma recommandation, j'ai espoir qu'elle vous fera donner place dans quelque cellule. Dieu soit béni de me l'avoir rappelé ; vous serez là, Sillette, comme une sainte dans le paradis.

» Il était impossible, en effet, de trouver, pour la jeune servante, un refuge plus sûr ni plus honorable. Elle remercia Verdureau et déclara qu'elle était prête à le suivre au couvent.

» L'ancien messager prit son paquet et se mit en route, sans se presser toutefois, et en choisissant la voie la moins directe, afin de prolonger son entrevue avec la Sillette ;

mais celle-ci était si abattue qu'elle répondait à peine. Verdureau ne se découragea point, ne pouvant l'intéresser en parlant de lui, il parla de Bernard et chercha mille raisons rassurantes à son éloignement qui n'était sans doute que momentané.

» Après avoir relevé le courage de la jeune fille par ces espérances, il s'informa de ce qu'elle désirait faire, s'il lui serait agréable de se replacer près de quelque noble demoiselle ou si elle souhaitait entrer au service de riches bourgeois. Mais la Sillette n'avait point de résolution arrêtée; Jacques n'insista point davantage.

» Ils étaient d'ailleurs arrivés à la porte du couvent où l'ancien messager sonna. Lorsque sa marraine se présenta au tour, il lui exposa sa demande en lui montrant sa jeune payse dont l'air triste et modeste intéressa la tourière. Celle-ci alla transmettre la requête à la prieure, et, après une courte attente, revint dire que l'on recevrait la Sillette.

» Verdureau lui rendit alors son paquet et l'encouragea à prendre patience. En tout autre lieu il eût demandé à être récompensé de la peine qu'il venait de prendre, en embrassant la jeune fille; mais devant la tourière il n'osa. Après l'avoir remerciée, il salua donc, fit de son bonnet le signe de la croix et regagna son nouveau domicile que maître Gilbosus devait quitter le lendemain.

» Voulant abréger, il coupa par l'extrémité du faubourg dont les dernières demeures formaient une sorte de hameau exclusivement habité par des juifs.

» Ces maisons de chétive apparence, percées de fenêtres et d'une petite porte à guichet grillé, occupaient généralement le fond d'une cour défendue par de hautes murailles. On entendait retentir au dedans de cette espèce d'enceinte les aboiements féroces de plusieurs chiens qui semblaient avertir les malfaiteurs ou les curieux de ne point approcher. Les juifs angevins n'ayant point de quartier spécial garanti par une porte crénelée, barré de chaînes et gardé par des archers à gages, comme cela avait

lieu dans beaucoup de cités, s'étaient fait ainsi de leurs demeures des espèces de forteresses qui pussent les mettre à l'abri d'une attaque subite; car dans cet âge « de foi vive » et de grand ordre social, » comme disent aujourd'hui certains écrivains, le juif était à peu près le seul gibier que l'on pût chasser sans s'exposer à être pendu.

» Jacob, que nous avons déjà eu occasion de faire reparaître plusieurs fois dans ce récit, habitait la première de ces maisons. Il était le membre le plus influent et le plus actif de l'association formée entre les juifs angevins, et qui n'était elle-même qu'un rameau de la grande alliance établie entre tous ceux de la chrétienté. Or, environ dix jours après les faits que nous venons de raconter, il réunit ses voisins et associés pour une conférence secrète dans laquelle devaient être traitées toutes les affaires qui intéressaient la communauté. La réunion ne comptait que cinq membres d'âges différents. Leurs traits étaient marqués à ce type primitivement noble mais dégradé par la persécution, qui semblait donner une même physionomie à tous les juifs du moyen âge. Ils avaient échangé le costume imposé à leur nation et qui les désignait à l'animadversion publique, contre une robe de riche étoffe orientale. Quelques-uns étaient coiffés d'une espèce de turban, d'autres d'une sorte de mitre de soie ornée de riches passementeries.

» La salle dans laquelle ils se trouvaient était elle-même tapissée d'étoffes et meublée avec opulence, mais d'objets disparates. On y voyait des siéges destinés aux retraits des châtelaines, des bahuts sculptés provenant de quelque manoir seigneurial, des armes chrétiennes et mauresques, mille objets précieux en or, en écaille, en ivoire dispersés sur des étagères de salle à manger. Une grande table en ébène soutenue par un seul pied, comme les tables antiques, occupait le centre de la pièce et les juifs étaient assis autour. Ils écoutaient le rapport fait par Jacob au sujet de messire de Chanteau.

» — Tout est en règle, disait-il ; les créances seront poursuivies par des gentilshommes ou des bourgeois qui n'ont rien à craindre du misérable Nazaréen. Avant six mois l'association aura mis la main sur tous ses domaines et les aura échangés contre de beaux écus d'or. Ce sera encore un Philistin dont les dépouilles auront enrichi le peuple de Dieu.

» — A la bonne heure! fit observer un petit vieillard à barbe blanche et pointue, placé en face de Jacob ; seulement ne recommençons point trop souvent, mon fils ; la noblesse s'inquiéterait au bruit de tant de ruines ; elle chercherait où est l'aire de l'aigle qui la dépouille, et nous verrions bientôt arriver les chasseurs. Les chrétiens ont la chair bonne, mais il ne faut prendre jamais plus d'une bouchée dans le même endroit.

» Cette plaisanterie judaïque fut suivie d'un petit rire aigre qui gagna les quatre auditeurs, puis Jacob reprit :

» — Notre frère Isaac est toujours le même ; moitié gaieté et moitié prudence. — Nos pensées sont d'accord en cela comme en toutes choses. — Aussi ai-je à vous parler d'autres affaires qui doivent profiter à l'association, et d'abord voici plusieurs papiers relatifs à l'entreprise de don Sanchez, ou plutôt du seigneur comte d'Alizi. C'est pour nous un gage s'il ne remplissait pas toutes ses promesses, ou une rançon s'il fallait se racheter de quelque danger. Les enfants du Seigneur doivent toujours prendre leurs précautions avec les adorateurs de Moloch.

» — Le frère Jacob a la sagesse de Salomon, dit un des assistants qui n'avait point encore pris la parole ; personne n'a fait plus que lui pour l'association ; mais moi aussi je n'ai point été oisif et j'apporte de bonnes nouvelles.

» — Écoutons Ismaël, écoutons ! répétèrent avec curiosité toutes les voix.

» Et les quatre têtes se penchèrent vers lui ; il reprit plus bas :

» — J'arrive de Nantes, frères; j'ai vu les juifs, les Lombards, les Génois ; tous sont tombés d'accord pour l'achat général des épices ; dans un mois, nul ne pourra s'en procurer que par l'association et nous en hausserons le prix à volonté.

» Les yeux des juifs brillèrent ; ils se jetèrent un regard de triomphe.

» — Bien, Ismaël, bien, mon fils, reprit Isaac en souriant ; ce seront quelques centaines de ducats d'or que chacun de nous devra à ton entremise ; mais tout ne peut être profit dans cette vallée d'épreuves ; j'ai reçu une missive de nos frères de Venise qui sont en grand émoi; un nouvel impôt vient de les frapper et la verge du Seigneur les châtie.

» A ces mots, il tira de son sein un petit parchemin couvert de caractères hébreux et se mit à le lire à demi-voix ; lorsqu'il eut achevé, on se consulta quelque temps; chacun donna son avis, présenta ses objections et l'on tomba enfin d'accord que des secours seraient mis à la disposition des juifs de Venise.

» D'autres correspondances furent ensuite également lues et commentées. La grande association hébraïque couvrait alors l'Europe entière, et au milieu des guerres incessantes, des intrigues politiques, des hérésies qui faisaient de cette époque un drame si terrible et si mouvant, elle seule restait inamovible, unie par la communauté d'origine et de persécution. Tandis que le maître et le Code changeaient à chaque royaume, à chaque comté, presque à chaque paroisse, une race dispersée dans la chrétienté entière restait soumise à la même religion, à la même loi. Chassés du monde apparent, les juifs s'étaient creusé des voies souterraines par lesquelles ils communiquaient entre eux; liés d'intérêt, ils avaient les premiers établi ce système de banque imité bien vite par les Lombards et les Génois, qui permettait d'acheter et de vendre malgré les distances, et donnait à la richesse la mobilité de la pensée

elle-même. Ne pouvant faire traverser les royaumes aux richesses visibles, les juifs imaginèrent d'y substituer un signe conventionnel, une lettre de change qui transportait sur-le-champ, sans danger, un capital de Rome à Londres, de Paris à Venise. Cette invention du crédit les avait, en réalité, rendus maîtres de presque tout le commerce du monde, non pas ostensiblement, mais d'une manière détournée. Alors même qu'on ne les voyait pas, ils tenaient les finances de la plupart des États chrétiens, conduisaient les crises de subsistances, animaient les guerres ou les faisaient languir, tenaient enfin la chrétienté sous la plus redoutable des servitudes ; celle de l'argent ! la chrétienté le sentait sans se l'expliquer nettement. Sa haine contre les juifs n'était, au fond, que l'instinct de sa dépendance ; elle se vengeait par les confiscations, les supplices, les perfidies. Mais toujours chassés, toujours dépouillés, les juifs reparaissaient toujours aussi nombreux et aussi riches. Eux seuls semblaient avoir trouvé cette pierre philosophale ou cette liqueur de transmutation vainement cherchée par tant d'autres.

» Et, en réalité, ils possédaient l'une et l'autre ; mais non pas sous la forme qu'on leur supposait. Leur pierre philosophale était la patience, l'économie, la persévérance, vertus toutes humaines, inconnues de ceux qui poursuivaient le grand œuvre ; leur liqueur de transmutation était l'ardeur impitoyable avec laquelle ils extrayaient l'or de la moelle et du sang des populations chrétiennes.

» Pour atteindre ce but tout leur était bon, tout leur semblait permis. L'iniquité dont ils avaient été tant de fois victimes les avait affranchis de la loi morale vis-à-vis de leurs ennemis. Ils regardaient tout ce qu'ils pouvaient leur arracher comme une restitution. Aucun trafic n'était au-dessous d'eux, aucun vice profitable ne leur répugnait, aucun crime inspirait d'épouvante ; jetés par Dieu au milieu de démons ils regardaient d'avance comme bon et légitime tout ce qui pouvait leur nuire.

» C'était en conséquence de ces principes que l'association angevine avait entrepris depuis longtemps déjà une fabrication dont elle avait retiré d'énormes bénéfices, celle de la monnaie frauduleuse.

» Nous nous expliquons :

» Le droit de battre monnaie étant à cette époque le privilége de tous les suzerains et même de quelques seigneurs particuliers, il en était résulté une variété infinie dans la valeur réelle de ce signe représentatif. Aucun contrat n'en réglait la valeur intrinsèque, si bien que son altération était générale. Ceux par qui elle était frappée s'efforçaient toujours d'agrandir la différence entre la valeur représentée et la valeur véritable; et le peuple impuissant à prévenir cette fraude, devait forcément s'y soumettre.

» Il en résulta que beaucoup de gens se laissèrent séduire par les gains énormes que réalisaient les suzerains faux-monnayeurs, et établirent des fabrications clandestines de monnaie d'or, d'argent et même de cuivre. En réalité, leurs produits n'étaient point inférieurs à ceux qui avaient reçu l'empreinte légale; il arriva même, en plusieurs endroits (spécialement en Normandie), que cette monnaie frauduleuse fut préférée comme supérieure à celle que frappait le duc. Le crime n'était donc point commis contre la population, mais contre le suzerain, et lui seul songeait à se plaindre.

» Mais comme cette plainte se traduisait toujours par la corde, Jacob et ses associés avaient sagement évité tout ce qui eût pu amener quelque démêlé entre eux et le duc d'Anjou; leur fabrication s'était bornée à la monnaie bretonne et c'était à Nantes qu'ils la transportaient. Mise en circulation par le moyen des négociants génois et lombards, elle se répandait de là dans tout le duché.

» Jacob était spécialement chargé de ces expéditions dont il s'était toujours tiré avec bonheur. Ce fut encore à lui que fut confié ce convoi, qui devait être le dernier.

» En effet, si l'épouvante inspirée par la carrière aban-

donnée et par la cabane du Maugard, avait permis de transformer celle-ci en atelier, il était à craindre que la curiosité n'y attirât des gens hardis (comme cela avait déjà eu lieu), et que la recherche du sorcier ne fît découvrir le faux-monnayeur. L'association avait donc prudemment décidé que sa dangereuse industrie serait, sinon abandonnée, au moins suspendue.

» Jacob partit le lendemain dans une petite barque. Entre les membrures de la quille, les monnaies d'or et d'argent avaient été cachées. Quelques bottes de chanvre formaient le chargement apparent de la barque, pour qui cette misérable cargaison était la meilleure sauvegarde. Deux mariniers la conduisaient sous les ordres de Jacob, ou plutôt gagés par lui, car personne n'eût voulu recevoir les ordres d'un juif.

» Ils quittèrent le port dès le point du jour, et se mirent à descendre lentement la Maine.

» A cette époque, les routes d'eau, bien qu'elles fussent plus sûres, ne mettaient point toujours à l'abri de mauvaises rencontres. Les brigands de rivières ne formaient plus, comme autrefois, des bandes nombreuses et organisées, mais lorsque les coureurs de chemins se trouvaient de loisir et rencontraient une barque disponible, il leur arrivait parfois de changer d'élément et de chercher sur l'eau ce qu'ils n'avaient pu trouver sur terre.

» Jacob se plaça, en conséquence, à l'avant de la barque, les yeux fixés alternativement sur chaque rive d'où pouvait se détacher un bateau, et dans un état d'angoisse qui semblait amuser les deux mariniers.

» — Saint Maurice nous assiste! notre mécréant à la fièvre! dit l'un d'eux à son compagnon, en baissant la voix; regarde comme il surveille la rivière! ne dirait-on pas que tous les malandrins se sont donné rendez-vous pour lui dérober ses quatre deniers de chanvre?

» — Les malandrins n'auraient garde, répliqua ironiquement le second marinier; faut-il pas que ce chanvre

soit filé pour fournir de cordes les potences où finissent naturellement les juifs?

» Le premier batelier se mit à rire.

» — Pas moins, si nous suivions la route de terre, je ne lui assurerais pas sa marchandise, reprit-il ; on dit que devers le castel de Chanteau les routiers dépouillent tous ceux qui passent, n'auraient-ils dans leur besace qu'un sixtain d'œufs frais ou un petit cochon.

» — Eh bien, à la bonne heure, reprit son compagnon, pour lors on prendra par la rivière et les frets des barges hausseront... Eh! Pierre, ouvre l'œil, voilà que nous donnons sur le gravier.

» Ils étaient effectivement entrés en Loire et côtoyaient un de ces bancs de sable mouvant qui parsèment le lit de la rivière, changeant à chaque instant le chenal navigable. Leurs efforts réussirent à en éloigner la petite barque, à laquelle la voile fut hissée, et qui commença à descendre rapidement vers Nantes.

» Jacob continuait à surveiller les deux rives et l'horizon ; bien qu'il n'eût rien dit, il avait entendu la conversation des mariniers et son inquiétude s'en était accrue. Il voyait grandir les tours de Chanteau dont on s'approchait, et priait tout bas le Dieu d'Israël de les envelopper d'une nuée pour qu'ils pussent passer devant le redoutable castel sans être aperçus.

» Par bonheur aucune barque ne paraissait dans le petit port construit aux pieds de la grande tour ; personne au haut des créneaux ni sur la rive! il se rassura un peu.

» Cependant, comme une île occupait le milieu de la rivière, précisément en face du château, il pria les mariniers de la mettre entre eux et l'habitation de messire Jehan, afin de ne pas être remarqués, s'il se pouvait, par ceux qui faisaient la guette sur les tourelles.

» Les deux bateliers y consentirent, et eurent bientôt atteint le chenal qui s'ouvrait à leur droite. En se voyant

caché par l'île couverte de saules et de peupliers, Jacob poussa un soupir de soulagement; mais, comme elle atteignait le point le plus étroit du passage, la barque éprouva un choc et s'arrêta court. Les mariniers étonnés se penchèrent vers le fleuve!

» — Damnation! des cordes! s'écria celui qui se trouvait à l'avant; la passe est barrée.

» — Pourquoi ça? Qui l'a fait? demanda son compagnon.

» Mais avant que celui auquel il s'adressait eût pu répondre, un cri de Jacob lui fit relever la tête, et il aperçut derrière eux une barque sortant des roseaux de l'île qui l'avaient jusqu'alors cachée.

» Elle portait une dizaine d'hommes armés qui poussèrent de grands cris, en leur ordonnant de ne faire aucun mouvement et de les attendre.

» En quelques instants les deux bateaux furent bord à bord et Landrille sauta, l'épée à la main, dans celui qui portait le juif et les deux mariniers.

» Ces derniers étaient tombés à genoux et demandaient grâce.

» — Debout, manants! cria Argumentabor, nous verrons ce qu'on doit faire de vous quand nous aurons su ce que vous transportez.

» — Messire le capitaine peut regarder, répondit un des bateliers tremblant.

» — Par ma vie! n'avez-vous à bord que cette méchante filasse? demanda le Gascon.

» — Rien autre chose, que nous sachions, répondirent les mariniers, sauf ce que pourrait avoir caché le mécréant qui nous gage.

» Et ils cherchèrent des yeux Jacob. Mais, dès l'apparition des écumeurs de rivière, le juif s'était laissé glisser au fond de la barge, sous les poupées de chanvre. Il fut facilement découvert. Landrille, qui l'avait assez brusquement retiré de son retrait improvisé, par le collet de sa

robe, ne l'eut pas plutôt remis sur ses pieds qu'il le reconnut.

» — Noël ! s'écria-t-il ; c'est notre ancien compagnon d'Ancenis ; sur ma vie ! cette fois, tu ne t'es point placé sous notre sauvegarde, Jacob, et je te déclare de bonne prise.

» L'Hébreu joignit les mains.

» — Ayez pitié d'un pauvre homme, seigneur routier, s'écria-t-il ; que feriez-vous de ce méchant chargement qui ne peut convenir qu'à des caquons bretons (1) ? Le tout ne vaut point la peine que vous vous donneriez pour le prendre.

» — Que dis-tu là, fils de Juda, interrompit Landrille ? penses-tu me donner le change ? je te déclare, moi, que j'ai mis la main sur un trésor.

» — Sur un trésor ! répéta Jacob épouvanté, en jetant un regard involontaire du côté de la cachette qui renfermait la monnaie frauduleuse de l'association.

» — J'avoue qu'on ne s'en douterait point au premier aspect, continua Argumentabor ; l'apparence est laide et grossière : *Rudis indigestaque moles* (masse informe et inachevée).

» L'œil du juif s'effara de plus en plus.

» — D'autres pourraient le laisser passer sans aucun soupçon de ce qu'il vaut, reprit le Gascon ; mais moi je sais ce qu'il y a sous cette enveloppe sans prix.

» — Eh !... qu'y a-t-il ? bégaya Jacob.

» — Il y a un juif ! s'écria Landrille en le saisissant par le bras, car le trésor, c'est toi, Jacob ; tes haillons couvrent un homme d'or, et par la Sainte-Trinité ! il faudra que nous le trouvions... Holà ! vous autres, vite au logis ; c'est là que nous règlerons l'affaire.

» Le juif employa en vain les prières, les lamentations ; on se dirigea vers Chanteau ; les deux barques furent

(1) Les *caquons* étaient les *parias* de la Bretagne au moyen âge ; ils exerçaient, en général, le métier de cordier.

liées aux anneaux de fer du petit port, et Jacob fut conduit au donjon.

» Il allait y entrer avec ses conducteurs, lorsque plusieurs cavaliers parurent sur le chemin d'Angers. Landrille s'arrêta pour les reconnaître et distingua bientôt les couleurs de sire Jehan. C'était lui, en effet, accompagné d'un écuyer et de quelques gendarmes. En apercevant de loin une partie de la garnison à la porte du donjon, messire de Chanteau mit son cheval au galop et les eut bientôt rejoints. Landrille et ses compagnons le saluèrent d'un cri de Noël! en tirant leurs épées par honneur.

» — Croix-Dieu! est-ce ainsi que vous gardez mes bonnes murailles? demanda brusquement le seigneur; que faites-vous à cette heure, je vous prie, par les chemins et les vaux?

» — Messire peut le voir, dit Argumentabor, en indiquant Jacob par un clignement d'œil; nous venons de lever notre solde sur la rivière.

» Le sire de Chanteau regarda le juif qui, à sa vue, s'était détourné avec grande frayeur.

» — Peuh! dit-il, en souriant d'un air dédaigneux; la recette est maigre, il me semble; qu'espérez-vous trouver dans l'escarcelle de ce manant?

» — Rien, je suppose, répliqua le Gascon; mais le mécréant est de nature curieuse et mirifique. Messire voit sa mauvaise robe de drap de retodailles et ses brègues déteintes; eh bien, il suffit d'épousseter bravement le tout avec un fort brin de paille de gland pour en faire tomber les écus au soleil!

» — Miracle! et comment cela? dit le sire de Chanteau.

— Comment? répéta Landrille, par la vertu d'Abraham, lequel, comme messire peut le savoir, a doué ses fils du privilége de suer des doublons et de changer en or tout ce qu'ils touchent, comme feu Midas, jadis roi des contrées Lydiennes.

» — Veux-tu dire que le drôle est juif? demanda mes-

sire Jehan, qui avait quelque peine à comprendre la phraséologie scolastique d'Argumentabor.

» — Précisément, dit celui-ci ; *stirpe Hebraicus, nominé Jacobus* (Hébreu de race, il se nomme Jacob).

» — Au diable ta langue-d'oc ! s'écria le seigneur qui n'avait même point reconnu du latin ; s'il est véritablement de la race maudite, il peut servir pour deux ; tu l'as pris, moi je le loge ; il doit double rançon.

» — Messire a l'équité de Salomon et la judiciaire d'Aristotèle, dit Landrille ; le juif doit, en effet, nous satisfaire l'un et l'autre : *Arcades ambo,* ce qu'on peut traduire librement par ces mots : nous avons tous deux besoin d'argent.

» — Voyons ce mécréant, dit le sire de Chanteau qui se pencha sur son cheval pour apercevoir les traits de Jacob.

» Mais ce n'était point chose facile ; celui-ci se tenait la tête repliée et à demi perdu dans son collet de peau de brebis ; Argumentabor lui met la pointe de son épée sous le menton pour le forcer à montrer son visage ; en l'apercevant, messire Jehan ne put retenir une exclamation de surprise.

» — Croix-Dieu ! je connais cette figure ! s'écria-t-il, baissé sur l'arçon de sa selle ; faites approcher, capitaine ! Obligez-le de me regarder ! Oui, par toutes les vierges du paradis ! je ne me trompe point, c'est l'homme de la pierrière abandonnée ; c'est le Maugars !

» Jacob fit un mouvement et devint livide.

» — Le Maugars ! répéta Argumentabor, qui recula avec une expression d'épouvante ; en êtes-vous bien sûr, messire !

» — Très-sûr, mille diables ! très-sûr, trop sûr ! s'écria de Chanteau avec emportement ; ne m'a-t-il pas arraché écu par écu, tout ce que j'avais de ressources, en promettant de me remettre la liqueur de transmutation, et, quand je suis allé la réclamer, néant ! le Judas était parti !

» — Pardon! bégaya Jacob; mais aujourd'hui même j'aurais donné à messire... je revenais...

» — Mensonge! interrompit Landrille, rassuré par l'effroi visible du prétendu sorcier; quand nous l'avons pris il descendait vers Nantes.

» — C'est-à-dire, s'écria messire Jehan, qu'il a voulu faire de moi sa dupe! Mort et damnation! il m'en rendra compte. Archers, liez-lui les mains avec une des cordes de vos arcs, et serrez fort! Surtout faites le signe de la croix sur le nœud; le malin n'y pourra rien. Que je sois bouilli en chaudière infernale si le mécréant ne me rend au centuple tout ce qu'il m'a volé. — Vite, vous autres, faites-lui passer le pont-levis et qu'on le conduise à l'*in-pace*. Ah! fils de perdition! tu te sers du diable pour dépouiller des chrétiens; mais par le vrai Dieu! je te tiens cette fois, et, à force de reliques et d'eau bénite, je saurai bien t'enlever le secours du maudit. Allons, vous dis-je, au donjon.

» Les archers frappèrent le juif pour le forcer à marcher devant eux; mais seulement du bout de leurs arcs et sans oser l'approcher de trop près. Il était évident que le nom du Maugars avait produit une impression générale, et, avec plus de présence d'esprit ou de fermeté, Jacob eût pu en tirer parti; mais l'énergie manquait à cette nature; chez elle la lâcheté paralysait la haine. Avec la souplesse et la patience du serpent, Jacob n'avait rien de son courage. La perspective de la douleur ou de la mort suspendait l'exercice de toutes ses facultés; il ne savait plus ni raisonner, ni prévoir. La ruse seule survivait au plus fort de son épouvante, comme le fond même de son caractère et l'essence de son âme.

» A peine fut-il arrivé dans le souterrain creusé sous le donjon, et eut-il vu soulever la pierre qui servait d'entrée à l'*in-pace* qu'il commença à trembler de tous ses membres et cria qu'il voulait parler au sire de Chanteau.

» On l'envoya avertir, tandis que le juif, l'œil fixé sur le gouffre au fond duquel on ne pouvait descendre que

par une corde, frisonnait au souffle froid et humide qui en sortait par rafales et faisait vaciller la lumière de la lanterne de ses conducteurs. Quand messire Jehan arriva, il se jeta à ses genoux avec des cris et des larmes. Le seigneur le repoussa du pied.

» — Croix-Dieu ! est-ce pour cela que tu me fais descendre, juif immonde ! s'écria-t-il en colère, et n'as-tu point autre chose à me dire ?

» — Grâce ! balbutia Jacob, dont les cheveux se dressaient; messire... au nom du Dieu créateur... des patriarches et des prophètes...

» — Oses-tu bien blasphémer devant moi ! interrompit messire de Chanteau, qui le frappa de sa main encore armée du gantelet.

» — Non, non... reprit le juif, en inclinant sa tête meurtrie jusqu'à baiser les pieds du châtelain ; que messire dise... au nom de qui... je dois prier?... Abraham ! Joseph ! David !...

» — Allons, jetez ce braillard aux couleuvres et aux crapauds ! cria messire de Chanteau.

» Deux archers prirent Jacob, et lui passèrent la corde sous les bras, en l'attirant vers l'ouverture sombre ; mais il se rejeta en arrière.

» — Seigneur ! seigneur ! ayez pitié, murmura-t-il au comble de la terreur... que voulez-vous?... tout à l'heure vous avez parlé de rançon...

» — Ah ! ah ! tu l'as entendu ! reprit messire Jehan en ricanant; eh bien, voyons, puisque tu commences à comprendre, causons affaires...

» — Parlez, messire, parlez... dit le juif, qui s'éloignait en rampant de *l'in-pace.*

» — D'abord, fit observer son interlocuteur, il va sans dire que tu me rendras tout ce que tu m'as volé pour la prétendue liqueur de transmutation.

» — Père éternel ! soupira Jacob en s'agitant; trois cents écus d'or !...

» — Cinq cents! fils du diable, interrompit de Chanteau, cinq cents!... mais tu me dois en outre un dédommagement... On ne rogne les griffes de la justice qu'avec des ciseaux d'argent; il me faut sans retard trois mille écus au soleil.

» Jacob bondit sur lui-même comme s'il eût été touché d'un fer rouge.

» — Trois mille écus! répéta-t-il; mont de Sinaï! il n'y a que monseigneur le comte qui pourrait disposer d'une pareille somme.

» — Crois-tu? demanda messire Jehan avec un sourire méchant; dans ce cas tu t'adresseras à lui.

» — Saints patriarches! reprit le juif, et à quel titre? par Jésus de Nazareth votre Dieu, ne demandez pas à un pauvre homme ce qu'il ne peut donner. Que je n'arrive jamais au règne de mille ans si je possède trois mille écus.

» — Tais-toi! interrompit le seigneur Jehan, avec un emportement mêlé d'une sorte de crainte; n'ai-je pas été témoin de ta puissance? celui que tu as évoqué devant moi à la vieille pierrière n'est-il pas maître de tous les trésors de la terre? appelle-le à ton secours, tu obtiendras de lui ce que je te demande... Au reste, pour te faciliter l'entrevue, les archers vont te déposer dans le cachot des condamnés à mort... Holà! vous autres, laissez descendre la corde avec ce qu'elle porte au bout.

» Les deux soldats firent un mouvement pour obéir; mais Jacob saisit un anneau de fer scellé à la muraille, les repoussa avec une force qu'on ne pouvait lui supposer et se retourna brusquement vers de Chanteau. L'expression de son visage était changée; une sorte de résolution remplaçait l'effarement qui avait d'abord bouleversé ses traits; il dit donc d'une voix étranglée :

» — Messire aura ses trois mille écus... mais à condition qu'il me donne de quoi écrire.

» — Sur-le-champ! dit le châtelain, dont le visage

s'illumina et qui fit signe à un des archers d'aller querir dans son retrait tout ce qui était nécessaire.

» — Messire enverra la missive jusqu'à Angers, à l'adresse indiquée, continua Jacob.

» — C'est convenu, répliqua de Chanteau, mais l'argent sera apporté?...

» — Aussitôt qu'on aura pu le réunir.

» — Et d'ici là tu resteras en sûreté, acheva messire Jehan en montrant l'*in-pace*.

» Jacob tressaillit.

» — Et la somme payée?... demanda-t-il.

» — Tu n'auras plus qu'à prier le capitaine Landrille de te tendre la corde; car lui aussi a un droit d'aubaine sur les passants tels que toi... mais vous vous entendrez sans peine... Voici ce que tu demandais; déliez-lui les mains qu'il puisse écrire à ses frères en juiverie... Ah! ventre du pape! j'ai été trop bon; j'aurais dû lui demander le double... six mille écus d'or... mais tous les jours, comme on dit, ont un lendemain... Voyons, mécréant, vite le billet.

» Jacob, dont les mains étaient libres, posa un de ses genoux à terre, appuya le parchemin sur l'autre et se prépara à écrire la missive qui devait amener sa délivrance. Elle était en hébreu et renfermait ces mots :

« Frères en Israël,

» Que la droite du Très-Haut vous soutienne. Elle s'est aujourd'hui retirée de moi et m'a livré, avec ma barque, à messire Jehan de Chanteau, qui me retient prisonnier dans l'*in-pace* du donjon, et ne me permet de vous écrire que pour réclamer de vous trois mille écus d'or, prix de ma rançon.

» Mais la perte de pareille somme serait trop préjudiciable à l'association; mieux vaut donc que l'un des frères se rende à la demeure de monseigneur le duc, et qu'après avoir fait condition d'une juste récompense, il l'avertisse d'un grand complot tramé par la noblesse d'An-

jou à l'instigation de messire d'Alizi, en ajoutant que son serviteur Jacob est le seul homme de la comté qui puisse lui faire connaître tous les détails, et qu'il ait, en conséquence, à le retirer, sans retard, des mains du sire de Chanteau, qui est un des chefs de la conspiration. Ainsi intéressé à ma délivrance, monseigneur le duc prendra souci et l'obtiendra par force ou par argent si bien qu'au lieu d'en avoir souffert, l'association y aura trouvé son avantage.

» Le tout confié à la diligence de nos frères et à la protection du Seigneur par leur fidèle serviteur

» JACOB. »

» A mesure qu'il avançait dans ce billet, le juif semblait se remettre, un éclair de joie haineuse brillait dans ses yeux. La pensée que ses geôliers venaient de fournir eux-mêmes de quoi les tromper le relevait dans sa propre estime; il triomphait de sa ruse et la vengeance préparée apaisait en partie son effroi. Aussi, la lettre scellée et l'adresse mise, se laissa-t-il descendre sans trop de tremblement dans cette crypte profonde à laquelle son éloignement de tout bruit et de tout mouvement humains avait valu le nom significatif d'*in-pace* (dans la paix).

XXXVI

Bernet au château de Beaugé. — Divertissements du temps. — Une chasse au sanglier. — L'orage dans la forêt. — Une conversation d'amoureux interrompue. — Défi du sire de Chanteau.

» Pendant que ceci se passait chez le sire de Chanteau, Bernet avait accepté l'invitation du père d'Yolande qui voulait lui faire voir son domaine, et tous étaient partis ensemble pour le château de Beaugé.

» Messire Gérard lui en fit les honneurs avec la somptuosité hospitalière qui lui était habituelle, et la jeune fille ne négligea rien de ce qui pouvait rendre le séjour du château plus plaisant.

» On épuisa successivement toutes les distractions alors en usage. Après la chasse et les exercices de chevalerie vinrent les cérémonies pieuses. Le sire de Beaugé ordonna de découvrir les reliques de sa chapelle et de faire entendre l'orgue qui était une machine nouvelle et merveilleuse. Il y eut des banquets d'une telle opulence qu'on y servit des tartes parsemées de poudre de sucre, ce qui ne se voyait pas, d'ordinaire, même chez le comte d'Anjou; enfin le chapelain vint au secours de la noble damoiselle pour l'aider à divertir son hôte par toutes sortes de jeux d'esprit. Il lui proposa des énigmes, des logogriphes, des rébus qui l'émerveillèrent grandement; il lui répéta de petits poëmes latins dont tous les vers commençaient par une même lettre. D'autres étaient si ingénieusement composés que lorsqu'on les voyait écrits, ils représentaient des lances ou des cœurs enflammés.

» Au milieu de ces plaisirs raffinés, messire d'Alizi s'enamourait toujours davantage et faisait mieux agréer sa tendresse par damoiselle Yolande. La première réserve de la jeune fille disparaissait de jour en jour; elle commençait à répondre plus tendrement aux regards de Bernet, elle l'écoutait avec émotion, elle semblait heureuse de ses aveux; elle encourageait ses protestations. Sans avoir encore répondu ouvertement à son amour, elle laissait le champ libre à toutes les espérances, et le fils de la Meshaine, éperdu, n'osait brusquer le dénoûment. Semblable à l'homme qui se sent bercé par un rêve enivrant et évite d'interroger son bonheur dans la crainte de hâter le réveil, il prolongeait, avec une sorte de complaisance, ces premières joies, il gardait la coupe au bord des lèvres sans oser y boire.

» Cependant une grande chasse avait été annoncée par

messire Gérard, qui voulait montrer au sire d'Alizi ses belles forêts. Les piqueurs furent envoyés pour découvrir la bauge, et les serfs de la seigneurie pour en rendre l'abord plus facile. Au jour convenu, les chasseurs partirent armés de leurs épieux ferrés et précédés d'une meute.

» Celle-ci était conduite par un chien d'Écosse au poil noir, à la taille gigantesque et dont le corps était défendu par une sorte de cotte de mailles qui devait le préserver des défenses du sanglier.

» Monté sur un genêt d'Espagne caparaçonné de soie et de velours, Bernet avait laissé messire Gérard et ses hôtes presser le pas à la suite des piqueurs, tandis que lui-même suivait en compagnie d'Yolande. Derrière eux, à quelque distance, venaient deux camérières, un page et le vieil écuyer de la demoiselle de Beaugé. Dans cette espèce d'isolement, le fils de la Meshaine et sa compagne pouvaient parler librement sans être entendus ; mais, heureux de se sentir l'un près de l'autre, tous deux se contentaient de se voir. A peine si, de loin en loin, Bernet hasardait une parole dans le seul but d'entendre la voix d'Yolande ; celle-ci répondait avec un sourire, leurs regards se croisaient comme des flammes, puis tous deux retombaient dans leur silence enivré.

» Cependant le soleil devenait brûlant, des flots de poussière tourbillonnaient sous les pas de la troupe et les chevaux haletaient sous leurs harnais brillants d'or, d'argent et d'acier, lorsqu'on atteignit enfin le couvert.

» Des arbres centenaires formaient une voûte immense sous laquelle piqueurs, meute et chasseurs entrèrent brusquement. On cessa aussitôt d'entendre le bruit des chevaux qui continuaient à s'avancer sur un tapis de mousse ; la poussière tomba et une brise fraîche courut dans tous les rangs. On ne tarda pas à s'approcher de l'un des gîtes découverts par les piqueurs ; les herbes abattues et les branches brisées indiquaient la passée du sanglier. Messire Gérard prit toutes les dispositions pour l'attaque

de l'animal. Les chasseurs mirent pied à terre et furent distribués à leurs postes; le maître piqueur rassembla les chiens et s'avança avec eux vers la bauge.

» Demoiselle Yolande avait été laissée à l'écart sous la protection de quelques varlets armés et à peu de distance de Bernet. Les aboiements de la meute ne tardèrent pas à faire comprendre que les chiens étaient en présence du sanglier. Entrecoupés d'abord et comme effrayés, ces aboiements devinrent bientôt plus acharnés, plus furieux. De temps en temps, la voix du piqueur s'élevait pour encourager les assaillants qui s'efforçaient d'arracher la bête fauve à sa retraite. Enfin un grognement terrible répondit, et, presque au même instant, des cris de chiens blessés éclatèrent; le sanglier s'était élancé hors de la bauge en éventrant deux de ses ennemis.

» On vit alors s'agiter les broussailles, un souffle haletant se fit entendre, et l'animal furieux parut poursuivi par la meute effrénée. Il était de taille énorme, d'un noir brillant, et son œil couleur de sang lançait des éclairs. Courant droit devant lui, la tête basse, il traversa la première ligne de chasseurs si brusquement qu'aucun épieu ne put l'atteindre, et disparut bientôt dans les méandres touffus de la forêt.

» Cependant les chiens continuaient la poursuite que l'on pouvait suivre de l'oreille, sinon de l'œil, en écoutant la direction des aboiements mêlés, de loin en loin, aux sifflets des valets et aux cris des chasseurs. Le tout gronda quelque temps sous les arcades verdoyantes, s'éloigna de plus en plus et finit par s'éteindre au loin en rumeurs confuses.

» Bernet, qui était remonté à cheval avec les autres invités et qui allait se précipiter avec eux à la poursuite du sanglier, fut tout à coup retenu par un appel d'Yolande, que la vue et le passage de la bête féroce avaient effrayée. Dans la crainte de son retour, elle supplia messire d'Alizi de ne point la quitter, et tous deux reprirent, l'un près de

l'autre, la route de la grande clairière où le rendez-vous avait été convenu.

» Cependant le ciel s'était insensiblement couvert; malgré les ombrages séculaires, la chaleur devenait étouffante; un tonnerre sourd commençait à gronder au loin, et les feuilles, agitées d'un mouvement pour ainsi dire convulsif, faisaient entendre cette crépitation intermittente qui annonce l'orage. Déjà de larges gouttes de pluie perçaient, par instants, le toit mobile de la forêt, et les oiseaux avertis par leur instinct cherchaient un abri au creux des arbres ou aux anfractuosités des rochers. Demoiselle Yolande, prévoyant que la chasse dispersée ne tarderait pas à chercher un refuge à la grande clairière, ordonna aux serviteurs qui lui servaient d'escorte de partir au galop pour faire dresser sans retard la tente de chasse; le vieil écuyer lui-même fut envoyé à la rencontre des pourvoyeurs afin de les presser, et la jeune châtelaine demeura en compagnie de ses deux camérières, sous la seule garde de messire d'Alizi.

» Elle ne parut s'en apercevoir que lorsqu'il n'était plus temps de revenir sur les ordres donnés. En regardant autour d'elle et remarquant cette espèce de solitude, elle ne put retenir un léger cri de confusion; Bernet la rassura à demi-voix.

» — Que peut craindre demoiselle Yolande sous la garde de celui dont elle est reine et maîtresse? dit-il.

» — Rien, je suppose, répondit la châtelaine en rougissant; mais ce n'est pas moins chose singulière que de voir la fille du sire de Beaugé chevauchant seule avec ses suivantes sous la garde d'un seigneur étranger.

» — Demoiselle Yolande n'a qu'à dire un mot pour qu'il cesse de l'être et ait droit à cette sainte garde, fit observer Bernet tout bas.

» La jeune filla évita de répondre.

» — Je dois me faire reproche de retenir ainsi messire loin de la chasse, reprit-elle après une courte pause, d'au-

tant que monseigneur et père l'avait préparé en son intention, et que je suppose messire grandement amoureux de ce noble divertissement.

» — Non, sur mon salut, répliqua le fils de la Meshaine avec indifférence; c'est la première fois que j'assiste à pareille fête.

Yolande le regarda avec surprise.

» — Vierge sainte! s'écria-t-elle, messire n'a-t-il donc dans ses domaines ni taillis, ni forêts?

» — Pardon, interrompit Bernet en essayant un sourire embarrassé; je suppose que la comté d'Alizi n'est point dépourvue de ce qui fait la gloire d'une terre noble...

» — Non, reprit vivement la jeune fille, car beaucoup m'ont vanté sa grandeur et sa beauté; mais je voudrais savoir s'ils ont dit vrai; messire ne veut-il point me parler du domaine dont il est là-bas seigneur?

» — A quoi bon? demanda le fils de la Meshaine avec contrariété.

» — Pour que je puisse le reconnaître si jamais Dieu me conduit vers le beau royaume de Naples, répliqua Yolande en souriant; voyons si messire connait véritablement sa comté comme c'est le devoir d'un bon seigneur.

» Bernet craignit qu'un refus ne parût étrange et ne donnât quelque défiance. Comme tous ceux qu'oppresse un mensonge, il croyait voir poindre partout le soupçon. Il énuméra donc rapidement, d'après les indications qu'il tenait du prétendu don Sanchez, les terres, les villages, les châteaux et les forêts de la seigneurie d'Alizi. A mesure qu'il avançait dans son inventaire, les traits d'Yolande prenaient une expression joyeuse et triomphante, elle arrêtait sur lui des regards plus tendres qu'aucun de ceux qu'elle lui avait jusqu'alors jetés. Son attentien avait même été tellement absorbée qu'elle ne prit point garde à l'orage qui grandissait rapidement. Elle en fut pour ainsi dire avertie par l'effroi de ses camérières, qui s'étaient rapprochées avec des exclamations inquiètes.

» En réalité la situation commençait à devenir embarrassante ; les éclairs qui se succédaient à des intervalles de plus en plus rapprochés semblaient, par instants, incendier la forêt pour la laisser bientôt dans une obscurité plus sombre. De lourdes rafales faisaient crier les arbres qui pliaient sous le vent, puis se relevaient échevelés et gémissants ; des tonnerres retentissaient à deux points opposés de l'horizon, comme s'ils eussent marché à la rencontre l'un de l'autre. Tout à coup, ils se réunirent dans un éclat terrible qui fit trembler la forêt. Au même instant toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent, et la trombe, s'abattant sur le toit de verdure, l'enfonça à grand bruit en entraînant un nuage de feuilles et de rameaux brisés.

» Yolande éperdue s'était précipitée vers Bernet ; celui-ci saisit la bride de sa monture, promena les yeux autour de lui, et, apercevant une roche dont la cime surplombante formait une sorte d'abri, il s'y réfugia avec la jeune fille.

» Les deux camérières, étourdies d'effroi, s'étaient laissées glisser à bas de leurs mules et s'étaient enfuies au plus épais du fourré, sous quelques arbres aux feuilles entrelacées. La pluie tombait avec tant de force qu'elle formait un voile qui ne permettait point de voir au delà de quelques pas. Réunis sous le rocher, sans avoir mis pied à terre, d'Alizi et la demoiselle de Beaugé se trouvaient rapprochés par l'émotion et par la solitude. Les deux montures se tenaient pressées l'une contre l'autre, l'oreille dressée, les naseaux ouverts, aspirant l'odeur soufrée de l'orage avec une visible angoisse. Yolande, à demi décoiffée par les brusques mouvements de la fuite, avait laissé retomber sur son cou les flots de sa blonde chevelure ; elle était pâle, et, rendue plus tendre par l'épouvante, elle se penchait vers Bernet, qui avait étendu un de ses bras pour la soutenir. A chaque coup de tonnerre, la jeune fille tressaillait avec un cri, et d'Alizi la rap-





prochait davantage de sa poitrine. Il sentait déjà les battements du cœur d'Yolande, il frémissait sous son haleine, le regard suppliant de la jeune fille semblait se fondre dans son regard. Hors de lui, il l'enleva à demi dans ses bras et se mit à murmurer à son oreille tout ce que put lui inspirer un amour en délire. A chaque grondement de l'orage, celle-ci se réveillait, et à chaque pause l'enivrement reprenait le dessus.

» Aucun d'eux n'eût pu dire combien dura cette extase entrecoupée; mais les éclairs avaient pâli, le bruit de la foudre s'éteignait au loin, le ciel commençait à s'éclaircir, que tous deux n'avaient rien remarqué et demeuraient plongés dans leur enchantement. Peu à peu, la jeune fille, que l'orage n'épouvantait plus, avait répondu par des exclamations balbutiées, puis par des mots encore vagues et enfin par un aveu! En l'entendant frémir à son oreille, Bernet avait poussé une interjection de joie si folle que la forêt en retentit. Il rapprocha brusquement Yolande de son cœur, se pencha sur son visage rejeté en arrière et y imprima un baiser qui fut interrompu par deux cris.

» D'Alizi et la jeune châtelaine se retournèrent; les sires de Beaugé et de Chanteau étaient arrêtés à quelques pas, immobiles de stupéfaction.

» Messire Jehan fut le premier à recouvrer la parole.

» — Pâques-Dieu! s'écria-t-il, en agitant l'épieu qu'il tenait à la main, est-ce là votre manière de chasser le sanglier aux terres de Naples, seigneur italien?

» — Laissez, sire de Chanteau, interrompit Gérard, ceci me regarde; je veux parler à cette fille mauhardie et à ce chevalier déloyal.

» — Ne vous en prenez qu'à moi, messire, objecta Bernet avec une assurance qu'il puisait dans son bonheur; seul j'ai péché, si c'est le faire que d'avouer à la noble demoiselle un amour pur et parfait.

» — Croix-Dieu! appelez-vous cela un simple aveu!

reprit de Chanteau avec colère; nierez-vous ce que mes yeux viennent de voir?...

» — Qui parle de nier? répliqua d'Alizi avec hauteur; j'ai dit à messire de Beaugé, à qui seul je reconnais ici le droit de m'interroger, comment je venais de voir agréer par demoiselle Yolande une recherche que je lui aurais aujourd'hui fait connaître à lui-même.

» — Alors, messire, c'est une intention d'alliance sérieuse? interrompit messire Gérard.

» — Qui en oserait douter? dit Bernet avec chaleur; toute mon ambition est que demoiselle Yolande soit à moi avec le congé du sire de Beaugé et la bénédiction de son chapelain.

» Le visage du père se rasséréna.

» — Ceci est une proposition chrétienne et que tout noble homme peut entendre, dit-il; nous en reparlerons au château, messire; en attendant, que demoiselle Yolande appelle une de ses camérières pour réparer les désordres amenés par l'orage; sa chevelure vole au vent comme un pennon de bataille. Nous, gagnons la grande clairière, messire; je présume que vous voudrez bien continuer à servir de guide et de chevalier à cette affolée.

» En parlant ainsi, le seigneur de Beaugé souriait, et il était visible que la demande du comte d'Alizi était d'avance agréée par lui. De Chanteau, qui avait eu peine à se contenir jusqu'alors, éclata enfin.

» — Ventre du diable! est-ce là que nous en devions venir? s'écria-t-il; messire Gérard a-t-il déjà oublié ses promesses?

» — Que voulez-vous dire? demanda le seigneur de Beaugé avec hauteur.

» — Je veux dire, reprit Jehan, que j'ai dû regarder jusqu'ici la main de demoiselle Yolande comme mon bien, vu que messire n'y a jamais contredit et m'a laissé toute liberté de me faire recevoir à merci.

» — Messire y a-t-il réussi? demanda Gérard avec une expression ironique.

» Le sang monta au visage du gentilhomme angevin.

» — Par la mort! je l'aurais pu sans l'arrivée de l'Italien! s'écria-t-il brutalement; jusqu'à ce qu'il parût, demoiselle Yolande n'avait opposé aucun refus, et c'était chose acceptée aux yeux de tous comme aux miens; mais les beaux chevaux, les beaux écuyers et les beaux domaines de Naples ont fait oublier la parole donnée.

» Messire de Beaugé voulut protester; mais de Chanteau l'interrompit avec violence en criant :

» — Au diable le parlage de clerc! faites à votre fantaisie; mais que je sois damné sans rémission si l'Italien en profite!

» — Et comment espérez-vous l'en empêcher, je vous prie, messire? dit vivement Bernet, qui fit avancer brusquement son cheval vers celui de Jehan.

» Celui-ci le regarda la fureur dans les yeux.

» — Tu veux le savoir! s'écria-t-il; eh bien, écoute : à toi, sire d'Alizi, soi-disant chevalier du pays de Naples, moi, Jehan de Chanteau, homme noble de la comté d'Anjou, je jette ici le gant; et je te défie pour le troisième jour à partir de celui-ci, au grand carrefour de la Croix-Verte, où tu me trouveras avec l'épée, la dague, la simple cotte de mailles et un témoin, pour combattre jusqu'à ce que mort de l'un de nous s'ensuive, sans trêve ni merci. Amen!

» En achevant ces mots, il jeta sur l'herbe le gant de peau de daim qu'il avait arraché de sa main droite; d'Alizi mit vivement pied à terre, et le releva si promptement que le sire de Beaugé n'eut point le temps de s'entremettre.

» — C'est dit! s'écria Bernet en remontant à cheval et agitant le gage du combat; après-demain l'un de nous finira sa journée devant Dieu.

» Messire Jehan confirma la prédiction par un geste énergique; puis, faisant tourner brusquement le courtaud qu'il montait, il disparut au galop sous les arcades de la forêt.

» Le duel convenu entre Bernet et de Chanteau sortait quelque peu des usages du temps. Il était assez rare, en effet, que les haines des gentilshommes du moyen âge cherchassent à se satisfaire dans un combat singulier. D'habitude, chaque adversaire réunissait ses amis, et la rencontre prenait l'apparence d'une bataille; mais l'isolement du comte d'Alizi, étranger et nouveau venu en Anjou, justifiait cette dérogation aux coutumes de la noblesse. Le défi avait été d'ailleurs spontanément jeté sous l'impulsion de la colère et relevé avec l'orgueil du triomphe. Les choses en étant arrivées là, le sire de Beaugé comprit que toute intervention était inutile, et promit seulement à son hôte de lui servir de témoin.

» Quant à Yolande, elle était en même temps agitée par la joie et la crainte. La recherche du seigneur italien comblait ses vœux; mais le péril auquel il devait s'exposer le surlendemain ôtait à son bonheur toute sécurité. Elle ne put cacher son angoisse; Bernet lui coupa la parole.

» — Ayez confiance, belle amie, dit-il avec un sourire assuré; je me sens, à cette heure, assez fort pour combattre une armée. Qui a jamais pu barrer votre vaillant fleuve dans sa course? de même l'amour sincère! vers vous est ma pente; malheur à qui se place devant pour m'arrêter!

» Puis, tout à ses enchantements, il reprit ses douces confidences, ses serments, ses promesses, et le cœur de la jeune fille se rassura insensiblement.

» Messire de Beaugé aussi semblait avoir bonne espérance. Intéressé désormais à la victoire d'Alizi, il lui donnait quelques conseils, s'engageait à s'occuper lui-même de son armement et rappelait celles des habitudes de l'adversaire dont il fallait se défendre ou dont on pouvait profiter.

» Le fils de la Meshaine l'écoutait avec un calme superbe. Aucun doute n'ébranlait son âme; dans l'ivresse de la joie, il se sentait d'avance victorieux.

» Cependant les événements de la journée avaient détourné tous les esprits de la chasse ; l'orage, un instant apaisé, semblait d'ailleurs menacer de nouveau ; les trompes sonnèrent le retour, on ramena les meutes, et, après un repos à la grande clairière, toute la troupe reprit le chemin du château.

XXXVII

Don Sanchez reparaît. — Le rendez-vous. — Rencontre. — Bernet retrouve sa mère. — Histoire de la Meshaine.

» Le soir du jour de la grande chasse, de nombreux convives entouraient l'immense table dressée dans la grande salle du château de Beaugé. Au haut bout, sur un fauteuil plus élevé, se tenait le châtelain, qui présidait au banquet ; à sa droite et à sa gauche étaient assis les invités dans l'ordre de leur importance. Messire d'Alizi occupait la première place près de demoiselle Yolande avec qui il échangeait, tous bas, de tendres propos qui faisaient tour à tour sourire et rougir la jeune fille ; puis venaient, en descendant vers le bas de la table, les châtelains du voisinage, quelques prêtres ou clercs et les serviteurs de la maison. Tout au bas se tenaient des moines, des pèlerins, des voyageurs, pauvres passants que l'orage avait forcés de demander abri au château, et qui y recevaient une hospitalité que peu de seigneurs refusaient. Mais ils étaient assis sur de simples escabels, et on leur servait dans la vaisselle de terre ou des écuelles d'étain les restes les moins délicats. Leur nombre était assez considérable pour occuper près d'un tiers de la table, ce qui parut étonner le sire de Beaugé.

» — Que les saints me protègent! les routes sont-elles si couvertes de voyageurs qu'un coup de vent et une ondée nous en envoient telle abondance? dit-il, en promenant les yeux sur ces convives de hasard. Holà! mes maîtres, y a-t-il donc quelque foire voisine ou quelque nouveau saint faisant miracles dans le comté?

» Cette question, qui ne s'adressait spécialement à aucun des voyageurs, fût restée sans réponse, si un moine qui mangeait la tête cachée dans l'ombre de son capuchon ne se fût enfin décidé à prendre la parole.

» — La Trinité te bénisse, messire, dit-il en dessinant un signe de croix sur sa poitrine; ceux que le hasard a réunis à ta table viennent des quatre vents du ciel pour différentes affaires, et sans se connaître; l'orage les a rassemblés sous ce toit, le premier rayon de soleil les dispersera; mais nul n'aurait à s'émerveiller, si nobles, bourgeois et vilains couvraient bientôt les routes, fuyant loin de la capitale de la comté.

» — Pourquoi cela? demandèrent plusieurs voix,

» — Parce que le mauvais vent commence à y souffler, reprit le moine, depuis trois jours les cloches des morts branlent sans s'arrêter, et les fossoyeurs creusent nuit et jour le cimetière.

» Il y eut une exclamation générale.

» — Saint Aubin! allons-nous être visités par quelque peste nouvelle? s'écria Yolande.

» — On le craint, noble damoiselle, répliqua le moine; aussi les prières publiques ont-elles été ordonnées.

» — Dieu me damne! ce sont des potences qu'il faudrait élever, interrompit le sire de Chanteau; tous ces maux nous viennent de méchants sortiléges. Nos villes sont à cette heure, pleines de nécromants ou de juifs, et les routes couvertes de jeteurs de sorts : sur mon âme! si monseigneur le comte en purgeait ses États, les contagions s'en iraient comme nuées qu'emporte le vent.

» Un murmure d'approbation s'éleva parmi les convives

et gagna de proche en proche. Le seigneur de Chanteau venait, en effet, d'exprimer l'opinion commune de l'époque. Bernet seul garda le silence. Depuis que le moine avait pris la parole, il écoutait avec une sorte de surprise inquiète. Bien que la voix fût lente, basse, et pour ainsi dire composée, il croyait la reconnaître. Après un court silence, messire Gérard reprit :

» — Quoique vous nous apportiez de tristes nouvelles, mon révérend, dit-il en continuant de s'adresser au religieux, soyez le bienvenu, ainsi que tous ceux qui nous écoutent, et puisque vous avez été le seul à parler tendez votre hanap en leur nom : car j'imagine que vous ne refuserez pas de goûter au vin du maître et de lui souhaiter joie et santé.

» En parlant ainsi, messire Gérard avait fait signe au page échanson, qui alla remplir la coupe d'étain du moine. Celui-ci se leva.

» — Force richesse et prospérité au noble seigneur de Beaugé! dit-il d'une voix plus forte, ainsi qu'à son hôte et ami, messire d'Alizi!

» Cette fois, Bernet ne put réprimer un mouvement. Damoiselle Yolande lui demanda s'il connaissait le moine.

» — Je ne sais, dit le jeune homme, mais tout à l'heure il m'a semblé... j'ai cru...

» — Ce qui est la vérité, acheva le religieux : car messire d'Alizi et moi sommes de vieux amis.

» A ces mots il rejeta son capuchon en arrière, et le fils de la Meshaine se redressa avec un cri.

» — Don Sanchez, balbutia-t-il.

» — Autrefois, interrompit vivement le moine ; mais maintenant, frère Sanchez, comme cette robe vous le dit.

» — Corps de Christ! voilà une fortune inattendue! s'écria Gérard en riant : le révérend serait-il donc aussi de notre beau royaume de Naples?

» — Vous l'avez deviné, répliqua le moine.

» — Et par ainsi vous connaissez messire d'Alizi de vieille date?

» — Depuis sa naissance.

» Le Seigneur de Beaugé fit un geste.

» — Holà! page, apportez par ici l'escabel du frère et donnez-lui une assiette que je le serve de ma main. Vrai Dieu! il ne sera pas dit que je n'aurai pas fait honneur à un compatriote et à un ancien compagnon de messire d'Alizi. Ici, mon révérend, à ma gauche; et toi, page, remplis le hanap... jusqu'aux bords... je veux boire avec frère Sanchez à cette heureuse rencontre.

» Le moine s'était approché sans objection et avait accepté la santé portée par le châtelain; mais, loin de s'associer à l'accueil fait par ce dernier, Bernet semblait froid et embarrassé. Yolande, qui s'en aperçut, lui demanda à demi-voix, avec un ton de demi-reproche, si la vue du moine lui faisait regretter sa patrie. Bernet protesta contre une pareille supposition, mais avec contrainte.

» La présence de Sanchez venait de réveiller en lui de sérieuses inquiétudes. Que voulait-il? pourquoi ce déguisement? n'était-ce point l'annonce de quelque événement inattendu? Pendant qu'il se perdait ainsi en conjectures, partagé entre ses inquiétudes et l'attention qu'il était obligé de donner aux paroles d'Yolande, le sire de Beaugé avait entrepris une conversation à voix basse avec le moine. Il l'interogeait d une manière détournée sur la noblesse des seigneurs d'Alizi, sur leurs possessions et le crédit dont ils jouissaient au royaume de Naples. Les réponses de Sanchez furent sans doute favorables de tous points, car, après les avoir entendues, le châtelain se retourna vers le fils de la Meshaine d'un air gracieux, et, faisant remplir son hanap, voulut porter en son honneur une nouvelle santé. Le moine l'accepta, mais ce fut la dernière. Se levant dès qu'il eut vidé sa coupe, il déclara que l'orage avait cessé et qu'il voulait profiter de la soirée pour se remettre en route. Il allait, disait-il, s'embarquer

à Nantes; et, s'approchant de Bernet, il lui demanda ses commissions d'un air qui fit comprendre au jeune homme qu'il voulait l'entretenir en particulier.

» Tous deux se retirèrent à l'écart dans l'embrasure de la grande croisée, et Sanchez, baissant la voix, dit brusquement en italien :

» — Il faut que je vous parle, maître.

» — Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

» — Choses de haute importance et qui ne se peuvent dire ici, mais qui vous seront communiquées à Angers, où il faut absolument que vous soyez arrivé demain avant l'heure du couvre-feu. Là, vous échangerez votre costume de chevalier contre celui de studiosus que vous portiez naguère, et dès que les ténèbres et le silence régneront sur toutes les parties de la ville, vous prendrez le chemin du pavillon qui, sous la conduite d'un serviteur mauresque, fut pour vous douce voie de fortune. Nul guide ne se montrera, cette fois; mais vous trouverez les portes ouvertes, et don Sanchez vous attendra.

» Bernet, à ces paroles, sentit comme un frisson de mort courir dans ses veines : se séparer de sa chère Yolande, reprendre ses pauvres habits d'écolier! son rêve, ce rêve à la fois si doux et si brillant, allait-il donc s'évanouir? Cette pensée l'accabla d'abord, il pâlit, et il fut sur le point de supplier humblement don Sanchez de lui épargner un si affreux supplice; mais à l'air impassible du faux moine, qui semblait lui commander une obéissance aveugle, il recouvra subitement toute son audace.

» — J'irai, dit-il en accompagnant ses paroles d'un sombre regard; mais, songez-y : écolier Bernard ou comte d'Alizi, je ne veux ni ne puis être le jouet de personne.

» — Amen! fit le moine. Nous causerons plus longuement demain.

» Puis, élevant la voix :

» — Il sera fait selon votre désir, seigneur comte; que Dieu prodigue ses bénédictions partout où vous serez!

* *

» Quittant alors l'embrasure de la fenêtre, il fit quelques pas vers le seigneur de Beaugé, s'inclina profondément, et sortit en même temps que les autres voyageurs, auxquels la fin de l'orage permettait de se remettre en chemin.

» Bernet revint près d'Yolande; mais, cette fois, les doux propos, les tendres regards, furent impuissants à dissiper le trouble de son âme; il sentait que son secret était à la merci de trop de gens pour n'être pas bientôt divulgué. Jacques Verdureau et la Sillette n'étaient plus, il est vrai, au service du sire de Beaugé et de sa fille Yolande; mais n'était-il pas en outre à la merci du juif Jacob, et son ancien compar Argumentabor, qui l'avait reconnu sous son armure de chevalier, n'était-il pas devenu pour lui un ennemi redoutable? Ah! s'il ne s'était agi que de payer de sa personne, la lance ou l'épée à la main, il eût bravé les plus terribles adversaires; mais un mot, un seul mot pouvait le perdre et le faire rentrer pour toujours dans le néant d'où sa volonté et un hasard de fortune l'avaient fait sortir. Heureusement, l'heure avancée lui permit bientôt de prendre congé de ses nobles hôtes et de se retirer dans l'appartement d'honneur où il avait été installé la veille.

» — Hudron, dit-il à l'écuyer qui le suivait, ce n'est l'heure du repos, comme vous pouvez le croire; faites sur-le-champ seller mon meilleur cheval.

» — J'en ferai donc seller deux, messire?

» — Non; je pars seul, et il ne faut pas que l'on me sache hors des domaines du sire de Beaugé, bien que j'en doive être absent pendant deux jours. Je suis, n'oubliez pas cela, un grand chevaucheur; j'aurai poussé trop loin ma promenade matinale, quelque châtelain de ceux qui ont assisté au tournoi m'aura retenu. Voilà ce que vous aurez à répondre demain aux questions qui vous seront faites.

» L'écuyer répondit qu'il se conformerait à ces ordres; et vingt minutes après le fils de la Meshaine s'élançait sur la route d'Angers, où il arriva un peu après le lever du soleil.

Telle était son impatience d'apprendre les raisons qu'avait le véritable comte d'Alizi de le rappeler si brusquement, alors qu'il remplissait avec tant de bonheur le rôle qu'il avait accepté, que l'idée lui vint de courir d'aborb au pavillon mystérieux où le rendez-vous lui était assigné; mais il se dit que don Sanchez, ayant dû faire route à pied, n'y était peut-être pas encore arrivé. Il attendit donc, malgré sa vive impatience.

» Enfin, le premier coup de cloche annonçant l'heure du couvre-feu s'étant fait entendre, Bernet, qui, se conformant à l'avis donné, avait repris son pauvre costume d'écolier, sortit silencieusement de son hôtel, et, se dirigeant vers la sombre ruelle qui conduisait aux jardins, il arriva bientôt à l'enclos de murailles où le guide mauresque l'avait conduit lors de sa première visite. Il poussa la petite porte, qui céda aussitôt, traversa le jardin, arriva au pavillon, dans lequel il pénétra sans plus de difficulté; et bientôt il aperçut don Sanchez, ou plutôt le véritable comte d'Alizi, qui, à la lumière de plusieurs bougies, écrivait avec rapidité.

» — Seigneur, dit gravement Bernard en serrant son chaperon noir entre ses mains crispées, voici devant vous celui dont vous avez fait la moitié de vous-même, et qui, tout pauvre qu'il était, n'eût point accepté l'alliance, s'il eût su qu'elle dût être de si courte durée.

» — Et qui donc, cher clerc, songe à la rompre, s'il vous plaît?

» — N'est-ce point par votre volonté que, de comte que vous l'aviez fait, l'ancien passeur de Biesse est redevenu l'écolier Bernet?

» — J'ai voulu cela, en effet, maître Bernard, répliqua le comte en reprenant le ton d'autorité avec lequel il avait parlé à l'étudiant lors de leur première entrevue dans ce lieu; je l'ai voulu et je le veux, parce qu'il ne faut pas qu'un homme portant mon nom et mon titre couvre ce nom et ce titre d'ignominie en se laissant pendre comme un vilain.

» — Sur mon âme! s'écria l'écolier en serrant les poings, j'ai, sur ce nom et ce titre, jeté plus d'honneur en huit jours que vos ancêtres ne l'on fait en huit siècles.

» — Et c'est une raison de plus pour que de cet honneur je ne veuille rien perdre, Bernard.

» — Et vous qui savez tant de choses, reprit le fils de la Meshaine, dont les yeux lançaient de sinistres éclairs, ignorez-vous donc que ce nom et ce titre dont vous êtes si fier seront couverts de honte, honnis et méprisés dans toute la chrétienté, si demain je ne soutiens le combat à outrance auquel m'a publiquement et solennellement appelé messire Jehan de Chanteau, dont j'ai ramassé le gant en présence des plus nobles hommes du duché?

» — Ne crains rien sur ce point, Bernard; à l'heure où je te parle, Jean de Chanteau est en sûreté en la geôle du château, pieds chaussés et mains gantées de lourdes chaînes, que sûrement il ne quittera de son vivant, sa tête, pour le présent, ne tenant qu'à un fil.

» Ces paroles calmèrent subitement la colère de l'étudiant; il eut honte de son emportement devant le calme plein de dignité du comte, et, sentant bien maintenant que son retour à Angers et son apparent changement de condition devaient avoir une cause plus sérieuse que le caprice de son protecteur, il attendit humblement, la tête baissée, que ce dernier voulût bien lui dire le mot de cette énigme, à la recherche duquel il s'était fourvoyé.

» — Enfant, dit d'une voix émue le comte après un assez long silence, je te pardonne; car les passions qui t'agitent ont torturé mon cœur bien des années avant de pénétrer dans le tien.

» — Ah! fit l'écolier, comme si ces paroles l'eussent soulagé d'un poids immense, vous savez donc?...

» — Oui, je sais que l'amour et l'ambition sont tes maîtres absolus, les seuls auxquels tu obéis en donnant tête baissée vers le but qu'ils te montrent, et que tu ne saurais atteindre qu'en leur adjoignant la prudence.

» — Seigneur, dit Bernard en s'inclinant profondément, en échange du pardon que j'implore, je me donne dès ce moment à vous corps et âme; et que Dieu m'abandonne et me livre au grand ennemi si j'ai désormais d'autre volonté que la vôtre!

» — Bien, mon fils; c'est ainsi que je te voulais. Écoute maintenant, et ne perds pas un mot de ce que je te vais dire.

» Le comte d'Alizi raconta alors à Bernard comment, ayant été obligé de s'assurer le concours des juifs afin de ne pas manquer d'argent, ces mécréants s'étaient, de leur côté, appuyés sur lui pour assurer le succès de leurs frauduleuses fabrications de monnaies, et comment Jacob, envoyé par les siens à Nantes afin d'y écouler les produits de leur fabrique, avait été pris en Loire par Argumentabor, devenu commandant de la garnison levée par Jehan de Chanteau, et avait écrit aux membres da la société la lettre que nous avons rapportée plus haut.

» — Fils de Judas! s'écria Bernet, que ne t'ai-je noyé au passage de Biesse!

» — Calme-toi, Bernet : si tu l'avais noyé, il ne m'aurait pas compté depuis, contre cédules et promesses, plus de trois cent mille écus d'or, qui ont été bien employés, comme tu sais, et nous ne serions pas aujourd'hui en mesure de lui en arracher trois cent mille autres.

» — Quoi! ce pourceau d'Israël?...

» — Point d'emportement, mon fils; car c'est par l'emportement que les choses difficiles deviennent impossibles.

» — Encore pardon, messire; j'écoute humblement.

» — Bien! Tu comprendras alors qu'il n'est pas un juif du duché qui n'eût laissé crucifier son père plutôt que de consentir à racheter Jacob à beaux deniers comptants, tant qu'on pouvait espérer de le sauver, lui et sa barge, par d'autres moyens. Les principaux se sont donc

réunis en conseil; ils ont résolu de se présenter au duc Louis et de traiter avec lui, comme le conseillait la lettre de Jacob, ce qui a été fait. Mais, tout puissant et magnifique que se dise et se croie le jeune souverain, les eaux de son trésor sont souvent très-basses; de sorte qu'après avoir, au préalable, fait saisir et mis à la géhenne le sire de Chanteau, il a dû remettre à demain pour décider si Jacob serait délivré par la force des armes ou par celle de l'or.

» — Mais la barge, la barge, qui contient... avez-vous dit?

» — Trois cent mille écus au moins, et peut-être le double. Le duc n'en sait rien, et ce ne sont pas les fils de Satan qui l'en instruiront; mais je le sais, moi, et maintenant, tu le sais aussi, mon fils. Or, ce n'est pas nous qui avons rompu le pacte avec ces mécréants, mais bien eux qui ont commencé les hostilités en nous dénonçant au duc. Ils ont voulu la guerre; ils en subiront les lois. Demain, si tu suis mes instructions, la barge si richement chargée sera à toi, et Jacob sera pendu.

» — Que messire commande, dit Bernard avec un accent fébrile qui trahissait son émotion, et je promets, sur mon salut, de lui être obéissant.

» — Pars donc sur-le-champ pour le château où commande Landrille. Ton escarcelle étant bien garnie, la réconciliation entre vous sera facile; et quand Argumentabor saura la trahison du juif, tu obtiendras sans peine qu'il fasse justice du mécréant et qu'il te cède la barge, dont il ne soupçonne pas la richesse, et dont tu diras avoir besoin pour te soustraire aux poursuites dirigées contre toi. Le reste va de soi : tu te rends à Nantes, où tu changes avec précaution l'or d'Israël contre de bons écus angevins, pendant que je travaillerai à détruire les craintes et les soupçons du duc Louis; après quoi tu pourras reparaître plus brillant que jamais devant la belle Yolande.

» — Messire est le plus généreux des protecteurs,

s'écria Bernard, et je serai digne de sa confiance. Demain, au point du jour, j'aurai rejoint Landrille.

» — Que mon fils parte donc sur-le-champ, après avoir ajouté l'or de cette bourse à celui de son escarcelle, afin de se faire bien accueillir par maître Argumentabor.

» L'écolier prit la bourse, s'inclina en mettant la main sur son cœur, et il sortit. Une heure après, n'ayant repris de son costume de chevalier que sa bonne épée de Milan, il galopait sur le bord de la Maine, en préparant le thème propre à sa réconciliation avec Landrille.

» L'ancien passeur de Biesse était déjà bien loin de la ville noire lorsque le jour parut; bientôt il aperçut les tours du castel de Chanteau, que doraient les premiers rayons du soleil, et sur la plate-forme de l'une d'elles il put voir le guetteur, qui, sa trompe à la main, se tenait près de sa logette. Sans doute, de son côté, ce dernier avait aperçu le voyageur, car le son de sa trompe retentit presque aussitôt; et quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que quatre hommes armés, qui semblaient sortir de dessous terre, apparurent sur le chemin à moins de cent pas de Bernet. A cette apparition, le fils de la Meshaine mit son cheval au pas et fit jouer dans le fourreau la bonne lame de son épée, afin d'être prêt à tout événement.

» — *Tonitru!* s'écria alors une voix bien connue de l'ancien passeur, les dieux vengeurs me devaient cette rencontre!... Holà! fils de Satan! aujourd'hui que ton père t'a dépouillé des plumes de paon qui t'aveuglaient tu reconnaîtras sûrement ton maître *studiosus* Argumentabor, et lui feras complète réparation?... Allons, capdious! pied à terre, *docte viator*; ce cheval me plaît, et nous avons à faire inventaire de ton escarcelle.

» — Compar, répondit Bernet, tu devrais être pour moi plus bénin et ne pas tourmenter à mon intention l'épée dont j'ai payé la lame. Toutefois, je suis en humeur de pardon et ne veux rien rabattre de mes bons sentiments pour toi.

» — Sang du diable! je ne suis plus ton compar, maudit! mais bien ton maître. Pied à terre, te dis-je.

» Bernard arrêta son cheval et mit l'épée à la main.

» — Landrille, dit-il, tu sais que Bernet ne se laisse rien prendre et qu'il donne volontiers. Au routier, je passerai sur le corps; au compar, je laisserai mettre la main dans mon escarcelle et prendre sans compter. C'est pour cela que je viens te chercher dans ces parages, et aussi pour t'apprendre des choses de telle importance, que si tu ne les sais ce matin, le vent, ce soir, balancera le corps du fils de ton père au bout d'une corde de chanvre.

» Argumentabor savait trop bien quel champion était le fils de la Meshaine pour ne pas tenir compte de ce que venait de dire ce dernier.

» — Mais, si tu dis vrai, pourquoi m'as-tu renié, maudit!

» — Parce que je ne pouvais pas faire autrement sans qu'il y allât de ma vie, de ma fortune... et de la tienne, compar.

» — *Per Jovem!* si tu dis vrai, montre-le.

» Et remettant sa longue épée au fourreau, il tendit les bras à Bernet, qui, sautant lestement à terre après avoir également rengaîné, reçut et rendit l'accolade de réconciliation.

» — *Bone Deus!* fit Landrille; quoiqu'il arrive, la journée aura été bonne, puisque je t'ai retrouvé comme je te voulais.

» Il fit alors signe à ses hommes de prendre les devants pour rentrer au château; puis il reprit:

» — Je t'écoute, *amice; aures habeo et audio* (j'ai des oreilles et j'entends).

» — *Benè*, messire capitaine. Apprends d'abord que le sire de Chanteau, ton maître, est présentement à la géhenne, en attendant que le bourrel de monseigneur le duc d'Anjou lui fasse sentir au col le fil de sa hache; après quoi son château sera rasé, les arbres de ses domaines coupés par le milieu du tronc, ses champs semés de sel et ses vas-

saux déliés d'obéissance, en réparation du crime de haute trahison par lui commis, de complicité avec d'autres nobles hommes du duché qui sont également en la puissance du duc Louis.

» — *Diabolous!* si le maître est ainsi traité, qu'en sera-t-il de son capitaine des gardes?

» — Il en serait ce que je t'ai dit tout à l'heure; compar; à savoir, que le capitaine prendrait le frais ce soir à l'extrémité d'une potence, s'il n'avait eu assez de judiciaire pour faire céder la colère à la raison.

» — Par la très-sainte Trinité! Bernard, c'est mon ange gardien qui t'inspire, et ma foi est telle que je te suivrai les yeux fermés, dusses-tu me conduire aux sombres demeures du grand ennemi.

» — C'est à la fortune que je te veux mener, compar; et pour que tu n'en doutes, voici d'abord, selon ma promesse, deux cents écus d'or, moitié de ce que contient mon escarcelle, car nous pouvons être séparés par quelque événement imprévu. Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver des vêtements de batelier et quelque pauvre barge avec laquelle nous puissions descendre jusqu'à Nantes; car il faut absolument que nous quittions l'Anjou sans retard.

» — *Tonitru! care*, je te suivrai, et jusqu'au bout du monde, s'il te plaît d'y aller. Le beau de l'aventure, c'est que j'ai justement à ma disposition la barge qu'il nous faut, et dont le propriétaire, ce mécréant de Jacob, qui déjà nous est si fort venu en aide malgré lui, attend dans l'*in-pace* du donjon que ses frères en Israël se décident à payer les trois mille écus demandés pour sa rançon.

» — La barge est donc richement chargée?

» — Les quelques paquets de chanvre qu'elle contient ne valent pas dix écus.

» — Et Jacob est dans l'*in-pace?*

» — Depuis quatre jours.

» — Sans pain, sans eau, peut-être;

» — De l'eau, il doit en avoir au moins jusqu'aux genoux par ce temps de crue; quant au pain, il en avait dans ses poches quelques morceaux qu'on lui a laissés.

» — Cela étant, dit Bernard, je crois qu'il est bon de le laisser où il est; puisque ses frères en diablerie sont avertis, le reste les regarde.

» En s'entretenant ainsi, les deux étudiants arrivèrent sous les murs du château, dans lequel ils pénétrèrent par une poterne cachée dans les anfractuosités des rochers qui bordaient la Loire en cet endroit. Une demi-heure après, la barge du juif se détachait doucement du rivage et descendait lentement le fleuve sous la conduite des deux écoliers, revêtus du costume de leur apparente profession.

» Ce ne fut pas sans une bien vive émotion que Bernard passa devant l'île de Biesse; en un instant tout son passé se déroula à ses regards intérieurs : il pensa à sa mère, si tendre par accès, si sévère et si sombre presque toujours, sans raison apparente, et pour la première fois il se dit qu'elle avait dû beaucoup souffrir, et sans doute du même mal qui le tourmentait lui-même, puisque, dans ses ardents désirs, il n'avait trouvé d'autre invocation que celle gravée, probablement avant qu'il fût né, sur le collier d'or de la Meshaine : *Per l'amore date la speranza!* Puis il pensa à la Sillette, et il se reprocha amèrement ses dédains envers cette pauvre enfant d'une nature si douce, si résignée, si dévouée.

» La voix de Landrille le tira tout à coup de sa rêverie.

» — Mordioux! compar, disait le Gascon, j'aperçois les clochers de la cité nantaise où, grâce à nos écus d'or, nous attendent toutes les joies du paradis et d'autres encore, et l'on dirait, à te voir, que la barge soit celle de messire Caron nous menant és domaines du seigneur Pluto.

» — Ce n'est rien, *amice;* un souvenir qui s'envole

comme une étoile qui file. Me voici tout à toi, ou plutôt à nous; et je te puis dire que si le flot ne nous surprend, avant une heure la barge sera amarrée au quai, et que nous pourrons, à l'hôtellerie des *Trois-Maillets*, nous délasser des fatigues de cette rude journée.

» — Est-ce donc là que tu comptes vendre cette si piteuse cargaison de chanvre?

» — Foin du chanvre, de la barge et du mécréant qui l'a si mal chargée! Je donnerais le tout pour vingt écus; et dès demain ce sera chose faite. Pour aujourd'hui, *per Bacco et Cupido*, je ne veux songer qu'à fêter notre bienvenue en cette cité.

» — *Benè, benè*, compar; capdious! voici l'esprit et la joie qui te reviennent comme après le chaud mal qui t'advint de la grande brûlerie; nous allons voir merveilles.

» Une heure après, en effet, la barge chargée de chanvre entrait dans la capitale du duché de Bretagne, et les deux étudiants, après l'avoir solidement amarrée, sautèrent légèrement à terre et se dirigèrent vers l'hôtellerie qu'avait désignée Bernard, laissant la barge et son chargement à la garde des veilleurs du port, ce qui semblait tout naturel à raison du peu de valeur de l'une et de l'autre.

» La soirée fut joyeuse; le souper fut, comme lors de la première rencontre des deux amis, *capone grasso adornatus*, et l'on but l'hypocras à longs traits, à traits si longs et si souvent répétés, que Landrille, qui n'avait aucune raison pour se ménager, sentit bientôt ses paupières s'appesantir sous l'influence des fumées bachiques.

» — *Per Bacco!* fit-il en articulant avec difficulté, contrairement aux us des gens de la langue d'oc, l'air de Bretagne est-il si pesant qu'il obscurcisse ainsi la vue et le cerveau d'un vaillant fils de Gascogne?

» — Eh! compar, dit Bernet, il n'est si vaillant fils de

la mère (l'Université) à qui les travaux de messire Hercule ne fassent sentir le besoin de sacrifier au doux Morpheus. La route a été longue et pénible; bonne chaire et long somme nous sont bien dus. Demain je te veux faire les honneurs de la cité bretonne.

» Landrille, qui venait de vider une dernière fois sa large tasse remplie de vin épicé, ne trouva rien à répliquer à une si judicieuse observation; d'un pas mal assuré il suivit l'hôte des *Trois--Maillets*, qui le conduisit dans la chambre où deux lits avaient été préparés à la demande de Bernard, et un quart d'heure après les formidables ronflements de l'ex-capitaine des gardes de messire Jehan de Chanteau annoncèrent au fils de la Meshaine que l'heure était venue de mettre en lieu de sûreté le trésor qu'il possédait. Il courut donc vers la Loire, sauta dans la barge, qu'il détacha du rivage, et poussa au large; puis, arrivé au milieu du fleuve, il jeta par-dessus bord sa pauvre cargaison de poupées de chanvre, et s'étant assuré de la présence d'un pic dont il s'était muni au castel de messire Jehan, il dirigea la barque vers l'île de Biesse, à la pointe de laquelle il arriva bientôt. Là, il aborda, tira son embarcation à terre dans l'endroit le plus favorable, et à la faible clarté de la lune dont les pâles rayons glissaient de temps en temps entre deux nuages, il commença à sonder avec son pic les membrures de la barge. Le cœur lui battait violemment; une sueur froide lui couvrit le visage, lorsqu'après avoir fait sauter plusieurs morceaux de planches, il passa la main dans les ouvertures sans y rien trouver. Le comte d'Alizi l'avait-il trompé, ou avait-il été trompé lui-même, ou bien les routiers de Chanteau avaient-ils découvert le trésor? Rien de cela n'était vraisemblable : le comte, qui lui avait prodigué l'or, n'eût-il pas trouvé, s'il l'eût voulu, mille moyens plus simples de l'éloigner de l'Anjou? Tout, d'ailleurs, prouvait qu'il avait été bien renseigné : Jacob était bien tombé entre les mains des routiers, et le char-

gement apparent de la barque était tel que le comte l'avait dit. D'autre part, si les gens de Chanteau avaient découvert la cachette, ils auraient laissé des traces d'effraction, et il n'en existait d'autres que celles qui résultaient des coups de pic.

» Ces réflexions, rapidement faites par Bernard, lui rendirent ses forces et son ardeur, il se remit à l'œuvre, et au premier coup qu'il porta au-dessous du bordage répondit un cliquetis qui lui réjouit le cœur. Plusieurs autres coups portés dans la même direction eurent un résultat semblable; et bientôt les rayons de la lune montrèrent à ses regards éblouis plusieurs sacs de toile éventrés d'où sortaient des flots d'or. D'autres sacs furent successivement mis à découvert, l'embarcation en était garnie dans tout son pourtour. Bernard emplit d'abord ses poches des pièces qui ruisselaient à ses pieds; puis il creusa la terre avec son pic à quelque distance de là, dans un lieu bien connu de lui, où le sol était souvent submergé, et il y enfouit le gros de ses richesses; après quoi il chargea la barge, percée de plusieurs trous, d'une certaine quantité de pierres et de sable, et, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il la poussa au large, où bientôt elle coula à fond.

» Tout cela avait demandé un assez long temps; les premières lueurs de l'aube commençaient à paraître lorsque Bernard eut mis son trésor en sûreté. Il s'achemina alors vers la hutte de sa mère, dont il commençait à apercevoir le toit de branchages; le soleil se levait lorsqu'il y arriva. La porte du pauvre réduit était ouverte, et la Meshaine, assise sur le seuil, le front appuyé sur ses deux mains, semblait ensevelie dans une méditation profonde. Au bruit des pas du jeune homme, elle se leva en poussant un cri et, ouvrant les bras, elle parut près de s'élancer vers son fils; mais tout à coup son regard, dans lequel avait brillé un éclair de joie, redevint sombre et menaçant, ses bras se croisèrent comme avec angoisse sur sa poi-

trine, et d'une voix qui annonçait toute l'amertume de son cœur :

» — Que venez-vous faire ici, Bernet? A-t-il donc suffi d'un hiver pour refroidir ce grand courage, et cette soif de profit et d'honneurs qui vous tourmentait est-elle déjà éteinte?... Par Satan! aurais-je donné le jour à un lâche?

» — Ma mère, vous m'avez dit :

» Va chercher parmi les chemins qu'on couvre de sueurs et de sang le chemin qui conduit aux autorités de la terre. »

» — Je l'ai dit; car je te croyais fort et résolu.

» — Et, comme je le suis en effet, ce que vous avez commandé, je l'ai fait.

» — Toi?

» — Moi, ma mère, dit-il en regardant la Meshaine d'un air à la fois ferme et respectueux. Ce que le faible tente vainement d'accomplir dans sa vie entière peut n'être pour le fort qu'un acte instantané de sa volonté; j'ai voulu et j'ai pu : j'ai voulu être grand, et les grands de la terre m'ont ouvert leurs rangs; il fallait à ma grandeur une auréole de gloire, et, vaincus par moi, les plus braves m'ont proclamé leur maître; la fortune avait insulté à ma naissance, je l'ai faite mon esclave.

» — Enfant! s'écria la Meshaine haletante, est-ce bien toi qui parles ainsi et dis-tu vrai?... Mais non; tu mens ou tu es en délire. Ne suffit-il pas de te voir pour reconnaître que si tu as cherché puissance et fortune, tu n'as trouvé que faiblesse et misère?

» — Mère, méconnaissez-vous à ce point le sang qui coule dans mes veines? et n'est-ce que sous l'or et la soie que vous voulez reconnaître le fruit de vos entrailles? Eh bien, soit; demain, ou plutôt aujourd'hui, l'or et la soie nous couvriront tous deux. Avant le milieu du jour, on verra étinceler sur votre front les diamants; puis, avec nombreuse suite d'écuyers et pages, nous nous rendrons à la cour du duc d'Anjou, où vous entendrez les plus



grands seigneurs saluer votre fils du titre de comte d'Alizi et rechercher son alliance...

» — Alizi! Alizi! interrompit la Meshaine. Mais qui t'a dit?... comment as-tu découvert?... Puissances de l'enfer, que j'ai tant invoquées, m'auriez-vous exaucée?...

» Elle tremblait, la sueur perlait sur son visage, bruni par un autre soleil que celui de Bretagne, et, son sang refluant brusquement vers le cœur, elle s'affaissa sur elle-même au seuil de la hutte. Bernard s'empressa de la secourir; un peu d'eau fraîche lui fit bientôt rouvrir les yeux.

» — Ah! fit-elle en promenant autour d'elle ses regards encore mal assurés, quel rêve!

» — Non, mère, non, vous ne rêvez point, lui dit Bernard; tout ce que j'ai dit est vrai, aussi vrai que mon amour filial, qui ne vous manquera jamais.

» — Tu as dit d'Alizi... c'est bien d'Alizi, n'est-ce pas?

» — Le comte d'Alizi, illustre seigneur du royaume de Naples.

» — Ah! que Dieu et la Vierge me pardonnent! ma raison s'égare...

» C'était la première fois que Bernard entendait sa mère invoquer Dieu et la sainte Mère du Christ; il en fut presque effrayé; mais bientôt elle parut plus calme.

» — Je t'écoute, Bernet, dit-elle d'un ton affectueux que le jeune homme ne lui connaissait pas; mais, au nom de Dieu! dis-moi la vérité, toute la vérité, et ne cherche pas à allonger le rêve, car le réveil me tuerait.

» Ils rentrèrent dans la hutte, s'assirent sur le même banc, et Bernard fit à sa mère, sans en rien omettre, le récit de ce qui lui était arrivé depuis le jour où, lesté des quatre écus prix de sa barge de passeur, il avait quitté l'Ile de Biesse pour chercher, comme avait dit la Meshaine, parmi les chemins qu'on mouille de sueurs et de sang, le chemin qui conduit aux autorités de la terre. La mère écouta d'abord tranquillement; elle serra en silence et en essuyant ses larmes la main de son fils

quand il dit ses chagrins d'amour, son désespoir de ne pouvoir mourir sous les yeux d'Yolande, et sa résolution de vendre à Satan son âme au prix d'une armure de chevalier. Mais quand il en arriva à son entrevue avec le comte d'Alizi, quand il répéta les paroles à lui adressées par ce personnage, les confidences qu'il lui avait faites et ce qui s'en était suivi, elle ne put se contenir.

» — Bernard! s'écria-t-elle, ce n'est pas lui qui a fait cela!... s'il l'a fait, c'est la main de Dieu qui l'y a poussé!... Il t'a donné son nom, dis-tu! Non, il te l'a rendu... car le comte d'Alizi... Oh! ma tête se perd!...

» — Mère! mère! achevez, je vous en conjure!... Le comte d'Alizi, disiez-vous?...

» — Bernard, le comte d'Alizi, c'est ton père!...

» Toutes les joies, tous les bonheurs, toutes les tempêtes s'élevèrent à la fois dans la tête et dans le cœur du jeune homme; les bouillonnements de son cerveau étaient si violents, qu'il se passa quelques instants sans qu'il lui fût possible de réunir deux idées; mais enfin la lumière se fit dans cette intelligence d'élite, et il put reprendre et achever son récit.

» — Ainsi, il est bien vrai que tu es riche, Bernet? dit la Meshaine.

» — Tenez, mère, répondit-il en vidant ses poches sur le sol battu de la hutte, je pourrais pendant six mois en jeter chaque jour autant à vos pieds. Et maintenant, mère, souffrez qu'à mon tour je dise : Est-il bien vrai que le comte d'Alizi soit mon père?

» — Oui... l'heure est venue où je dois tout te dire; écoute.

» Elle raconta alors comment sa mère, une des belles captives amenées d'Orient par les chevaliers chrétiens, lors de la dernière croisade, ayant été abandonnée par son libérateur, devenu son amant, s'était vouée, sous la direction d'une bohémienne alors célèbre, à l'étude et à la pratique des sciences occultes.

» — Mon enfance et ma première jeunesse furent douces, dit-elle car ma mère s'était fait elle-même une réputation très-grande dans l'art de composer les cosmétiques et les philtres et de dévoiler l'avenir. Mais le ciel m'avait douée d'une beauté fatale; le comte d'Alizi qui, comme beaucoup d'autres jeunes seigneurs, venait souvent chez ma mère, s'éprit de moi. Il était riche, jeune et beau; cependant, je résistai longtemps, même lorsque me manqua l'appui de ma mère, qui mourut à cette époque. D'Alizi était chaque jour plus épris, chaque jour m'arrivaient de lui de riches présents; enfin, ne pouvant vaincre ma résistance, il jura que je serais sa femme dès que son père, alors vieux et infirme, aurait cessé de vivre, et ce serment, il le renouvela solennellement sur le saint Évangile, dans la chapelle d'un de ses châteaux, près de Naples, où j'avais enfin consenti à le suivre. Tu naquis un an après, Bernet; présent à ton baptême, d'Alizi te nomma son fils... Oh! j'étais heureuse, alors! cela dura un an. Au bout de ce temps, je crus m'apercevoir de quelque refroidissement. Le vieux comte étant mort, je demandai à ton père de tenir le serment qu'il m'avait fait; il en remit l'accomplissement à quelque temps sous divers prétextes, et dès lors ses visites devinrent de plus en plus rares. Un jour il m'annonça que, chargé par le roi d'une mission importante près du saint-père, il était obligé de partir pour Rome; je le pressai de nouveau d'accomplir sa promesse; il jura de le faire aussitôt qu'il serait de retour, et il partit... Je ne devais plus le revoir. Un an s'écoula sans que j'entendisse parler de lui; enfin j'appris qu'il n'avait fait que passer à Rome, et qu'il parcourait, avec une suite brillante, les diverses cours de l'Europe. La misère se fit bientôt sentir dans la maison où il m'avait installée à Naples; je dus alors, pour vivre, recourir à l'art de la composition des cosmétiques et des philtres, que je tenais de ma mère. Cela dura peu : portée contre moi par une main inconnue, une accusation de

magie, sortiléges et pratiques diaboliques arriva à l'autorité religieuse; et j'aurais péri dans les flammes, si le prêtre qui t'avait baptisé, Bernet, ne m'eût charitablement avertie du danger qui me menaçait. Il fallut fuir; une troupe de bohémiens m'admit parmi elle, et je courus le monde, jusqu'au jour où, lasse de cette vie, le cœur brisé et soupirant après la solitude, je vins m'établir ici. Tu sais le reste, enfant.

» — Mère! s'écria Bernard en pressant tendrement la Meshaine sur son cœur, tous vos maux vont finir; la réparation sera tardive, mais complète. Le comte accomplira la promesse qu'il vous a faite; il le faut, je le veux!

» Une heure après, la mère et le fils avaient quitté l'île de Biesse; et à deux jours de là, richement vêtus, bien montés et accompagnés d'une escorte capable de les mettre à l'abri de toute insulte, ils partirent de Nantes, se dirigeant sur Angers.

XXXVIII

Retour de Bernard au château de Beaugé. — Demande en mariage. — Les noces de Bernard et de Yolande. — Les nobles détrousseurs. — Mort de la Sillette. — Ce que devint Argumentabor.

» La disparition de Bernard avait fort surpris le sire de Beaugé et mis au désespoir la belle Yolande; son retour fit renaître la joie dans le château. Le père de Yolande, se croyant complétement dégagé de la demi-promesse qu'il avait faite à Jehan de Chanteau, ne désirait rien plus que d'entendre le jeune chevalier renouveler la demande de la main de sa fille, et Bernard n'en ayant rien dit le premier jour de son retour, il se disposait, le lendemain, à provoquer une explication à ce sujet.

» C'était à l'heure du dîner; Yolande, placée entre son

père et son bien-aimé poursuivant d'amour, échangeait à demi-voix de doux propos avec ce dernier, tandis que messire de Beaugé cherchait, par de fréquentes rasades, à se mettre à la hauteur des circonstances, et préparait mentalement les phrases qui devaient amener l'explication qu'il voulait avoir. Tout à coup un page vint annoncer qu'un seigneur et une noble dame, accompagnés d'une suite brillante, venaient d'arriver et demandaient à parler au seigneur châtelain; ce dernier se leva aussitôt pour les recevoir, tandis que Bernard disait bas à sa belle amie :

» — Yolande, si vous m'aimez, ce moment va être le plus beau de ma vie.

» — Les deux battants de la porte s'étant ouverts, un écuyer annonça à haute voix le comte et la comtesse d'Alizi, et l'on vit paraître ce seigneur italien, tenant par la main la Meshaine, qu'il avait ce jour même conduite à l'autel, où elle était devenue sa femme devant Dieu et devant les hommes.

» — Comte de Beaugé, dit le père de Bernard, moi seigneur d'Alizi, comte de la royauté de Naples, et la noble dame mon épouse, venons vous demander pour notre fils bien-aimé, Bernard d'Alizi, la main de votre noble fille, demoiselle Yolande.

» Telle fut la surprise du châtelain, qu'il ne put répondre; d'Alizi s'empressa de lui venir en aide.

» — C'est par ma volonté, dit-il, que mon fils unique Bernard a pris, de mon vivant, le titre de comte d'Alizi; et dès aujourd'hui lui appartient le comté de ce nom, où il pourra bientôt avoir l'honneur de vous recevoir, car je puis affirmer qu'une paix solide et durable sera sûrement et prochainement conclue entre Louis duc d'Anjou et le roi de Naples Ladislas.

» Cela était vrai. Le duc Louis, effrayé des puissantes ramifications du complot dont les juifs lui avaient révélé l'existence, avait jugé plus prudent de donner satisfaction

aux seigneurs qui y étaient entrés que de sévir contre eux, et de provoquer ainsi une levée de boucliers qui, dans la situation où étaient les choses, ne pouvait lui être que fatale; et le véritable comte d'Alizi, ayant été instruit de ces dispositions du duc, s'était hardiment présenté à lui au nom de Ladislas pour entamer des négociations dont le succès dès lors fut assuré.

» Le sire de Beaugé fut doublement joyeux de ce qu'il entendait; car il était un de ceux qui étaient entrés le plus avant dans cette conspiration, bien qu'il n'en connût point le chef, non plus que le but bien précis; aussi accorda-t-il gracieusement et chaleureusement la demande qui lui était faite.

» A quelques jours de là furent célébrées, avec un grand éclat, les noces du jeune comte d'Alizi et de la belle Yolande; et le fils de la Meshaine, devenu un des grands de la terre par la toute-puissance de l'argent, roi du monde, put aller trôner dans son comté de Naples, où il vécut au milieu des joies que peuvent donner les honneurs, la fortune et l'amour.

» Un mot maintenant des autres personnages de cette histoire.

» Jehan de Chanteau, rendu à la liberté par suite de la tournure pacifique qu'avaient prise les choses, s'était hâté de se réfugier dans son castel, afin d'être à l'abri des poursuites de ses créanciers. Son premier soin, en y arrivant, avait été de faire extraire Jacob de l'*in-pace*, afin de voir ce qu'il en pourrait tirer; mais il était trop tard: le pauvre juif avait tant souffert, il était si faible, que, ramené à la surface du sol, le grand air le suffoqua, et il rendit le dernier soupir avant d'avoir pu prononcer un mot. Jehan de Chanteau, n'ayant plus dès lors d'autres ressources, se mit à la tête des routiers qui formaient la garnison de son castel, et il devint un des plus redoutables de ces nobles détrousseurs dont la France était alors infestée.

» La Sillette, devenue sœur converse dans le couvent

où elle s'était réfugiée, fut, peu de temps après, atteinte d'une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Un matin, on la trouva morte dans son lit, tenant appuyée sur son cœur la branche de saule qu'elle avait détachée du bonnet de Bernet.

» Quant au *studiosus* Landrille Argumentabor, ayant trouvé dans son escarcelle, en se réveillant à l'hôtellerie des *Trois-Maillets*, deux cents écus d'or de plus qu'il n'y en avait la veille, et que Bernet y avait mis, il se consola de la perte de ce généreux ami et retourna en Gascogne ; et de capitaine de routiers, qui avait été sa dernière profession, il se fit procureur, pour ne pas perdre l'habitude de mettre la main sur le bien d'autrui.

XXXIX

Réflexions de Claude Poirier et de son auditoire. — Le paria. — Troisième Récit. — La famille des Galard. — Maître Samuel Bernard. — Le Perruquier et le Financier. — Law et son système. — La rue Quincampoix en 1717.

— Eh bien, dit Claude Poirier au contre-maître, lors qu'il eut terminé son récit, seriez-vous encore disposé à donner la moitié de vos doigts pour être né au temps où se passaient ces faits parfaitement historiques?

— J'avoue, répondit Bidois, que tout n'était pas roses non plus dans ce temps ; mais enfin on n'avait pas à redouter une concurrence effrénée qui nuit à tout le monde et ne profite à personne ; car, afin d'abaisser les prix de plus en plus, on en est arrivé à tromper l'acheteur en lui vendant des produits défectueux. La fraude est partout, à ce point, par exemple, qu'il n'est pas d'étoffe de laine ou de soie dans la fabrication de laquelle le coton ne soit frauduleusement introduit.

— Il ne faut pas oublier, répliqua le vieux sculpteur, que cette fraude, comme toutes les autres, est punie par

la loi ; il ne s'agirait peut-être, pour remédier à ce mal, que d'appliquer rigoureusement à ceux qui s'en rendent coupables les articles du Code qui punissent la tromperie sur la qualité des marchandises. Sans doute la concurrence, de nos jours, n'est pas toujours loyale ; et même lorsqu'elle est loyale, elle est souvent désastreuse. Mais c'est un mal qu'il faut savoir supporter, car on ne saurait l'empêcher qu'aux dépens de la liberté.

— Sans compter, dit François, qu'on ne l'empêcherait pas tout à fait, puisque nous venons de voir que, dans ce temps où les nobles seuls étaient libres, il se fabriquait plus de monnaie de mauvais aloi que de bon.

— Cela est vrai, dit Claude ; et, en outre, il y avait pour les fabricants et les marchands des causes de ruine bien plus redoutables que la concurrence : c'était des impôts arbitraires de toute nature et sous toutes les formes ; la vénalité de la justice, qui se vendait à beaux deniers comptants ; les brigandages des routiers, des malandrins, résultat d'une organisation déplorable, et par suite la difficulté des communications. Enfin, alors comme aujourd'hui, la puissance dominante, ou plutôt la seule véritable puissance, était l'argent.

— C'est triste, fit Bidois d'un air découragé ; car, enfin, monsieur Poirier, je veux bien que le capital ne soit que du travail amassé, mais il n'en est pas moins vrai que le travailleur doué d'une intelligence supérieure ne pourra pendant longtemps, s'il est pauvre, tirer aucun avantage de ce don précieux.

— A moins, ajouta François, qu'il n'emprunte à gros intérêts et qu'il ne partage le produit de son talent avec le prêteur qui ne saura rien faire.

— Et cela n'est que juste, mon garçon, répliqua Claude ; car lorsque ton travailleur intelligent aura amassé un capital, il en usera de la même manière que celui qui l'aura aidé à le gagner en lui prêtant une partie du sien. Croyez-moi, mes amis, il faut savoir être de son temps et accepter les nécessités de l'imperfection humaine.

Il faut bien se persuader surtout que l'argent n'est qu'un signe représentatif du travail et du temps, et que ceux qui n'ont qu'à se donner la peine de naître pour être riches, comme dit ce mauvais garçon d'Os-à-Moelle, ne doivent cet avantage qu'à ceux qui ont travaillé pour eux avant qu'ils fussent nés. Peut-être vaudrait-il mieux qu'il en fût autrement; toutefois, il y a à cela un correctif : c'est que le capital que l'on a gagné à la sueur de son front se dissipe beaucoup moins facilement que celui dont on s'est trouvé possesseur sans avoir pris la moindre peine pour l'acquérir. Sauf quelques rares exceptions, les hommes nés riches sont prodigues; ceux qui sont nés pauvres, au contraire, n'oublient jamais au prix de quels labeurs ils sont sortis de la pauvreté, et il est rare qu'ils y retombent. En somme, mes amis, le travail est la grande route de la fortune; c'est, pour arriver à cette dernière, le chemin le plus large et le plus droit. Je sais pardieu bien qu'à côté de cette grande route il se trouve certains sentiers doux, fleuris, qui, dès lors qu'on y est entré, conduisent sans peine, sans effort, sans fatigue, au but désiré. C'est ainsi qu'on voit se faire des fortunes colossales fortuitement, à la manière des champignons, qui naissent et grossissent spontanément sans semence et sans culture; mais, je le répète, celles-là sont les moins solides, et presque toujours elles s'éteignent aussi rapidement qu'elles sont nées. Il y a eu, en France, depuis deux siècles, de grandes perturbations financières qui démontrent cette vérité jusqu'à l'évidence; ce sera le sujet de mon prochain récit sur l'histoire de l'argent.

— En attendant, sauf votre respect, monsieur Claude, dit le contre-maître, j'oserai dire que l'argent a fait jusqu'ici plus de mal que de bien.

— Et vous auriez tort de dire cela, Bidois; car c'est particulièrement à l'argent que sont dus les progrès de la civilisation, ce grand et bienfaisant fleuve que, sous prétexte de misérables questions dites humanitaires renouvelées des Grecs, de prétendus novateurs s'efforcent

de faire remonter vers sa source... Mais il se fait tard, mes amis; chargez vos pipes, et à dimanche le prochain numéro. Il s'agira de la troisième des quatre grandes époques de l'histoire de l'argent; comme je l'ai fait jusqu'à présent, je prendrai pour exemple une de ces existences de la foule qui vous sont justement sympathiques, et j'espère vous convaincre que cette époque n'est pas plus regrettable que les deux autres.

Les ouvriers se retirèrent très-satisfaits de M. Claude, mais non parfaitement convaincus que le temps présent fût bien préférable au passé. Le père Loulou lui-même se montrait incrédule sur ce point.

— M. Poirier est certainement un homme d'une intelligence supérieure, disait-il à Bidois en sortant de la fabrique; mais je doute fort qu'il parvienne à démontrer que le siècle de Louis XIV, qui mérita d'être appelé le grand siècle, soit inférieur au nôtre, qu'on peut à juste titre appeler le siècle des loups-cerviers.

— Hum! fit le contre-maître, M. Claude paraît bien sûr de ce qu'il dit; et vous avez vu jusqu'ici, monsieur Godard, qu'il n'y a rien eu à répliquer à ses raisonnements. Pourtant, entre nous, j'ai grand'peur, malgré tout cela, que M. Lambert ne puisse lutter longtemps contre la nouvelle usine.

— Bah! dit François; faudra voir. M. Lambert a des ressources dans la tête; et il ne se trouvera pas toujours parmi les ouvriers qu'il fait vivre un brigand pour le dépouiller, comme l'a fait ce scélérat de Viou.

La semaine se passa sans que la concurrence des deux fabriques amenât rien de remarquable, si ce n'est pour le misérable Os-à-Moelle, qui, menacé par ses anciens camarades de la fabrique Lambert, était devenu un objet de mépris pour ceux de la fabrique Dupuis, qui avaient appris de quel crime il s'était rendu coupable; n'osant sortir, relégué dans un coin d'atelier comme un lépreux, sa situation devint bientôt si insupportable, qu'il tomba malade et qu'il fallut le porter à l'hôpital, où il fut abandonné comme un paria.

— Tout cela ne serait pas arrivé, dit M. Poirier en apprenant cet événement, si ce malheureux eût été convaincu que l'on n'échappe jamais complétement aux conséquences de sa conduite; mais comme il est possible que cette leçon le ramène à de meilleurs sentiments, il ne faut pas qu'il soit entièrement abandonné; j'irai donc le voir. En attendant que je paye cette dette d'humanité, je vais, mes amis, tâcher de m'acquitter de celle que j'ai contractée envers vous.

L'assemblée était au grand complet; car M. et madame Lambert avaient voulu y assister, et pas un des auditeurs ordinaires n'avait fait défaut; aussi fut-ce avec un air de grande satisfaction que l'honorable conteur prit la parole.

« Lors de la mort de Louis XIV, en 1715, le nom des Galard figurait honorablement depuis plus de cent ans parmi les plus célèbres de la corporation des perruquiers de Paris. C'était maître Galard, deuxième du nom, qui avait inventé cette délicieuse coiffure à laquelle Ninon de Lenclos dut une partie de sa célébrité; cet habile artiste avait successivement coiffé la duchesse de la Vallière, la Champmeslé, la marquise de Sévigné; les plus belles, les plus folles et les plus fortes têtes du grand siècle avaient passé par ses mains. Sur ses traces marchait, depuis quelques années, bien qu'un peu à contre-cœur, son fils, Galard III, charmant garçon qui, à l'aisance des manières, naturelle aux gens de sa profession, joignait beaucoup d'esprit et une éducation supérieure à celle donnée ordinairement aux enfants de la condition dans laquelle il était né.

» Michel Galard, malgré ses succès dans l'art de la coiffure, se sentait donc mal à l'aise dans la sphère où le hasard de sa naissance l'avait jeté; aussi saisissait-il toutes les occasions de pénétrer dans les régions supérieures : admis parmi les clercs de la basoche, il était de toutes les réunions tumultueuses; s'il y avait quelque bruit dans la rue, on pouvait parier dix contre un que Michel Galard était au nombre des tapageurs. Il n'était pas rare qu'il rentrât chez lui sans chapeau, les vêtements en lambeaux.

La pauvre Périne, sa bonne mère, se donnait des peines inouïes pour dissimuler tout cela, et elle n'épargnait pas les exhortations à une vie meilleure.

» — Michel, mon cher enfant, lui disait-elle un jour, j'ai bien peur que tout cela ne finisse mal : tu détruis ta santé, tu hantes de mauvaises gens; tu te pervertis; bien certainement il t'arrivera quelque malheur, et j'en mourrai de chagrin.

» — Eh bien, oui, c'est vrai, lui répondit un jour le jeune homme; je cherche le bruit, le désordre, l'ivresse... C'est que je souffre... c'est que je suis malheureux.

» — Que te manque-t-il donc, enfant? tu ne fais à peu près que ce que tu veux, et je ne te refuse rien de ce qu'il m'est possible de te donner.

» — Oh! c'est vrai, c'est vrai, ma bonne mère, répondit Michel en se jetant dans les bras de Périne, et je serais un monstre d'ingratitude si je ne vous aimais de toute mon âme; mais vous ne pouvez faire que je ne sois le fils du perruquier Galard...

» — Comment, malheureux! fit Périne en le repoussant, tu rougirais du nom et de la profession de ton père!

» — Ce n'est pas cela, mère : je tiens mon nom pour le plus honorable qui soit au monde, aussi bien que la profession qu'il a plu à mon père de me donner sans consulter ma vocation; mais vous ne pouvez faire qu'avec ce nom et cette profession je puisse être reçu partout où il me plairait d'aller.

» — Ainsi c'est le démon de l'orgueil qui te tourmente?

» — Non, non, je hais l'orgueil et les orgueilleux; mais... il faut bien que je vous dise ce que vous ne voulez pas deviner; je suis amoureux.

» La bonne Périne ne put s'empêcher de sourire; elle embrassa tendrement son fils, s'assura que la porte de la chambre était fermée, puis, étant revenue s'asseoir près du jeune homme :

» — Voyons, mon cher enfant, lui dit-elle, conte-moi cela par le menu.

» — Ce n'est pas une bien longue histoire : vous savez que, depuis quelques mois, notre clientèle s'est augmentée d'une jeune et belle dame qui habite ce joli petit hôtel nouvellement construit près de l'arcade Colbert...

» — Oui; madame Armand, je crois.

» — Elle se fait appeler ainsi, il est vrai; mais c'est certainement une jeune veuve de très-haute qualité... Elle n'a pas vingt-deux ans, et il n'est pas d'ange doué de plus de perfection : des traits divins, des yeux où semblent se refléter toutes les joies du ciel, une voix qui va à l'âme, et qui fait rêver des délices inconnues...

» — Seigneur Dieu! fit Périne en levant les mains vers le ciel, mon pauvre Michel aurait-il la folie d'aimer une dame de qualité ?

» — Eh! pourquoi est-elle de qualité?... ou pourquoi suis-je le fils de maître Benoît Galard?... A-t-elle choisi son père? ai-je choisi le mien?

» — Vierge Marie! voilà qu'il déclame comme à la tragédie.

» — C'est qu'en effet, ma mère, il s'agit de tragédie; car je ne saurais vivre ainsi. Je n'ai pourtant pas succombé sans combattre; vous savez que j'ai voulu cesser d'aller chez elle, et que, pendant quelques jours, à ma demande, mon père y envoya notre premier garçon, quand il ne put y aller lui-même; mais, au bout de ce temps, elle déclara qu'elle ne voulait plus que ses cheveux fussent touchés par d'autres mains que les miennes, et je faillis en devenir fou de joie. Je ne saurais dire ce qui se passa en moi, lorsque je la revis; mon cœur battait avec violence, un nuage me passa sur les yeux.

» — Comment, monsieur Michel, me dit-elle de cette voix qui enivre, vous abandonnez ainsi les gens qui vous aiment?

» Je faillis m'évanouir; il me semblait qu'il n'y avait pas place dans mon âme pour tout le bonheur dont elle était inondée, et cependant j'aurais voulu pouvoir me cacher dans les entrailles de la terre, tant j'étais honteux du trouble qui m'empêchait de répondre.

» — Qu'avez- vous donc? reprit-elle avec effroi, en me voyant chanceler. Pauvre enfant! il aura, par excès de zèle, monté l'escalier trop rapidement, et le sang lui reflue vers le cœur.

» Elle me prit la main, me fit asseoir et voulut sonner.

» — Merci, madame, m'efforçai-je de dire; ce n'est rien; voilà qui est fini..

» Je fus bientôt remis, et je m'aperçus alors qu'elle tremblait, et que son charmant visage avait légèrement pâli. Nous n'échangeâmes que peu de paroles pendant que je la coiffais; mais à partir de ce jour nos causeries devinrent plus animées, plus intimes... Ma mère, sentez-vous combien cela est horrible? Je l'aime de toutes les puissances de mon âme... Elle m'aime peut-être; mais comment franchir la barrière élevée entre nous par l'orgueil des grands... Non, je le sens, cela est impossible, et alors... malheur!...

» — Voyons, mon bon Michel, mon cher enfant, reprit Périne, tâche d'être raisonnable... A quoi tout cela te conduira-t-il? Que peux-tu espérer?... Manque-t-il donc de filles sages et jolies qui se trouveraient heureuses d'être recherchées par toi? Pourquoi veux-tu te rendre malheureux avec toutes tes chimères? Enfant, je t'en prie, je t'en supplie, redeviens mon bon petit Michel d'autrefois, doux, bon, soumis... N'étais-tu pas plus heureux dans ce temps-là?...

» — Mais ce n'est pas tout, ma mère, interrompit brusquement Michel, il y a dans cet hôtel un homme... jeune... beau... qui parle en maître aux gens, et qui ne se trouve jamais en face de madame Armand sans qu'elle relève sur lui avec complaisance ses grands beaux yeux noirs dont de longs cils d'ébène tempèrent si heureusement l'éclat... Et voilà pourquoi il me faut du bruit, de l'ivresse... voilà pourquoi je hais les grands; voilà pourquoi je veux devenir riche, la fortune étant seule capable d'égaliser les rangs.

» La bonne Périne allait encore essayer de raisonner son fils et de le ramener à des sentiments plus convenables, lorsque la voix de maître Benoît Galard se fit entendre ; il appelait Michel et lui annonçait qu'il était l'heure de se rendre, comme il le faisait chaque jour, chez M. Samuel Bernard, le plus riche des financiers qui eussent été coiffés jusqu'alors par la main des Galard.

» — Oh ! c'est aussi trop de tortures, fit Michel.

» — Allons, enfant, dit la bonne mère, obéis pour l'amour de moi.

» — Oui, oui... pour vous, mère bien-aimée, il n'est rien qui ne me semble facile ; car vous comprenez, n'est-ce pas? vous sentez ce que je souffre? Oh ! oui, oui, vous me comprenez, vous, cœur d'élite sorti de la main de Dieu ; vous, mon seul refuge et ma consolatrice.

» A ces mots, et après avoir embrassé avec effusion la bonne Périne, Michel s'élança dans l'escalier, puis, muni des objets nécessaires, il se dirigea vers l'hôtel du financier Bernard, où il arriva bientôt.

» Samuel était certainement, à cette époque, l'homme le plus riche de France et de Navarre ; il était à la fois bien plus roi et bien plus puissant que ne l'avait été Louis XIV ; car si ce monarque, qui nous paraît si grand à distance, avait de nombreuses armées, elles étaient parfois battantes et souvent battues, et de plus les coffres de Sa Majesté étaient constamment vides. Bernard, au contraire, n'avait pas un soldat à faire tuer ni à payer, et ses coffres étaient toujours pleins, à ce point que le grand roi, à certaine époque, se fût trouvé très-heureux d'avoir pour son nécessaire le superflu de maître Bernard.

» Où ce personnage était-il né? de quelle religion était-il? comment avait-il acquis l'immense fortune qu'il possédait? Personne n'eût pu le dire. On le croyait juif; mais ce n'était qu'une conjecture ; lui-même ne niait ni n'affirmait rien sur ce point, et comme on lui rapportait que Louis XIV, auquel il avait prêté des sommes considérables, s'était enquis de sa croyance, il s'était borné à répondre :

» — Que Sa Majesté me donne des lettres de noblesse, et l'on saura de quelle religion je suis.

» On le fit en effet chevalier plûs tard, mais on n'en sut pas davantage. Quant à sa fortune, l'événement que voici pourrait peut-être en faire soupçonner la source. Alors qu'étant déjà fort riche il prêtait de l'argent au roi, Samuel avait pour valet de chambre un serviteur dévoué, nommé Tronchin. Un jour Tronchin pria son maître de vouloir bien lui échanger quelques louis contre des ducats de Hollande, parce que, disait-il, il trouvait l'occasion de faire passer cet argent à Rotterdam, où était sa famille. Cela ne souffrit pas de difficulté; mais le valet de chambre ayant, dans un court espace de temps, fait plusieurs demandes du même genre, Bernard, malgré toute la confiance qu'il avait en cet homme, s'étonna qu'il eût de si grosses sommes à sa disposition, l'interrogea à ce sujet, et Tronchin, après quelques tergiversations, finit par avouer que les louis qu'il avait ainsi échangés lui avaient été remis par un Italien nommé Vinache, qui, à chaque échange de ces louis contre des ducats, lui avait payé une forte commission. Bernard n'en demanda pas davantage; il alla aussitôt s'enfermer dans un cabinet où lui seul pénétrait, et lorsqu'il en sortit, après plusieurs heures, il ordonna à son valet de chambre de lui amener l'Italien si grand amateur de ducats. Vinache fit d'abord quelque difficulté de se rendre à l'invitation du financier; mais enfin il s'y décida. On ne sait ce qui se passa dans cette entrevue; seulement on rapporte qu'à partir de ce moment une lourde caisse fut portée chaque nuit de chez Bernard à la demeure de Vinache, et renvoyée par ce dernier au financier sans qu'elle eût rien perdu de sa pesanteur.

» Bien que la police d'alors fût loin d'être aussi active, aussi habile que celle de nos jours, son chef, le lieutenant d'Argenson, ne tarda pas à être instruit de ces allées et venues nocturnes; il sut en même temps que l'Italien Vinache s'occupait de chimie, et que ses voisins le soupçonnaient de faire de l'or. Il n'en fallait pas tant alors

pour qu'un homme fût privé de sa liberté : il suffisait du caprice de quelque courtisane admise à la couche royale pour qu'une lettre de cachet arrachât un citoyen honnête à sa famille et le jetât sous les verrous de quelque prison d'État pour n'en jamais sortir. Vinache fut donc arrêté, bien qu'on ne pût rien articuler contre lui, et envoyé à la Bastille. A peine fut-il arrivé dans cette forteresse, qu'il demanda à parler au gouverneur, et le pria de vouloir bien faire instruire Samuel Bernard de son arrestation.

» — Cela, lui dit-il, ne saurait avoir pour vous aucune conséquence fâcheuse; car je ne demande rien autre chose que de faire dire à M. Bernard que je suis ici, et que je le prie de compter vingt mille livres à la personne qui l'en instruira de ma part.

» Et comme le gouverneur lui faisait observer qu'il se garderait bien de permettre qu'un de ses prisonniers eût une si grosse somme à sa disposition, l'Italien répliqua :

« — Aussi n'est-ce pas pour moi que je la demande; je la donne tout entière, pour prix du léger service que je demande, à la personne qui me le rendra.

» Le gouverneur, soupçonnant quelque piége, refusa nettement d'en entendre davantage. Vinache eut l'air d'en prendre son parti, et il demanda à souper. Le lendemain matin, on le trouva mort dans sa chambre; il s'était coupé la gorge avec son couteau.

» On pouvait croire que les choses n'en resteraient pas là, car on trouva chez cet homme des creusets, toutes sortes de métaux, et des produits chimiques inconnus jusqu'alors. Sa liaison avec Bernard et la manière dont elle s'était faite auraient dû suffire pour éveiller d'étranges soupçons; mais, contre toute attente, les investigations de l'autorité n'allèrent pas plus loin, et cette affaire était presque entièrement oubliée, lorsqu'on reconnut que presque toute la monnaie d'or mise en circulation dans ces derniers temps était altérée : les louis étaient irréprochables sous le rapport du poids; ils étaient parfaitement frappés, le son qu'ils rendaient ne décelait aucune fraude;

et au premier essai de la pierre de touche, rien n'annonçait qu'ils fussent de mauvais aloi ; mais en les frottant à plusieurs reprises au même endroit on reconnaissait qu'ils contenaient intérieurement une quantité d'alliage considérable et que leur valeur réelle était de vingt-cinq pour cent au-dessous de celle qu'ils représentaient. Le mal était immense, car les caisses de l'État, les comptoirs aussi bien que les coffres des particuliers ne contenaient presque pas d'autre monnaie, et les faussaires avaient dû réaliser un immense bénéfice; mais, cette fois encore, l'autorité demeura inactive, ou bien elle fit chercher les coupables où ils n'étaient pas, et Samuel Bernard ne perdit rien de la faveur dont il jouissait depuis que le roi avait puisé dans ses coffres.

» Du reste, maître Bernard n'avait rien des us et coutumes des riches usuriers; il vivait en grand seigneur; bien fait de sa personne, il était toujours magnifiquement habillé. Il aimait à rendre service, et sa bourse s'ouvrait facilement aux gens de toute condition, ainsi que le prouva l'examen de ses livres lorsqu'il mourut, en 1739, âgé de quatre-vingt-huit ans : on trouva qu'il n'avait pas prêté moins de dix millions à des gens tout à fait insolvables, ce qui n'empêchait pas qu'il ne possédât encore, à sa dernière heure, plus de trente-trois millions, fortune réellement prodigieuse à cette époque.

» Tel était l'homme auprès duquel se rendait Michel Galard, encore tout ému de la confidence qu'il venait de faire à la bonne Périne. M. Bernard s'aperçut facilement de cette émotion.

» — Qu'avez-vous donc, Michel? dit-il au jeune homme; vous tremblez comme un joueur de pharaon qui risque sa dernière pistole.

» — Oh! monsieur Bernard, si j'avais le bonheur de posséder une certaine somme, ce n'est pas au pharaon que je la risquerais.

» — Et qu'en ferais-tu, garçon?

» — J'achèterais des actions de la nouvelle banque,

afin de devenir promptement riche : en quelques mois elles ont doublé de prix, et elles se vendent aujourd'hui cent pistoles; hier encore elles ont monté de cinquante livres, et la rue Quincampoix, où se réunissent les actionnaires, était tellement encombrée d'acheteurs, que trois personnes ont été étouffées dans la foule.

» — Eh ! ce n'est pas une mauvaise idée. Ce monsieur Law est vraiment un habile homme, et cela pourra bien durer encore quatre ou cinq ans... Pardieu, garçon, puisque la finance te plaît, je veux t'en faire goûter, et je te prêterai volontiers deux mille livres pour aller tenter fortune à la rue Quincampoix, à la charge par toi, pour tout intérêt, de m'instruire chaque matin de ce qui se sera passé la veille en ce lieu.

» Les yeux de Michel devinrent étincelants.

» — Cela est-il sérieux, monsieur Bernard? demanda-t-il avec une anxiété mal dissimulée.

» — Oui, c'est une fantaisie que je veux me passer; c'est toujours pour moi chose intéressante que de voir ce que peut un peu d'or joint à une volonté forte.

» A ces mots, M. Bernard sonna, et fit demander à son caissier deux mille livres, qu'il remit lui-même au jeune homme. Michel ne fit qu'un bond de l'hôtel de Samuel Bernard à la rue Quincampoix, où la foule grossissait chaque jour à tel point que les rues adjacentes étaient encombrées, et que les femmes et les vieillards ne pouvaient s'y hasarder sans courir danger de mort.

» Mais qu'était-ce donc que ce M. Law, et en quoi consistait son système accueilli avec un si prodigieux engouement? C'est ce qu'il est nécessaire de dire ici.

» Law, fils d'un riche orfèvre d'Edimbourg, était né dans cette ville en 1671. Son père, en mourant, lui avait laissé la terre de Lauriston, qui lui donnait le titre de baron. Maître d'une belle fortune, Law se jeta dans toutes les excentricités d'un monde auquel il était demeuré jusque-là à peu près étranger. Bientôt la ville d'Edimbourg lui parut un séjour peu digne d'un homme de son impor-

tance; il se rendit à Londres, où, joueur effréné, il dissipa rapidement la plus grande partie de ce qu'il possédait; mais en même temps il acquit une grande habileté à corriger la fortune en rendant les cartes dociles à sa volonté, et il gagna en peu de temps par ce moyen dix fois plus qu'il n'avait perdu. Malheureusement on ne saurait toujours être heureux joueur impunément; ce bonheur constant éveilla les soupçons de quelques-uns de ceux qui en avaient été victimes, et un soir, dans les salons du lord-maire où l'on jouait avec fureur, un certain lord Wilson, qui venait de perdre dix mille guinées sur parole après avoir vidé sa bourse, saisit tout à coup le bras de celui qui les lui avait gagnées, en s'écriant devant trente témoins :

» — Monsieur, vous avez des cartes dans votre manche!

» L'homme qui recevait un tel outrage était le baron Law. Il ne se décontenança point, et tandis que d'un soufflet il faisait lâcher prise à son adversaire, les cartes, qu'il avait saisies sur la table comme par un mouvement de colère, volaient dans le foyer. Cette justification d'un nouveau genre fut loin de paraître suffisante : on pensa assez généralement que les cartes cachées dans la manche avaient pris complaisamment le même chemin que celles ramassées sur la table; mais ce n'était plus qu'une présomption : le feu avait rendu toute vérification impossible. Le lendemain, les deux adversaires se rencontraient, et lord Wilson recevait en pleine poitrine un coup d'épée qui le mettait pour toujours à l'abri des caprices de la fortune et de l'adresse des prestidigitateurs.

» Bien que les duels fussent alors très-fréquents, on ne tuait pas les gens après les avoir ruinés sans que cela fît quelque sensation dans le monde; la justice s'émut de l'aventure, et Law, pour éviter de lui donner les éclaircissements qu'elle se disposait à lui demander, quitta brusquement l'Angleterre et se rendit à Paris. Bientôt il ne fut bruit dans les salons de cette capitale que de la chance prodigieuse qu'avait au jeu le gentilhomme écos-

sais; on en parla même à la cour; le roi voulut savoir quel était cet heureux joueur, et le lieutenant de police d'Argenson, à la suite d'informations très-précises, fit inviter le baron Law à quitter le royaume, prétendant qu'on n'avait pas besoin de lui pour ruiner les sujets du roi, ce qui était une vérité parfaitement démontrée.

» Law parcourut alors les divers États de l'Europe; son amour du jeu grandissant sans cesse, le pharaon et la bassette, jeux alors en grande vogue, lui parurent bientôt choses mesquines et peu dignes de son génie; il se lança dans les plus hautes questions financières, inventa de nouveaux systèmes de banque, et proposa successivement ses plans à plusieurs souverains; mais les résultats qu'il annonçait étaient tellement prodigieux qu'aucun n'y voulut croire. Law commençait à se décourager, lorsque la mort de Louis XIV vint ranimer ses espérances. On savait généralement combien le duc d'Orléans, devenu régent, était aventureux et amateur des choses nouvelles; le baron écossais, revenu à Paris où l'on avait eu le temps de l'oublier, parvint à se faire présenter à ce prince et à lui soumettre un aperçu de ses plans financiers; le duc, ébloui par les résultats annoncés, donna tête baissée dans ce nouveau système, et toutes les autorisations nécessaires à sa mise en pratique furent données à Law, qui devint un des familiers du Palais-Royal et le compagnon de plaisirs du régent.

» Maître du terrain, le baron écossais lâcha la bride à son imagination : il créa d'abord une banque d'escompte au capital de six millions, divisés en douze mille actions de cinq cents livres, et une compagnie de commerce destinée à mettre en valeur la Louisiane, pays à peu près inconnu de tout le monde alors, et dont Law et ses prôneurs gagés racontaient des merveilles. Les douze mille actions ayant été enlevées avec une rapidité prodigieuse, Law ne s'arrêta plus; à la compagnie de la Louisiane il ajouta successivement celle du Mississipi, celle du Sénégal, celle de la Chine. Il n'avait pas un navire, pas un seul éta-

blissement dans ces divers pays; jamais rien de plus absurde n'avait été imaginé, et ce fut une raison de plus pour que cela fît fureur: Law vendit pour cent dix millions d'actions en un an.

» La rue Quincampoix, comme je l'ai déjà dit, présentait l'aspect le plus singulier : de nobles dames, des grands seigneurs, les pieds dans la boue alimentée par un ruisseau fangeux, traitaient d'égal à égal avec des boutiquiers, des laquais, des marchandes de marée, des portefaix ; des mains les plus rudes et les plus crasseuses, des actions passaient aux mains les plus mignonnes à demi cachées sous les plis de riches dentelles, et *vice versa*. Les transactions se faisaient debout, et la foule était telle qu'il n'était pas toujours facile aux contractants d'écrire sur leur genou. C'est alors qu'un pauvre petit bossu imagina de se métamorphoser en pupitre ambulant: les deux mains appuyées sur ses cuisses, il allait offrant, en guise de bureau, moyennant salaire, aux vendeurs et acheteurs, sa bosse qui se trouvait juste à hauteur d'appui, et meublée d'une plume et d'un encrier. Sa clientèle devint si nombreuse, que sa fortune fut faite avant la deuxième année d'exercice de sa singulière profession. C'est là que l'amoureux Michel espérait trouver la fortune, et qu'il échangea contre deux carrés de papier les deux mille livres qu'il devait à la générosité fantasque de Samuel Bernard.

XL

Michel devient riche. — Rêves d'amour. — Le chevalier de Beauretour. — Le financier Moreau introduit son fils dans le monde. — Un souper au Palais-Royal.

» Les espérances de Michel ne furent pas trompées : la vogue des actions de la nouvelle banque augmentait chaque jour; de cinq cents francs, leur prix d'émission, elles s'élevèrent au cours fabuleux de vingt mille francs; et le jeune Galard, conseillé par le vieux Samuel, manœuvra si

habilement, qu'en moins d'un an il se trouva possesseur de plus de cent mille livres. Aussi avait-il complétement renoncé à sa première profession, malgré les remontrances de son père, que cette fortune rapide n'avait pu éblouir, et au grand chagrin de la bonne Périne, qui ne voyait plus que rarement son fils bien-aimé; car Michel, afin de vivre à sa guise et sans contrainte, avait quitté la maison paternelle. Heureux en affaires, il le fut aussi en amour: la fortune lui avait donné de l'audace, et madame Armand l'avait entendu sans colère jurer à ses pieds qu'il mourrait de douleur s'il lui fallait renoncer à l'immense bonheur d'être aimé d'elle; puis on avait échangé de doux aveux, de tendres confidences, et l'on faisait de délicieux rêves d'avenir.

» — Encore un peu de temps, ma Louise chérie, disait Michel, et ma fortune me permettra de renoncer aux affaires; alors vous serez à moi, et nous irons cacher notre bonheur loin de Paris, loin surtout de ce chevalier de Beauretour qui parle ici en maître... Oh! bien lui en prend d'être votre frère; car s'il en était autrement, il payerait cher les larmes qu'il vous fait parfois répandre... Ne niez pas, Louise; plus d'une fois, alors qu'il venait de sortir d'ici, je vous ai vu des larmes dans les yeux...

» — Enfant! ne serons-nous pas toujours bien partout où nos cœurs battront l'un près de l'autre?

» — Oui, tendre amie, pourvu que nous y soyons seuls. Alors ma Louise bien-aimée n'aura plus de secret pour moi.

» — Je n'en ai pas, ami; d'où vous viennent donc ces soupçons étranges?

» —Non, non, mon bel ange aimé, je ne vous soupçonne pas... Je serais trop malheureux... Mais votre frère... Nous vivrons loin de lui, n'est-ce pas?

» Madame Armand évitait toujours de répondre à cette dernière question, et plus d'une fois, lorsque Michel la lui avait adressée, son front s'était couvert d'une légère rougeur; mais le jeune homme était si amoureux, si heureux d'être aimé, que ces légers nuages ne pouvaient jeter d'inquiétude dans son esprit.

» Un jour qu'après un de ces doux entretiens Michel venait, plus ivre d'amour que jamais, de quitter la belle et tendre veuve, le chevalier Robert de Beauretour fit tout à coup irruption dans le boudoir où Louise rêvait nonchalamment étendue sur une chaise longue. C'était un homme jeune encore, grand, bien taillé, le regard vif, le geste brusque, le chapeau sur l'oreille et le reste du costume quelque peu débraillé.

» — Çà, ma toute belle, dit-il en se caressant le menton d'une main, tandis que l'autre s'appuyait sur la poignée de sa longue épée, est-ce qu'à votre avis ce n'est pas assez de parfait amour comme ça?... Comment, sacrebleu ! je vous tire du taudis où vous avait laissée, en mourant, cet imbécile d'Armand Fiquet, votre mari ; je vous prends sous mon égide; le grand monde vous fait place dans ses rangs, et vous arrivez au Palais-Royal, prônée par le plus riche des fermiers généraux; la fortune vous sourit; monseigneur le régent vous admet à ses petits soupers; le cardinal Dubois vous fait meubler un hôtel; on vous donne une voiture et des gens; l'or nous tombe des nues, et voilà que nous nous arrêtons en si beau chemin!

» — Que voulez-vous donc que je fasse, Robert ? répondit la jeune femme d'une voix quelque peu tremblante; ne vous ai-je pas donné tout ce que vous m'avez demandé, et maintenant que l'argent est parti n'avez-vous pas commencé à vous en prendre à mes bijoux?

» — Sans doute, mille dieux ! et cela m'a porté malheur. car le pharaon vient de m'enlever ma dernière pistole; c'est pourquoi, ma reine, vous allez, s'il vous plaît, rentrer dans la bonne voie, et renoncer à vos scrupules de petite bourgeoise.

» — Et où doit aboutir, s'il vous plaît, cette querelle d'Allemand ?

» — Voici, mon infante : le financier Moreau, ce brave fermier général, avec lequel vous avez si lestement rompu, — sans reproches, ma belle, — et dont je suis resté l'ami, — jusqu'à la bourse exclusivement, il est vrai, — a jugé

qu'il était temps de lancer dans le monde son cher fils, le beau Félix, qui touche à son dix-huitième printemps. A cette occasion, le digne Mondor donne des soirées charmantes, et du mérite desquelles je veux que vous puissiez juger aujourd'hui même.

Ici M. Claude Poirier fut interrompu par quelques murmures partis du milieu de son auditoire.

— Bravo! mes amis, fit-il en se tournant vers les interrupteurs; voilà qui prouve que notre siècle vaut mieux que celui dont j'essaye en ce moment d'esquisser les mœurs : on ne saurait croire aujourd'hui à cette dépravation du financier Moreau, et quiconque oserait outrager à ce point la morale et les sentiments d'honnêteté innés dans le cœur de l'homme, serait mis au ban de la société et flétri d'un stigmate ineffaçable. Vous avez trouvé que j'allais bien loin, et pourtant je n'ai fait que vous laisser entrevoir les hommes et les choses de cette époque d'incroyable démoralisation, où le chef de l'État donnait l'exemple de la corruption la plus déplorable, et faisait parade de ses vices.

» Cela dit pour l'acquit de ma conscience, je reprends mon récit : il faut connaître le mal pour le détester.

» Le chevalier Robert de Beauretour n'était, comme vous l'avez sans doute deviné, qu'un de ces chevaliers d'industrie qui pullulaient alors, misérables spadassins courant les tripots, vivant du jeu et du vol, se faisant les protecteurs de certaines femmes, au rang desquelles madame Armand était naturellement tombée; mais, bien jeune encore, cette infortunée avait parfois comme des éclairs de retour vers une vie meilleure, et c'était là le sujet des fréquentes querelles que lui faisait le chevalier.

» — Ainsi, c'est convenu? dit-il après avoir énuméré les avantages et les agréments de la soirée qu'il proposait. Je viendrai vous prendre à neuf heures, et j'espère vous trouver prête à partir et de meilleure humeur qu'en ce moment.

» — Ne suis-je pas condamnée à faire votre volonté?

» — Condamnée! le mot est joli... Puisque vous êtes si docile, veuillez donc lester de quelques louis ma bourse que le pharaon traite si mal depuis quelques jours.

» — Vous savez bien, Robert, que je suis sans argent.

» — Sans argent! et ce muguet, qui vous tient au cœur et tourne sans cesse autour de vous, roule sur l'or!... Ah! Louise, nous nous fâcherons... Mais non, je ne veux pas me fâcher, et vous serez bonne comme toujours.. Je trouverai bien dix louis sur cette bague... Ce n'est qu'un emprunt; demain la chance aura tourné.

» Et comme il tenait une des mains de la jeune femme, il tira une bague d'un de ses doigts effilés, et il partit.

» — Mon Dieu! disait la malheureuse femme, qui était dans un de ses accès de repentir, n'aurai-je donc jamais la force de secouer cet ignoble joug?... Non, on ne se relève pas de si bas. Il faudrait tout avouer à Michel... plutôt mourir... Quoi de plus affreux? j'ai le désespoir dans le cœur, et il va me falloir montrer un visage riant et mentir à moi-même et aux autres.

» Mais bientôt elle essuya ses larmes; l'heure fixée par le chevalier approchait, il fallait se préparer.

» Ce jour-là, Michel avait frappé un grand coup; suivant le conseil de Samuel Bernard, toujours bien informé, et qui prévoyait une hausse prochaine et considérable, il avait acheté pour trois cent mille livres d'actions. Le baron Law avait, disait-on, reçu de grandes nouvelles du Mississipi; il s'agissait de mines d'or à fleur de terre découvertes par la compagnie; tous les actionnaires allaient être plusieurs fois millionnaires. Les bruits de ce genre, répandus par les agents de Law, ne manquaient jamais de produire un grand effet, et Michel pouvait compter sur un bénéfice considérable; aussi était-ce le cœur plein de joie qu'il se rendait chez madame Armand. Au moment où il arrivait à l'hôtel de l'arcade Colbert, un carrosse en sortait. Bien qu'il fît nuit, le regard perçant du jeune homme, plongeant dans la voiture, y crut reconnaître sa belle amie; il ne douta plus que ce ne fût elle lors-

qu'il entendit la voix de Beauretour, qui l'accompagnait.

» — Allons, ma reine, disait le chevalier, quittez-moi, s'il vous plaît, cet air de pensionnaire en pénitence; un peu d'entrain, mordieu! on dirait que vous allez à un enterrement.

» Saisi d'étonnement par ces étranges paroles, Michel demeura muet et immobile à l'endroit où il se trouvait; mais bientôt, un affreux soupçon lui tordant le cœur, il s'élança vers le carrosse, s'accrocha des deux mains à une des soupentes, et, tantôt courant, tantôt se laissant traîner, il traversa la moitié de Paris et arriva à Chaillot, où le financier Moreau avait sa petite maison, à la porte de laquelle la voiture s'arrêta.

» Ce que les seigneurs, les riches financiers appelaient alors une petite maison était une demeure située dans un lieu écarté, destinée aux délassements et aux plaisirs des grands de ce temps. Celle de Moreau était située entre cour et jardin; les portes en étaient intérieurement bardées de fer; de doubles volets rembourrés garnissaient toutes les fenêtres, afin que le bruit des voix et l'éclat des lumières ne pussent pénétrer au dehors. Blotti derrière une borne, Michel put voir descendre de voiture et entrer dans ce lieu le chevalier et madame Armand. Un instant il eut la pensée de s'élancer vers cette dernière et de provoquer une explication, au risque de ce qui pourrait en arriver; mais il se contint en songeant que ce moyen pouvait l'empêcher de faire une plus ample découverte.

» La voiture s'en alla; plusieurs autres lui succédèrent, amenant les autres invités, puis les portes se fermèrent, et au bruit des verrous intérieurs et à la lumière de quelques bougies portées par les domestiques succédèrent le silence et l'obscurité. Michel put alors examiner l'extérieur de cette maison; à la lueur des étoiles il put mesurer de l'œil la hauteur des murs dont elle était entourée. De temps en temps il prêtait une oreille attentive, espérant que, dans le silence de la nuit, quelque bruit pourrait lui révéler ce qui se passait à l'intérieur ou qu'il en sortirait

quelque domestique qu'il pourrait interroger; mais rien de semblable ne se produisit.

» Cependant la nuit s'avançait; Michel avait entendu sonner minuit au couvent des Bons-Hommes. Le pauvre garçon souffrait horriblement; hors de lui, il tenta dix fois d'escalader les murs sans pouvoir y parvenir. De ses mains ensanglantées il se frappait la poitrine et s'arrachait les cheveux; il eût donné la moitié de sa vie pour savoir ce qui se passait derrière ces murailles. Enfin le jour parut; un bruit de voiture se fit entendre au loin, et Michel reconnut le carrosse qu'il avait suivi la veille; presque en même temps les verrous de l'intérieur résonnèrent, la porte s'ouvrit, et Galard vit paraître madame Armand. Elle était pâle, ses traits fatigués, le désordre de ses vêtements annonçait assez que le repos n'était pas ce qu'elle était venue chercher en ce lieu. Le chevalier, qui lui donnait la main, marchait d'un pas mal assuré; mais en voyant Michel qui s'avançait vers Louise, il se redressa; la colère se peignit sur ses traits avinés.

» — Par le grand diable! s'écria-t-il, je ne sais à quoi il tient que je coupe les oreilles à ce drôle!

» — Louise! cria le jeune homme, ivre de fureur, me direz-vous ce qui vous a retenue dans cette maison où vous avez passé la nuit?

» — Tonnerre! reprit Beauretour, un manant osera parler sur ce ton à la femme que j'accompagne! Tudieu! il faut que je te fasse avaler jusqu'à la garde ta rapière d'écolier (1)!

» Et il s'élança vers Michel, mais celui-ci avait déjà mis l'épée à la main, et force fut au chevalier d'en faire autant. Madame Armand poussa un cri d'effroi et s'évanouit; tandis que le cocher descendait de son siége pour la secourir, les deux adversaires avaient croisé le fer et se battaient avec rage. Dégrisé par le sentiment du danger, Beauretour rompit d'abord pour éviter les coups que lui

(1) En 1650, Louis XIV avait constitué les perruquiers en corporation, et leur avait accordé de nombreux privilèges, entre autres le droit de porter l'épée.

portait Michel, aveuglé par la fureur; mais, reconnaissant bien vite toute sa supériorité, il pressa à son tour le jeune homme, qui, au bout de quelques instants, laissa tomber son épée et s'affaissa sur lui-même, frappé d'un coup terrible au milieu du corps.

» Tandis que le chevalier s'éloignait rapidement, madame Armand, qui avait repris connaissance, se traînait près du blessé et s'efforçait de le ranimer; elle le fit porter dans sa voiture et le conduisit chez lui, où elle s'établit à son chevet. La blessure était excessivement grave; la fièvre se déclara, le délire vint. Madame Armand aurait voulu ne pas quitter le pauvre Michel, qu'elle aimait réellement; mais ce n'était pas là le compte de Beauretour, accoutumé à voir combler les vides fréquents de sa bourse par certains retours de fortune sur lesquels il n'avait jamais vainement compté.

» — Ma toute belle, dit-il à Louise, vous vous rouillez, vous perdez vos moyens; vous cramponner ainsi à un friquet sans valeur, c'est indécent. Sur mon âme! s'il en réchappe et que ça continue, je lui donnerai une leçon qui sera la dernière.

» — Vous êtes impitoyable, Robert; n'est-ce donc pas assez, n'est-ce pas mille fois trop que vous ayez mis ce pauvre enfant si près de là tombe?

» — Peste! ma reine, comme vous vous animez! rabattons-en, s'il vous plaît, et parlons raison. Vous saurez d'abord que j'ai fait votre paix avec Dubois; Son Éminence avait besoin de moi, et j'ai saisi l'occasion. Il était temps, tudieu! vos diamants sont en gage et ma bourse est vide... Heureusement on soupe ce soir au Palais-Royal, dans les petits appartements, et cet excellent Dubois, l'âme damnée de monseigneur, était aux champs, depuis hier, pour dresser la liste des convives, lorsqu'un heureux hasard m'a jeté sur son chemin; et grâce à moi, vous êtes admise au nombre des invitées. Voyez donc: il y aura le prince de Soubise, le duc de Richelieu, le duc de Modène, le comte de Matignon... la

crème des plus grands seigneurs... et puis madame de Parabère... Une réunion toute princière; et vous serez là... Au dessert, il se dira nécessairement beaucoup de choses qu'il m'importerait fort de savoir; retenez-les, je ne vous demande pas autre chose pour aujourd'hui. C'est entendu, n'est-ce pas, chère belle?... Mais, pour Dieu! renoncez donc à ces caprices de mauvais goût pour des gens de rien.

» La malheureuse femme n'eut pas la force de résister, et de nouveau elle courba la tête sous le joug.

» — Vous êtes sans pitié, Robert, dit-elle; j'irai, puisque vous le voulez.

» — Et vous n'oublierez rien de mes recommandations?

» — Je tâcherai.

» — Allons, allons, Louise, je vois que je finirai par vous rameuer tout à fait dans la bonne voie; tâchez seulement, ma chère, d'ouvrir l'œil à propos, et de ne pas laisser la proie pour l'ombre.

» Le soir de ce même jour, madame Armand était en effet introduite dans les petits appartements du Palais-Royal, où se trouvaient tous les convives dont avait parlé le chevalier et quelques autres encore. Dire ce qui se passait là est impossible; il est des mystères d'iniquité qui ne peuvent s'exprimer en aucune langue. Mais on se lasse de tout; les convives en vinrent donc à parler de choses diverses, et Law étant présent, les finances furent mises sur le tapis.

» — Çà, messieurs, dit tout à coup le régent, il me semble que nous nous amusons ici comme à un banquet de morts. Voyons, Dubois, n'as-tu plus rien dans ton sac qui puisse dérider les gens? Voici maître Law, par exemple, qui me fait l'effet de Jérémie pleurant la ruine de Jérusalem.

» — Eh! monseigneur, répondit Dubois, il a donné tant de joie à ses actionnaires qu'on ne saurait s'étonner qu'il ne lui en reste plus.

» — Bah ! nous savons les moyens de lui en rendre bonne dose... Mais au diable les affaires ! il fera jour demain. Voyons, Soubise, cherchez-nous quelque chose de gai dans les chroniques de votre petite maison ; on raconte des choses délicieuses de votre dernière partie.

» — Et l'on a raison, monseigneur, dit le duc de Richelieu ; mais Soubise n'en doit rien dire ici.

» En parlant ainsi, le duc, placé près du comte de Matignon, élevait par derrière, au-dessus de la tête de ce dernier, deux de ses doigts qui s'agitaient comme les antennes d'un scarabée ; pendant que le régent riait aux éclats en regardant Matignon, Dubois, se penchant vers Law, lui disait à demi-voix :

» — Vive Dieu ! vous choisissez bien votre temps pour être triste : avant trente-six heures, le prix des actions émises sera diminué de moitié, et il sera défendu à tous les sujets du roi de garder chez eux des espèces d'or et d'argent ; vous allez être plus riche que tous les potentats du monde.

» — Il serait vrai ?

» — Les édits sont rédigés ; ils seront signés demain.

» Ce colloque fut entendu de madame Armand, que Law avait choisie pour voisine, et elle se promit bien de n'en pas oublier un mot.

» La plaisanterie de Richelieu avait remis en verve de gaieté tous les convives, à l'exception du comte de Matignon, dont la femme avait été une des héroïnes de cette partie à laquelle le régent faisait allusion en s'adressant au prince de Soubise ; le comte, qui s'était enfin aperçu des gestes de Richelieu, jetait à ce dernier des regards menaçants, ce qui augmentait l'hilarité du régent.

. . . .

» Il y avait deux heures que toutes les bougies étaient éteintes, lorsque le jour vint éclairer le théâtre, dont tous les acteurs avaient successivement disparu.

XLI.

Révélation de madame Armand. — Opération de bourse. — Une conspiration. — Ruine de Michel.

» Le lendemain, madame Armand était près de Michel Galard. Le pauvre garçon était encore bien faible; mais le délire avait cessé, la fièvre était moins intense, et l'on croyait le blessé hors de danger. Louise l'avait tout d'abord facilement convaincu de son innocence et avait justifié son séjour dans la maison autour de laquelle le jeune homme avait passé une si affreuse nuit; il s'agissait simplement, avait-elle dit, d'un repas de noces à la suite d'un mariage célébré sans éclat et presque secret; la joie des époux avait fait qu'on s'était oublié à table un peu plus qu'on n'avait prévu. Le jeune homme avait accepté tout cela; on croit si facilement à la réalité de ce que l'on désire.

» — Mais vous paraissez souffrante, chère Louise, dit Michel après cette explication; il me semble que vos beaux yeux ont perdu quelque chose de leur éclat et que votre teint a légèrement pâli?

» — C'est que j'ai bien souffert, ami... N'est-il pas affreux que votre vie ait été mise en danger à cause de moi?..... Et puis, je crois qu'une catastrophe terrible menace votre fortune.

» — Oh! je ne crains pas cela, répliqua Michel. Les actions du Sénégal et du Mississipi ne baisseront pas de sitôt; c'est l'avis de M. Samuel Bernard, le plus habile financier du monde, et qui en remontrerait à M. Law lui même.

» — Sans doute, Michel, elles ne baisseraient pas de sitôt, si on les abandonnait à la spéculation; mais il est question de les réduire arbitrairement de moitié par un édit...

» — Croyez-vous que cela soit vrai, Louise? s'écria Michel en faisant un effort pour se soulever.

» — La chose n'est que trop certaine, ami; c'est du

baron Law lui-même que l'a apprise la personne qui m'en a fait part. L'édit, signé aujourd'hui, sera publié demain.

» — Dieu miséricordieux !..... et j'ai là cent mille écus de ce papier..... Il n'est pas encore midi, n'est-ce pas ?... Mais qu'importe l'heure, puisque je suis dans l'impossibilité de faire un pas ?..... Mon Dieu ! j'étais si près du bonheur !...

» — Michel, pour l'amour de moi, ne vous désolez pas ainsi. Voyons, ne puis-je rien pour parer le coup qui vous menace !

» — Attendez, Louise, qu'il me soit possible de mettre un peu d'ordre dans mes idées... Oui, ange bien-aimé, vous pouvez me sauver... Tenez, là, dans ce meuble, sont les actions, et j'ai heureusement assez de force pour vous donner l'autorisation de les vendre... Mais il n'y a pas un instant à perdre ; la nouvelle peut se répandre. Hâtez-vous, je vous en conjure, et revenez vite m'annoncer que la fortune ne m'a pas abandonné.

« Avec l'aide de Louise, il put écrire quelques lignes, au bas desquelles il mit son nom, et madame Armand, munie de ce titre et des trois cent mille livres d'actions, arriva bientôt rue Quincampoix, où elle aperçut le financier Moreau qui, monté sur un banc de pierre, environné de quelques-uns de ses agents, faisait appel à tous les vendeurs. Elle alla droit à lui et lui offrit ses titres.

» — Oh ! oh ! ma charmante, dit Moreau, il paraît que vous ne perdez pas toujours votre temps...

» — Achetez-vous, monsieur ? interrompit Louise avec une sorte de dédain.

» — Certainement... Mais on n'a pas ainsi trois cent mille livres dans ses poches ; il y aurait de quoi écraser deux portefaix. Veuillez prendre mon bras jusqu'au bout de la rue, où ma voiture m'attend ; dans dix minutes nous serons chez moi, où, après avoir compté la somme, je m'estimerai heureux de vous reconduire jusqu'à votre hôtel.

» — J'accepte, monsieur, jusqu'à la conduite *exclusivement.*

» — Ah! c'est trop de rigueur; mais il faut savoir se soumettre aux arrêts du destin.

» Et, descendant de sa tribune improvisée, le financier s'éloigna de cette rue fangeuse et fétide avec madame Armand, qui, deux heures après, rentrait chez elle munie des trois cent mille livres que Michel lui avait confiées en valeurs fragiles et qu'elle se sentait joyeuse de pouvoir lui rapporter en belles pièces d'or irréprochables.

» — Ah! se disait la jeune femme, qu'importe maintenant ce que mon bien-aimé Michel peut apprendre de mon passé? Je me jetterai à ses pieds, je lui dirai mes souffrances et comment son amour m'a purifiée; et cet or que je lui remettrai achèvera de me justifier.

» Mais cette malheureuse femme ne savait pas combien il est difficile de sortir de cette voie impure où elle était entrée. Elle réparait à la hâte les accidents que son excursion à la rue Quincampoix avait pu faire subir à sa toilette, afin de retourner toute séduisante auprès du pauvre Michel, lorsque le chevalier de Beauretour parut, les vêtements en désordre, les traits bouleversés.

» — Mille diables! s'écria-t-il en jetant avec colère son chapeau sur un meuble, il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent!...

» — Eh! que vous arrive-t-il donc, Robert?

» — Oh! rien... presque rien... seulement, ma très-chère, il se peut parfaitement que d'ici à vingt-quatre heures nous soyons, vous et moi, en compagnie de beaucoup d'autres, décrétés, embastillés, torturés et pendus, à moins que nous ne soyons roués ou brûlés. L'alternative est peu séduisante, n'est-ce pas?

» — Vous dites *nous?* qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour mériter de pareils supplices? Mes fautes sont grandes, sans doute; mais elles ne sont pas de celles que punit la justice des hommes.

» — Qu'ai-je donc fait, moi, pour que cela m'arrive? J'ai été tout simplement me promener à plusieurs reprises

sur les frontières d'Espagne, d'où j'ai rapporté, pour madame la duchesse du Maine, quelques lettres, dont le port m'a été payé quelque deux cents louis par l'abbé Brigault; voilà tout mon crime, et il paraît qu'il n'en faut pas davantage pour être un conspirateur des plus redoutables. En somme, il paraît que la duchesse du Maine intriguait pour renverser le régent et faire donner la régence au roi d'Espagne Philippe V (1); tout allait à merveille, lorsque d'Argenson parvint à mettre le nez dans l'affaire, et aujourd'hui tous les gros bonnets de la conspiration ont été arrêtés, et dans les papiers saisis se trouvent d'assez longues notes écrites de ma main contenant des détails importants sur mes conférences avec certains personnages de l'autre côté des Pyrénées. Heureusement, j'ai un petit cousin employé dans le cabinet du lieutenant de police, lequel m'a donné avis en toute hâte du danger qui me menaçait; et, au lieu de me rendre chez moi, j'accours ici, car on trouvera, ou plutôt on a trouvé chez moi certaines de vos lettres beaucoup trop explicites sur la nature de nos relations, et j'ai grand'peur de ne précéder que de quelques instants les agents de d'Argenson chargés de vous appréhender au corps.

» — Grand Dieu!... que faire?...

» — Prendre ce que vous avez de plus précieux et me suivre.

» — Non, non, je ne puis... Partez, dites-moi où je pourrai vous retrouver... Mon Dieu! que vais-je devenir!

» — Tonnerre! perdez-vous l'esprit? Allons, tudieu! lestons-nous des bijoux qui vous sont revenus... ouvrez ce coffre, ou je l'éventre.

» C'était précisément dans ce coffre, que Beauretour montrait du doigt et où madame Armand serrait d'ordinaire ses bijoux et son argent, qu'elle venait de déposer le prix des actions achetées par Moreau.

» — Non, non! s'écria-t-elle éperdue, en s'élançant

(1) Conspiration de Cellamare.

vers le coffre comme pour lui faire un rempart de son corps. Partez sans moi, Robert: je jure que je vous rejoindrai promptement. Partez, je vous en conjure!

» — Allons donc, chère! moi, le chevalier de Beauretour, je serais assez niais pour m'embarquer sans biscuit lorsque je n'ai qu'à étendre la main pour me lester d'un viatique si indispensable... Non, par le diable! la séquelle tout entière de d'Argenson serait à mes trousses, que je n'en prendrais pas moins le temps d'emplir mes poches... Ouvrez ce coffre, vous dis-je!

» Louise, haletante, tenait sa main droite fermée appuyée sur sa poitrine, et elle ne bougeait point.

» — Allons donc, mordieu! fit Robert; je crois, ma reine, que vous bravez votre maître?

» Et saisissant dans ses doigts de fer la main crispée de la jeune femme, il en arracha une petite clef.

» — Robert! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir, vous me tuerez avant de toucher à ceci!

» Et, étendant les bras, elle saisit avec une sorte de frénésie le meuble objet de cette discussion; mais elle ne put résister longtemps à la force herculéenne du chevalier, qui, l'enlevant à la force du poignet, la jeta presque évanouie sur un canapé, après quoi il ouvrait le coffre, sans qu'elle pût s'y opposer autrement que par ses larmes et ses prières.

» — Sang Dieu! s'écria-t-il, ébloui par tant de richesses, suis-je bien éveillé?

» — Robert, Robert! cela ne m'appartient pas... c'est un dépôt sacré...

» — Peste! ma toute belle, maître Law vous aurait-il prise pour caissière?... Dans ce cas, foin des scrupules! à un homme qui fouille sans vergogne dans toutes les poches, il est permis de faire un emprunt forcé.

» — Non, cela n'appartient pas à M. Law, je vous le jure.

» — Soit; mais le temps presse, nous éclaircirons cela plus tard... S'il vous plaît d'aller, les mains liées, faire visite à d'Argenson, à votre aise; quant à moi, c'est un

avantage que je n'envie point. Une voiture m'attend à quelques pas d'ici; adieu.

» A ces mots il parvint, par un violent effort, à charger le coffre sur ses épaules et il se dirigea vers la porte. Louise, saisie d'effroi, perdant la tête, s'élança vers lui et s'accrocha à ses vêtements; alors, maintenant le coffre d'une main, il saisit de l'autre la jeune femme sous le bras et l'entraîna jusqu'à la voiture, dans laquelle elle monta ayant à peine conscience de ce qu'elle faisait, et les chevaux partirent, emportant ainsi, avec ces deux personnages, toutes les joies, toutes les espérances de l'infortuné Michel.

» La plus grande partie de la journée s'écoula sans que le jeune homme conçût la moindre inquiétude; ce fut vers le soir seulement que l'absence prolongée de madame Armand commença à lui paraître étrange. Dès lors son anxiété devint à chaque instant plus vive; enfin, n'y pouvant plus tenir, il envoya sa garde-malade à l'hôtel de l'arcade Colbert pour s'informer si Louise y était revenue et prier cette dernière, si elle s'y trouvait, de ne pas tarder davantage à se rendre près de lui, dont cette longue absence augmentait le mal. La garde revint bientôt l'air effaré.

» — Ah! monsieur, dit-elle, Dieu sait ce qui se passe dans cette maison; les gens de justice y sont depuis la fin du jour, et la porte en est gardée par des archers.

» — Et madame Armand! demanda Michel en se soulevant avec effort.

» — Sainte Vierge! c'est elle que l'on cherche; mais ce n'est pas là qu'on la trouvera, car une femme du voisinage m'a dit l'avoir vue monter en voiture avec un monsieur qu'on croit être son frère, et qui portait un coffre paraissant très-lourd.

» — Mon Dieu! mon Dieu! fit le jeune homme en joignant les mains... Mais, reprit-il, répondant à sa pensée, ce serait trop affreux... cela est impossible... Si elle court quelque danger, elle trouvera le moyen de me le faire

savoir, ou plutôt elle viendra chercher un refuge auprès de moi... N'entends-je pas une voiture?... C'est elle, sans doute... Voyez...

» La garde courut à la fenêtre; mais la voiture passa sans s'arrêter. Dix fois cela se renouvela pendant la nuit. Michel, sur son lit de douleur, se tordait de désespoir; puis, de temps en temps, il essayait de douter de son malheur.

» — Obligée de fuir, de se cacher, se disait-il, Louise ne pouvait revenir ici sans courir des risques; mais elle me donnera certainement bientôt de ses nouvelles.

» Mais ensuite la pensée du coffre et de l'homme qui accompagnait la jolie veuve lui revenait, et ses terreurs renaissaient plus grandes et plus poignantes. Le lendemain, la garde-malade retourna à l'hôtel de madame Armand; elle le trouva toujours occupé par la maréchaussée. On commençait à parler dans le voisinage de la découverte d'une grande conspiration dans laquelle étaient compromis beaucoup de personnages de toutes conditions; on disait que plusieurs grands seigneurs, et entre autres le duc de Richelieu, avaient été mis à la Bastille, ce qui était vrai; que la duchesse du Maine, l'âme du complot, l'ambassadeur d'Espagne avaient pris la fuite, et que le régent avait juré de ne faire grâce à aucun des coupables.

Tous ces bruits rapportés à Michel, sans le rassurer complétement, lui laissaient un rayon d'espérance. Toujours convaincu que Louise était une femme de très-haute naissance, il pensait que la nature de ses relations avec la duchesse du Maine était la raison qui la faisait se cacher sous le nom vulgaire de madame Armand, et il cherchait à se persuader qu'il était impossible qu'une personne de si haut rang pût, quelque chose qui arrivât, se rendre coupable d'un abus de confiance d'une nature aussi hideuse que celui qu'il redoutait.

» Mais enfin ces alternatives de souffrance et d'espoir cessèrent: un mois s'était écoulé, et de madame Armand, non plus que des trois cent mille livres qui lui avaient

été confiées, pas un mot n'était arrivé au pauvre malade. Les douleurs physiques de Michel se compliquèrent alors des douleurs morales les plus affreuses; ce qu'il souffrit, on peut le comprendre, on ne saurait l'exprimer. La convalescence du pauvre garçon fut longue et pénible; il guérit pourtant; mais alors ses cheveux avaient blanchi; le chagrin avait creusé sur son visage des rides profondes; ses jambes restèrent fléchissantes, et il demeura affecté d'un tremblement convulsif, qui achevait, bien qu'il n'eût pas trente ans, de lui donner l'air d'un vieillard. La bonne Périne, appelée près de lui, lui avait prodigué les soins et les consolations d'une tendre mère; maître Galard lui-même se montra compatissant à ses chagrins; mais ce ne fut là, pour Michel, qu'un palliatif impuissant à cicatriser les blessures de son cœur.

XLII

Décadence et mort de Law. — Dernière passion de Michel. — L'usurier. — Madame Armand reconnaît Michel dans l'usurier de la Cité. — Où conduisent les passions mauvaises et l'amour effréné de l'argent.

» Les promesses qu'avait faites le cardinal Dubois à Law, au souper du Palais-Royal, s'étaient réalisées : un édit avait réduit de moitié les actions des compagnies du Sénégal, du Mississipi, etc., qui de cinq cents livres, prix de leur émission, avaient, comme je l'ai dit, atteint le cours de vingt mille livres. L'engouement commençant à diminuer considérablement, on avait espéré le raviver par cet expédient, qui n'était autre chose qu'un commencement de banqueroute. Cela n'ayant fait qu'accélérer la chute de ces valeurs fictives, un autre édit fit défense aux sujets du roi, de quelque condition qu'ils fussent, de garder chez eux des espèces d'or et d'argent. Il y eut alors une immense perturbation dans les fortunes; mais rien ne put arrêter le discrédit des actions, qui de vingt

mille livres tombèrent rapidement à trois cents livres, puis à rien; et Law, qui avait été fait ministre des finances et avait acquis une immense fortune, s'enfuit chargé de malédictions. Il était demeuré grand joueur, mais il trouva, en Italie, des joueurs plus habiles que lui dans la presdigitation, et il mourut à Venise, en 1729, dans un état voisin de l'indigence.

» Accablé sous le poids d'une précoce vieillesse, Michel avait perdu toutes ses illusions; une seule passion lui était restée au cœur : l'amour de l'argent; la tombe entr'ouverte sous ses pas, le besoin de paix et de repos ne purent l'en guérir. Après la mort de maître Galard et de la bonne Périne, il ne songea qu'aux moyens de tirer le plus gros revenu possible du modeste héritage qui lui était échu.

» Vers 1732, il était souvent question à Paris, parmi les jeunes gens qui escomptaient leur fortune à venir, les grands seigneurs ruinés, les femmes galantes, les joueuses sur le retour, d'un vieil usurier de la Cité dont le coffre s'ouvrait volontiers à tout le monde et sans scrupule aucun touchant l'origine des valeurs ou des titres qu'on lui apportait en garantie. Logé au troisième étage d'une des plus vieilles maisons de la rue de la Calandre, il y vivait seul; mais toutes ses précautions étaient prises contre les visiteurs qui auraient pu songer à lui faire un emprunt forcé. La première pièce de son logement, séparée en deux parties par une forte grille de fer, n'était garnie, du côté de la porte d'entrée, que de quelques chaises seulement; les murs en étaient nus et les fenêtres garnies d'énormes barreaux de fer croisés à la manière de ceux des prisons. Ce n'était que derrière la grille, et à travers un étroit guichet, que le maître du lieu montrait sa figure grimée et parcheminée à ses clients de toutes conditions. Comment sortait-il de cette retraite pour vaquer aux divers besoins de la vie? C'est ce que nul ne savait; car ce logement ne se composait que de deux pièces et la seconde n'avait point d'issue

extérieure. Cependant, chaque jour, de grand matin, on le voyait sortir de cette maison pour acheter quelques provisions. Les commères du quartier le croyaient sorcier; d'autres attribuaient à la démence cette vie étrange. En général on ne doutait pas que les richesses dont on le croyait possesseur ne vinssent d'une source très-peu pure, et l'on s'étonnait que le lieutenant de police ne cherchât pas à voir clair dans cette vie mystérieuse. Or, il y avait une raison pour que le vieil usurier fût tranquille de ce côté, car ce que le lieutenant de police aurait pu vouloir savoir, il le lui avait appris sans attendre qu'on le lui eût demandé.

» — Monseigneur n'ignore pas, avait-il dit à ce magistrat, combien le métier de prêteur est aventureux.

» — Aventureux! quand on prête, comme vous, à vingt-cinq pour cent!

» — Même quand on prête à cinquante pour cent, monseigneur : ce sont des pères, des tuteurs qui prétendent nous faire rendre gorge pour nous punir des folies de leurs pupilles ou de leurs enfants, dont ils sont les premiers coupables. C'est un maître qui prétend avoir été volé du nantissement déposé par son apprenti; c'est un homme de qualité qui, sous le même prétexte, revendique les bijoux qu'il a fait mettre en gage par son valet... Et puis vos gens, monseigneur, qui, dès que quelque vol a été commis, commencent tout d'abord par nous en demander raison, et de nos mains font passer les nantissements au greffe d'où ils ne sortent plus. Et pourtant j'oserai dire que nul plus que nous n'a de droits à la protection de l'autorité.

» — Pour vous aider à ruiner les gens?

» — Pour empêcher qu'on ne les vole, monseigneur, ou pour rendre plus trouvables les voleurs. En somme, vos gens nous traitent en ennemis quand ils ne devraient voir en nous que de puissants auxiliaires; ils nous font la guerre, je viens vous demander la paix.

» Le lieutenant de police réfléchit pendant quelques ins-

tants avant de répliquer. Puis, se levant et s'éloignant de ce hideux vieillard comme s'il eût craint quelque fangeux contact :

» — En résumé, dit-il, vous demandez protection, et vous offrez en échange...

» — Toutes les révélations spontanées qui pourront vous être utiles, et c'est quelque chose; car le prêteur est le confident... je pourrais dire le confesseur de beaucoup de gens qui n'en sauraient avoir d'autre.

» — Eh bien, soit!... mais il ne faut pas pourtant que vous comptiez sur une tolérance exagérée.

» — Que la vigilance de monseigneur tienne toujours sur moi un œil ouvert, et bientôt, je l'espère, on m'estimera ici ce que je vaux.

» Le pacte ainsi conclu, l'usurier de la Cité s'était livré avec sécurité et sans contrainte à cette monstrueuse passion de l'or qui lui desséchait l'âme; et Michel Galard, — car c'était lui, — avait recommencé, sous ces honteux auspices, l'édifice de sa fortune, si rapidement élevé une première fois, et encore plus rapidement renversé. Il prêtait peu, relativement aux titres et aux objets qu'on lui donnait en nantissement; mais il se montrait excessivement réservé quant aux sources de ces valeurs, réserve précieuse à une foule de gens, et qui devait suffire à lui faire en peu de temps une clientèle nombreuse et des plus productives.

» A cette même époque végétaient, dans un autre coin de Paris, un homme et une femme déjà sur le retour. L'homme, bien que sa barbe et ses cheveux commençassent à grisonner, avait conservé des airs de jeune fanfaron; il portait le tricorne en homme de méchante humeur, et sa rapière, passée en verrou sur son échine, relevant outrageusement les basques d'un habit de couleur depuis longtemps douteuse, livrait aux regards indiscrets un haut-de-chausses affaibli par de longs services. La femme, bien qu'ayant dépassé son trente-cinquième printemps, était encore remarquablement belle; grâce à cet art ini-

mitable des filles d'Ève pour dissimuler l'injure des ans et l'absence de coûteuses parures, elle avait conservé un air de distinction qui, à la première vue, disposait en sa faveur. L'homme était le chevalier Robert de Beauretour; la femme était madame Armand.

» — Çà, Louise, disait un jour le chevalier en rentrant dans le galetas qu'ils habitaient en commun, j'espère que nous allons changer de ton, et que vous ne m'étourdirez plus de vos interminables lamentations?

» — Cela veut dire sans doute, Robert, que vous avez été ce soir heureux au pharaon, et que vous rapportez au logis quelques misérables pistoles?

» — Des pistoles, ma chère! répliqua Robert en jetant sur la table une bourse assez bien garnie, nous en possédons quelques-unes, il est vrai; mais nous avons mieux que cela.

» — Mieux? fit Louise d'un air étonné.

» — Beaucoup mieux, chère belle; en ce sens que les diamants sont supérieurs à l'or, comme l'or est supérieur à l'argent.

» — Robert, vous me faites peur.

» — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

» — Parce que nous n'avons jamais été aussi près de la misère et des souffrances de toutes sortes que lorsque vous avez eu des richesses aux mains... Oh! ne faites point de signes de dénégation : comment ont été dissipées, par exemple, les trois cent mille livres enlevées à ce pauvre Michel? Après un an de voyages en Italie et en Allemagne, il n'en restait plus rien.

» — Et n'avions-nous pas mené une vie princière?

» — Oui, pour mener ensuite une vie de bohémiens.

» — Mon infante, il n'est pas bien sûr que ce ne soit pas la meilleure; mais puisqu'elle ne vous plaît pas, nous pourrons désormais y renoncer, grâce au contenu de cette petite boîte.

» A ces mots, il tira de dessous son habit un écrin dont le contenu éblouit madame Armand lorsqu'il l'eut ouvert. Il contenait un collier à triple rang, composé de diamants

de la plus belle eau, des pendants d'oreilles et quelques autres bijoux, le tout valant plus de cent mille livres.

» — Est-ce que vous avez gagné cela au jeu, Robert? demanda madame Armand.

» — Pas précisément, chère belle; mais la personne de qui je tiens ces bijoux me doit beaucoup et ne peut s'acquitter qu'en se procurant de l'argent sur ces valeurs. C'est une négociation dont je me suis chargé, pensant que vous ne refuserez pas de m'aider à la mener à bonne fin.

» — Moi! Vous voulez que j'aille vendre cela?

» — Vendre, non; cela pourrait avoir quelque inconvénient, ces trembleurs de boutiquiers n'en finissant pas sur le chapitre des questions et des informations; mais on trouvera aisément à emprunter cinquante mille livres sur un pareil gage. Rien n'est plus simple qu'une jolie femme qui a vu ses adorateurs s'envoler avec ses plus belles années se trouve obligée d'user de cette ressource. Je me suis d'ailleurs renseigné sur ce point, et je vous conduirai ce soir jusqu'à la porte d'un honnête prêteur très-sobre de paroles et discret comme la tombe.

» — Mais il faudra toujours lui dire qui je suis?

» — Eh! chère amie, des gens comme nous ne sont-ils pas tout ce qu'ils veulent? N'avez-vous pas été, dans une foule de circonstances, marquise, baronne ou comtesse? Je m'en rapporte à vous sur ce point; vous ne manquerez, j'en suis sûr, ni de prudence ni d'adresse, et demain nous pourrons quitter Paris pour aller faire une promenade en Suisse ou ailleurs, à votre choix.

» Le matin de ce jour, au moment où l'usurier de la rue de la Calandre sortait pour faire ses provisions quotidiennes, un homme l'aborda et lui fit signe de rentrer dans l'allée de sa maison où, l'ayant suivi, il lui dit :

» — Un vol considérable a été commis hier chez le duc de Montfort; tous les bijoux de la duchesse ont été enlevés : en voici la liste accompagnée de quelques indications précises. Le duc promet dix mille livres à qui fera découvrir et arrêter les voleurs; bonne chance.

» — Peste! fit le rapace vieillard après avoir lu le papier qui lui avait été remis, voilà d'heureux coquins... Quel bon coup pourrait faire l'acheteur ou le prêteur à qui ils s'adresseront pour négocier ces valeurs!... Mais je n'ai jamais eu de bonheur; il y avait peut-être là pour moi quelque petite chance, et voilà que ce maudit lieutenant de police et ses limiers, que l'enfer confonde, viennent me l'enlever... Hum!... si on pouvait se risquer... mais ce serait jouer trop gros jeu...

» Et tout en marmonnant ainsi, il se hâta de faire ses emplettes, et il retourna chez lui, où il fit toutes ses dispositions pour le cas où lui serait présenté tout ou partie des objets énumérés et décrits dans la note qu'il regrettait sincèrement d'avoir reçue.

» Un peu avant la fin du jour, un fiacre s'étant arrêté près du palais de justice; il en sortit un homme et une femme, qui s'enfoncèrent rapidement dans la tortueuse rue de la Calandre. Lorsqu'ils furent arrivés devant la maison de l'usurier, la femme, après un moment d'hésitation, franchit le seuil de la porte et disparut dans la sombre allée qui conduisait à l'escalier, tandis que l'homme se promenait lentement en attendant son retour.

» Placé derrière sa grille, l'usurier se disposait à donner audience à plusieurs personnes lorsque madame Armand entra. Elle s'avança vers le guichet, dit quelques mots d'une voix mal assurée, et présenta à cet homme le collier de diamants. Il le prit, l'examina attentivement et en fit scintiller les pierres en l'élevant vers les petites vitres à demi cachées par les barreaux qui les protégeaient. En ce moment, madame Armand pâlit; une sueur froide couvrit son visage; dans l'usurier de la Cité elle venait de reconnaître Michel.

» — Veuillez vous asseoir, lui dit ce dernier sans s'apercevoir de son trouble, dans quelques instants nous serons seuls.

» Et posant le collier près d'un registre ouvert sur son bureau, il expédia promptement les personnes présentes; puis,

dès qu'elles furent parties, il dit en reprenant le collier :

» — Cinquante mille livres! Vous ignorez donc, madame, combien la valeur des diamants a baissé dans ces derniers temps?

» Louise n'osait répondre. Un instant elle avait pensé à fuir; mais elle avait été retenue par la crainte de la colère dans laquelle entrerait Beauretour en la voyant revenir sans le collier et sans argent.

» — Je n'irais pas même jusqu'à moitié de cette somme, reprit l'usurier.

» Et, étendant le bras, il fit le simulacre de rendre le collier; madame Armand s'élança vers le guichet pour le reprendre; mais à peine arrivée, un ressort joua sous la pression du pied de Michel, la grille aussitôt se détacha du mur par ses deux extrémités, et, tournant sur elle-même en repliant, elle forma comme une cage de fer dans laquelle madame Armand se trouva enfermée.

» — Grâce! grâce! s'écria-t-elle alors éperdue et se meurtrissant les mains sur le fer qui l'emprisonnait. Michel! Michel! serez-vous sans pitié pour la femme que vous avez tant aimée et qui n'aima jamais que vous?...

» Mais Michel, depuis longtemps, n'avait plus rien dans le cœur, rien, si ce n'est l'amour de l'or. Placé devant son guichet, il regardait Louise sans autre émotion que celle que lui causait l'espoir de recouvrer une partie de la somme qui lui avait été volée autrefois, espoir qui sous ses sourcils blanchis faisait étinceler dans leur orbite ses prunelles ordinairement éteintes et mornes.

» — Misérable sirène! dit-il en reconnaissant les traits de Louise, il est donc bien vrai que je vous tiens!

» — Michel, je vous dirai tout, et vous verrez que je fus plus malheureuse que coupable...

» — Comment donc! vous êtes une sainte qui n'avez jamais dépouillé personne, ce qui n'empêche pas que vous n'ayez les poches garnies de diamants volés.

» — Malheureux ami! je sais combien vous avez dû maudire cet amour que j'étais si heureuse de vous in-

spirer; mais je sais aussi que vous êtes accessible à tous les sentiments nobles...

» — Trêve de jérémiades! Qu'avez-vous fait de mes trois cent mille livres?

» — Elles m'ont été enlevées... oui, je vous le jure, on me les a prises de vive force.

» — Ah! maudite!. Mais vous aviez un mobilier somptueux, une voiture, des chevaux...

» — Il m'a fallu tout abandonner à la justice, qui m'accusait de conspiration.

» — De sorte qu'il ne vous reste rien?

» — Rien! que l'amer regret d'avoir fait souffrir l'homme auquel j'aurais été heureuse de sacrifier ma vie.

» — Rien! fit l'usurier avec colère, rien! Et cette vipère espère que je lui ferai grâce, quand je puis sous mon pied lui écraser la tête!

» — Michel!... au nom de Dieu!...

» L'impitoyable usurier n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança vers la porte et fit entendre un coup de sifflet. Aussitôt deux exempts se précipitèrent dans la chambre et s'emparèrent de cette malheureuse femme, tandis que d'autres saisissaient, dans la rue, le chevalier de Beauretour, qui, quelques mois plus tard, était envoyé aux galères.

» Enfermée à la Salpétrière, madame Armand y fut bientôt atteinte d'une maladie de langueur due autant à ses désordres passés qu'à son repentir et aux souffrances de la captivité; la mort mit enfin un terme à ses maux.

» Cependant Michel continuait à thésauriser; son avarice, la crainte de perdre cet or dont il avait fait son dieu, augmentant à mesure qu'il possédait davantage, il en vint à ne point oser sortir de chez lui et à se priver des choses les plus nécessaires à la vie. Un matin que, cédant au plus impérieux besoin, il s'était décidé à renouveler ses provisions, entièrement épuisées depuis deux jours, il se trouva si faible, qu'il ne put qu'à grand'peine sortir du misérable grabat qui lui servait de lit; il parvint pour-

tant à se traîner jusqu'à la grille qui séparait en deux la première pièce de son logement. Mais arrivé là, ce fut inutilement qu'il tenta de faire jouer le ressort servant à ouvrir cette lourde barrière de fer; ses efforts rendant sa faiblesse plus grande, il s'évanouit. Plusieurs jours après, avertie qu'on ne voyait plus sortir l'usurier de la Cité, l'autorité fit ouvrir par des gens du métier les portes et la grille de son logement, et l'on trouva étendu sur le carreau le cadavre à demi putréfié de Michel Galard; le malheureux était mort d'inanition.

« Voilà ou l'amour effréné de l'argent avait conduit les personnages de cette histoire.

XLIII

Une confidence de Bidois. — Révélations d'Os-à-Moelle. — Ce que c'était que madame Derozy. — Josette est sauvée. — Mariage de Josette. — Mort de M. Dupuis. — Les deux ménages. — Les rois ne sont pas les gens les plus heureux de leur royaume.

— Scélérat d'argent! s'écria Bidois, lorsque Claude Poirier eut cessé de parler, voilà bien de ses traits!... Et dire que c'est là un potentat qu'on ne pourra pas remplacer.

— Et quand on le pourrait, répondit le père Poirier, on aurait tort de le faire; car il faudrait toujours que ce remplaçant fût le signe représentatif de la propriété, de l'industrie, du travail et de leurs produits. Or, il me paraît suffisamment démontré que, dans ce cas, le remplaçant ne pourrait faire mieux que le remplacé, et qu'il y aurait beaucoup de chances pour qu'il fît plus mal.

— D'où je conclus, dit le père Loulou en se rengorgeant quelque peu de la preuve d'érudition qu'il allait donner, que l'argent ressemble aux langues, qui, selon Ésope, étaient à la fois les choses les meilleures et les plus détestables qu'on pût imaginer.

— C'est justement cela, monsieur Godard, et il en est de même d'une foule d'autres choses qui peuvent être égale-

ment bonnes ou mauvaises, selon l'usage que l'on en fait.

— Et m'est avis, dit le gros François, qu'il n'est jamais mieux employé que par les piocheurs qui l'ont rudement gagné.

— C'est ce qui arrive en effet, mon garçon, répliqua M. Claude; et je vous félicite de tout mon cœur, mes amis, de penser ainsi. Mais ce n'est pas une raison pour repousser sans pitié les pauvres cerveaux égarés qui ne pensent pas ainsi; ce sont des malades qu'il faut s'efforcer de guérir... Eh, parbleu! cela me rappelle la promesse que je me suis faite d'aller voir à l'hôpital ce malheureux Os-à-Moelle, si cruellement puni d'avoir voulu déchirer la main qui l'avait nourri.

— Quant à celui-là, s'écria Bidois, n, i, ni! Il tirerait la langue longue comme le bras, que je ne lui donnerais pas un verre d'eau.

— Tu veux te faire plus méchant que tu n'es, ami Bidois, reprit le vieux sculpteur, et je réponds sur ma téte que si tu rencontrais le malheureux Viou mourant de faim, tu n'hésiterais pas à lui offrir la moitié de ton dîner... Et tu ferais bien, mon brave ami; car on peut être dans une mauvaise voie avec la conviction d'être dans la bonne, et les fautes que l'on commet alors sont moins inexcusables. Il ne faut pas maudire les gens qui se trompent, mais, au contraire, les éclairer et ne pas désespérer d'eux parce qu'on n'en a pas été compris du premier coup.

— Pas moins vrai, monsieur Poirier, fit François en se levant et serrant les poings, que ce mauvais gueux-là nous aura ôté le pain de la main; car M. Lambert a beau se saigner à blanc pour ne renvoyer personne, faut pas étre malin pour voir que les commandes diminuent et que ce voleur d'en face a doublé depuis un mois le nombre de ses ouvriers. Et pourquoi ça? Parce que cet homme-là dispose d'un million qu'il a volé à toutes sortes de gens.

— Silence, garçon! dit M. Claude d'un air sévère; où en seriez-vous si l'on vous sommait de fournir la preuve de ce que vous venez de dire? Soyons calmes et combat-

tons loyalement, afin de tomber avec honneur, si nous devons être vaincus.

— Ah ! fit le contre-maître, répondant à sa pensée, sans songer aux gens qui l'entouraient, il ne manquerait plus que cela !

M. Poirier n'eut pas l'air de remarquer cette exclamation ; mais lorsque, quelques instants après, les autres ouvriers se retirèrent, il arrêta Bidois par le bras et l'entraîna à l'autre extrémité de son atelier.

— Voyons, mon brave ami, lui dit-il, avoue que la position difficile de mon gendre n'est pas ton seul chagrin?

— Eh bien, c'est vrai, monsieur, et puisque on ne peut rien vous cacher, je vous dirai que la cause de cet autre chagrin m'est totalement inconnue, ce qui fait qu'à force de la chercher je me sens devenir fou.

— Bah! c'est que tu ne sais pas deviner les énigmes. Dis-m'en seulement la moitié, et je réponds de trouver le mot.

— Oh ! fit Bidois en secouant la tête en signe d'incrédulité.

— Si tu ne me crois pas assez ton ami pour me faire cette confidence n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, monsieur Claude ; je ne veux avoir rien de caché pour vous, et puisque vous le permettez, vous saurez donc que, depuis quelque temps, Josette nous donne de vives inquiétudes, à Marguerite et à moi ; elle si gaie, si engouée, et qui n'avait qu'un mot à dire à la maison pour dérider tout le monde, elle est devenue d'une tristesse effrayante. Elle pâlit ; souvent, enfoncée dans ses réflexions, elle ne semble pas s'apercevoir de ce qui se passe autour d'elle ; et depuis huit jours Marguerite l'a surprise plusieurs fois pleurant dans sa chambre. A toutes nos questions elle répond, en s'efforçant de sourire, qu'elle est heureuse, qu'elle ne désire rien, et que ses larmes n'ont d'autre cause que certains souvenirs de son enfance qui lui re-

viennent quelquefois. Mais il est aisé de voir que ce n'est pas cela; pourquoi ces souvenirs ne la faisaient-ils pas pleurer autrefois? Certainement elle nourrit quelque violent chagrin, et si cela dure, elle n'y résistera pas. Voilà, monsieur Claude, ce qui nous désole, Marguerite et moi.

— Et vous n'avez pas pensé, bonnes gens que vous êtes, dit le vieux sculpteur en souriant, que la chère petite touche à son dix-neuvième printemps, âge des douces larmes et des tendres soupirs.

— Nous avions, au contraire, une bonne raison pour y penser; et le mal nous inquiéta peu d'abord, vu que nous croyions avoir le remède sous la main.

— Vous lui aviez choisi un mari?

— Le gaillard s'était pardieu bien choisi lui-même. Un joli sujet oui-da! ça n'est pas parce qu'il est mon neveu, mais j'ose dire que Charles Guéron est un brave et digne enfant. Il n'avait que quatorze ans lorsque son père mourut; comme on avait l'intention de le placer dans une maison de commerce, il avait reçu de l'instruction, et avec le temps il serait arrivé; mais il sentit que sa mère, presque toujours malade, aurait besoin de lui avant qu'il fût assez avancé dans cette carrière pour lui être en aide : et, prenant bravement son parti, il renonça à toutes les espérances, à tous les rêves dont on avait bercé son enfance, et il se fit apprenti cordonnier. A seize ans, il apportait joyeusement à sa mère vingt francs chaque semaine; deux ans plus tard, il travaillait à son compte, et, grâce à son habileté, à son exactitude, l'ouvrage ne lui a jamais manqué. Aujourd'hui, c'est un beau garçon de ving-cinq ans, auquel ses économies permettent de songer à s'établir. Vous sentez, monsieur Poirier, que le gaillard, quand il venait chez nous, n'avait pas les yeux dans sa poche à l'endroit de Josette; la chère enfant semblait, de son côté, avoir pour lui une véritable affection; et ça nous mettait la joie au cœur, à Marguerite et à moi, de penser quel joli ménage ça ferait. Enfin un jour Charles vient me trouver et me dit :

— Mon oncle, je possède quatre mille francs ; je veux me marier, et j'aime mademoiselle Josette de tout mon cœur.

— Je sais tout cela, garçon.

— Vous saviez ?...

— Que tu aimes Josette ? La belle malice d'avoir deviné ça ! Crois-tu que la chère enfant elle-même ne s'en doute pas un peu ?

— Ah ! mon oncle, quel bien vous me faites !... Ainsi vous voulez bien lui demander ?

— Si elle veut être madame Guéron ; c'est entendu.

— Aujourd'hui ?

— Ce soir, à son retour.

« L'honnête garçon me sauta au cou et s'en alla presque fou de joie. Nous étions bien joyeux aussi, Marguerite et moi ; mais c'était trop de bonheur, ça ne pouvait pas durer. Le soir, lorsque Josette fut de retour, la grande affaire fut entamée. Marguerite ouvrit la marche par quelques mots sur le mariage, et sûr que je me croyais d'un succès complet, j'entrai nettement en matière et je racontai mon entretien avec Charles. La chère enfant m'écouta d'abord en tremblant, puis elle se jeta dans les bras de Marguerite en fondant en larmes. Enfin, quand elle fut un peu plus calme, elle nous dit qu'elle avait résolu de ne point se marier, et qu'elle se trouvait si heureuse avec nous, qu'elle ne nous quitterait jamais, à moins que nous ne l'exigions. Nous eûmes beau insister sur les bonnes qualités du jeune homme, lui représenter qu'en l'épousant elle ne sortirait point de la famille ; elle convint que Charles était le meilleur parti auquel elle pût prétendre, mais elle persista dans sa résolution. Le pauvre Charles a failli en tomber malade. Mais ce n'est pas tout : depuis ce jour-là, Josette est devenue de plus en plus triste. Enfin, deux jours de suite, en sortant de chez moi le matin pour me rendre au travail, j'ai aperçu se promenant lentement de l'autre côté de la rue un élégant jeune homme qui, à mon aspect, doublait le pas comme pour m'éviter. La première fois, je fis peu d'attention à cela ; mais le

lendemain j'ai voulu voir de plus près le personnage, et j'ai reconnu M. Noël Dupuis, le fils de notre concurrent. Que venait-il faire là?... Ah! si je croyais... C'est à cela que je pensais tout à l'heure, monsieur Claude, quand il m'est échappé un mot qui a trahi mes craintes.

— Hum! fit le vieux sculpteur, la chose mérite qu'on s'en occupe; je me trompe fort, ou il y a là-dessous quelque amourette qui menace de tourner au sérieux. J'en parlerai à ma fille, à laquelle Josette fait volontiers ses petites confidences. Venez me voir demain; nous irons ensemble visiter ce malheureux Viou, et peut-être apprendrons-nous de lui quelque chose sur l'intérieur de cette maison Dupuis.

Le contre-maître fut exact au rendez-vous, malgré la répugnance que lui inspirait le misérable qu'il s'agissait de secourir.

Lorsque les deux visiteurs arrivèrent près d'Os-à-Moelle, ils le trouvèrent assis dans son lit, achevant d'écrire une longue lettre sur une feuille de papier à écolier dont trois pages étaient déjà couvertes d'une écriture serrée. Le mal avait fait de si grands ravages sur ce malheureux, qu'il était méconnaissable; ses yeux enfoncés et presque éteints, sa longue barbe inculte, son visage osseux et décharné, lui donnaient un aspect effrayant.

— Ah! dit-il en reconnaissant Bidois et M. Poirier, il paraît que l'heure est venue, et que le bon Dieu permet que je meure tranquille.

— Allons donc, Viou, lui dit affectueusement le sculpteur, est-ce qu'un homme doit se décourager ainsi?

— Dieu merci, ce n'est plus le courage qui me manque, et je suis préparé à tout, même à entendre les dures vérités que vous avez le droit de m'adresser.

— Nous venons en amis et non en ennemis, mon garçon; je vous pardonne de grand cœur les torts que vous avez eus envers nous, et je vous le prouve en vous donnant la main.

Et il tendit en effet la main au moribond, qui la prit et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah! dit-il, je sais bien que vous êtes l'homme le plus respectable, le plus digne que j'aie jamais vu.

— Eh bien, à la bonne heure, Viou, dit à son tour Bidois; voilà qui me raccommode avec toi.

Et à son tour il lui serra la main.

— Dieu m'est témoin, reprit Viou, que je ne m'attendais ni à votre visite, ni à votre pardon; et pourtant c'était de vous que je m'occupais. Je travaillais à réparer, autant que possible, le mal que je vous ai fait; vous allez voir.

A ces mots, il acheva la lettre qu'il tenait, la signa, et la présentant à M. Claude :

— Tenez, dit-il, c'est ma confession; je l'ai faite hier à notre digne aumônier en le priant de vous la révéler et de porter témoignage en justice s'il y était appelé. Mais cela ne m'a pas paru suffisant, et j'ai profité aujourd'hui d'un reste de force pour l'écrire. Lisez, monsieur Poirier, et faites-la lire à ceux qui m'ont connu, afin qu'ils sachent que je meurs mieux que je n'ai vécu.

M. Claude prit cet écrit; il contenait le récit complet et très-circonstancié du vol fait dans l'usine de M. Lambert par Viou, de complicité avec M. Dupuis. C'était ce dernier qui, sur l'empreinte que lui avait remise Os-à-Moelle, avait fait fabriquer la fausse clef. Cette clef existait encore; Viou indiquait le lieu où on la trouverait, et il nommait le serrurier qui l'avait faite, sur la demande de M. Dupuis.

« Cet homme-là est capable de tout, disait Viou; et son fils ne vaut pas mieux que lui. Bidois fera bien de se défier de ce dernier; car je sais qu'il en veut à la petite Josette; et il y a quelque part une madame Derozy faisant métier de pourvoyeuse avec laquelle il est en relations intimes. »

— Tu étais sur la voie, mon ami, dit le sculpteur en faisant lire cette phrase à Bidois. Maintenant que la cause du mal est connue, il sera facile de le combattre.

— Le misérable! s'écria le contre-maître après avoir lu, qu'il se tienne bien, ou il sentira bientôt que j'ai encore des poignets au bout des bras.

— Du courage, mon garçon, dit M. Claude au malade,

nous reviendrons vous voir; et quand vous sortirez d'ici, il vous sera facile de vous réconcilier tout à fait avec les honnêtes gens.

Viou sourit tristement; et sa voix presque éteinte fit entendre ces paroles :

— Il est trop tard !

Ce furent les dernières qu'il prononça; sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent, un mouvement convulsif agita ses membres, et il expira.

Ce jour-là, Bidois quitta l'atelier un peu plus tôt que de coutume.

— Josette n'est pas de retour? demanda-t-il en rentrant chez lui.

— Pas encore, répondit Marguerite; mais tu sais qu'elle revient toujours un peu plus tard que de coutume quand elle travaille chez cette madame Derozy, dont elle nous a souvent vanté les bons procédés à son égard.

— Elle est chez madame Derozy ! s'écria Bidois effrayé.

Et, reprenant sa casquette, qu'il avait jetée sur la table, il sortit, et s'élança de toute la vitesse de ses jambes vers le domicile de cette femme, sur le compte de laquelle, grâce aux révélations de Viou, il savait maintenant à quoi s'en tenir.

Josette travaillait en effet, ce jour-là, chez cette femme, qui était parvenue à lui inspirer la plus entière confiance, et même une certaine reconnaissance, par ses bons procédés, qui semblaient entièrement désintéressés. Un peu avant la fin du jour, madame Derozy sortit, emmenant sa domestique, sous le prétexte de quelques emplettes à faire. Peu d'instants après on sonna à la porte; Josette alla ouvrir, et son visage se couvrit d'une vive rougeur lorsqu'elle se vit en présence de Noël Dupuis :

— Je remercie le ciel qui m'a si bien inspiré, dit ce dernier, en prenant une des mains de la jeune fille et la portant à ses lèvres... Mais vous tremblez, ma chère Josette; suis-je donc assez malheureux pour ne vous inspirer que de la crainte?

En parlant ainsi, il était entré dans le salon, tenant

toujours la main de la jeune ouvrière, qui n'avait fait qu'un faible effort pour la dégager.

— Madame Derozy est absente, monsieur, dit-elle; et je me disposais moi-même à sortir.

— C'est-à-dire que vous voulez me fuir... Ah! Josette, que vous ai-je fait pour que vous vouliez me priver de ce moment de bonheur que j'ai si ardemment désiré! De grâce, chassez cette crainte qui me désole, et laissez-moi vous dire combien je vous aime... car ma pensée ne vous quitte jamais, et je voudrais pouvoir mettre à vos pieds tous les trésors du monde! ..

— Josette, vivement émue, avait repris son travail, afin de dissimuler son trouble, et, espérant que madame Derozy ne tarderait pas à revenir, elle s'enhardit à répondre :

— Je vous l'ai dit, monsieur Noël, ma réputation est tout mon bien, et le moindre soupçon peut me l'enlever.

— Si ce malheur arrivait, Josette, mon amour, je le jure, serait assez grand pour vous justifier aux yeux de tous. Et en échange de cet amour je ne vous demande qu'un mot: dites que vous me permettez de vous aimer, de vous le répéter à genoux, de vous consacrer toute ma vie...

Il tomba aux pieds de la jeune fille, qui se leva saisie d'effroi.

— Monsieur, au nom de Dieu! dit-elle, songez que si madame Derozy rentrait en ce moment, je serais perdue!

— Rassurez-vous, madame Derozy ne doit rentrer que dans quelques heures; et je veux être le premier à lui apprendre que je vous aime de toute la puissance de mon âme.

— Dans quelques heures! s'écria Josette. Qui vous l'a dit?... C'est donc un piége?... Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi!...

Elle fit quelques pas vers la porte; mais Noël, qui s'était relevé, se plaça devant elle et tenta de la prendre dans ses bras.

— Laissez-moi! laissez-moi! cria-t-elle d'une voix affaiblie par la frayeur.

Elle parvint à se dégager; mais Noël la saisit de nou-

veau, et il l'entraînait vers la pièce voisine, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit.

— Ah! fit la pauvre fille presque anéantie, je suis perdue!.

Un second coup de sonnette, encore plus violent que le premier, se fit entendre. Noël s'arrêta tenant toujours Josette à demi évanouie.

— Ouvrez! cria une voix qui retentit à l'extérieur avec tout l'accent de la fureur, ouvrez, ou j'entrerai de force.

Et sous des coups terribles, la porte s'ébranla, Noël à son tour s'effraya, et, abandonnant la jeune ouvrière qui alla tomber sur un fauteuil, il courut à la porte, l'ouvrit brusquement, et tenta de renverser le personnage qui se trouva devant lui pour s'élancer dans l'escalier. Mais ce personnage, c'était Bidois, Bidois, qui avait entendu les derniers cris de Josette, et qui se sentait capable de faire face à une armée; de ses bras nerveux que le travail avait faits herculéens et dont la fureur quadruplait les forces, il enveloppa le jeune dandy et l'emporta rapidement jusqu'à l'une des fenêtres du salon.

— Cela devait être, dit-il alors en repoussant Noël avec dégoût; il est naturel que le fils d'un voleur et d'un faussaire se fasse assassin.

— Misérable! prenez garde à ce que vous dites! s'écria le jeune homme.

— Prenez garde vous-même que je ne le répète bientôt devant la justice! Nous avons des preuves, Dieu merci! La fausse clef est entre nos mains! L'homme qui s'en est servi a tout avoué, faussaires, voleurs, assassins, c'est avec la cour d'assises que vous allez avoir à compter.

Noël, frappé de terreur, demeurait immobile et muet devant le contre-maître qui s'exaltait de plus en plus. Josette alors, se levant, vint se jeter dans les bras de Bidois.

— Père, dit-elle, pardonnez-lui et embrassez-moi; car, grâce à Dieu, je n'ai pas cessé d'être digne de vous.

— O ma Josette, quel bien me font tes paroles!... viens, viens; les honnêtes gens respirent mal ici.

Il prit le bras de la jeune fille, et tous deux s'éloignè-

rent de cette maison où la pauvre ouvrière venait de courir un si grand danger.

— Pauvre chère enfant ! dit Marguerite en embrassant sa fille adoptive quand elle sut à quel danger elle venait d'échapper, tu ne nous quitteras plus.

Il fut convenu dès lors que Josette n'accepterait que les travaux qu'elle pourrait faire chez elle, et dès le lendemain Charles Guéron demanda et obtint la permission de venir faire la veillée auprès de sa tante et de la jeune fille dont il était plus amoureux que jamais. L'honnête garçon sentit bientôt l'espoir lui revenir au cœur : Josette, éblouie, fascinée par un homme indigne d'elle, était trop pure pour que désormais cet homme ne lui fît pas horreur, et à mesure qu'elle sentait mieux le danger qu'elle avait couru, son cœur s'ouvrait plus délicieusement aux douces joies d'un amour pur et partagé. Charles, pendant quelques jours, ne s'assit près d'elle qu'en tremblant. Mais bientôt ce fut à elle de rougir et de trembler. Si Charles retardait sa visite d'un quart d'heure, les regards de Josette ne quittaient pas, pendant ce temps, le cadran de l'humble coucou, et quand il était là, il lui semblait que le temps doublait de vitesse. Enfin, un jour Marguerite lui dit en l'embrassant :

— N'est-ce pas que notre Charles est un noble et digne cœur? La jeune fille, cachant son visage dans le sein de sa mère adoptive, répondit :

— Mère, je l'aime!

Ce fut un jour de grande joie dans la famille; Charles en devint presque fou; mais, quoi qu'on en dise, le bonheur ne tue pas, et le brave garçon avait recouvré toute sa raison le jour de ses noces.

Cependant, après avoir lutté avec courage contre la désastreuse concurrence qui menaçait de l'écraser, Lambert était sur le point de succomber, non que son concurrent fît mieux que lui, mais parce qu'il puisait dans sa propre caisse l'argent que l'honnête industriel n'obtenait des banquiers qu'à de gros intérêts dissimulés sous les noms de commission, agio, écritures, etc.



— Père, dit-il un jour au vieux sculpteur, votre dévouement n'aura servi qu'à doubler mes souffrances, il faut que je tombe.

— Diable! fit Claude, pour les gens qu'on veut avaler, c'est le cas de se mettre en travers.

— Père, vous ne savez pas toute la vérité : c'est demain mon jour d'échéance, et...

— Et il te manque de six à sept mille francs, n'est-ce pas?

— Tel est le chiffre en effet... mais comment savez-vous?...

— Mon Dieu! parce qu'on est vieux, ce n'est pas à dire qu'on n'ait plus d'yeux ni d'oreilles; c'est pourquoi, craignant ce qui arrive, je me suis mis en mesure, et j'ai là huit mille francs que le comte de Beauregard m'a remis ce matin, ce qui complète la moitié du prix de mes travaux.

— Non, père, non je ne vous dépouillerai pas de vos dernières ressources... Et puis ma ruine ne serait qu'ajournée...

— Ceci est mon affaire, Lambert : demain, vous ferez honneur à votre signature; que cela vous suffise.

— Vous le voulez, père?

— Je le veux. Voici la somme.

Lambert prit les billets que lui présentait le vieillard avec un serrement de cœur indicible; il lui semblait qu'il ôtait ainsi à cet excellent homme le soleil qui devait réchauffer ses dernières années. Claude, lui mettant alors la main sur l'épaule :

— Rassure-toi, fils, lui dit-il, quelque mauvaises ou imparfaites que soient nos mœurs et nos lois, on ne vole pas impunément de complicité et à l'aide de fausses clefs dans notre beau pays de France... mais nous parlerons de cela plus tard; M. le juge d'instruction Delure doit m'attendre; adieu.

C'est qu'en effet Claude Poirier avait donné connaissance à M. Delure des révélations écrites de Viou. A la prière du vieux sculpteur, M. Delure n'avait pas agi officiellement; c'était officieusement qu'il avait fait appeler

dans son cabinet le millionnaire Dupuis; mais il ne s'en montra pas moins sévère envers l'impudent capitaliste.

— En définitive, lui dit-il après une longue conférence qui ressemblait fort à un interrogatoire, vous ne pouvez nier le vol, non plus que les circonstances aggravantes de fausses clefs et de complicité ; je pourrais, je devrais peut-être lancer contre vous, à l'instant même, un mandat d'arrêt, et rechercher la source de cette fortune dont vous faites un tel usage.

— Monsieur, dit Dupuis tremblant, ma conduite a pu être légère; mais le mal que j'ai fait est réparable, et peut-être ne le serait-il plus, si l'on m'ôtait la liberté; je ferai tout ce que vous m'imposerez si vous me laissez libre.

— On ne transige point avec la justice, monsieur, répliqua sévèrement M. Delure; on ne lui fait pas de conditions. Je puis vous laisser en liberté, parce que le crime dont vous vous êtes rendu coupable ne lui a pas été dénoncé; ce que je sais n'est que le résultat d'une confidence intime faite à l'homme et non au magistrat; mais, si cette dénonciation n'est pas faite, elle pourra l'être, et elle le sera sûrement, si vous continuez à marcher dans la voie détestable où vous êtes entré. Je n'en dirai pas davantage; seulement, songez que dès ce moment la justice a les yeux sur vous, et qu'au moindre faux pas elle vous demandera un compte sévère du passé.

Dupuis se retira dévoré par les plus terribles inquiétudes: car il s'en fallait de beaucoup que son passé fût pur, et il sentait bien que désormais sa liberté, sa vie même étaient à la merci des Lambert. Il rentra chez lui en proie à une fièvre ardente, s'enferma dans son cabinet où il passa la nuit à compulser ou détruire une foule de papiers. Cela augmenta encore son exaltation; au point du jour son cerveau était en feu : il lui semblait à chaque instant entendre les sabres des gendarmes résonner sur le pavé de sa cour; sa raison s'égara, et, arrivé au plus haut paroxysme de la terreur, il saisit un des pistolets qu'il tenait toujours armés dans son secrétaire, et se fit sauter la cervelle.

Le lendemain de cet événement la fabrique Dupuis fut fermée pour ne plus se rouvrir; demeuré seul maître de ses procédés, Lambert vit enfin la fortune lui sourire, et Louise, heureuse fille, heureuse épouse, heureuse mère, put, sans inquiétude pour l'avenir, entourer des plus tendres soins son mari, ses enfants et son vieux père.

Josette aussi était heureuse : adorée de son mari qu'elle chérissait, elle devint bientôt mère; son bonheur s'augmenta de l'amour maternel, cette passion divine dont les cœurs d'élite savent seuls goûter les délices; et, bien qu'elle fût demeurée simple ouvrière, loin de se plaindre de sa médiocrité, elle remerciait Dieu avec ferveur des biens dont il l'avait comblée.

Il en était bien autrement de l'intérieur de Noël Dupuis, qui s'était marié peu de temps après la mort de son père, dont il avait réalisé l'immense fortune. Sa femme lui avait donné un fils, il vivait au milieu du luxe le plus éblouissant ; mais en proie comme l'avait été son père à de continuelles terreurs, ses nuits étaient sans sommeil et ses jours sans joie. Bientôt, pour s'étourdir, il se jeta dans toutes sortes de désordres, que sa femme toléra pour dissimuler les siens, jusqu'au moment où un scandaleux procès, éclatant entre les deux époux, les mit pour toujours au ban des honnêtes gens.

— Tout cela n'empêche pas, disait Bidois dans une de ses causeries intimes avec M. Poirier, que l'argent ne soit la plus grande puissance du monde.

— Sans doute, répondit le vieux sculpteur; sa puissance est telle qu'il peut d'un goujat faire un roi ; mais cela vient à l'appui de cette vérité, que les rois ne sont pas les gens les plus heureux de leur royaume.

FIN.

TABLE

Pages.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

CLICHY, — Impr. de Maurice LOIGNON, et Cie rue du Bac-d'Asnières. 12.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

AMÉDÉE ACHARD

	vol.
BRUNES ET BLONDES	1
LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ	1
LA CHASSE ROYALE	2
LES DERNIÈRES MARQUISES	1
ENTRE LE BAL ET LE BERCEAU	1
LA FAMILLE AUBERNIN	1
LES FEMMES HONNÊTES	1
LES FILLES DE JEPHTÉ	1
MADAME ROSE	1
MARCELLE	1
LES MISÈRES D'UN MILLIONNAIRE	1
NELLY	2
L'OMBRE DE LUDOVIC	1
PARISIENNES ET PROVINCIALES	1
LES PETITS-FILS DE LOVELACE	1
LES RÊVEURS DE PARIS	1
LA ROBE DE NESSUS	1
LE ROMAN DU MARI	1
LA SABOTIÈRE	1
LA TRAITE DES BLONDES	1

A. ASSOLANT

GABRIELLE DE CHÊNEVERT	1

X. AUBRYET

LA FEMME DE 25 ANS	1

ÉMILE DE GIRARDIN

ÉMILE	1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

LA CANNE DE M. DE BALZAC	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE	1
LA CROIX DE BERNY (*en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau*).	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1
LE LORGNON	1
MARGUERITE	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1
NOUVELLES	1
POÉSIES COMPLÈTES	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. Lettres parisiennes. *Édition complète*	4

LÉON GOZLAN

LE BARIL DE POUDRE D'OR	1
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS	1
LE NOTAIRE DE CHANTILLY	1

MÉRY

UN AMOUR DANS L'AVENIR	1
ANDRÉ CHÉNIER	1
L'ASSASSINAT — UNE NUIT DU MIDI	1

MÉRY (*suite*)

	vol.
LE BONNET VERT	1
UN CARNAVAL DE PARIS	1
LA CHASSE AU CHASTRE	1
LE CHATEAU DE LA FAVORITE	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS	1
LE CHATEAU VERT	1
LA CIRCÉ DE PARIS	1
LA COMTESSE HORTENSIA	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE	1
LA COUR D'AMOUR	1
UN CRIME INCONNU	1
LES DAMNÉS DE L'INDE	1
HEBORA	1
LE DERNIER FANTOME	1
LES DEUX AMAZONES	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE	1
UN HOMME HEUREUX	1
LA JUIVE AU VATICAN	1
UN MARIAGE DE PARIS	1
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS	1
MARTHE LA BLANCHISSEUSE — LA VÉNUS D'ARLES	1
M. AUGUSTE	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU	1
LES NUITS ANGLAISES	1
LES NUITS ESPAGNOLES	1
LES NUITS ITALIENNES	1
LES NUITS PARISIENNES	1
LE PARADIS TERRESTRE	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS	1
TRAFALGAR	1
LE TRANSPORTÉ	1
URSULE	1
LA VIE FANTASTIQUE	1

CHARLES MONSELET

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES	1
LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES	1
LES MYST. DU BOULEV. DES INVALIDES	1

PAUL PERRET

LA BAGUE D'ARGENT	1
LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE	1
HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME	1
LE PRIEURÉ	1
VIOLANTE	1

AUR. SCHOLL

SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS	1

A. SECOND

A QUOI TIENT L'AMOUR	1

***Le Catalogue** complet sera envoyé* franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 13824-2.


Digitized by Google

